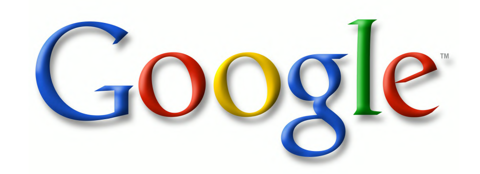


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

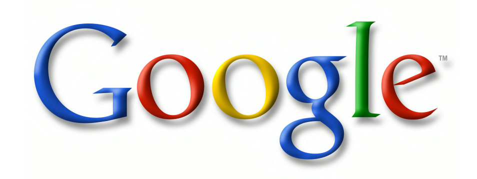
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

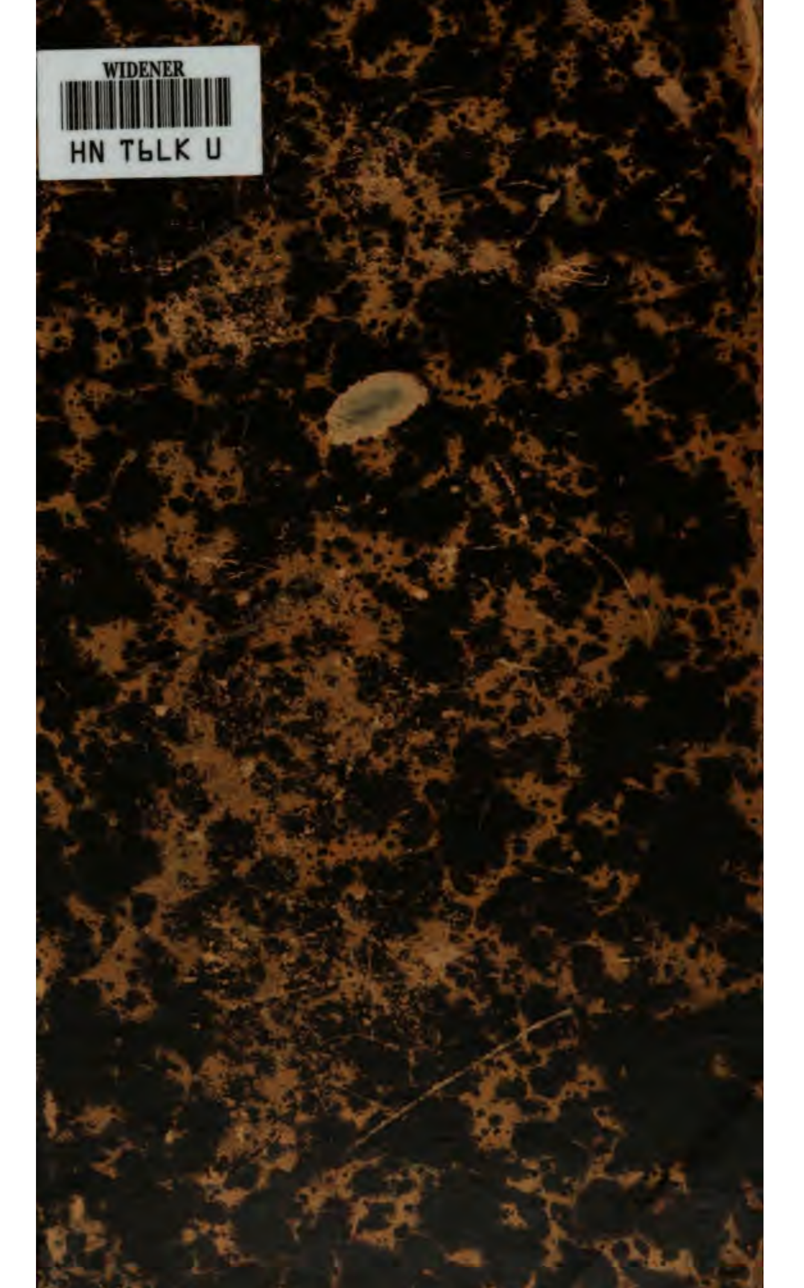
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

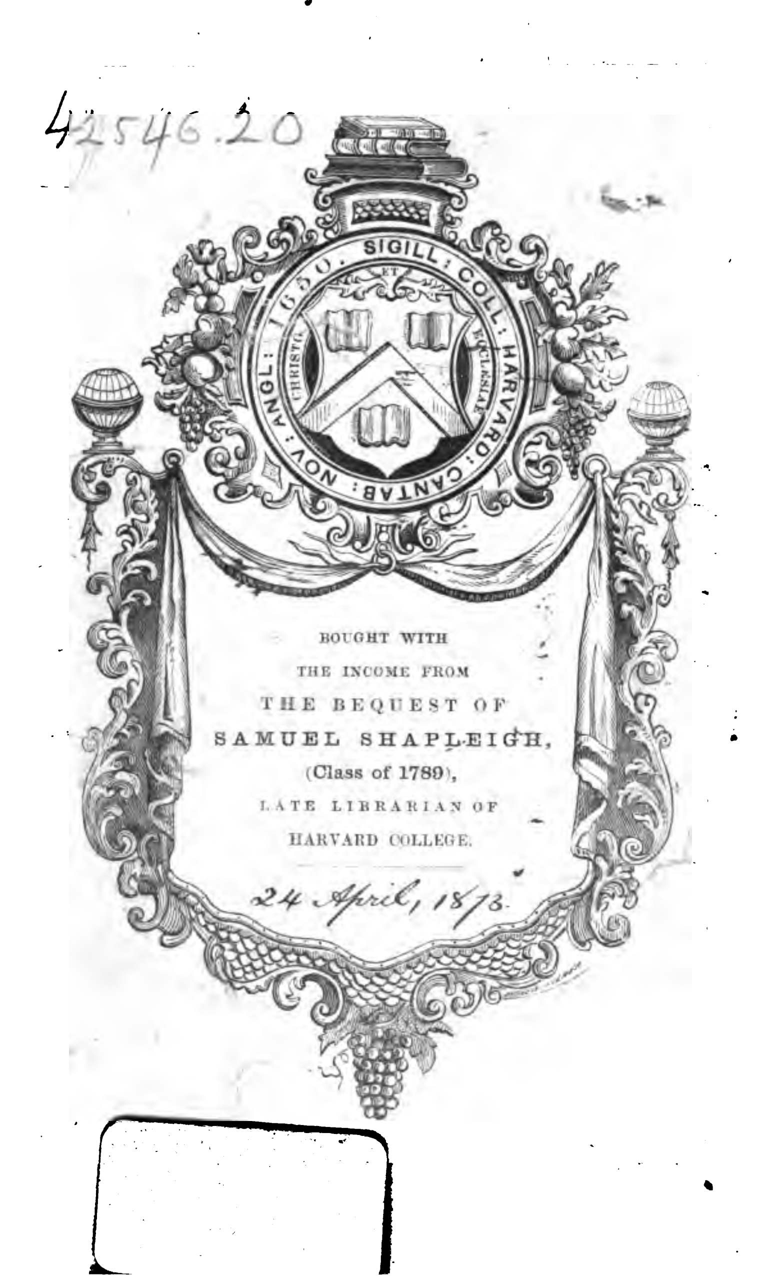
Nous vous demandons également de:

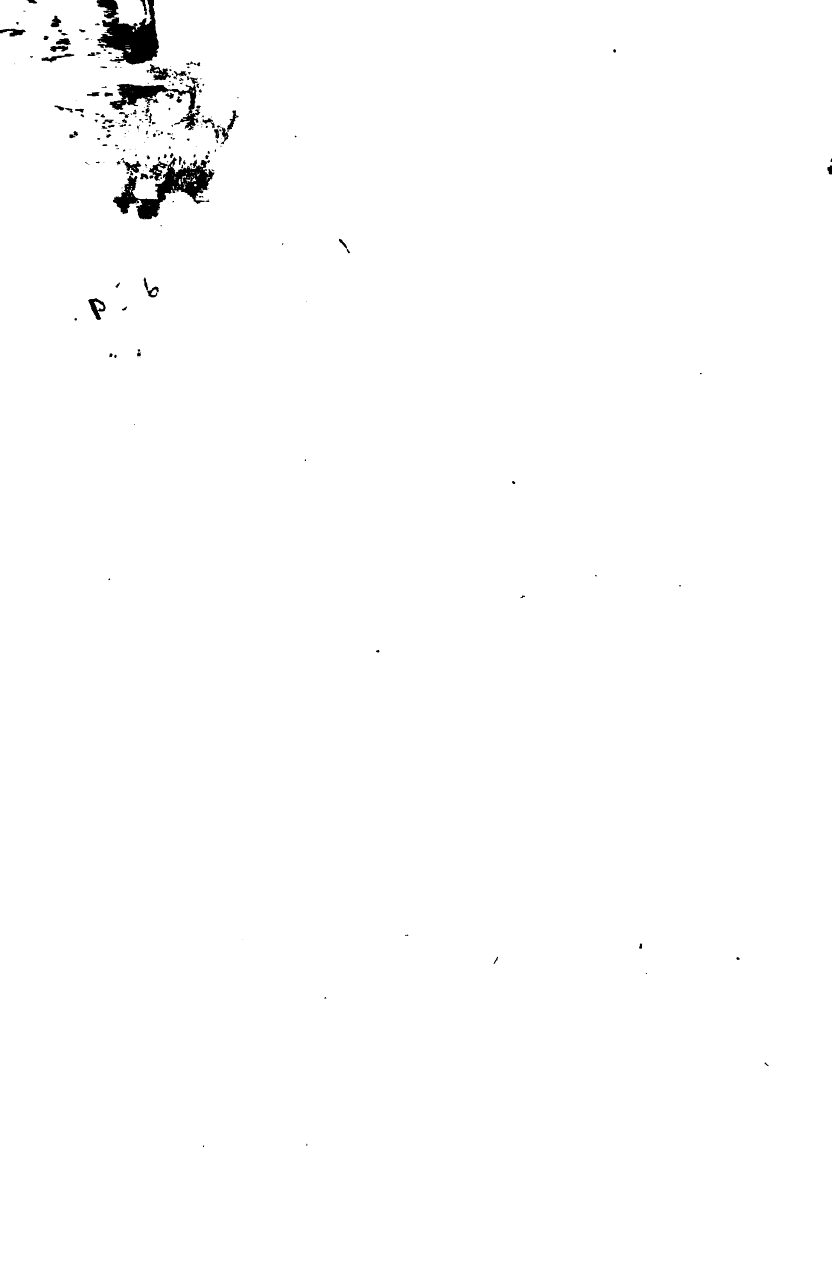
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

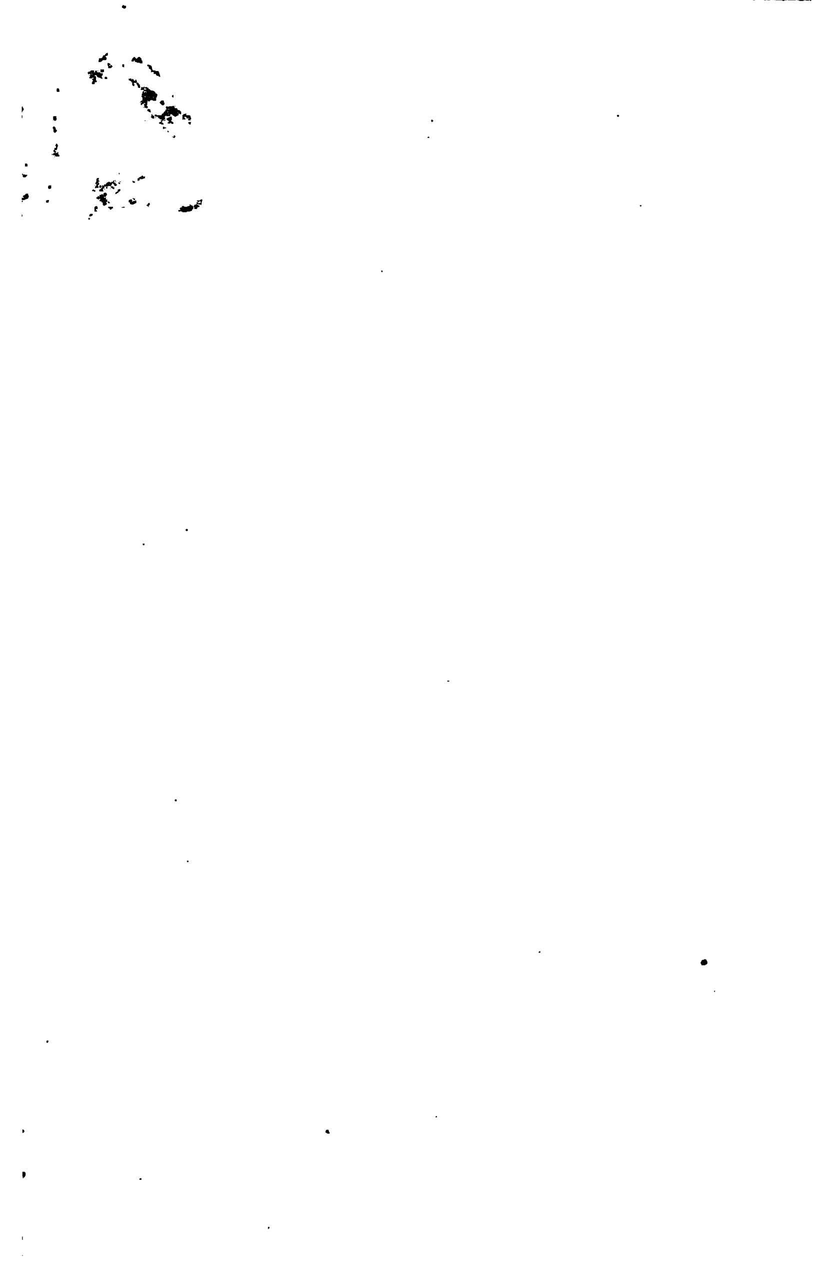
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER
HN TЬLK U


42546.20
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH,
(Class of 1789),
LATE LIBRARIAN OF
HARVARD COLLEGE.
24 April, 1873.





RABAGAS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 1er février 1872.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes, en prose.
NOS INTIMES! comédie en quatre actes, en prose.
LES GANACHES, comédie en quatre actes, en prose.
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes, en prose
PICCOLINO, comédie en trois actes, en prose.
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes, en prose.
M. GARAT, comédie en deux actes, en prose.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes, en prose.
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes, en prose.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes, en prose.
L'ÉCUREUIL, comédie en un acte, en prose.
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.
LES PREMIÈRES ARMES DE FIGARO, comédie en trois actes, en prose
BATAILLE D'AMOUR, opéra-comique en trois actes, en prose.
LE DÉGEL, comédie en trois actes, en prose.
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes, en prose.
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes, huit tableaux, en prose.
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra-comique en trois actes.
LES VIEUX GARÇONS, comédie en cinq actes, en prose.
LA FAMILLE BENOITON, comédie en cinq actes, en prose.
MAISON NEUVE! comédie en cinq actes, en prose.
NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en cinq actes, en prose.
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes, quatre tableaux.
FERNANDE, pièce en quatre actes, en prose.
SÉRAPHINE, comédie en cinq actes, en prose.
PATRIE! drame historique en cinq actes, huit tableaux, en prose.
LE ROI CAROTTE, opéra-bouffe-féerie, en quatre actes, vingt-deux tableaux.
RABAGAS, comédie en cinq actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [1051]

RABAGAS

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU

SEIZIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

1873, April 24.
Shapleigh Fund.
42586.20
4

PERSONNAGES

LE PRINCE DE MONACO.	MM. LAFONT.
RABAGAS, avocat	GRENIER.
LE CHEVALIER CARLE, neveu du Prince, lieutenant des gardes	DELESSART.
ANDRÉ DE MORA, lieutenant des gardes. . .	DORIA.
CAMERLIN.	VICTORIN.
CHAFFIOU	GEORGES.
VUILLARD	LACROIX.
PETROWLSKI.	COLSON.
DESMOULINS.	BELVAL.
BRICOLI, chef de police	RICQUIER.
SOTTOBOIO, gouverneur.	FAUVRE.
DE VINTIMILLE, capitaine des gardes.	CORNALIA.
BOUBARD, colonel des gendarmes	MUNIÉ.
BIGORRO	MOISSON.
DE FLAVARENS, sous-lieutenant des gardes. .	JOURDAN.
Mess EVA BLOUNTH	Mmes ANTONINE.
LA PRINCESSE GABRIELLE.	HÉBERT.
LA BARONNE DE SOTTOBOIO.	HELMONT.
TIRELIRETTE.	BIANCA.
Mlle DE THÉROUANE.	REUYSDA.
NOISETTE (travesti).	BARATAUD.

Messieurs les Directeurs des théâtres de province ne pourront jouer cette pièce qu'avec l'autorisation formelle et par écrit de l'auteur.

S'adresser pour la mise en scène exacte et détaillée à M. Vizentini, régisseur du Vaudeville.

RABAGAS

ACTE PREMIER

Une terrasse du palais de Monaco, d'où l'on découvre la mer, des jardins, etc. — Un toit rouge et une cheminée plus rapprochés se détachent en silhouette sur ce panorama. — Au fond, sur toute la largeur de la scène, balustrade, avec groupes d'enfants et escalier, par où l'on descend à la ville. — A droite et à gauche, massif de verdure et de fleurs. — A gauche, premier plan, gros pilier de pierre surmonté d'un vase; à droite, table, chaises, canapé de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRICOLI, JARDINIERS, GARDIENS. (Les jardiniers achèvent de nettoyer la place.)

BRICOLI, aux jardiniers.

Allons, faites-moi disparaître ces brouettes, et plus vite que ça... (Aux gardiens.) Et vous, messieurs les gardiens!.. Écoutez-moi bien... Son Altesse le prince de Monaco va venir, à son ordinaire, fumer un cigare sur cette terrasse, après son dîner... (Regardant sa montre.) Huit heures... qui tire à sa fin... Vous surveillerez avec plus de soin que jamais les promeneurs, tant naturels du pays qu'étrangers, qui circulent en ce moment dans les jardins; puisque Son Altesse, malgré mes justes observations, s'obstine à les laisser ouverts jusqu'à

la nuit close!... (Mouvement des gardiens pour s'éloigner.) Attendez!... Doucement, que diable!... Cette surveillance a un double caractère: protéger les jardins contre les actes de vandalisme, dont ils sont l'objet depuis quelque temps, et paralyser toute tentative de malveillance contre la personne de notre honoré maître... C'est compris?... marchez!...

SCÈNE II.

BRICOLI, ANDRÉ.

ANDRÉ, venu par l'escalier du fond, et qui a entendu les derniers mots.

Très-bien, monsieur Bricoli,... bonne mesure!

BRICOLI, se retournant et saluant.

Ah! monsieur de Mora!... Son Altesse a quitté la table?

ANDRÉ, époussetant ses bottes.

Je n'en sais rien; j'arrive de Menton!... Il faut avouer, monsieur Bricoli, que les méchantes dispositions de la population de Monaco, envers son souverain, commencent à nous donner à tous bien du mal!

BRICOLI, tandis que les valets dressent une table pour le café.

Ne m'en parlez pas, monsieur le lieutenant, cela prend des proportions!... Je viens de faire relever, sur cette terrasse, trois brouettes, pleines de tessons, débris, peaux de lapin et détritus de toutes sortes que ces mauvais singes nous lancent par-dessus la balustrade... Ils savent que c'est ici la promenade favorite de monseigneur... qui y prend volontiers son café, et ils en font leur dépotoir.

ANDRÉ.

Le prince est trop débonnaire : cela finira par se gâter.

BRICOLI.

Voici Son Altesse!

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE PRINCE, CARLE, GABRIELLE, SOTTOBOIO, BOUBARD, FLAVARENS, LA BARONNE, MADEMOISELLE DE THÉROUANE. Deux Dames d'honneur. Laquais, servant le café.

LE PRINCE. Il entre par la gauche, suivi de tout le monde et tenant à la main une letrre.

Bonsoir, messieurs!... Eh bien, monsieur de Mora, que me dit le capitaine? — Menton vous a paru un peu agité...

ANDRÉ.

Oui, monseigneur, quelques rassemblements...

LE PRINCE, au gouverneur.

Et ici?

SOTTOBOÏO.

Une agitation plus sourde!

LE PRINCE, s'asseyant sur le canapé pour prendre son café.

Il est écrit que je ne fumerai jamais un cigare en paix!... (Il achève de lire la lettre.)

BRICOLI, apercevant un râteau contre le pilastre de gauche.

Allons, un râteau oublié! (Il enlève le râteau et reste saisi devant une caricature du prince ébauchée au charbon sur le pilastre.) Ciel!...

SOTTOBOÏO.

Hein?

BRICOLI.

Voyez!

SOTTOBOÏO.

Juste Dieu! (Il se campe devant le pilastre pour cacher l'objet au prince. Bricoli disparaît un moment en emportant le râteau.)

LE PRINCE, qui n'a rien vu.

Jusqu'à mes serviteurs qui commencent à s'effrayer!... Gouverneur, ceci vous regarde. (Il lui tend la lettre.)

SOTTOBOÏO, n'osant pas bouger.

Monseigneur!

LE PRINCE.

Une lettre de Mme la surintendante du palais!

GABRIELLE.

Ma gouvernante?

LE PRINCE.

Votre gouvernante, ma fille, effrayée par les murmures qui vous ont accueillie l'autre jour à Rochebrune, me prie d'accepter sa démission!

GABRIELLE, étourdiment.

Oh! quel bonheur! une femme si ennuyeuse.

LE PRINCE, à demi-voix.

Eh bien! eh bien!... Est-ce qu'une princesse peut convenir de ces choses-là?... Baron, vous répondrez à la surintendante que sa démission est acceptée, au très-vif regret de la princesse Gabrielle... (Tendant toujours la lettre à Sottoboïo qui n'ose pas bouger pour la prendre.) Eh bien, baron, quand il vous plaira!

SOTTOBOIO, même jeu.

Monseigneur! je...

LE PRINCE.

Quoi!... (Lorgnant.) Ah! ah! Qu'est-ce donc que vous cachez là?

BRICOLI, sur un geste de Sottoboïo, prenant vivement sa place devant le pilastre.

Monseigneur, ce n'est rien! rien!...

LE PRINCE.

Otez-vous donc, baron. (Sottoboïo s'efface et Bricoli de même.)

GABRIELLE, regardant.

Ah! c'est papa!

LE PRINCE.

Moi! (Se levant.) C'est ma foi vrai!... c'est moi...

LA BARONNE.

Dieu, que c'est laid!...

BRICOLI, cherchant de quoi effacer.

Monseigneur, en un tour de main!...

LE PRINCE, l'arrêtant du geste et lorgnant de plus près.

Oh!... le nez!... ce n'est pas le nez!... ni le menton!... (Se reculant.) Pourtant... (Riant.) C'est assez drôle!

SOTTOBOÏO.

Monseigneur va laisser subsister cette œuvre de corruption?

LE PRINCE, gaiement.

Ah! s'ils voulaient bien se contenter de faire ma charge!

BRICOLI.

Oui, mais ils ne s'en contentent pas! — Il faut bien avouer à Votre Altesse que cette terrasse était tout à l'heure un réceptable de detritus sans nom!

SOTTOBOÏO.

Et les dégradations du jardin!...

LE PRINCE, fronçant le sourcil.

Encore?

BRICOLI.

Trois vitres de la grande serre brisées!

LE PRINCE.

Les drôles!

FLAVARENS.

Et ce beau cactus qui ne fleurit que tous les cent ans!...

GABRIELLE.

Mon cactus?...

BRICOLI.

La fleur arrachée!... il n'y a pas un quart d'heure.

GABRIELLE.

Ah! quel malheur!

LE PRINCE.

Ah! décidément il faut sévir! (Mouvement de joie de tous les officiers.)

SOTTOBOÏO et BRICOLI, à eux-mêmes.

Enfin!...

LE PRINCE.

Dégrader mon jardin, embelli pour eux autant que pour moi!... Je serai sans pitié!... Bricoli, qu'on ferme à l'instant toutes les grilles, vous l'entendez... à l'instant!

BRICOLI.

Oui, monseigneur!

LE PRINCE.

Et dorénavant... interdits au public!...

SOTTOBOÏO.

Bravo, cela!

GABRIELLE.

Mais les personnes qui s'y promènent encore?

LE PRINCE.

C'est juste!... Laissez la grande grille ouverte... pour que l'on sorte seulement... Et tout individu suspect de dégradations... arrêté...

BRICOLI.

Oui, monseigneur!... (A lui-même.) A la bonne heure... (Il sort.)

SOTTOBOÏO.

Tandis que Votre Altesse est dans ces bonnes dispositions... si nous pouvions obtenir d'elle, un autre acte de vigueur!

LE PRINCE, se rasseyant et buvant son café.

Gouverneur, je suis furieux! profitez-en!

SOTTOBOÏO, désignant le toit et la cheminée au fond.

Ce bouge... cette caverne, cette détestable brasserie... là, sous la terrasse!

LE PRINCE.

Oh! oui, la brasserie! — de... du... comment l'appelez-vous déjà?

SOTTOBOÏO, pudiquement.

Je n'ose pas devant la princesse...

LE PRINCE.

Si... Voyons, il y a de la grenouille là dedans!

SOTTOBOÏO, baissant la voix.

Du *Crapaud*...

LE PRINCE.

Le Crapaud-Volant!... C'est ça!... Eh bien?

SOTTOBOÏO.

Eh bien, monseigneur, c'est de là que viennent toutes les clameurs, toutes les bouteilles cassées, tous les défis! Cette exécrable ébauche qui ridiculise votre auguste profil, quel autre a pu la commettre, la nuit, qu'un habitué de ce tapis-franc?...

LE PRINCE.

C'est probable... Aussi bien ce café est un vrai foyer d'intrigues!

SOTTOBOÏO.

Je crois bien! Le cafetier Camerlin, un défroqué!... se mêle d'écrire. Et le journal de l'opposition enragée, *La Carmagnole!* s'imprime dans le même local!

LE PRINCE.

Eh bien, faites savoir à ce cafetier-journaliste que ceci passe la mesure, et qu'à la première incartade, je ferme les deux boutiques à la fois!

SOTTOBOÏO.

Tout de suite, monseigneur!

LE PRINCE.

Je ne vous retiens plus, mesdames, et vous pouvez conti-

nuer votre promenade... (Tout le monde se retire par la droite.) Carle, voyez si votre capitaine est au château, et dites-lui de venir me parler tout de suite.

GABRIELLE, assise près de son père.

En même temps, Carle, ayez la bonté de dire que l'on m'apporte un châle.

CARLE.

Oui princesse. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, GABRIELLE[1].

LE PRINCE.

Maintenant que nous sommes seuls, Gabrielle,... je vous ferai, pour la vingtième fois, une observation...,

GABRIELLE.

Attendez, papa, je sais ce que vous allez dire. Vous ne voulez pas que j'appelle mon cousin Carle tout court!

LE PRINCE.

Et vous venez encore de le faire!

GABRIELLE.

Papa, je vous demande pardon, mais vous aurez bien du mal à obtenir cela de moi!

LE PRINCE.

Parce que?

GABRIELLE.

Nous avons été élevés ensemble. Jusqu'à ma sortie du couvent, je lui ai dit *tu*, il m'a dit *toi;* et puis tout à coup il m'a fallu changer cela, par ordre de ma gouvernante...

1. Le prince, Gabrielle.

LE PRINCE, rectifiant.

Par mon ordre!

GABRIELLE.

C'est joliment difficile, de se défaire ainsi d'une habitude d'enfance...

LE PRINCE.

Tu vois bien qu'il y a réussi, lui.

GABRIELLE.

Oh! mais lui, c'est un homme! Il a de l'énergie! — Moi, ça me gêne...

LE PRINCE.

Voilà de belles raisons...

GABRIELLE.

Et puis, enfin, il est votre neveu, mon cousin,... toutes les cousines appellent leurs cousins par leurs petits noms...

LE PRINCE.

Pas toutes?

GABRIELLE.

Toutes! je t'assure!... Observe bien!

LE PRINCE.

Dans la bourgeoisie, bon!... Mais une princesse!

GABRIELLE.

C'est quelquefois bien ennuyeux d'être princesse!...

LE PRINCE.

Et prince!... Si tu crois que c'est toujours amusant!

GABRIELLE.

Oh! non!

LE PRINCE.

Mais enfin, c'est ainsi. Les princes sont soumis à d'autres règles que le commun des mortels...

GABRIELLE.

Est-ce utile?

LE PRINCE.

Je n'en suis pas sûr!... Mais nous n'y pouvons rien changer, toi ni moi... Il y a une étiquette!... Ainsi, par exemple, tu m'appelles toujours « papa! »

GABRIELLE.

Eh bien, ce n'est donc pas gentil,... ça?

LE PRINCE.

C'est très-gentil! mais ce n'est pas digne!... « Mon père » serait plus convenable. — Tâche donc de prendre sur toi de m'appeler : « mon père. »

GABRIELLE.

Oui, papa!

LE PRINCE, riant.

Bien!...

GABRIELLE, l'embrassant en riant.

Ah! non, pardon!

LE PRINCE.

Bon! bon, cela viendra... Autre chose maintenant. — Nous voilà sans dame du palais...

GABRIELLE.

Oh! Je vous assure, *mon père,* que je m'en passerai très-bien! Je suis assez grande pour me conduire toute seule.

LE PRINCE.

Eh bien, prouvez-le, princesse, en prenant les allures de votre rang. — Car enfin il y a des propositions qui vous concernent.

GABRIELLE.

Ah!

LE PRINCE.

Oui! — Que dirais-tu, si je pensais à te marier?

GABRIELLE.

Moi! Pourquoi faire?...

LE PRINCE.

Pourquoi faire?... Mais dame!... On se marie généralement!... Observe bien!

GABRIELLE.

Oh! je ne suis pas pressée!...

LE PRINCE.

Tant mieux!... Nous aurons le temps de choisir.

GABRIELLE.

Et à moins que quelqu'un ne me plaise beaucoup, beaucoup!...

LE PRINCE.

Voilà encore une idée bourgeoise!... Est-ce que les princesses ont besoin d'épouser quelqu'un qui leur plaise beaucoup?

GABRIELLE, surprise.

Ah!

LE PRINCE.

Pourvu que le mari réponde à toutes les exigences, de nom, de positions et d'intérêts politiques...

GABRIELLE.

Ah! je ne tiens pas à tout ça, moi!

LE PRINCE.

Oui, mais on ne te demande pas ton avis!

GABRIELLE.

On a tort, car enfin si ça regarde quelqu'un, c'est bien moi!

LE PRINCE, à lui-même.

Cette petite fille a des raisonnements!... très-justes d'ailleurs. (Haut.) Mais nous sommes prince, ne l'oublions pas.

GABRIELLE.

Oui!

LE PRINCE.

Or les princes ne se marient pas pour eux : ils se marient pour leurs peuples!

GABRIELLE.

C'est encore gai, ça!

LE PRINCE.

Ce n'est pas toujours gai! mais nous n'y pouvons encore rien. — Il s'agit donc de tout concilier, autant que possible...

GABRIELLE.

En épousant quelqu'un qui ne me convienne que médiocrement.

LE PRINCE.

Non! je ne suis pas si rigoureux que cela sur les prinpes!... et pourvu qu'il te plaise et qu'il soit seulement de maison régnante.

GABRIELLE.

Eh bien, papa... (Se reprenant.) Non, mon père... Justement, je connais quelqu'un dans ces conditions-là!

LE PRINCE, souriant.

Ah! tu as un candidat?

GABRIELLE.

Mon cousin!

LE PRINCE, se levant mécontent.

Carle!... encore!...

GABRIELLE.

Il est de maison régnante... il me plaît!... c'est complet!

LE PRINCE, avec humeur.

Allons!... je vous défends de vous mettre en tête de telles chimères.

GABRIELLE, debout et venant à lui.

Pourquoi? Il est bien élevé, très-bon, très-doux!... il est votre neveu!

LE PRINCE.

Oh!... si peu!

GABRIELLE.

Quand j'étais petite, c'était convenu, nous nous traitions déjà de petit mari et de petite femme !...

LE PRINCE.

Oui, oui, mais vous n'êtes plus petite.

GABRIELLE

Enfin, quelle raison?...

LE PRINCE.

Des raisons à moi !... qui ne regardent pas les petites filles !

GABRIELLE.

Vois comme tu te coupes!... Tu viens de dire toi-même que je ne suis plus petite...

LE PRINCE.

Mais je vous dis que je ne veux plus entendre parler de M. Carle!... cela doit suffire, ce me semble!

GABRIELLE, avec dignité.

Cela suffit, monsieur!...

LE PRINCE, à lui-même.

Décidément, ce Carle... Il n'est que temps!... j'y veillerai!... (Haut, avec bonté.) Allons! nous en reparlerons une autre fois, veux-tu?... Laisons mûrir cela!

GABRIELLE, avec une dignité affectée.

Comme il plaira à Votre Altesse!...

LE PRINCE.

Voici le vent qui fraîchit, ne reste pas sur cette terrasse... et au lieu d'attendre ici ton châle... rentre au palais!... Mais, viens d'abord m'embrasser!

GABRIELLE.

Oui! monseign...

LE PRINCE.

Mon père, s'il vous plaît.

GABRIELLE.

Oui ! *mon père!*

LE PRINCE, la serrant dans ses bras.

Elle a raison, *papa* est plus gentil.

GABRIELLE.

Cent fois! mais on ne veut pas me croire.

LE PRINCE.

Concilions : tu diras *mon père* en public, et *papa* entre nous...

GABRIELLE.

Oui, papa!

LE PRINCE.

Va et à tout à l'heure, ma chérie!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; CARLE, avec le châle.

CARLE.

Monseigneur, le capitaine n'était pas au palais, il est chez lui!... (Il présente le châle à Gabrielle.) Princesse...

LE PRINCE, vivement, prenant le châle qu'il jette sur les épaules de sa fille.

Merci, chevalier!... Tiens!

GABRIELLE, à demi-voix, à son père, en s'enveloppant.

Dites donc, papa, une idée pour compléter votre pensée... Lui dire monsieur Carle en public, et Carle dans l'intimité.

LE PRINCE.

Encore?

GABRIELLE, vivement.

Non! non! je me sauve!... Nous laissons mûrir... c'est convenu! A tout à l'heure! (Elle sort par la gauche; Carle la suit des yeux.)

LE PRINCE, à lui-même.

Chère enfant! le moyen de gronder cela. (Regardant Carle.) Mais toi!... je vais te surveiller!...

SCÈNE VI.

LE PRINCE, CARLE, ANDRÉ, BRICOLI, SOTTOBOIO.

André entrant vivement le premier, Bricoli au fond, essoufflé, parle à deux gardiens.

ANDRÉ.

Autre dégradation constatée, monseigneur : la statue d'Hercule a trois doigts de moins...

LE PRINCE.

Les brutes!

ANDRÉ.

Mais je crois qu'on est sur les traces de la personne qui arrache les fleurs!... c'est une femme!...

LE PRINCE.

Une femme?

SOTTOBOÏO, se tournant vers Bricoli qui descend.

Du moins, à ce que dit monsieur Bricoli.

BRICOLI, descendant.

Sans aucun doute, monseigneur! — A la vue des gardiens, elle s'est dérobée lestement au détour d'une allée, et d'ailleurs, il n'y a plus qu'elle dans le jardin.

LE PRINCE.

Et les grilles?

BRICOLI.

Toutes fermées!... sauf la souricière de la grande porte.

LE PRINCE.

Alors elle ne peut pas vous échapper! (A Sottoboïo.) Allons

voir le dégât de la statue, baron! (A André et Carle qui s'apprêtent à le suivre.) Non, demeurez, messieurs. Et si par hasard cette femme se rabat de ce côté, arrêtez-la!... Poliment! jeunes gens, je n'ai pas besoin de vous le dire!.., surtout si elle est vieille!... (Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, CARLE[1].

CARLE, railleur, se retournant vers André.

Alors tu fais la police du jardin avec Bricoli, toi?

ANDRÉ.

Ah!... si je la faisais la nuit, pour surveiller tes folies!

CARLE, surpris.

Mes folies?

ANDRÉ.

Carle, tu te méfies de moi, tu as tort!

CARLE.

Moi!

ANDRÉ.

Oui, oui, toi!... Et pourtant tu n'as pas de meilleur ami que moi!...

CARLE.

Ose dire que ce n'est pas réciproque.

ANDRÉ.

Raison de plus!... quoi, depuis l'âge de quinze ans, argent ou dettes, logement et valets, tout entre nous est commun! Pas un chagrin, pas une joie pour l'un qui ne soit pour l'autre!... Neveu de Son Altesse, comme l'étant de sa défunte femme, dont la mort n'a pas détruit tes liens de parenté, on t'a fait lieutenant des gardes du corps... Et pour vivre de ta vie,

1. André, Carle.

et ne pas me séparer de toi, j'ai sollicité et obtenu une lieutenance dans le même corps...

CARLE, l'interrompant.

Crois-tu que j'oublie tout cela!...

ANDRÉ.

Oui! puisque tu as un secret pour moi!

CARLE.

Un secret?

ANDRÉ.

Ne mens pas!... de toi à moi, ce serait odieux!... Oui, un secret que tu me caches, et que je connais malgré toi!

CARLE, avec un rire affecté.

Voyons-le donc alors, ce beau secret!

ANDRÉ, tranquillement.

Je le voudrais assez gai pour en rire avec toi... Malheureusement...

CARLE, même jeu.

C'est triste?...

ANDRE.

C'est absurde... et dangereux!

CARLE, ne riant plus.

Ah!...

ANDRÉ, baissant la voix.

Mais, de bonne foi, voyons, crois-tu que je n'ai pas remarqué tes distractions, tes longs silences, tes absences plus longues... et tes fréquentes sorties nocturnes? (Mouvement de Carle.) Oui, tu sors la nuit avec mille précautions... Mais j'ai bon œil et tu rentres à deux heures du matin sur la pointe du pied... (Même jeu.) mais j'ai l'oreille fine!... J'ai attendu patiemment qu'il te plût de m'initier à cette aventure qui me paraissait plus sérieuse que les autres... Tu persistes à n'en rien dire... je parle!...

CARLE, embarrassé.

J'ai pu sortir par hasard... c'est vrai, mais.

ANDRÉ.

Et je sais où tu vas!...

CARLE.

Oh! ça!...

ANDRÉ.

Au palais!

CARLE, vivement

Qui t'a dit?...

ANDRÉ.

Je t'ai suivi, la nuit dernière.

CARLE.

Oh! André!

ANDRÉ.

Jusqu'à la petite porte verte qui ouvre là sur la campagne, et qui s'est fermée sur toi... mais j'en savais assez pour reconstituer le reste...

CARLE, troublé.

Des chimères!...

ANDRÉ.

Tu as traversé le parc jusqu'au palais... puis, tournant à droite, tu as gagné cette partie obscure et déserte qui fait retour vers la chapelle, et, là, tu n'as eu qu'à lever les yeux pour voir celle qui t'attendait... à la fenêtre de son oratoire.

CARLE.

André!

ANDRÉ.

Oh! c'est très-pur, très-chaste, ce rendez-vous à dix pieds du sol, et par une fenêtre grillée; car elles le sont toutes de ce côté désert!... Et que celle qui te l'accorde n'en soupçonne pas le danger!... Parbleu!... c'est une enfant, et son innocence même fait son audace!... mais n'est-ce pas à toi de l'apprécier pour elle? Et me cacherais-tu avec tant de soin ta conduite, si ta

conscience ne te criait qu'elle est indigne d'un honnête homme, et que c'est une étrange façon de reconnaître les bienfaits du prince, toi, son neveu, que de donner des rendez-vous nocturnes à sa fille!...

CARLE, effrayé.

Malheureux, plus bas!

ANDRÉ.

Tu vois bien que je sais tout!

CARLE, avec force.

Non! tu ne sais pas tout, car tu serais moins sévère!... ou plutôt tu l'oublies!

ANDRÉ.

Et quoi?

CARLE.

Tu oublies que cette enfant dont tu parles est la première affection de ma vie, que j'ai guidé ses premiers pas, séché ses premières larmes; à l'âge où une princesse n'est qu'une petite fille comme une autre... Tu oublies que sa mère elle-même ne faisait mystère à personne de son désir de me la donner pour femme, et que, tant qu'elle a vécu, nous avons grandi, Gabrielle et moi, dans cette pensée, que nous étions l'un à l'autre pour toujours!... Et parce qu'il prend fantaisie à Son Altesse de nous séparer, parce qu'il lui plaît de changer d'avis, il faut qu'il nous plaise, à nous, de changer d'amour et d'accepter la violence qui nous est faite... Allons donc! jamais!...

ANDRÉ.

Et de quelles violences te plains-tu?

CARLE.

De quelles?... On l'a mise au couvent pour la séparer de moi, et elle en est sortie, il y a six mois, avec la surveillance d'une exécrable gouvernante, qui est allée déterrer, je ne sais où, je ne sais quelle étiquette surannée pour la jeter entre nous comme une glace! Et plus d'amitié, de parenté, ni d'aban-

don!... Une princesse condamnée à la froideur!... Un officier condamné au respect!... Mais ce n'était rien, cela : on nous permettait encore quelques fragments d'entretien, un tour de parc, une promenade à cheval, un peu de musique, sous la surveillance de la duègne!... Depuis huit jours, rien!... Des verrous... un mur!... — Eh bien, oui, cela me révolte!... C'est déloyal et cruel!... On n'a pas le droit de nous désunir!... Nous sommes fiancés l'un à l'autre par le passé de notre enfance, par la volonté de la mère, par notre consentement, par notre amour, par tout ce qui est légitime et respectable au monde... Et on veut me la reprendre et me la voler!... Eh bien, non... non... non!... On ne le fera pas, on ne la reprendra pas!... Je ne veux pas la rendre!...

ANDRÉ.

Oh!

CARLE.

Et si l'on se voit comme on peut, quand on peut, à qui la faute?... — Qu'on me laisse lui parler le jour, je ne lui parlerai pas la nuit! — On m'attaque, je me défends, c'est mon droit!

ANDRÉ.

Ton droit!... Eh! laisse là ton prétendu droit... Que Son Altesse apprenne...

CARLE.

Que me fera-t-elle de pire?

ANDRÉ.

Elle te chassera!

CARLE.

Soit! J'enlèverai ma femme!

ANDRÉ.

Carle, tu ne penses pas cela?

CARLE.

Eh bien, tu verras!...

ANDRÉ.

Malheureux fou!... Tais-toi, on vient!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BRICOLI, puis LE PRINCE et SOTTOBOIO.

BRICOLI, effaré, s'essuyant le front.

Victoire! nous la tenons!

ANDRÉ et CARLE.

La femme?

BRICOLI.

Oui!... Son Altesse, où est Son Altesse?..

LE PRINCE, entrant par la droite.

Eh bien?...

BRICOLI.

Monseigneur, nous tenons la coupable!

LE PRINCE.

C'est bien une femme?

BRICOLI.

C'est même une dame... Jeune et jolie... La malheureuse!

LE PRINCE, vivement.

Jeune et jolie! Amenez-la!

BRICOLI.

Ici?

LE PRINCE.

Sans doute! Il fait assez jour pour la voir : voyons-la...

BRICOLI.

Je la traîne aux pieds de Votre Altesse!

LE PRINCE, vivement.

Non! non!... ne traînez pas!... Je vous défends de traîner!..

BRICOLI.

C'es une façon de parler, monseigneur. — La voici!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EVA, DEUX GARDIENS.

EVA, gaiement, au fond, une rose à la main.

Alors, tout de bon, on m'arrête pour une rose? (Mouvement de surprise du prince et d'André.)

LE PRINCE.

Cette voix?...

EVA, au fond.

J'offre de payer, arrangeons-nous! — Combien la rose?

LE PRINCE, la reconnaissant.

Mistress Blounth!

EVA, de même, descendant gaiement.

Mon Dieu!... oui.

CARLE, bas, à André.

Une Anglaise?

ANDRÉ, de même.

Une Américaine.

LE PRINCE.

Vous, madame!... Grand Dieu!... Comment vous faire oublier!... (A Bricoli.) Malheureux, arrêter madame!... Ou plutôt, non, non, non, ils ont bien fait!... (Prenant la main d'Eva, qu'il baise.) Grâce à eux, je vous tiens, cette fois, et pour longtemps!

EVA, gaiement, montrant sa rose.

Alors, c'est bien plus grave encore que je ne pensais!

LE PRINCE, lui offrant un siége.

Toucher à mes fleurs!... Je vous condamne à les cueillir ici toute votre vie!... Messieurs!... (Sottoboïo, Carle et André saluent et remontent pour sortir.)

EVA, à André.

Monsieur de Mora ne reconnaît pas une vieille amie?... (Elle lui tend la main.)

ANDRÉ.

Oh! si, madame. (Il lui baise la main.)

LE PRINCE, surpris.

Vous connaissez monsieur?

EVA.

De Naples, oui!... où nous nous sommes vus souvent l'hiver dernier!

LE PRINCE, avec une nuance de jalousie, suivant des yeux André, qui sort avec Carle.

Ah! il est plus heureux que moi.

SCÈNE X.

LE PRINCE, EVA.

EVA, assise sur le canapé.

Toujours galant, donc, monseigneur?

LE PRINCE, debout.

Galant avec vous... quel mot!... Dites toujours épris,... toujours amoureux, amoureux fou!

EVA.

Après deux ans?

LE PRINCE.

Deux ans où votre souvenir n'a cessé d'être présent à mes yeux. Depuis le jour où, désespéré de vos rigueurs, j'ai quitté Paris pour vous fuir... je puis vous le jurer... voici le premier instant où mon cœur s'épanouit à l'aise!... Ah! Dieu, que je suis heureux!... Ah! que je suis donc heureux de vous voir!

EVA.

Eh bien, moi, franchement, sans y mettre tant de chaleur, j'ai vraiment le plus grand plaisir à vous tendre la main...

LE PRINCE, s'asseyant près d'elle sur une chaise.

Voilà une bonne parole, au moins. Et vous étiez à Monaco, dans mon jardin, et sans ces maladroits!...

EVA.

Oh! pour cela, oui; arrivée cette après-midi, j'étais bien résolue à partir demain.

LE PRINCE.

Sans me voir?

EVA.

Eh! sans doute!.. L'attention que Votre Altesse a bien voulu me prêter à Paris, où le hasard nous fit rencontrer...

LE PRINCE.

A l'ambassade d'Angleterre!... Ah! quelle soirée! Elle a empoisonné toutes les joies de ma vie.

EVA.

L'attention donc que vous avez bien voulu me prêter, sous l'influence de ce poison, n'a pas été sans faire naître quelques propos.

LE PRINCE.

Tout à mon ridicule, grand Dieu, et à votre louange...

EVA.

Bon!... mais j'étais mariée, alors, et depuis que je suis veuve!...

LE PRINCE.

Veuve!... M. Blounth?...

EVA.

Il y a dix-huit mois qu'il n'est plus de ce monde...

LE PRINCE.

Et je l'apprends?..

EVA.

Je l'ai perdu à Naples, où les médecins de Paris l'avaient envoyé, en désespoir de cause!... Et si loin des nôtres!...

LE PRINCE.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle part je prends à ce fatal événement!

EVA.

Glissons sur cette part-là! — Pour moi, mariée très-jeune à un homme beaucoup plus âgé que moi, j'ai trouvé en lui le plus dévoué, le meilleur des maris; je lui dois huit années de l'existence la plus heureuse, et je ne saurais trop m'acquitter envers son souvenir, par la reconnaissance de toute ma vie.

LE PRINCE.

Si vous pensiez autrement, madame, vous ne seriez pas vous, c'est-à-dire celle à qui j'ai voué une estime qui n'a d'égale que mon amour...

EVA.

Très-malheureuse de cette triste fin et de mon isolement, j'ai passé deux hivers à Naples, sans pouvoir me résoudre à quitter cette ville, où je laissais derrière moi tout mon passé;... mais enfin, la vie a ses exigences, et, seule avec une femme de chambre, j'ai dû reprendre le chemin de Paris, par Florence, Gênes...

LE PRINCE.

Et Monaco, où vous restez!... On ne traverse pas mes États comme cela!

EVA.

Je les trouve délicieux, mais!...

LE PRINCE.

Moi, je les trouve odieux!... Aussi ne me priverai-je pas de la seule présence qui puisse m'en adoucir l'ennui!

EVA.

L'ennui?

LE PRINCE.

Mortel !

EVA.

Eh! mon Dieu! que me dites-vous là?

LE PRINCE.

Tout de bon, madame, pensez-vous qu'un homme qui a passé, comme moi, les plus belles années de sa jeunesse à Paris; qu'un homme qui, permettez-moi de le dire, a le goût de toutes les élégances, et le prouve bien, en vous admirant,... passionné pour tous les arts, enragé de musique et fanatique de peinture.. qu'un homme, enfin, Français... et pour mieux dire, Parisien dans l'âme, se résigne, sans combats, à s'ensevelir ici dans une vie de province qui n'a pas les attraits d'une sous-préfecture de second ordre?... Là, voyons?...

EVA.

Mais, raisonnons!... D'abord, vous êtes père... d'un fils ..

LE PRINCE.

Au collége, à Paris!...

EVA.

...Mais aussi d'une fille qui est ici! Et charmante, m'a-t-on dit!...

LE PRINCE.

Oh! adorable!.. Vous la verrez. — Sans elle, le spleen m'eût déjà tué!

EVA.

Eh bien, mais alors?

LE PRINCE.

Eh bien!.. mais ma fille ne me suffit pas! — Quand cette enfant m'a joué deux fois, au piano, la partition nouvelle, cela ne m'empêche pas de rêver Italiens, Opéra, et... ambassade d'Angleterre!

EVA.

Mais vous êtes très-malade!...

LE PRINCE.

Je vous le dis!

EVA.

Mais la principauté, voyons, c'est intéressant, cela, une principauté à conduire?

LE PRINCE.

Ah! que l'on voit bien que vous débarquez!...

EVA.

Quoi! ce paradis sous les orangers?...

LE PRINCE.

...Et que vous ne connaissez pas le pays où fleurit l'oranger! — Tenez, ne parlons pas politique...

EVA.

Mais, au contraire, parlons-en! — C'est donc si compliqué que cela, le gouvernement de Monaco?

LE PRINCE.

Oh! c'est d'une simplicité, au contraire!... Ni ministère, ni chambre! Toute l'administration civile et militaire dans les mains d'un gouverneur, chef de cabinet et cabinet lui-même. — Et au-dessus de lui, moi!... C'est-à-dire un malheureux petit souverain, aplati entre deux gros voisins, qui n'hésitent que sur la sauce à laquelle ils dévoreront mes États... mais aussi garanti par cette gloutonnerie mutuelle, qui se neutralise...

EVA.

Bon!

LE PRINCE.

...Seulement, forcé par le traité de 1817 à tolérer une garnison sarde à Menton... laquelle me protége!...

EVA.

Eh bien?...

LE PRINCE.

Jusqu'à la première émeute qu'elle appuiera...

ÈVA.

Fi donc!

LE PRINCE.

Voilà tout! — Ceci établi, vous allez voir! — Je succède à mon frère Honoré V, et j'arrive ici, tout farci d'idées de liberté, de progrès, de réformes!..

EVA.

Oui!

LE PRINCE.

Et je commence par les *monacos!* Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des *monacos?*

EVA.

Les sous!

LE PRINCE.

Les sous!

EVA.

Mais oui, quand j'étais toute petite, on n'en voulait déjà plus!

LE PRINCE.

C'est bien ça! Et notez que ces sous-là valaient tous les autres. Mais les Français sont de terribles gens. Le premier à qui l'on en propose éclate de rire. Le reste fait chorus... Et voilà tous nos sous qui nous rentrent, avec une vague odeur de fausse monnaie! — Or, vous comprenez qu'un bruit pareil!

EVA.

Oui, cela ne pose pas très-bien une dynastie.

LE PRINCE.

Je supprime donc les *monacos! le monopole du pain*, etc., etc. Bref, je réforme, je perfectionne, j'épure! — On grogne!

EVA.

Naturellement!

LE PRINCE.

Mais je tiens bon! — Arrive la malheureuse affaire des olives!

EVA.

Des olives?

LE PRINCE.

Mon Dieu, je vous demande pardon; je vous conte là mes petites histoires! —

EVA.

Mais non, mais non. — Allez donc; c'est très-intéressant cette cuisine locale. — Donc les olives?

LE PRINCE.

Donc les olives, ou pour mieux dire, l'huile est la richesse du pays. Mais nous la fabriquons si mal par de vieux procédés, qu'elle ne vaut pas celle de Provence... Je fais venir deux moulins anglais admirables... et j'invite tous mes sujets à m'envoyer leurs olives pour les moudre... On crie à l'*arbitraire!* J'achète leurs olives pour fabriquer moi-même[1]... On crie au *monopole!* — Je supprime les moulins! et remets tout dans l'état primitif. — On crie à la *routine!*

EVA.

Oh! oh!

LE PRINCE.

Je renonce aux réformes industrielles!...

EVA.

Je le crois!...

LE PRINCE, debout.

Et de ce jour date, entre mes sujets et moi, une petite lutte sourde, qui en est venue tout doucement à l'état d'hostilité féroce!

EVA, debout.

Féroce?

LE PRINCE.

Vous avez certainement vû de ces mauvais ménages où l'un ne fait rien que l'autre n'y trouve à redire! L'un, c'est moi : l'autre, c'est mon peuple. — Tous mes actes sont appréciés, dénaturés, travestis avec un art!... Exemples : — Je me pro-

mène!... « J'ai donc bien des loisirs! » — Je ne me promène pas!... « J'ai peur de me montrer!... » — Je donne un bal!... « ... Luxe effréné! » — Pas de bal!... « Quelle avarice! » — Je passe une revue!... « Intimidation militaire!... » — Je n'en passe pas!... « ... Je crains l'esprit des troupes!... » — Des pétards à ma fête!... « ... L'argent du peuple en umée!... » — Pas de pétards!... « ... Rien pour les plaisirs du peuple. » — Je me porte bien! « ... L'oisiveté! » — Je me porte mal! « ... La débauche! » — Je bâtis!... « Gaspillage! » — Je ne bâtis pas!... « Et le prolétaire?... » — Enfin, je ne puis plus ni manger, ni dormir, ni veiller à ma guise, que tout ce que je fais ne soit proclamé détestable, et tout ce que je ne fais pas,... encore pire!...

EVA.

Mais ce n'est pas une vie, cela!

LE PRINCE.

Ah! le métier est bien gâté!...

EVA.

Mais voyons!... Il vous reste bien quelques amis!

LE PRINCE.

Oh! Si peu!... La bourgeoisie, et encore?... — Rien ne l'amuse comme de taquiner son gouvernement!... Que quelqu'un travaille à le démolir... Ah! Dieu, c'est une joie! Elle donnera son petit coup de pioche au besoin; quitte à s'apercevoir, quand tout s'écroule... que la première écrasée, c'est elle!.., — Ce pays est comme son voisin, il ne connaît que deux procédés, l'absolue routine... ou le bouleversement!... Quand il sort de l'ornière, c'est pour faire sauter la route!... L'aplanir... jamais!...

EVA.

Et vous prenez tout cela gaiement?

LE PRINCE.

Qu'y faire? Tenez, chère missess, voyez-vous là-bas ce petit toit rouge?

EVA.

Qui gâte le paysage?

LE PRINCE.

Justement. — Eh bien, c'est le volcan qui fera tout sauter!

EVA.

Ça!

LE PRINCE.

Une brasserie! où tout s'élabore et se tripote contre moi! Placée au pied de mon palais, cette bicoque le mine, le ronge. Et *ceci* tuera *cela!*

EVA.

Une brasserie?

LE PRINCE.

Oh! ce n'est plus une brasserie! c'est tout un monde!... Le monde nouveau! — Mais pardon, j'oublie que je parle à une citoyenne de la libre Amérique... qui s'honore d'être républicaine!

EVA.

Oh! mais en Amérique, oui; mais ici, non! — Pour l'honneur de mon pays, je n'admets pas la comparaison : et votre vieux monde a des façons de comprendre la liberté, qui ne ressemblent pas aux nôtres... heureusement pour nous!...

LE PRINCE.

Vous avez raison, citoyenne! — Aussi bien, tout ce qui vit là n'est bon qu'à déshonorer le drapeau qu'il prétend servir! C'est l'égout commun où le ruisseau de la rue verse tous les appétits malsains et toutes les rancunes inassouvies; là, vient baver son fiel, vomir sa haine et se gargariser d'ardentes convoitises, tout ce qui s'en prend à l'ordre social des déceptions de son orgueil, et des avortements de son impuissance!... Là, trône et travaille pour la galerie le plus joli bateleur de phrases!... Un avocat, Rabagas!... Jovial, bon garçon, et grand tarisseur de chopes, celui-là sait tout, et, sur toute chose, a son petit discours monté, comme un feu d'artifice, qui s'allume avec sa pipe et

part, à la grande joie des badauds, pour qui ses chandelles romaines sont autant de lumières! — Groupez autour de ce dangereux bavard tous les fruits secs, tous les avortés et tous les mort-nés!... L'avocat sans cause et le médecin sans client, l'auteur sifflé, le commis chassé, le fonctionnaire expulsé et l'officier cassé, un banqueroutier, trois faillis, deux escrocs, un utopiste, sept imbéciles et huit ivrognes, et vous avez tout justement la composition du *Crapaud-Volant,* qui représente à *Monaco* le progrès, la lumière et la liberté... à la condition que l'un leur permettra de tout dire, l'autre de tout faire, et la troisième. . de tout empocher!

EVA.

Et c'est Rabagas?...

LE PRINCE.

Qui mène tout!... Plus puissant que moi, d'ailleurs! Il a son journal, ses courtisans, sa police, ses troupes!...

EVA.

Mais vous aussi!

LE PRINCE.

Quatorze gardes, traité de 1817, et vingt gendarmes, par tolérance.

EVA, faisant la moue.

Comme armée!

LE PRINCE.

D'ailleurs, je ne suis pas un enragé de pouvoir, moi, tant s'en faut! Rester ici pour y faire le plus de bien possible, d'accord!... corriger, réformer (et tout est à réformer!) bon!... Mais si les aboyeurs de progrès le rendent impossible par leurs violences... si je ne puis donner ça de liberté, que le *Crapaud-Volant* ne prenne ça de licence... j'aime mieux en finir tout de suite par un bon coup d'État!

EVA.

Qui est?

LE PRINCE.

Mes malles!... Monaco libre, et Rabagas président!...

EVA.

Vous seriez bien vengé! Mais quelle plaisanterie!

LE PRINCE.

Du tout! Sérieusement, j'y pense.

EVA.

Fuir un avocat?

LE PRINCE.

Politique... Je crois bien, la pire engeance qui soit!

EVA.

Et qui pullule!

LE PRINCE.

Naturellement! Quand une civilisation est vermoulue, l'avocat s'y met! — Tous les grands peuples, Athènes, Rome, ont fini par ces travailleurs de la langue!... Où l'homme d'action disparaît, le rhéteur surgit! C'est l'heure des belles paroles et des vilains actes, des petits faits et des grands mots!... Et tandis que Byzance discute pour un adverbe de plus ou de moins; silencieusement venus dans l'ombre, voici les Turcs à la porte... qui agissent et ne parlent pas!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BRICOLI

LE PRINCE.

Qu'est-ce?

BRICOLI.

Monseigneur, c'est le cafetier de là-bas!

LE PRINCE.

Camerlin?

BRICOLI.

Qui demande à parler à Votre Altesse. Dois-je?...

LE PRINCE.

Oui, oui. (Bricoli sort.) Voici un de la bande, missess. Vous allez juger l'espèce. (Camerlin paraît, entré par l'escalier du fond.) Qu'il entre, ce bon M. Camerlin, qu'il entre! (Il s'assied sur la chaise à droite, Eva sur le canapé.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAMERLIN.

LE PRINCE.

Bonjour, voisin.

CAMERLIN, saluant.

Mons... (Avec peine.) Monseigneur!

LE PRINCE, souriant et soulignant, à Eva, à demi-voix.

J'attendais *monsieur*... (Haut.) Asseyez-vous, monsieur Camerlin. (Camerlin le regarde, surpris.) Asseyez-vous donc! Il n'y a pas d'oubliettes là-dessous, je vous assure!

CAMERLIN, à lui-même, regardant à terre, sans trop d'assurance.

Hum!... (Il s'assied sur le fauteuil de jardin, à gauche.)

LE PRINCE.

Qu'avez-vous à me dire, voyons? (Bas, à Eva.) Écoutez ça!

CAMERLIN.

Mons... monseigneur, vos agents ont tout à l'heure envahi mon domicile.

LE PRINCE.

Envahi! Diable!... Ils étaient?

CAMERLIN.

Deux!

LE PRINCE.

Deux!

CAMERLIN.

Qui m'ont menacé de fermer mon établissement !... Or, je fais honnêtement mon métier !... Et tout le monde ne peut pas en dire autant !

LE PRINCE.

Pardon, monsieur Camerlin, ce n'est pas pour moi que vous dites ça ?

CAMERLIN, avec hésitation.

Non !...

LE PRINCE.

Merci !

CAMERLIN.

Mais pour ceux qui vous entourent.

LE PRINCE.

Mon Dieu, voisin, ils font leur métier, comme vous le vôtre. Vous ne vendez pas toujours de bonne bière : ils ne débitent pas toujours de bons conseils !... Que voulez-vous, il faut bien que tout le monde vive !

CAMERLIN.

Pardon, mais je ne m'occupe pas de ce qui se passe chez eux, moi !...

LE PRINCE.

Si, quelquefois... dans la *Carmagnole*.

CAMERLIN, vivement.

Ah ! mais comme journaliste ! C'est la liberté de la presse, ça !...

LE PRINCE.

En êtes-vous bien sûr ?

CAMERLIN.

D'ailleurs, nous nous égarons. Ce n'est pas le journaliste qui est en cause, c'est le cafetier. On nous reproche de chanter la nuit.

LE PRINCE.

Si ce que l'on chante est injurieux pour moi!

CAMERLIN.

Alors, on ne peut pas critiquer le gouvernement?

LE PRINCE.

Oh! Si! Il est là pour ça! — Mais poliment!... Et ces saletés que vous jetez sur ma terrasse... Est-ce encore l'exercice de quelque liberté? Et si je faisais vider chez vous tous les paniers?...

CAMERLIN, *l'interrompant.*

Oh! mais pardon! je n'admets pas la comparaison. — Je suis un simple particulier, moi! — Vous, vous êtes le gouvernement. — Ce n'est pas la même chose!

LE PRINCE.

Alors, parce que je suis le gouvernement, vous avez le droit de me chanter des injures, et de jeter vos ordures dans mon jardin?

CAMERLIN.

Naturellement! — Tout ça, c'est de l'opposition.

LE PRINCE.

Elle n'est pas propre!

CAMERLIN.

Elle est ce qu'elle peut! — C'est l'inconvénient des situations fausses! Votre situation est fausse!

LE PRINCE.

Bah!

CAMERLIN.

Oh! mais oui! Personne ne vous dit la vérité, mais, voyez-vous, la nation ne veut plus de vous. Et on va vous faire un de ces quâtre matins une petite révolution!

LE PRINCE.

Pourquoi faire?

CAMERLIN.

Pour la faire, tiens! — Tous les pays ont eu la leur,... excepté nous! Il faut bien que Monaco ait la sienne.

LE PRINCE.

Et qu'est-ce qu'il y gagnera, Monaco?

CAMERLIN.

De supprimer tous les abus.

LE PRINCE.

Lesquels?

CAMERLIN.

Oh! bien! par exemple, cette armée que vous entretenez!

LE PRINCE.

Vingt-quatre hommes! Monsieur Camerlin...

CAMERLIN.

Et l'agriculture manque de bras!... Quand vous aviez une bonne garde nationale!

LE PRINCE.

Vous refusiez tous de monter la garde!

CAMERLIN.

Si un citoyen n'est pas libre de monter sa garde quand ça lui plaît! (Debout.) Tenez. Monseigneur, brisons-là. Vous raisonnez en prince : moi en homme; nous ne nous entendrons jamais!

LE PRINCE, debout, se contenant.

Je le crains!

CAMERLIN.

Mais voilà mon dernier mot : Qu'on ose fermer mon établissement... Il y aura du bruit dans Monaco!

LE PRINCE, même jeu.

Monsieur Camerlin, je vous ferai remarquer que c'est vous qui menacez!

CAMERLIN, insolemment.

Ah! c'est que je suis révolté!...

LE PRINCE, s'échauffant.

Nous allons nous fâcher, prenez garde.

CAMERLIN.

Jamais on ne me verra plier devant la tyrannie!

LE PRINCE, de même.

Mais, ventre de loup! Vous êtes bien heureux que je sois un tyran! Si j'étais un simple particulier, vous seriez déjà chez vous par la balustrade!

EVA, le modérant.

Monseigneur!

LE PRINCE, calmé.

Pardon; c'est vrai! allons, monsieur Camerlin, brisons-là comme vous dites! Et tenez-vous pour bien averti!

CAMERLIN, avec dignité.

Oui, *monsieur!*

LE PRINCE, se modérant et souriant.

Bonsoir, *citoyen!*

CAMERLIN, à lui-même.

C'est égal! je lui ai dit son fait! (Il sort vivement par où il est venu.)

SCÈNE XIII.

LE PRINCE, EVA, puis BOUBARD, LE CAPITAINE DE VINTIMILLE, SOTTOBOIO et BRICOLI.

LE PRINCE.

Eh bien! Missess?

EVA.

Vous en avez beaucoup comme ça?

LE PRINCE.

Tout le petit commerce! (Voyant venir les autres.) Maintenant, autre chanson. Écoutez!

LE CAPITAINE.

Son Altesse m'a fait appeler?

LE PRINCE.

Vous savez ce qui se passe?

LE CAPITAINE.

M. le gouverneur m'a instruit!

LE PRINCE.

Menton agité, Monaco fébrile, et le *Crapaud-Volant* plus insolent que jamais! Le Rabagas nous prépare quelque plat de son métier!

BRICOLI.

Il est à Nice, monseigneur! pour un procès politique.

LE PRINCE.

Ah!

BRICOLI.

Jusqu'à demain seulement.

LE CAPITAINE.

Si Son Altesse veut me permettre un avis, ne l'attendons pas! je cerne la brasserie, j'enlève tout, je rase la baraque... et morte la bête, mort le venin!

LE PRINCE.

Votre avis, gouverneur?

SOTTOBOÏO.

Le même!... Seulement, j'y ajouterai une charge de cavalerie... à fond de train!... dans toutes les rues!

LE PRINCE.

Désertes, pourquoi faire?

SOTTOBOÏO.

Ça fait bien!

LE PRINCE.

Et vous, Bricoli?

BRICOLI.

Moi, j'arrêterais tout!

LE PRINCE.

Et le colonel?

BOUBARD.

Je tuerais le reste!

LE PRINCE, à Eva.

Voilà les conservateurs! (Haut.) Alors, tous pour la violence

LE CAPITAINE, SOTTOBOÏO, BRICOLI.

Tous, monseigneur!

SOTTOBOÏO

Et il n'est que temps! (Ils se tiennent tous trois au second plan, délibérant, pendant ce qui suit.)

LE PRINCE.

Des charges de cavalerie, des arrestations, la bataille!... Allons! allons, je reviens à mon idée! Les malles!

EVA.

Partir!

LE PRINCE.

Un entre-sol à Paris, au boulevard Italien : nous ferons de la musique ensemble, j'aime cent fois mieux ça!

EVA.

Abdiquer?... Allons donc! Est-ce qu'on abdique?

LE PRINCE.

C'est une Américaine qui parle?

EVA.

Oh! mais d'abord avant d'être Américaine, je suis femme!

— Je ne vous admets pas fuyant devant Rabagas. — Tout, excepté le ridicule.

LE PRINCE.

Je cède au progrès!

EVA.

Eh! le progrès à Monaco! C'est vous! — Voyez-vous une république de Camerlins! Fi! l'horreur! des républicains pareils... Ah! mais non, j'aime trop la liberté!

LE PRINCE.

Alors! (On entend tout à coup du côté de la brasserie un orchestre composé de jouets d'enfants, exécutant un charivari.) Qu'est-ce que c'est que ça?

EVA.

C'est un charivari!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CARLE, ANDRÉ.

LE PRINCE.

A mon adresse?

EVA.

Ils sont artistes, ces Italiens! C'est la petite symphonie de Romberg. (La musique cesse.)

SOTTOBOÏO.

Eh bien! monseigneur, vous voyez?

LE PRINCE.

Ah! c'est trop d'audace!... Vous avez raison, messieurs... Et puisqu'ils m'y forcent... Capitaine, vos hommes... vite!

LE CAPITAINE, vivement.

Oui, monseigneur! (Il donne des ordres à Carle et à André.)

EVA, le prenant à part.

Qu'allez-vous faire?

LE PRINCE.

Ce qu'on désire... Enlever tout et raser!

EVA.

Autre folie!

LE PRINCE.

Mais, voyons, missess... entendons-nous; vous ne voulez pas que je parte?

EVA.

Non!

LE PRINCE.

Alors, vous voulez que je sévisse?...

EVA.

Non!

LE PRINCE.

Alors, qu'est-ce que vous voulez?

EVA.

Je veux que vous teniez tête, mais par d'autres moyens que ceux-là.

LE PRINCE.

Mais enfin, la politique n'a pas tant de ressources!...

EVA.

Alors, c'est qu'elle radote!... Quoi! tout se perfectionne et se rajeunit, et elle en serait encore à ses vieux moyens!... Allons, ce n'est pas possible; il doit y avoir quelque chose de neuf!

LE PRINCE.

Mais non!

EVA.

Si!

LE PRINCE.

Non!

EVA.

Alors, inventons!

LE PRINCE.

Et quoi?

EVA.

Que sais-je?... Ce n'est pas mon affaire, à moi... Je suis femme... mais j'ai l'instinct!... Et au point de vue artistique... c'est affreux, votre procédé... Arrêter des gens, là, brutalement! comme c'est distingué!... Ayez donc l'esprit parisien!

LE PRINCE.

Et que voulez-vous que l'esprit?...

EVA.

Quoi! cela ne vous séduirait pas d'embrouiller si bien les gobelets de ce saltimbanque, qu'il ne se retrouvât plus dans ses muscades? Mais ce serait joli, ça, ce serait piquant, ce serait drôle!

LE PRINCE.

Très-drôle!... mais politique de femme.

EVA.

Pas si sotte... Ne jamais aborder l'obstacle, mais le tourner!...

LE PRINCE.

Oh!... je le connais.

EVA.

Eh bien! tournons!

LE PRINCE.

Je vous entends!... Au lieu de mettre le feu aux poudres!...

EVA.

Les noyer!

LE PRINCE.

Eh bien! écoutez, missess... va pour la politique féminine!... Mais à une condition... dictez-la!

EVA.

Moi!

LE PRINCE.

Oui!

EVA.

Quelle folie!

LE PRINCE.

Point. Vous avez le sentiment de la situation... moi pas. — Éclairez-moi!

EVA.

Allons, vous raillez

LE PRINCE.

Du tout! Si vous m'abandonnez à moi-même, je fais quelque acte de vigueur, qui est une sottise! Collaborons, au contraire!... Mes soldats vont se coucher, et nous commençons dès demain une petite partie d'adresse!...

EVA.

Allons, je suis bien fâchée de m'être laissée entraîner!...

LE PRINCE.

Prenez garde, madame, mon sort est dans vos mains, et si, par suite de ce que je vais faire tout à l'heure, je croule!... je le mets sur votre conscience.

EVA.

Ah! mais, vous êtes un traître, monseigneur!

LE PRINCE.

Est-ce dit?

EVA.

Non! Je ne peux vraiment pas!

LE PRINCE.

Alors! capitaine!...

EVA, *vivement.*

Attendez! — Quoi, vous me ferez responsable?

LE PRINCE.

De tout!

EVA.

Mais, voyons... une femme!

LE PRINCE.

Oui, mais quelle femme!...

EVA.

Il faut donc que je reste?

LE PRINCE.

Au palais!

EVA.

Chez vous?

LE PRINCE.

Dame!

EVA.

Ah! bien, non, non, aussi!... Vous en voulez trop!

LE PRINCE.

Vous voulez que je laisse mon chef de cabinet à l'auberge?

EVA.

Mais comment donc! le joli rôle que vous me proposez là!

LE PRINCE, protestant.

Ah! permettez!

EVA.

Mais, de bonne foi, à quel titre?...

LE PRINCE, vivement.

Quel? — J'en ai un!...

EVA.

Ah!

LE PRINCE.

Excellent! admirable! Je vous fais dame du palais!

EVA.

Comme ça!...

LE PRINCE.

Comme ça! Et par conséquent gouvernante de ma fille!... Ah! missess, cette fois, il faut céder! Pas d'emploi plus honorable... que je puisse confier à de meilleures mains!... Trouvez encore une excuse!

EVA.

Je sais que la présence de la princesse concilie bien des choses!...

LE PRINCE.

Tout! — Le même appartement!

EVA.

Ce qui n'empêchera pas la médisance!...

LE PRINCE.

Tâchez de l'arrêter!

EVA.

Mais quinze jours, alors! pas plus!

LE PRINCE.

Mettons trente!

EVA.

Non, non, quinze!

LE PRINCE.

Alors, ce n'est pas la peine! (Haut.) Capi...

EVA.

Mais n'appelez donc pas!... Dieu! que vous m'agacez avec vos soldats! Je cède encore!... Va pour un mois!...

LE PRINCE.

Ah! missess! je vous tiens, cette fois!...

EVA.

Chut!... on regarde!...

LE PRINCE, apercevant la princesse et allant à elle.

Ma fille!

EVA, à elle-même.

Allons, me voilà enrôlée dans la diplomatie!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GABRIELLE, MADEMOISELLE DE THÉROUANE, LA BARONNE, DAMES, VALETS avec des candélabres.

LE PRINCE.

Venez saluer, princesse, votre nouvelle gouvernante, mistress Blounth... qui veut bien accepter de nous les fonctions de dame du palais!

GABRIELLE, à Eva.

Madame... voulez-vous me permettre de vous embrasser?

EVA, s'inclinant.

Princesse...

LE PRINCE, au capitaine.

Capitaine! vous pouvez renvoyer vos hommes...

LE CAPITAINE, SOTTOBOÏO et BRICOLI, déçus.

Ah!

LE PRINCE[1].

J'ai changé d'avis (Gabrielle et Carle échangeant un regard, que surprend Eva.)

EVA.

Tiens!

LE PRINCE.

Missess, voici la nuit close! Si vous voulez bien accepter mon bras...

EVA, lui désignant Carle.

Pardon! Qu'est-ce que ce jeune homme-là?...

1 Bricoli, Sottoboïo, le capitaine, au fond. — Le prince, Eva, Gabrielle Carle, au-dessus du canapé.

LE PRINCE.

Mon neveu... par la défunte princesse.

EVA.

Ah!...

LE PRINCE.

Pourquoi?

EVA.

Rien!

CARLE, bas à Gabrielle, en passant près d'elle[1].

Cette nuit?

GABRIELLE.

Oui!

EVA, qui a surpris l'aparté de Carle et de Gabrielle. A elle-même.

C'est ça! (Au prince, prenant son bras.) Monseigneur! (Le charivari recommence.) Ah! seconde édition!...

LE PRINCE.

Et on dit que la musique adoucit les mœurs! (Ils remontent.)

BRICOLI, les suivant des yeux.

Déception! Monaco tombe en quenouille! (La toile tombe, tandis que le charivari continue.)

1. Le prince, Eva, Gabrielle, Carle.

ACTE DEUXIÈME

Le bureau de la *Carmagnole*, au *Crapaud-Volant*. — Salle au premier. — Au fond, au milieu, porte vitrée communiquant avec le billard de l'estaminet. — A gauche, pan coupé, fenêtre donnant sur une petite terrasse ornée de vignes et de pots de grès, et d'où l'on domine la campagne. — Au premier plan, même côté, porte huileuse et grasse, par où l'on descend à l'imprimerie. — A droite, pan coupé, porte d'entrée. — Même côté, premier plan, canapé d'osier, ratelier de pipes. — Grande table sur la droite de la scène, couverte de journaux, livres, etc. — Canapé de cuir à gauche. — Au fond, entre la porte d'entrée et celle du billard, une espèce de chiffonnier, surmonté d'une tirelire. — Au-dessus, un buste de conventionnel. — Contre les murs, caricatures, affiches, etc. — Sur la porte vitrée du billard, une inscription où l'on ne distingue que les mots *Dieu* et *cinquante centimes*.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMERLIN, UN GARÇON, UNE SERVANTE, qui achève d'épousseter, puis UN PETIT VIEUX.

CAMERLIN, assis sur le bord de la table et découpant des journaux avec des ciseaux.

Allons, allons, vite donc, le grand homme va nous arriver... j'espère que son déjeuner est prêt!...

LA SERVANTE.

Oui, patron!...

CAMERLIN.

Bien.

LE PETIT VIEUX, entrant, au garçon.

Le bureau de la *Carmagnole*, s'il vous plaît?

CAMERLIN.

Qu'est-ce que c'est encore?... On ne peut pas travailler tranquillement à son journal?

LE PETIT VIEUX, timidement, glissant entre la table et le mur.

Je voudrais parler au citoyen Rabagas. [1]

CAMERLIN.

Oh! mais, on ne parle pas au citoyen Rabagas comme ça! Vous avez une lettre d'audience?

LE PETIT VIEUX, humblement.

Je n'ai pas ce bonheur!

CAMERLIN, radouci par son humilité.

Le grand homme est à Nice où il plaide pour un de nos frères. (Avec bonté.) Mais parlez-moi, comme à lui! c'est la même chose!

LE PETIT VIEUX, lui présentant une brochure.

C'est un petit ouvrage, dont je voudrais que la *Carmagnole* rendît un compte favorable.

CAMERLIN, prenant le livre.

« *Guide-Manuel de l'Insurgé!* » — Bon titre!...

LE PETIT VIEUX, tremblant d'émotion.

C'est l'œuvre de toute ma vie, citoyen, et l'épigraphe vous en dira l'esprit!...

CAMERLIN, lisant.

« Le mépris de la loi, et le renversement des institutions établies, sont le premier devoir de l'homme libre. » Parfait! Excellents principes!...

LE PETIT VIEUX, radieux.

Je puis donc espérer?

CAMERLIN.

Je ferai le compte rendu moi-même, citoyen... (Avec un geste

1. Camerlin, le petit vieux.

pour le congédier.) Salut et f...raternité! (Aux garçons.) Allons! allons, vite donc!... Je le sens qui nous arrive!

SCÈNE II.

CAMERLIN, BIGORRO.

BIGORRO, entrant essoufflé, un album à la main.

Oui, oui, dépêchez!... car il est sur mes talons!

CAMERLIN.

Vous l'avez vu?

BIGORRO[1].

Et entendu, à Nice!... où il a plaidé!... un succès!... un triomphe!...

CAMERLIN, radieux, lui serrant la main avec effusion.

Excellent ami!... Au fait, qui êtes-vous?

BIGORRO.

Bigorro!... artiste sculpteur!... qui sollicite l'honneur de faire son buste!... Et vous?

CAMERLIN.

Camerlin, son ami, ci-devant frère Joseph...

BIGORRO.

Un défroqué, bravo!

CAMERLIN.

Rédacteur de la *Carmagnole,* et propriétaire du *Crapaud-Volant!*

BIGORRO, regardant autour de lui.

Mes compliments!

CAMERLIN.

Un établissement, citoyen, qui ne faisait pas cinquante francs

1. Bigorro, Camerlin.

d'affaires par jour, quand il n'avait pour clientèle que les gens du château!... Et qui dépasse les trois cents, depuis qu'il est le quartier général de la démocratie!

BIGORRO, buvant une chope apportée par le garçon.

Parbleu!

CAMERLIN[1].

En bas le café, ici, le journal... Là l'imprimerie! et dans tout ça, on discute, on crie!... Et plus on crie, plus on boit!... Et plus on boit, plus on boit!.... Et le Valentinois espère lutter!

BIGORRO.

L'imbécile!

CAMERLIN.

Je le lui ait dit hier : Vous serez avalé comme une chope!

BIGORRO.

Et il vous a répondu ?

CAMERLIN.

En m'offrant un cigare!

BIGORRO.

La peur!

CAMERLIN.

Comme tous les tyrans, quand ils sont en face d'un caractère!...

SCÈNE III.

CAMERLIN, BIGORRO, VUILLARD.

Vuillard entre par la porte de l'imprimerie, voûté, crasseux, un pince-nez, des épreuves à la main.

CAMERLIN, à Bigorro.

Vuillard, un de nos rédacteurs. (A Vuillard.) Un frère! un pur... des purs! fanatique du grand homme!

1. Camerlin, Bigorro.

VUILLARD, aigrement.

Qui ça, le grand homme ?

BIGORRO, vivement.

Rabagas !

VUILLARD, haussant l'épaule.

Grand homme !... Allez donc, tout de suite ! Parce qu'il blague pas mal !... (Il va à la table reviser les épreuves).

BIGORRO, interloqué.

Mais il me semble que la patrie doit être fière !...

VUILLARD[1], à la table, sans le regarder.

Des grands hommes !... Il n'en faut plus !... Ça choque l'égalité.

BIGORRO, interloqué.

Ah !

VUILLARD, haussant les épaules et redescendant.

Quel métier est-ce que vous faites ?

BIGORRO.

Sculpteur !

VUILLARD.

Voilà encore quelque chose de malsain !

BIGORRO.

La sculpture ?

VUILLARD.

Tous les arts !... Ça pousse à la corruption !...

BIGORRO, saisi.

Ah !

VUILLARD.

Alors vous faites des statues ?

BIGORRO, ahuri.

Dame !

1. Vuillard, Bigorro, Camerlin.

VUILLARD.

Des hommes en pierre !... Comme c'est utile !... J'aime mieux un bon ouvrier, qui me fait un bon gros enfant bien portant !...

CAMERLIN.

Ça a son mérite aussi,... pourtant !...

BIGORRO.

Une belle statue de héros !...

VUILLARD.

En marbre, pas vrai ?

BIGORRO.

Quand on peut !...

VUILLARD, haussant l'épaule.

Misère, va !.. Il ne nous manque plus que de recommencer le siècle de Louis XIV !... (Il retourne à la table.)

BIGORRO, bas à Camerlin.

Pas aimable, celui-là !

CAMERLIN, à demi-voix.

Un ex-pion aigri par la lutte !... C'est un homme aigri !... (Clameurs dehors.)

BIGORRO.

Ces cris ?

CAMERLIN.

C'est lui !...

VOIX DEHORS.

Vive Rabagas ! (Le billard du fond se garnit des consommateurs d'en bas.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHAFFIOU, NOISETTE, puis RABAGAS, LE PETIT VIEUX, GENS DU CAFÉ ET DE L'IMPRIMERIE, arrivant par toutes les portes.

NOISETTE, accourant.

Tout le monde su' l'pont !

1. Bigorro, Camerlin, Vuillard.

CHAFFIOU, en manches de chemise, sa queue de billard à la main.

En avant les queues de billard ! (Ils imitent, avec les queues de billard, les tambours qui battent aux champs. — Rabagas paraît au fond, habit noir, cravate blanche, sa serviette d'avocat sous le bras. A sa vue l'enthousiasme éclate, Vuillard seul se tient à l'écart, avec mépris. Tout est plein de monde.)

CAMERLIN.

Un ban pour Rabagas !

TOUS.

Hip !... hip !... hip !... hurrah !... Vive Rabagas !...

RABAGAS.

Mes amis !... mes frères !... (Avec force.) Citoyens !

CHAFFIOU, tout seul, applaudissant, en hurlant.

Bravo !

RABAGAS.

Vous me comblez !

CHAFFIOU.

Sur la table. (On enlève Rabagas que l'on porte sur la table, tous se groupent autour de lui, assis ou debout pour écouter. — Bigorro croque son profil.)

TOUS, applaudissant.

Bravo ! bravo !...

RABAGAS.

Citoyens !...

TOUS.

Chut !... Silence !... Écoutez !...

RABAGAS, debout sur la table, continuant.

En disputant au bourreau la tête de Bézuchard !... Je n'ai fait que mon devoir !...

VOIX.

Écoutez !... Silence donc !...

RABAGAS.

Fils d'un père assassin... Assassin lui-même !... Membre déshérité de l'ordre social, et doué par la nature d'instincts malfaisants et féroces... Bézuchard avait droit à tout mon appui.... Et là où la justice me dénonçait un meurtrier, je n'ai dû voir et je n'ai vu qu'une victime!... (Murmures d'approbation). Peu m'importait que Bézuchard eût tué un vieillard à coups de sabots... Le vrai coupable, ce n'est pas Bézuchard... (Non ! non!) C'est la nature qui lui a donné les appétits du tigre !... (C'est ça.) C'est une société marâtre, où le malheureux, doué de tous les instincts de l'assassinat, ne trouve pas un utile emploi de ses facultés destructives !

TOUS.

Bravo ! bravo !

RABAGAS.

Et enfin, citoyens, qu'était ce vieillard assommé?... Un garde-champêtre !... (Murmures de mépris.) Un de ces agents d'une autorité tracassière, qui ne voient dans le mandat qui leur est confié qu'une occasion de vexer les citoyens !... (Oui! oui!) Dès lors, ce prétendu crime n'était même plus de délit commun !... Il prenait un caractère politique, qui plaidait d'avance les circonstances atténuantes. — Non ! assommer un garde-champêtre, ce n'est pas assommer un homme !... C'est écraser un principe !

TOUS.

Oui ! oui !

RABAGAS.

Ce système a triomphé !... Bézuchard est acquitté ! Il est libre !...

TOUS.

Ah !

RABAGAS.

Et si ce succès m'inspire un légitime orgueil, ce n'est pas que je l'attribue à ma faible éloquence !

TOUS.

Si ! si !

RABAGAS.

C'est qu'il atteste une fois de plus la solidité, l'invincible évidence des immortels principes, auxquels nous sommes prêts à sacrifier : — Vous, ma vie,... et moi, la vôtre !

TOUS.

Oui, oui, bravo !... Vive Rabagas ! (On le descend, avec transports, en lui serrant la main, et en l'étouffant.)

RABAGAS, ahuri de ces effusions.

Mes amis !... mes frères !... mon émotion !... (Bas à Camerlin.) Débarrasse-moi de ces animaux-là !... Je crève de soif ! (Il se dérobe à droite.)

CAMERLIN, le couvrant de son corps.

Citoyens ! le grand homme est fatigué, et demande un peu de repos !

CHAFFIOU, sur la table.

L'ami du peuple ne doit pas se reposer !

RABAGAS, à part.

Gredin !

CAMERLIN.

Laissez-le souffler pour de nouveaux combats !...

TOUS.

Oui ! oui !

LE PETIT VIEUX, serrant la main de Rabagas.

Encore une poignée de main !

UN AUTRE, les mains très-sales.

A la vie, à la mort !.. (Rabagas donne la main et l'essuie clandestinement. — Camerlin enlève Noisette comme une plume et pousse tout le monde dehors.)

CAMERLIN, à Bigorro.

Vous ferez le buste ! Filez !

TOUS.

Vive Rabagas!

LE PETIT VIEUX, le dernier.

Vive Rabagas!

SCÈNE V.

RABAGAS, CAMERLIN, VUILLARD, puis CHAFFIOU.

RABAGAS, arrachant sa cravate.

Ouf! je n'en peux plus!...

VUILLARD, avec un mauvais sourire.

Dame, tu te payes des triomphes!

RABAGAS, à Camerlin, en ôtant son habit.

Des œufs! une côtelette, n'importe quoi... (Avec effroi, entendant crier dehors.) Ils reviennent!

CAMERLIN, après avoir parlé à un garçon.

Non! Ils partent!... Et ce voyage?

RABAGAS, se débarbouillant au fond, dans une cuvette, que lui présente la servante avec une éponge.

Tout va bien!... Ça chauffe!... J'ai trouvé notre général!

VUILLARD et CAMERLIN, vivement.

Ah!

RABAGAS, même jeu.

A Nice!... A table d'hôte!... Il va venir!... Du reste, dans tout le parti!... une concorde!... comme ici!... Le journal est prêt? (Il redescend.)

VUILLARD, avec fiel.

Demande à M. Camerlin. C'est lui qui fait tout!

CAMERLIN.

Dis donc, tu ne vas pas commencer à m'attraper, toi!... Jus de citron!

RABAGAS.

Allons, la paix!... Nous ne sommes pas ici pour nous chamailler!... Troussons le canard!

CAMERLIN, criant dans l'escalier de l'imprimerie.

Eh! Noisette!... Les épreuves!

RABAGAS.

C'est composé? (On apporte le déjeuner de Rabagas sur une petite table.)

VUILLARD.

A demi.

RABAGAS[1], s'installant pour manger au bout de la table.

Quelles nouvelles?

CAMERLIN.

Un tas!... La fermeture des jardins!... Mon entrevue avec le Valentinois!... Notre charivari d'hier!...

RABAGAS, déjeunant.

Ah! bah!

VUILLARD, surpris.

Tu n'as donc pas lu la feuille de ce matin?

RABAGAS.

Non. J'arrive.

CAMERLIN.

Alors, tu ne connais pas l'histoire de cette nuit?

RABAGAS.

Eh! non!

CAMERLIN, s'asseyant sur le canapé, Vuillard accoudé derrière lui.

Oh! bien, voilà! Vers une heure du matin, une demi-douzaine des nôtres étaient ici à discuter sur cette fameuse fermeture des jardins. Piqué au jeu par les exploits de Chaffiou, qui, la nuit précédente, avait crayonné la charge de Son Altesse

1. Rabagas, Camerlin debout, Vuillard.

sur un pilier du parc, Rapiat fait le pari qu'il ira suspendre aux volets du prince un bouquet de chardons...

RABAGAS.

Bon!

CAMERLIN.

Le voilà en route, absolument gris...

RABAGAS.

Comme toujours!

CAMERLIN.

Armé de ses chardons et d'une échelle, et suivi des yeux par toute la bande, il applique son échelle au mur, à deux pas de la porte verte qui ouvre sur la ruelle, grimpe et va gagner le chaperon; quand tout à coup la porte s'ouvre, et un homme sort du parc, le manteau sur l'oreille... Rapiat pousse un cri : l'homme détache un coup de pied à l'échelle, qui dégringole, et mon Rapiat avec... tous ses chardons sur le nez!...

RABAGAS.

L'imbécile!

CAMERLIN.

Nos gens d'accourir!... mais l'homme est déjà loin, et l'on ne trouve que Rapiat, le nez meurtri, rendant plus de vin que de sang... On l'apporte, on le couche, il boit pour se remettre, et il est encore là-haut à ronfler!...

RABAGAS.

Et l'homme?

VUILLARD.

Inconnu.

RABAGAS.

Nul indice?

CAMERLIN.

Rien!... Un manteau jusque-là, le chapeau sur le nez, et des jambes de lièvre!

RABAGAS.

A deux heures du matin, c'est curieux!

VUILLARD[1].

Inutile d'ajouter que j'ai fait là-dessus un petit article au vinaigre... *les Jardins de Caprée!*

RABAGAS.

Parbleu!... Chauffons ça!... Donnons le bulletin de la santé.

VUILLARD, prenant une plume et s'asseyant.

Tout de suite. Excellent.

CAMERLIN, au-dessus de lui.

Parfait.

NOISETTE, qui sort de l'imprimerie avec des épreuves.

Voilà les épreuves!

RABAGAS.

Eh! petit!... Où est Rapiat?

NOISETTE.

Rapiat! Il est soûl comme vingt-cinq mille hommes! Et il jure!...

RABAGAS, à Vuillard.

Bulletin! Écris : « la fièvre redouble... il murmure le mot de *Liberté*. »

CAMERLIN.

Et sa femme?

NOISETTE.

Rudement contente, celle-là!... Ça lui fait quarante-huit heures sans être rossée!...

RABAGAS, à Vuillard.

« La malheureuse mère et ses enfants, noyés de larmes à son chevet... »

VUILLARD.

Voilà!

1. Rabagas, Vuillard, Camerlin.

CAMERLIN, passant au petit.

Donne à composer.

RABAGAS.

Et détale. (Il va au fond prendre sa pipe et le pot de tabac. — Noisette sort vivement.)

VUILLARD, regardant les épreuves.

Qu'est-ce que ça peut bien faire de lignes, tout ça?

RABAGAS.

Avec mon plaidoyer, quinze.

CAMERLIN.

Il manque une demi-page. (Le garçon apporte le café de Rabagas, et des liqueurs qu'il dépose sur la table.)

RABAGAS, allumant sa pipe et s'asseyant sur le canapé.

Improvisons des *Variétés*, et chaud, chaud! quelque chose qui cingle[1]!

CAMERLIN, écrivant.

Voilà : « Ce soir, au palais, concert de musique et de chant... Et dans la rue, concert de malédictions!... » (Bruit au fond, dans le billard, où l'on se dispute.)

VUILLARD, criant de sa place.

Sapristi! fichez-nous donc la paix, vous, là-bas! On ne peut pas travailler!... (Le bruit s'apaise.)

RABAGAS.

Continuons!... Quelque chose d'un peu plus sérieux. Voyons! Par exemple, sur l'ordonnance de ce matin : l'impôt foncier substitué au droit de sortie.

VUILLARD, vivement.

Merci!... Il ne nous manque plus que d'avouer que le gouvernement fait quelque chose de bien!

1. Vuillard, Camerlin assis au bout de la table, Rabagas sur le canapé.

CAMERLIN, surpris, et regardant Rabagas.

Jamais!

RABAGAS.

Fi donc, nous taire!... Ce serait déloyal! (Camerlin et Vuillard se regardent avec stupeur.) Écrivez : « Le gouvernement adopte enfin une mesure que nous réclamons depuis six mois... Et il le fait d'assez mauvaise grâce, pour nous dispenser de toute reconnaissance. » Vlan!

CAMERLIN, écrivant.

Ah! comme ça!...

VUILLARD, rassuré.

Bon!

CAMERLIN.

Vingt lignes... Nous sommes encore loin.

RABAGAS, prenant les lettres sur la table.

Flanquons la correspondance. Une lettre... d'un soldat. (Il la passe à Vuillard et s'assied sur le bord de la table.)

VUILLARD.

Excellent!

CAMERLIN.

Lis.

VUILLARD, lisant.

« Citoyen. »

CAMERLIN, écrivant.

Une ligne, deux blancs.

VUILLARD.

« J'ai recours à la voie de votre estimable journal pour vous poser la question suivante : Comme citoyen, est-ce que je dois l'obéissance à mon sergent-major?... »

TOUS TROIS.

Jamais!

RABAGAS, à Camerlin.

Commentaire!... Preuve nouvelle des sympathies de l'armée!... Fais mousser, et marche.

CAMERLIN.

Compris.

VUILLARD, lisant.

« Réunion des grévistes : Citoyens. »

CAMERLIN.

Une ligne... deux blancs!

VUILLARD, même jeu.

« La réunion des grévistes a l'honneur de vous faire part de ses conclusions : — La journée de travail sera réduite de dix heures à huit, dont trois consacrées au repos. Total, cinq heures qui seront payées comme dix. »

RABAGAS.

Bien!...

VUILLARD, de même.

« Et attendu que le dimanche, qui a passé jusqu'ici pour un jour de repos, n'est en réalité qu'un jour de fatigue, puisqu'il est consacré au plaisir... le lundi, consacré à se reposer du dimanche, sera néanmoins payé comme jour de travail... La question du jeudi est réservée. »

RABAGAS.

Parfait!...

CAMERLIN, prenant un livre sur la table.

La souscription?...

RABAGAS.

Ça marche?

CAMERLIN.

Pas trop!... (Lisant.) « Souscription en faveur de la veuve Bagouin, pour lui remplacer le pourceau écrasé par la voiture de Son Altesse!... »

VUILLARD, qui allumait une cigarette, s'arrêtant.

Le pourceau!... Allez donc!... tout de suite la langue de Bossuet!... Pourquoi recule-t-on devant le mot propre, qui est *cochon!*

CAMERLIN, embarrassé.

Dame!

VUILLARD.

Je parle au peuple la langue du peuple!... J'exige *cochon!* Et si je savais un mot plus cochon que *cochon,* je le choisirais.

RABAGAS.

Va pour *cochon!*... (Nouveau bruit, dispute. Cris aigus de femmes dans l'escalier.)

VUILLARD.

Encore!

CAMERLIN, debout.

Mille diables!

RABAGAS.

On se tue!

CAMERLIN, criant.

Qu'est-ce que c'est encore?

CHAFFIOU, de la porte de l'escalier, à droite.

C'est rien!... Deux femmes qui se peignent! (Le bruit redouble.)

RABAGAS.

Va voir!

CAMERLIN.

Cré nom! (Il disparaît. Le bruit s'apaise peu à peu.)

RABAGAS, à Vuillard.

Total?

VUILLARD, regardant la liste.

Quarante-sept francs!

RABAGAS.

C'est assez!... La liste est close.

VUILLARD.

Il faut encore cinq ou six lignes.

CAMERLIN, rentrant, un papier à la main.

Je les tiens !... « Hier, à dix heures, enterrement civil de la citoyenne Lamouraille... Son mari a fait sur sa tombe un discours, inspiré par le plus pur matérialisme, en exprimant l'ardente conviction qu'il ne reverrait plus, nulle part, la compagne de sa vie !... Cette touchante profession de foi a vivement ému l'assistance ! »

RABAGAS, achevant d'écrire.

Complet !

CAMERLIN.

Ouf !... Enlevé !... (Il passe les épreuves à Noisette qui est rentré avec lui, et qui ressort aussitôt.)

RABAGAS[1].

Maintenant, mes enfants, ce n'est pas tout du canard !... En vue des événements qui se préparent, il nous faut une proclamation à coller sur les murs, chaud, chaud... En fait d'émeute, tout est dans l'affiche !... Écrivez au vol !... J'improvise !... (Il va et vient, remontant et descendant la scène.)

« Peuple Monégasque !

« Ce n'est pas seulement au nom de la liberté que nous faisons appel à votre patriotisme, c'est au nom de la morale outragée !... (Il frappe sur la table en descendant.) Trop longtemps un gouvernement dépravé a donné l'exemple d'une corruption byzantine... (Même jeu en remontant.) Trop longtemps ses mœurs dissolues ont fait rougir la sainte pudeur !... »

1. Rabagas, Vuillard assis et écrivant. Camerlin penché sur ses épaules et lui répétant les mots dictés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TIRELIRETTE, en toilette extravagante. Chignon rouge. THÉRÉSON (Quinze ans au plus.)

TIRELIRETTE, entrant brusquement par le fond, écartant Rabagas qui en ce moment fait face au public devant la porte, et descendant jusqu'à Vuillard.

Tu te moques pas mal de moi, toi!... Me faire droguer à t'attendre!...

CAMERLIN.

Bon!... Allez donc!... La jupaille!

VUILLARD.

Tu ne peux pas déjeuner sans moi?

TIRELIRETTE.

Et l'argent?

RABAGAS, ennuyé.

Allons!... Silence!

TIRELIRETTE, à Camerlin.

A qui, silence?

CAMERLIN, s'échauffant.

A toi, qui viens empoisonner notre bureau!

TIRELIRETTE.

Ah!... empoisonner, moi!...

CAMERLIN, montrant Théréson.

S'il est permis de traîner une gamine de cet âge-là par les rues!

VUILLARD.

De quoi se mêle-t-il ce défroqué-là?

CAMERLIN, se levant, menaçant.

Si tu crois que tu vas faire le pion ici, toi?

VUILLARD, de même.

Et toi, le bedeau?...

RABAGAS, exaspéré, de même.

Mille diables!... Ça va finir!... ou je vous flanque tous à la porte!

TIRELIRETTE, tranquillement.

C'est tout ce que t'offres?

RABAGAS, prenant les objets sur la table et les lui passant.

Tiens, du jambon, du vin!... Mais la paix ou je me fâche. (Aux autres.) Marchons!... (Tirelirette et Théréson emportent les restes du déjeuner sur la table de la terrasse.)

CAMERLIN, reprenant.

Nous disons : « la sainte pudeur!... »

RABAGAS, dictant, en passant un plat à Tirelirette, qui le repasse à Thérésou.

« De nos vertueuses compagnes... Et la simplicité bourgeoise... »

VUILLARD, à Tirelirette, qui va et vient pour prendre le pain, etc.

As-tu fini de tournailler tes jupes autour de moi,... toi?...

TIRELIRETTE.

Faites donc de jolies toilettes pour ces chinois-là?...

VUILLARD, grommelant.

Si tu crois que je payerai encore celle-là?...

TIRELIRETTE.

Si ce n'est pas toi, ça ne sera pas moi, toujours!...

VUILLARD, reprenant vivement.

« La simplicité bourgeoise... »

RABAGAS, dictant, en passant la bouteille à Tirelirette.

«... De nos chastes épouses!... Souffriras-tu plus longtemps... ô peuple!... que ton argent, si rare!... »

TIRELIRETTE, même jeu, du fond, de dos, rangeant son couvert.

Cristi! oui!...

RABAGAS, après un mouvement d'impatience.

« Alimente la cupidité de ces créatures sans nom... (Tirelirette dresse l'oreille.) qui sont la honte de leur sexe!... »

TIRELIRETTE, à Rabagas, redescendue vivement.

Dis donc, toi! Je te défends de m'insulter, tu sais!...

CAMERLIN et VUILLARD.

Encore?

RABAGAS, exaspéré.

Mes enfants!... faites-la filer!

VUILLARD.

Allons!... Va-t'en!

TIRELIRETTE.

Alors, donne un louis!...

VUILLARD, se fouillant.

Ah!... mais vite!... Rien!... (A Rabagas.) Donne vingt francs! Qu'elle nous débarrasse le plancher.

RABAGAS.

Merci!... Tu m'en dois assez déjà!

VUILLARD, sautant sur l'argent de la souscription qu'il lui passe.

Ah!... tiens! l'argent du cochon!...

TIRELIRETTE.

Ça me va!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAFFIOU.

CHAFFIOU, sortant de l'imprimerie.

Enfoncés!...

TOUS TROIS.

Quoi?

CHAFFIOU.

L'imprimeur refuse de tirer!

TOUS TROIS.

Ah!

CHAFFIOU.

V'là sa note!... 18 messidor!... Trois cents francs qu'on lui doit et qu'il veut tout de suite!

VUILLARD, froissant la note.

Sale conservateur!

CAMERLIN.

Il est vendu à la cour!

RABAGAS, se fouillant.

Bigre!... Mais il faut paraître à tout prix. Voilà toujours cent francs. (Tirelirette arrive attirée par le bruit de l'argent, et regarde par-dessus leurs épaules.)

CAMERLIN.

Et cent vingt-cinq. Toute ma caisse!...

VUILLARD, apercevant Tirelirette.

Et le cochon! (Il saute sur l'argent de Tirelirette, et le reprend.)

TIRELIRETTE, criant.

Ah! mais non!...

VUILLARD et CAMERLIN.

On te le rendra!...

RABAGAS.

Deux cent soixante-cinq en tout!... Manque trente-cinq...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NOISETTE, accourant.

NOISETTE, à Rabagas.

Citoyen, il y a un particulier qui vous demande en bas!

RABAGAS.

Eh!... qu'il aille!...

NOISETTE, vivement.

Bien mis!...

RABAGAS, radouci.

Bien mis!...

NOISETTE.

V'là sa carte!

RABAGAS, lisant, stupéfait, puis relisant tout haut.

Camille Desmoulins!!... (Marques d'étonnement.)

CAMERLIN.

Ah! bien!... Il revient de loin!...

RABAGAS, à Noisette.

Qu'il entre!... — Mes enfants!... de la tenue!... C'est un ancêtre!... Et ne perdons pas de vue qu'il manque trente-cinq francs!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DESMOULINS[1].

Un grand jeune homme fade. Pantalon collant, bottes, gilet blanc à revers, habit vert à boutons d'or, cravate blanche, chapeau noir à boucle. Une canne. Manchettes. Il entre à pas lents. Noisette ressort.

RABAGAS, quand Desmoulins est descendu en scène.

Citoyen!... Salut!...

1. Chaffiou, Vuillard, Rabagas, devant le canapé de gauche. Camerlin plus haut; Desmoulins.

DESMOULINS, ôtant son chapeau.

Et solidarité!... (Regards de surprise échangés.)

RABAGAS, montrant la carte.

C'est bien à Camille Desmoulins que j'ai le plaisir...

DESMOULINS.

A lui-même! (Stupeur.)

RABAGAS.

Tu comprends!... ça étonne un peu!

DESMOULINS.

En fait, je m'appelle Victor Desmoulins... (Mouvement de soulagement.) Mais, par admiration pour le grand homme dont je veux imiter les vertus...

RABAGAS, l'interrompant.

Bien, bien, j'aime mieux ça!... Si les anciens s'avisaient de revenir! ça nous ferait du tort... Sieds-toi, frère, et dis-nous ce qui t'amène... (Il s'assied, Vuillard de même.)

DESMOULINS, prenant une chaise et prêt à s'asseoir.

Mon Dieu!...

RABAGAS, VUILLARD, CAMERLIN et CHAFFIOU, se levant et froidement.

Cinquante centimes!...

DESMOULINS, saisi.

Hein!

RABAGAS, désignant l'écriteau placé au-dessus de la porte.

Cet écriteau te dira que le mot *Dieu* est supprimé entre nous, et, pour quiconque s'oublie à prononcer ici ce vocable suranné... cinquante centimes d'amende!...

DESMOULINS, un peu interloqué.

Ah!... voilà dix sous!...

VUILLARD, gravement, montrant le fond du théâtre.

Sur l'autel de la Patrie!

DESMOULINS.

Où ça?

TOUS, et gravement, étendant le bras.

Là-bas!

CHAFFIOU.

La tirelire à gauche! (Desmoulins remonte jusqu'à la tirelire, où il jette la pièce de dix sous.)

TOUS, laissant retomber leurs bras.

Ça y est!...

CAMERLIN, à lui-même.

C'est déjà ça!...

RABAGAS.

Poursuis!... (Tous se rassoient.)

DESMOULINS, debout.

Fils d'un père qui a fait fortune dans les cotons... et possesseur d'un joli capital... (Il va pour s'asseoir.)

CHAFFIOU, CAMERLIN et VUILLARD, murmurant.

Hon!...

DESMOULINS, se redressant.

Je suis prêt à le consacrer au triomphe de notre sainte cause!...

TOUS, avec chaleur.

Très-bien! ça!...

DESMOULINS.

Qui n'a pas besoin de ça!... (Prêt à s'asseoir.) Dieu merci!..

TOUS QUATRE, tranquillement, se levant.

Cinquante centimes!...

DESMOULINS.

Sapristi! C'est vrai! Je vous demande pardon! (Il passe dix sous à Chaffiou, qui va les jeter pour lui dans la tirelire.)

CAMERLIN.

Tu t'y feras!...

DESMOULINS.

Enfin pour commencer, je vous apporte...

CAMERLIN, vivement

Ta souscription?...

DESMOULINS, tirant un rouleau de son sein.

Un petit article pour la *Carmagnole!*... (Déception de tous.) *La Réhabilitation de Marat!*

RABAGAS.

Fadeur!

VUILLARD.

Marat n'a pas besoin d'être réhabilité!

RABAGAS, l'arrêtant du geste, à Desmoulins.

Tu sais les conditions de la *Carmagnole?*

CAMERLIN.

Vingt-cinq centimes la ligne pour un début!

DESMOULINS, ravi.

Parfait!... L'article a cent trente-six lignes; c'est donc trente-quatre francs.

RABAGAS, prenant le rouleau.

Que tu nous dois!...

DESMOULINS, saisi.

Ah! c'est moi qui?...

CAMERLIN, fronçant le sourcil.

Espères-tu faire payer à la *Carmagnole* l'hospitalité qu'elle te donne?

DESMOULINS, intimidé.

Non, mais...

VUILLARD, menaçant.

Et grossir encore ton odieux capital?...

DESMOULINS, de même.

Non! non!... Voici trente-quatre francs!

CHAFFIOU, à qui on passe l'argent.

Sauvé le canard ! (Il court à l'imprimerie.)

DESMOULINS, ennuyé.

Mais, c'est égal, pour un début, c'est roide, sacred... !

TOUS, vivement.

Cinquante !...

DESMOULINS, vivement.

Je ne l'ai pas dit !...

RABAGAS.

C'est juste !... (A Tirelirette.) Et maintenant, femmes! on vous l'abandonne ! (Tirelirette et Thérésou s'emparent de Desmoulins.)

SCÈNE X.

Les Mêmes, NOISETTE.

NOISETTE, accourant à Rabagas.

Citoyen ! une dame qui demande à vous parler..

RABAGAS.

Une femme !...

NOISETTE.

Non !... Une dame... Elle a des gants !...

RABAGAS.

Jeune ?...

NOISETTE.

Et jolie !

RABAGAS.

Qu'elle monte !... (Noisette sort en courant. — A Chaffiou.) Emballe-moi tout ça, toi ! (Il montre les femmes.)

CAMERLIN.

Allons, dehors, le poulailler !...

RABAGAS, se rajustant de son mieux et remettant sa redingote.

Mazette, je suis fait!...

VUILLARD, aigrement.

C'est ça!... Parce que c'est une femme comme il faut!... Si c'était une prolétaire!...

RABAGAS.

Qu'est-ce qu'il grogne, celui-là!... parce que je suis poli!...

VUILLARD.

Je n'aime pas la politesse! moi!... C'est contraire à l'égalité!...

RABAGAS, brûtalement.

Alors! détale!...

VUILLARD, se rebiffant.

Ah! mais!...

RABAGAS.

Eh bien! je suis grossier, de quoi te plains-tu?...

CAMERLIN, descendant, en riant de la figure de Vuillard.

Ah! ah! (Desmoulins et les femmes sortent par le billard.)

VUILLARD, avec aigreur, à Camerlin, en gagnant la porte de l'imprimerie.

Ça fait rire M. le curé?...

CAMERLIN.

Oui!... (Il remonte par le fond et sort.)

VUILLARD, à lui-même.

Sois tranquille, va!... Tu es sur ma liste... toi!... (A Rabagas.) Tu ne mets pas de gants? Mets donc des gants!... (Il sort par l'imprimerie.)

RABAGAS, après lui avoir répondu par un haussement d'épaules, seul et rajustant sa cravate.

Une femme du monde!... Ça me changera!... (A Noisette, qui paraît.) Oui, oui, fais entrer!... (A lui-même.) On a beau dire, ça fait toujours plaisir!...

SCÈNE XI.

RABAGAS, EVA.

EVA, *sur le seuil.*

Daignez pardonner, monsieur, la liberté que je prends...

RABAGAS.

Comment donc, madame! c'est à moi de m'excuser du désordre...

EVA[1].

Si je suis indiscrète...

RABAGAS.

Grand Dieu!... (*A part.*) Cinquante centimes!... (*Haut.*) Prenez donc la peine de vous asseoir, madame. (*Il va pour lui offrir la chaise de droite, y trouve sa pipe et l'escamote en replaçant vivement la chaise sous la table.*) Je vous demande pardon, on est si mal servi par ses gens!... (*Il indique à Eva le canapé à gauche.*)

EVA.

On m'a dit, monsieur, à votre domicile, que j'avais chance de vous trouver dans cette maison.

RABAGAS.

En effet, madame.

EVA.

D'ailleurs je n'abuserai pas de vos précieux moments, et le conseil que je viens implorer de votre grand talent, à titre d'étrangère...

RABAGAS, *prenant une chaise à gauche derrière le canapé.*

Ah! madame est?...

EVA.

Américaine.

1. Eva. Rabagas.

RABAGAS, s'inclinant.

Ce seul titre, madame, me commanderait toutes les sympathies!... (Il s'assied.) Alors, c'est à l'avocat?... —

EVA.

Que je m'adresse... et naturellement, au plus illustre de tous.

RABAGAS.

Disons modestement, madame... au plus intègre.

EVA.

Voici le fait, monsieur, j'arrive de Naples; mais pressée de faire la route, et ne voulant pas m'encombrer de bagages, je les ai fait partir, sous la garde d'une femme de chambre... or, j'apprends ce matin qu'ils sont retenus à la douane de Gênes, sous prétexte qu'il y a trop de dentelles à mes robes, et que c'est de la contrebande!...

RABAGAS, un peu déçu.

Ah! c'est pour des dentelles?...

EVA.

Vous jugez quel coup pour moi, monsieur! je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. — Je n'ai ici que cette toilette de voyage, et une autre, de soirée; deux robes en tout, sur vingt-deux!... Que veut-on que je devienne avec deux robes, à trois cents lieues de ma couturière?

RABAGAS.

Oui, madame, oui... (A part.) C'est une grue!...

EVA.

Mettez-vous à ma place.

RABAGAS.

J'y suis, madame! j'y suis.

EVA.

Vous ne trouvez pas ma situation épouvantable?

RABAGAS.

Si, madame, si. — Toutefois je vous avouerai qu'à première

vue j'avais espéré une affaire... plus mouvementée... quelque drame intime... d'un côté, un mari, peut-être... de l'autre...

EVA.

Non, je suis veuve!

RABAGAS.

Ah! alors de l'autre seulement... — Enfin, ce n'est pas ça, retombons sur le sol. Il s'agit, disons-nous, d'une ou deux malles...

EVA.

Comment, monsieur?... de huit malles!...

RABAGAS.

Huit, soit!... Eh! bien, madame, (Il se lève.) Je vais avoir l'honneur de vous donner l'adresse d'un de mes confrères, qui est le premier homme du monde, pour ces sortes d'affaires!...

EVA.

Quoi, monsieur, vous me refusez votre appui?

RABAGAS.

A regret, madame, mais je ne plaide pas les marchandises.

EVA.

Mais, monsieur, mes robes ne sont pas des marchandises.

RABAGAS, debout.

Des œuvres d'art, je n'en doute pas! — Mais chacun a sa spécialité; la mienne, c'est la politique! (Il écrit une adresse, debout, à la table à droite.)

EVA.

Ah! vous plaidez la politique?...

RABAGAS, continuant.

Et avec succès, madame, j'ose le dire.

EVA.

Eh! bien, mais c'est de la politique, ça... la douane.

RABAGAS, s'arrêtant, frappé de l'idée. — Et redescendant.

Peut-être, oui... par certains côtés!... mais dans l'espèce, ce n'est pas joli, votre affaire... Des robes!... que voulez-vous que je tire de ça? — Ah! si vous aviez avec, quelque petite brochure,... quelques pamphlets... quelques numéros de journal interdit!...

EVA.

De journal, oui. Toutes mes bottines sont enveloppées dans des journaux.

RABAGAS.

Italiens?

EVA.

Le *Pasquino*, le *Pulcinella!*

RABAGAS, vivement.

Des feuilles très-avancées!

EVA.

Avec des caricatures!

RABAGAS, de même.

Contre le gouvernement français?

EVA.

Oh! très-drôles!

RABAGAS, ravi.

Mais allons donc! nous y voilà!

EVA.

Ah! vous croyez?

RABAGAS.

De la politique maintenant!... A la bonne heure!... Vos dentelles, un prétexte!... Ce qu'on persécute dans vos malles, c'est la liberté de la presse!... Et vous êtes Américaine!... Bravo!... Je lis les journaux à l'audience!... Un scandale... Un tapage!... Vous êtes condamnée!...

EVA.

Hein?

RABAGAS.

Mais j'ai un succès !

EVA.

Condamnée !

RABAGAS.

Bah ! une amende !... Les robes vous restent !... Laissez-moi faire !... Vous avez tous vos documents... bulletins, reçus !

EVA.

Tous !

RABAGAS, lui offrant la chaise de droite, et tirant son calepin [1].

Très-bien, j'aurai l'honneur d'aller les prendre à votre domicile ! (Debout et prêt à écrire.) Vous demeurez, madame ?

EVA, tranquillement, assise.

Au palais !

RABAGAS.

Hein !

EVA, de même.

Cour B... Le grand escalier... au second !

RABAGAS.

Chez ?

EVA, de même.

Le prince !... Oui, je suis dame du palais depuis hier, et gouvernante de la princesse !...

RABAGAS.

Et c'est à moi que !... Ah ! bien ! (A part.) Mais quelle grue !

EVA.

Plaît-il, monsieur ?

RABAGAS, riant.

Mon Dieu, madame, je vous demande pardon, c'est si drôle !.. Mais vous êtes étrangère !... Vous ignorez !... Ça se comprend

1. Rabagas, Eva.

EVA.

Daignez m'expliquer !

RABAGAS.

En deux mots, madame... Vous êtes de la cour, et vous demandez conseil au chef de l'opposition !

EVA, ingénument.

Ah ! il y a aussi une opposition à Monaco ?

RABAGAS.

Comme partout, madame !... Il en faut !... Sans ça !...

EVA.

Et cette opposition a pour but ?

RABAGAS.

De contrecarrer tous les actes du gouvernement, comme partout !

EVA.

Par conviction ?

RABAGAS.

Quelquefois !... Oui !...

EVA.

En effet... Je comprends maintenant que vous ne puissiez pas !

RABAGAS.

Plaider pour vous !... Impossible !... Ah ! contre vous, par exemple, tant qu'on voudra !

EVA.

Contre moi ?

RABAGAS.

Parfaitement !... Vous êtes de l'autre camp, je tire sur vous maintenant !...

EVA.

Pour cette affaire-là ?...

RABAGAS.

La même!... Si on me l'offre!

EVA.

Mais j'ai raison, vous l'avez dit!

RABAGAS, souriant de sa candeur.

Ah! d'abord, madame! en principe, on n'a jamais raison tant que ça!... Et puis, qu'est-ce que ça fait, si je prouve que vous avez tort?

EVA.

Mais vous m'avez démontré tout à l'heure!...

RABAGAS, souriant.

Oh! tout à l'heure, bon!... mais maintenant, je vous démontrerai tout aussi bien le contraire!...

EVA, l'interrompant.

Mais ces journaux avancés?

RABAGAS, vivement, de même.

Raison de plus!... O philosophe!... Écrivain!... Penseur!.. Courbe-toi sur ton labeur nocturne,... et voilà le cas que cette cour fait de tes nobles écrits!... Elle en enveloppe des bottines de femme!... Et de quelle femme!...

EVA, vivement.

Hein!

RABAGAS, tranquillement.

Pardon! la chaleur!... Je m'y crois!... Mais j'en dirais comme ça aussi long que vous voudrez!...

EVA.

C'est admirable... Vous changez de conviction avec une facilité!...

RABAGAS.

Je change?... Je ne change pas!... Je n'en ai pas!

EVA.

Ah!

RABAGAS.

Pour plaider, c'est bien inutile!... C'est même gênant! — D'ailleurs, nous ne sommes pas chargés de croire ce que nous disons... mais de le faire croire!... Ce qui est tout différent! Que l'accusé soit coupable... qui le sait mieux que moi! son défenseur!... Mais plus il l'est, plus j'ai de mérite à vous démontrer le contraire... S'il ne s'agissait que de prouver ce qui est, ce qu'on croit, ce dont on est sûr!... Ce serait bien la peine d'avoir des avocats!

EVA.

Je vois bien, monsieur, qu'on ne m'avait pas trompée sur votre talent! — Il dépasse encore l'idée que je m'en étais faite!

RABAGAS, s'inclinant.

Madame!

EVA.

Et je comprends, maintenant, l'exclamation de Son Altesse!...

RABAGAS, vivement.

Son Altesse!...

EVA.

Quand elle s'est écriée, ce matin, à propos de votre dernière plaidoirie!... « Quel homme! quel talent! »

RABAGAS, ravi.

Ah!... Le prince a dit?

EVA.

« Ah!... » a-t-il ajouté... « si j'osais! »

RABAGAS, vivement.

Qu'il ose!

EVA, debout.

Mais il n'a pas complété sa pensée.

RABAGAS, très-déçu.

h! c'est dommage!

EVA.

J'emporte, monsieur, un double regret en vous quittant...

RABAGAS, de même.

Madame...

EVA.

De ne vous avoir pas pour défenseur de ma cause, et d'être par là privée de l'honneur de votre visite.

RABAGAS.

Au palais?

EVA.

On ne vous y arrêterait pas, monsieur, croyez-le... à moins que ce ne fût pour vous y retenir!...

RABAGAS, regardant autour de lui et baissant la voix.

Mon Dieu... n'était mon parti!...

EVA, faisant la moue, en souriant.

Pouh!...

RABAGAS, après un coup d'œil autour de lui.

Permettez que jusqu'à votre voiture...

EVA, souriant.

Et votre parti?

RABAGAS, résolu à tout, et offrant son bras, en l'imitant.

Pouh!...

EVA.

Non! non! non!... Je ne veux pas vous compromettre!... Adieu, monsieur.

RABAGAS, le bras en l'air.

Adieu!... (Inquiet.) Comment, adieu! Permettez-moi, madame, de répondre : Au revoir!

EVA, finement, sur le seuil.

Eh! mon Dieu... qui sait?... (Elle salue et sort.)

RABAGAS, très-désappointé, la suivant des yeux.

Qui sait?... Voilà tout!... Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce qu'elle se moque de moi?

SCÈNE XII.

RABAGAS, VUILLARD, CAMERLIN, CHAFFIOU.

VUILLARD, CHAFFIOU et CAMERLIN, tragiquement et vivement, après s'être assurés qu'elle est sortie.

Rabagas!...

VUILLARD.

Cette femme qui sort d'ici?...

CAMERLIN.

C'est la maîtresse du prince!

RABAGAS.

Ah!... (A lui-même.) Allons!... plus de doute!... Elle s'est moquée de moi!

CAMERLIN, prenant la chope restée sur la table.

Malheureux!... Tu n'as pas bu, j'espère!...

RABAGAS, allant et venant sur l'avant-scène, tout à son idée, et haussant l'épaule, à lui-même.

Ah! ils me raillent... ah! ils ne complètent pas leurs pensées... ah! on me met le morceau à la bouche et on le retire... Attends, attends!... Je vais leur lâcher une émeute dans les jambes!

CHAFFIOU, le suivant.

On nous moucharde!

CAMERLIN, même jeu.

On nous compte!

VUILLARD, même jeu.

Avant de supprimer *le Crapaud!*

CAMERLIN.

Et nous délibérons, Brutus!...

VUILLARD.

Et tu dors?...

RABAGAS.

Eh! credié!... J'ai plus envie que vous de commencer la danse!

CAMERLIN.

Eh! bien, qu'est-ce qui nous manque?

RABAGAS.

Le prétexte, l'occasion, le pétard, l'étincelle!... Le fait imprévu, sur qui l'on marche comme sur une allumette, et qui fait tout sauter!...

VUILLARD.

On l'invente!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NOISETTE, puis ANDRÉ.

NOISETTE, accourant.

Méfiance!... Un officier!...

TOUS.

Ici?

CHAFFIOU, effaré.

Trahis!...

RABAGAS.

Silence!... A l'écart!... Et pas un mot!... Voyons venir!...

ANDRÉ, il entre, un numéro du journal à la main, salue, avec un peu d'étonnement de les voir tous, lui tournant le dos.

Pardon, messieurs, le rédacteur en chef de ce journal, s'il vous plaît?

RABAGAS, se retournant [1].

C'est moi, monsieur!...

1. Chaffiou, Camerlin, André, Rabagas, Vuillard.

ANDRÉ, *saluant.*

Ah!... Je lis, monsieur, dans votre numéro de ce matin, le récit de certain fait nocturne!...

RABAGAS.

L'affaire Rapiat!...

ANDRÉ.

Sur lequel je serais heureux d'obtenir de vous quelques explications.

RABAGAS, *poliment.*

A quel titre, monsieur?

ANDRÉ.

Monsieur, je suis lieutenant des gardes de Son Altesse, et, comme tel, responsable de la sécurité du palais; or, j'étais de garde cette nuit, par conséquent intéressé à l'affaire. — Je n'examine ici ni le ton de votre article, ni les commentaires qui l'accompagnent... Ce sont choses malpropres, auxquelles je ne toucherais pas volontiers... (*Mouvement de tous.*)

VUILLARD, *assis sur la table, le feutre sur la tête, avec un rire de mépris.*

Oh!...

ANDRÉ, *allant à lui*[1].

Sinon du bout de mon épée!... (*Silence. — Il se retourne vers Rabagas.*) Je m'en tiens au seul fait dominant : la chute de cet homme!... et la cause qui l'a déterminée!...

RABAGAS.

Eh bien, monsieur, contestez-vous la vérité du récit?

ANDRÉ, *prenant à droite la chaise qu'on ne lui offre pas, et s'installant en homme qui ne s'en ira que satisfait.*

Non, monsieur, puisque je viens, au contraire, m'éclairer sur les détails!... Connaît-on l'auteur de cet accident?...

RABAGAS, *qui s'est assis à gauche, ainsi que Camerlin, pour ne pas rester debout devant André, assis.*

Oh! monsieur, ces gens-là cachent trop bien leur figure!...

1. Chaffiou, Camerlin, Rabagas, André, Vuillard.

ANDRÉ.

Mais la nuit n'était pas sombre, et dans le brusque mouvement de l'échelle... votre ami aurait pu voir, reconnaître!...

RABAGAS, l'observant attentivement.

Personne!... (André ne peut réprimer un petit mouvement de joie.) que nous sachions... car on l'a ramassé sans connaissance!...

ANDRÉ, inquiet.

Bon, mais depuis?...

RABAGAS.

Depuis?...

ANDRÉ.

Oui?...

RABAGAS, même jeu.

Depuis, monsieur... (Il se lève.) il est mort!... (Mouvement de tous, réprimé par un coup d'œil de Rabagas.)

ANDRÉ, saisi, debout.

Mort!

RABAGAS, qui ne le perd pas de vue.

Oui, monsieur!...

ANDRÉ, troublé.

Comme cela... est-ce possible!... Pour une chute?

VUILLARD.

Sur la tête!...

CHAFFIOU, essuyant une larme.

C'est la tête qui a porté!...

ANDRÉ.

Un affreux accident, en effet!... Et si l'on connaissait le coupable!...

RABAGAS.

Mais peut-être qu'en cherchant bien autour de vous, monsieur... (Mouvement d'André.) car on croit, sous le manteau de cet

homme, avoir reconnu votre uniforme!... Je veux dire celui des gardes!...

ANDRÉ, pressé de sortir pour cacher son trouble.

Ah!... Je vous remercie de l'avis, monsieur... Et je vais le mettre à profit tout de suite!... Je vous salue, messieurs!... (A Vuillard, qui ne bouge pas, et qui garde son chapeau sur la tête.) Pardon!... Je vous salue!... (Vuillard ôte son chapeau.) C'est tout ce que je demande! (Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins ANDRÉ.

RABAGAS, vivement.

C'est lui!...

CAMERLIN.

Ce trouble!...

RABAGAS.

Parbleu!...

VUILLARD.

Mais Rapiat... que tu dis mort!...

RABAGAS, avec force.

Il l'est!... Il faut qu'il le soit!

TOUS.

Hein?

RABAGAS, avec joie.

Rapiat tué par la cour!... mais la voilà, l'étincelle!... le voilà, le pétard!... A la bonne heure!... Je tiens mon émeute!

CAMERLIN.

C'est vrai!...

RABAGAS, avec chaleur.

A l'œuvre, et les fers au feu!...

CHAFFIOU.

Et vive la...

CAMERLIN, l'interrompant.

Gare aux mouchards!...

VUILLARD.

Fermez les portes!...

RABAGAS, avec une extrême douleur.

Pas encore!... Le général! d'abord!... (A Chaffiou.) En bas... prenant l'absinthe... un inconnu, barbu, figure exotique, bonnet fourré... décorations fantastiques!... et des bottes jusque-là!... mot d'ordre : *omnes*, et de ralliement, *omnibus!*... Cours!...

CHAFFIOU.

Bon!... (Il disparaît vivement par le fond.)

RABAGAS, à Noisette.

Toi, à l'imprimerie; le numéro de ce soir, en deuil; — un filet noir large comme ça!...

NOISETTE.

J'y vole!... (Il sort en courant par la gauche.)

RABAGAS, à Vuillard.

Appelle feu Desmoulins!

VUILLARD, surpris.

Bah!

RABAGAS.

Nigaud!... c'est la caisse!...

VUILLARD.

C'est juste!... (A demi-voix.) Gare au Camerlin!...

RABAGAS.

Surveille-le! (Vuillard va au fond chercher Desmoulins, qui est dans le billard.)

CAMERLIN, à demi-voix.

Gare au Vuillard!...

RABAGAS, de même.

Ne le lâche pas!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PETROWLSKI, DESMOULINS.

Petrowlski paraît au fond dans le billard.

RABAGAS.

Et maintenant qu'il n'y a plus ici que des gens sûrs les uns des autres!... Portes closes!... (On ferme les portes. Petrowlski fait son entrée : forts favoris et moustaches grises, grosses bottes, rubans extraordinaires.)

CHAFFIOU.

Voilà l'homme!

PETROWLSKI, accent guttural, sur le seuil du fond.

Salut et fraternité!

TOUS [1].

Et la mort!

RABAGAS.

Citoyens!... je vous présente un frère étranger!... l'illustre général Petrowlski!... Secrétaire de M. de Pindray au Mexique, lieutenant d'Urquiza à Buenos-Ayres! vainqueur de Santa-Anna, de Rosas et de Soulouque, le général Petrowlski a mis son épée démocratique au service de toutes les nationalités opprimées!... Il est le chevalier errant de la démocratie, et le commis-voyageur de la liberté!

TOUS.

Vive!...

RABAGAS, à demi-voix, vivement.

Silence!...

TOUS, tout bas.

Vive Petrolwski!...

1. Chaffiou, Camerlin, Petrowlski, Rabagas, Vuillard.

PETROWLSKI, exhibant des papiers.

J'ai des certificats!...

RABAGAS.

Inutile, général!... On sait qui vous êtes, et Monaco n'attendait que vous pour être libre!...

TOUS, à demi-voix.

Oui! oui!

PETROWLSKI.

Citoyens!... Si je m'exprime mal... excusez... je parle toutes les langues!... (Avec force.) excepté celle de la servitude!... (Murmure approbatif.) Je suis venu, sans argent, sans vêtements... en me disant... qu'as-tu besoin de ces choses?... Ce peuple te nourrira!... il te logera!... N'es-tu pas son frère? (Il serre avec force les mains de Rabagas et de Camerlin.)

RABAGAS.

Oui!

CAMERLIN, avec hésitation.

Enfin!... oui!...

RABAGAS.

Général!... vos conditions seront les nôtres!

PETROWLSKI.

Je veux d'abord un bel uniforme avec des galons... pour que l'on voie bien que c'est moi qui commande!...

RABAGAS.

Nous l'aurons!...

PETROWLSKI.

Et avec ça, j'irai partout, et l'on me saluera!...

RABAGAS.

Vous parlez d'or!

PETROWLSKI.

Je veux aussi parler d'or!... Il faut de l'or, pour les hommes! car le soldat qui n'a pas d'argent dans sa poche!... il ne se bat pas pour le défendre!

RABAGAS.

Debout! Camille Desmoulins!

DESMOULINS.

Hein!

CAMERLIN, le prenant dans ses bras.

Un capitaliste!... Ennemi de son capital!

VUILLARD, de même.

Qu'il a juré de sacrifier tout entier à la délivrance!...

DESMOULINS, voulant protester.

Mais!...

PETROWLSKI, serrant la main de Desmoulins vigoureusement.

Tu es mon frère aîné...

RABAGAS, à Petrowlski.

Donc, avec de l'or, général...

VUILLARD.

Et des fusils!...

RABAGAS.

Mais un canon seulement!

PETROWLSKI.

Avec du courage, on n'a pas besoin d'artillerie!... Ce qu'il me faut!... c'est des hommes résolus!... qui se fassent tous tuer!... Et alors je suis sûr de la victoire[1]!...

RABAGAS.

Vous aurez le peuple entier, général!... sans nous compter!...

CHAFFIOU, vivement.

C'est ça!... ne nous comptez pas!...

CAMERLIN.

Bigre... si nous étions tués, qui est-ce qui ferait battre les autres?...

1. Camerlin, Chaffiou, Rabagas, Vuillard, Petrowlski.

TOUS, approuvant.

C'est juste!...

RABAGAS, à Petrowlski.

Quant aux forces ennemies!... Douze gardes du corps, dix gendarmes, huit sergents de ville, en tout, trente hommes!

PETROWLSKI, avec force, reprenant le milieu.

Je les écraserai!...

VUILLARD.

Plus les propriétaires!...

CHAFFIOU.

Les bourgeois, malheur!... quand est-ce qu'ils ont empêché une révolution, ceux-là?

CAMERLIN.

Jamais!

RABAGAS.

Au contraire... Vous voyez, général, que la partie est belle! agissons!

PETROWLSKI.

Tout de suite!

RABAGAS.

Cette nuit même!... Ce soir, concert et dîner à la cour... et cette nuit!... le bal!

TOUS.

Bravo!

RABAGAS, à Vuillard.

Vuillard, une civière.

VUILLARD.

Bon!

RABAGAS, à Camerlin.

Toi!... une douzaine de torches!

CAMERLIN.

C'est fait!

RABAGAS, à Desmoulins.

Toi, l'argent! (A Chaffiou.) Toi, une dizaine de tes amis, fort braillards!

CHAFFIOU.

Je les ai!...

RABAGAS.

A onze heures. — Rendez-vous au *Crapaud-Volant :* on campe sur la civière cette brute de Rapiat!... qui est ivre-mort, et que Camerlin entretient dans cet heureux état!... dût-il en crever pour de bon!...

CAMERLIN.

C'est dit!...

RABAGAS.

Chaffiou et sa bande le promènent par la ville en vociférant!...

CHAFFIOU, criant à demi-voix et enroué.

Vengeance!...

RABAGAS.

Le peuple se lève!... Le général s'habille et saute à cheval!... On marche au palais!... Et une fois lancés!...

VUILLARD.

Et si le coup rate?

RABAGAS.

Nous dirons que c'est la police qui l'a fait!...

TOUS.

Parbleu!

RABAGAS.

Mais pas d'erreur, ni de défaillance!

CAMERLIN, effaré, regardant par la fenêtre.

Un gendarme!...

TOUS, effarés et courant aux portes.

Un gendarme!... (Ils détalent de tous les côtés vers les issues. — Petrowlski s'abrite, courbé derrière la table.)

RABAGAS.

Du calme!... (A mi-voix, à Camerlin.) Il est seul?...

CAMERLIN, à la fenêtre, regardant avec précaution.

Seul!

RABAGAS.

Parle-lui gentiment!

CAMERLIN, sur la terrasse.

Eh! gendarme!... Que demandez-vous?...

LE GENDARME, dehors.

M. Rabagas!

RABAGAS, prêtant l'oreille.

Hein?

CAMERLIN.

Absent!

RABAGAS, bas.

Bien!

CAMERLIN.

Mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire?...

LE GENDARME.

Une lettre.

RABAGAS, surpris.

Pour moi?

CAMERLIN.

Haussez-vous sur la selle, et donnez-la-moi; je lui remettrai!...

LE GENDARME.

Voilà!...

CAMERLIN.

Merci!... Buvez un coup en bas!

LE GENDARME.

Je n'ai pas le temps, nous sommes consignés!

PETROWLSKI.

Ah!

CAMERLIN, redescendant avec la lettre.

Parti!... Voilà!...

RABAGAS, sautant dessus.

Donne donc!... (Regardant le cachet.) De la cour!... (Il ouvre d'une main fébrile.)

TOUS.

De la cour!...

RABAGAS, lisant avec une joie contenue et mal dissimulée.

« Par ordre de Son Altesse le prince de Monaco, M. Rabagas est invité au concert... » (Stupeur de tous.)

VUILLARD, prenant la carte.

T'inviter!

CHAFFIOU.

Plus qu'ça de toupet! (Ils regardent.)

RABAGAS, à lui-même, radieux, s'oubliant.

Allons donc!... Ils se décident!... Il est temps!...

VUILLARD.

Ah! il en est tout fier!...

RABAGAS.

Pour nous!... Je crois bien!... Un tel succès!... Le pouvoir qui nous ouvre sa porte à deux battants!...

VUILLARD, avec envie.

Pas à nous... A toi!

RABAGAS.

C'est la même chose!... C'est le peuple entier!... qui est invité avec moi!

VUILLARD et CHAFFIOU, grognons.

Mais non!

RABAGAS.

Si!...

CAMERLIN.

Enfin, tu n'iras pas... ainsi!...

RABAGAS, sautant sur la carte, qu'il lui reprend.

Je n'irai pas!

TOUS.

Tu iras?

VUILLARD.

Au palais?

RABAGAS.

Ah! c'est dur, je le sais!... mais!...

CHAFFIOU, indigné.

Le pur des purs!...

CAMERLIN, de même.

Un soir d'émeute!

RABAGAS, vivement.

Justement!... Voilà ce qui m'y condamne!... Est-ce que le gendarme ne vous a pas dit... ils sont consignés!... Donc on redoute un coup pour cette nuit!...

CAMERLIN.

Peut-être.

RABAGAS.

Sûrement!... Et l'on se dit : Rabagas mène tout!... Invitons Rabagas!... S'il vient, rien à craindre!... Et vous voulez que je leur crie par mon absence : Tremblez, au contraire!... Et tenez-vous pour avertis!... car si je ne suis pas au Palais!... c'est que je descends dans la rue!...

PETROWLSKI.

Je...

RABAGAS, vivement, l'interrompant.

Oh! vous comprenez, vous! Il me comprend, lui, l'homme de guerre!... Tandis que ma vue les rassure... elle endort leurs soupçons!... Je les magnétise... c'est admirable!... Et vous les frappez en pleine sécurité... grâce à mon dévouement!...

DESMOULINS et PETROWLSKY.

Il y a du vrai!

VUILLARD.

Je ne trouve pas!

CHAFFIOU.

Et si c'est pour t'arrêter qu'on t'invite!...

RABAGAS.

M'arrêter!...

TOUS.

Ah!

RABAGAS, avec sentiment.

Merci pour ce mot, frère!... Il me dicte mon devoir!... Une menace! un péril!... Je n'ai plus le droit d'hésiter!... J'y cours!...

CAMERLIN, l'arrêtant.

En culotte?

RABAGAS.

Hein!

CAMERLIN.

Dame, on n'est reçu qu'en culotte!... — Lis.

RABAGAS.

Eh bien! soit!... Un sacrifice de plus!... Je ne les compte pas!... (Même jeu pour sortir.)

VUILLARD, lui barrant le passage à la porte.

Tu la mettras?

RABAGAS.

J'en aurai le courage!

TOUS, l'entourant, avec indignation..

Une culotte!

RABAGAS.

Après tout, ce n'est qu'un pantalon trop court!...

CAMERLIN.

C'est la livrée de la servitude.

RABAGAS.

J'en ferai le masque du dévouement!...

VUILLARD.

Ta culotte, renégat!... c'est l'apostasie de tout 89!

RABAGAS, en descendant.

Allons! allons! voyons!... n'exagérons rien!... Robespierre l'a toujours portée!...

VUILLARD, sombre.

Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux!

CAMERLIN, VUILLARD et CHAFFIOU, avec énergie.

Non! Tu ne la mettras pas! non!

TOUS, insistant.

Un pantalon, Rabagas!

CAMERLIN.

Devant toute la cour!

CHAFFIOU.

Quelle affirmation de nos glorieux principes!...

RABAGAS, criant.

Mais je vous dis qu'on me mettra à la porte!... Mais, sacré mâtin!... Lisez donc, mille diables!... *frac* et *culotte, culotte, culotte!...*

TOUS.

Alors, n'y va pas!

RABAGAS, exaspéré.

Et notre émeute avortera!... pour n'avoir pas voulu se fourrer!... mais c'est idiot!... c'est idiot!... (Il passe à l'extrême droite.)

VUILLARD.

Rabagas, prends garde!... C'est par la culotte qu'on commence, et c'est par les décorations qu'on finit!

RABAGAS, *les mains au ciel.*

Allons, je suis un traître, maintenant!

CAMERLIN.

Après tout!...

PETROWLSKI.

Il a raison...

VUILLARD.

Allez donc!... Les lâcheurs!...

CAMERLIN.

Silence aux Hébertistes!...

VUILLARD.

Crapauds du marais!... va!...

CAMERLIN.

Dis donc, toi!...

RABAGAS, *inquiet du bruit.*

Mais taisez-vous donc!... malheureux!...

CAMERLIN, *baissant la voix, et sautant sur le canapé de gauche.*

Votons!

DESMOULINS.

C'est ça!...

CAMERLIN.

Que ceux qui sont pour la culotte lèvent la main!... (*Camerlin, Petrowlski et Desmoulins, lèvent la main.*)

RABAGAS.

Trois ..

CHAFFIOU.

Ceux contre!...

VUILLARD.

Et s'il n'en reste qu'un!... Je serai celui-là!... (*Il lève la main Chaffiou l'imite.*)

RABAGAS.

La culotte est votée !... (Il s'élance vers la porte, en prenant son chapeau.)

CHAFFIOU.

V'là le suffrage!... C'est dégoûtant!...

CAMERLIN.

Mais c'est convenu !... Nous t'attendons!

RABAGAS, prêt à sortir.

A onze heures !..., Ici !... pour le signal!...

DESMOULINS.

Qui sera?

RABAGAS.

Une fusée lancée de cette fenêtre!

TOUS.

Bien!

RABAGAS, redescendant un pas.

Et pas de bêtises, diable!... ne commencez rien sans ça!.. Je serais propre, moi là-bas!...

CAMERLIN.

Sois tranquille!

CHAFFIOU.

Et si tu ne reviens pas!

RABAGAS, majestueux, sur le seuil.

Vengez-moi !...

TOUS, étendant la main.

Nous le jurons!

CAMERLIN.

Mais réfléchis bien encore!... Tu es décidé?

RABAGAS.

A tout!... (A lui-même, à part.) Merci!... Une occasion pareille!... Je ne la retrouverais pas!

CAMERLIN.

Alors, à onze heures !...

RABAGAS, se sauvant, du seuil.

A onze heures!

TOUS.

A onze heures!...

VUILLARD, serrant la main de Chaffiou d'un air ténébreux.

Chaffiou, veillons!...

CHAFFIOU.

Un sans-culotte en culotte!... malheur!...

ACTE TROISIÈME

Un grand salon du palais, en forme de rotonde, et tout décoré de peintures à fresques sur les murs et au plafond. — Au fond, trois grandes arcades ouvertes sur un autre salon. — A droite, premier plan, et très-apparente, une large fenêtre ouvrant sur un balcon, très-apparent. — A gauche, grande porte d'appartement au second plan. — Haute cheminée au premier plan. — Table au milieu de la scène, canapé à gauche, fauteuil à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOUBARD, LE CAPITAINE, FLAVARENS, LA BARONNE, MADEMOISELLE DE THÉROUANE, BRICOLI, DAMES, OFFICIERS, ETC. Tout le monde assis ou groupé, puis SOTTOBOIO et CARLE.

LA BARONNE, assise sur le canapé.

Eh bien ! ce concert. Il est huit heures !

FLAVARENS, derrière elle, debout.

Les musiciens arrivent, chère baronne. Ils s'installent !...

MADEMOISELLE DE THÉROUANE.

Vous avez un programme ?

FLAVARENS.

Le voici !...

MADEMOISELLE DE THÉROUANE.

Merci !

LA BARONNE.

Et Son Altesse ?

FLAVARENS.

Au jardin.

MADEMOISELLE DE THÉROUANE.

Avec mistress Blounth?

FLAVARENS.

Oui!

LA BARONNE, à demi-voix avec dépit.

Décidément, c'est une favorite!

LE CAPITAINE, à Sottoboïo qui entre par le fond avec Carle.

Eh bien! M. le gouverneur?

SOTTOBOÏO.

Eh bien, l'agitation se dessine...

VINTIMILLE.

Oh! (Mouvement de tous pour écouter.)

CARLE.

Il y a, en effet, grande foule aux alentours de la place. Et j'ai eu peine à me frayer un chemin.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce qu'ils disent?

CARLE.

Rien, jusqu'à présent.

LE CAPITAINE.

Vous verrez que la journée ne se passera pas sans émeute!...

MADEMOISELLE DE THÉROUANE, effrayée.

Une émeute?

SOTTOBOÏO [1].

C'est l'opinion de Bricoli.

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous, Son Altesse recule toujours devant les mesures énergiques! Hier au soir encore, nous pouvions tout

1. Boubard assis. — Sottoboïo et la baronne sur le canapé. — Carle derrière debout. — Mademoiselle de Thérouane assise sur le fauteuil. — Le capitaine, Flavarens, Bricoli, debout.

cueillir !... Mais la nouvelle dame du palais n'a pas été de ce avis !...

LA BARONNE, aigrement.

Oh ! alors !...

SOTTOBOÏO, assis à côté d'elle.

Bon, bon ! Je suis là !... Et certaine proclamation que j'ai préparée à tout hasard !

FLAVARENS, à Bricoli, à part.

Il est bon là, avec sa proclamation ! (Haut.) Il n'y a qu'un moyen ! une bonne charge de cavalerie ! Demandez plutôt au colonel qui a vu toutes les révolutions de Paris ! (Tout le monde se tourne vers Boubard assis à la cheminée et lisant tranquillement son journal.)

BOUBARD, avec importance, se levant et pliant son journal.

La charge de cavalerie a du bon, au début, parce que le peuple n'est pas encore sacré ! — Plus tard, c'est délicat !...

TOUS.

Ah !

VINTIMILLE.

Comment, sur des séditieux ?

BOUBARD.

C'est encore une question d'heure ! J'ai vu à Paris des gens qui étaient des séditieux à midi et qui étaient le gouvernement à quatre heures.

CARLE.

Mais alors à quoi distingue-t-on une émeute d'une révolution ?

BOUBARD, gravement, traversant la scène.

C'est bien facile ! L'émeute, c'est quand le populaire est battu ; tous des vauriens !... La révolution, c'est quand il est le plus fort ; tous des héros !

UN HUISSIER, au fond.

Son Altesse ! mesdames ! (On voit le prince paraître au fond donnant le bras à Eva, et traverser le salon du fond de droite à gauche, tout le monde se lève et sort, en le suivant.)

CARLE.

Eh bien! André, où donc est-il? (André paraît à droite, cherchant Carle, l'aperçoit et descend vivement, tandis que tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE II.

CARLE, ANDRÉ.

CARLE.

Ah! je te cherchais! Tu les as vus?

ANDRÉ.

Ah! oui, je les ai vus!

CARLE.

Eh bien?

ANDRÉ, baissant la voix.

Eh bien! Quand je te l'ai dit, que ces gens étaient à craindre, avec leur odieux journal!

CARLE, inquiet.

Ah!

ANDRÉ.

On a reconnu l'uniforme des gardes!

CARLE.

Impossible!

ANDRÉ.

Impossible! Le Rabagas me l'a dit, en propres termes!

CARLE.

Cet homme a eu le temps, dans sa chute?

ANDRÉ.

Il est mort!

CARLE.

Mort!

ANDRÉ.

Sur le coup!

CARLE.

Tué par moi!

ANDRÉ.

Ils le disent!

CARLE.

Et s'ils mentent!. . Il fallait s'en assurer!

ANDRÉ.

Ah! tu en parles bien à ton aise, toi! Tu me fais perdre la tête avec tes folies! Mon trouble à cette nouvelle!... Tous ces yeux méchamment fixés sur moi... J'ai senti que j'allais commettre quelque imprudence, et je n'ai plus eu qu'une idée!... sortir!

CARLE.

Il n'est pas mort! — Ce n'est pas possible!

ANDRÉ.

Enfin, mort ou non! — C'est un affreux scandale; leur journal en parle et en parlera : demain, ce soir, le Prince peut tout savoir! — Et alors... —

CARLE.

Alors nous verrons!...

ANDRÉ.

Trop tard! — Tu es sur une pente affreuse, Carle! — Arrête-toi... je t'en supplie! — Où te mène cette affreuse passion? — A ta perte! à la sienne! — Votre secret n'est plus à vous! — Il est prêt à courir les rues! — C'est le déshonneur pour elle,... et pour toi l'exil! — Enfin tu sais si mon amitié s'égare sur ce qui est toi!... Eh bien, je prévois d'horribles dangers, et cela finira mal!... Je le sais!... Je le sens!... Je te le jure!...

CARLE.

Et quelle fin plus affreuse que de briser moi-même un amour qui est toute ma vie?

ANDRÉ.

Mais malheureux, enfin!... Qu'espères-tu?... Que son Altesse apprenant tout, consentira?... mais c'est insensé?...

CARLE.

Ah! Je le sais bien!...

ANDRÉ.

Eh bien! alors, quoi, dis!... Parle!...

CARLE.

Eh! que sais-je?... Tu raisonnes, toi!... Cela t'est bien facile!... Est-ce que je raisonne, moi? Si j'avais le sang-froid voulu pour t'obéir, je l'aurais eu d'abord pour ne pas l'aimer!... Tout ce que tu dis là, crois-tu que je ne me le sois pas dit cent fois avant toi?... Oui, c'est insensé; oui, c'est fatal et sans issue!... Douleur, péril, j'ai tout prévu!... tout!... mais je l'aime!... L'abîme où j'allais, je l'ai vu ; mais je l'aime; et j'y cours!... Et c'est quand j'y glisse déjà que tu me cries d'arrêter!... Eh! malheureux!... Pousse-moi donc plutôt, que je roule tout de suite au fond, et que se soit fini!...

ANDRÉ.

Et elle?

CARLE.

Elle?

ANDRÉ.

Oui!... Alors, tu t'arroges le droit de l'associer à ton désastre? Et ce courage du sacrifice que tu n'as pas pour toi, tu ne te crois pas obligé de l'avoir pour elle?...

CARLE.

Et que veux-tu que je fasse,... dis?

ANDRÉ.

Ton devoir!

CARLE.

Et lequel?

ANDRÉ.

Va-t'en!

CARLE.

Et où irai-je?

ANDRÉ.

Partout où elle ne sera pas!...

CARLE.

Hélas!... Je n'y serai plus moi-même!...

ANDRÉ.

Et voilà ce que l'amour peut faire d'un honnête homme!...

CARLE.

André!...

ANDRÉ.

Ah! Je te dis ce que je pense!... Tu es un égoïste et un lâche!...

CARLE.

Partir!... Quel conseil aussi!...

ANDRÉ.

Le bon! — Coupe un bras... Et sauve le reste!...

CARLE.

Ah! si je pouvais!

ANDRÉ.

Essaye du moins... Carle, mon ami, mon frère, je t'en conjure!...

CARLE, hésitant.

Eh bien?...

ANDRÉ, vivement.

Ah! c'est promis!... Tu pars?...

CARLE.

Peut-être!...

ANDRÉ, de même, le pressant.

Si!... Si... Tu pars!

CARLE.

Eh bien! oui!... Demain!

ANDRÉ.

Pourquoi pas ce soir?

CARLE.

La veille d'une émeute!... Fuir le danger!...

ANDRÉ.

Ah!... Quelle raison!...

CARLE

Laisse-moi du moins le temps de m'y préparer.

ANDRÉ.

Soit!... Mais demain!...

CARLE, cherchant une défaite.

Puisque c'est dit!

ANDRÉ.

Sur ton honneur!... Sur notre amitié! (Eva paraît au fond.)

CARLE.

Oui... je!... Silence, mistress Blounth!

ANDRÉ.

Oh! tu le feras!... Et je te sauverai malgré toi! C'est moi qui te le jure!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, EVA.

EVA [1].

Comment, messieurs... Vous n'êtes pas au concert?

ANDRÉ.

Si!... madame, si... nous nous y rendions!...

EVA.

On commence l'ouverture.

1. Carle, André, Eva.

ANDRÉ.

Allons!... Viens-tu, Carle?... madame. (Il entraîne Carle par la gauche.)

EVA.

Oh! oh!... Le chevalier a l'air bien ému!... Qu'y a-t-il donc?... Et pas de Rabagas!... Je me serais à ce point trompée sur son compte!... Jamais!... Voyons!... Quel intérêt Rabagas peut-il bien avoir à ne pas venir?... Aucun!... Alors il viendra, c'est clair, attendons!... (Gabrielle paraît au fond.) Tiens! la princesse!...

SCÈNE IV.

EVA, GABRIELLE.

GABRIELLE, cherchant du regard, puis apercevant Eva.

Ah!... Vous êtes là, madame... Et pas au concert?

EVA.

Mais Votre Altesse elle-même?

GABRIELLE, devant la glace de la cheminée, feignant de rajuster sa coiffure.

Oh! je n'ai pas la tête à la musique ce soir!

EVA.

Votre Altesse attend quelqu'un?

GABRIELLE, vivement.

Mon Dieu, non!

EVA, à part.

Si!...

GABRIELLE, négligemment.

Vous êtes seule dans ce salon?...

EVA, l'observant.

J'arrive au moment où en sortent M. de Mora... et le chevalier!...

GABRIELLE.

Ah!... Ils allaient sans doute au concert?

EVA.

Sans doute!...

GABRIELLE, à part, avec dépit.

Le maladroit,... au lieu de deviner!

EVA, à part.

Décidément je ne m'étais pas trompée, il y a quelque chose...

GABRIELLE, à part.

Il reviendra!... (Haut.) Alors, puisque ni vous ni moi, madame, ne sommes en goût de musique, si vous voulez, nous allons tuer le temps de compagnie. (Elle lui fait signe de s'asseoir, et prend place sur le canapé.)

EVA, avançant le fauteuil pour s'asseoir à côté d'elle.

Votre Altesse est trop bonne!...

GABRIELLE.

Non! non!... Ce n'est pas de la bonté!... Vous me plaisez beaucoup!... Oh! vous m'avez plu tout de suite!...

EVA, assise.

Je suis heureuse!...

GABRIELLE.

Moi, c'est comme cela, voyez-vous... à première vue c'est fait!... J'aime ou n'aime pas!...

EVA.

Ah!...

GABRIELLE.

Et quand je n'aime pas!... je ne sais pas le cacher.

EVA, souriant.

Pas plus que lorsque vous aimez!

GABRIELLE.

Non plus!... Je tiens cela de papa, du reste!...

EVA.

Oh! Son Altesse!...

GABRIELLE.

Comme moi; quand il a pris quelqu'un en grippe...

EVA.

Ah! vraiment!...

GABRIELLE.

Et tenez!... par exemple... mon cousin... Je ne sais pas si vous l'avez remarqué!...

EVA.

Le chevalier, je pense...

GABRIELLE.

Carle. Oui!... Eh bien, je ne sais pas pourquoi papa est avec lui d'une rigueur!...

EVA.

Vraiment!...

GABRIELLE.

Et figurez-vous bien que c'est très-injuste!... Carle lui est très-dévoué. (Avec chaleur.) Il est si bon, si doux, si affectueux!...

EVA, à part.

Parlez-moi de cet âge-là pour tout dire.

GABRIELLE.

Et puis beau!... Vous ne trouvez pas?

EVA.

Si! si... Oh! très-beau!

GABRIELLE.

Eh bien! papa ne peut pas le souffrir!

EVA.

Oh! c'est singulier, et pourquoi cela?

GABRIELLE.

Voilà ce que je ne peux pas obtenir de lui. Pourquoi?... Une idée, missess,... vous devriez le lui demander, vous!...

EVA.

Moi?... Mais, princesse, à quel titre?...

GABRIELLE.

Ah!... vous avez, vous, beaucoup d'influence sur papa!...

EVA, à part.

Voyez-vous la rusée!... (Haut.) Mon Dieu, beaucoup d'influence!...

GABRIELLE.

Si! si!... Oh! je l'ai bien vu hier au soir... Et alors je me suis dit... (S'interrompant, comme pour regarder le bracelet d'Eva.) Ah! c'est joli, ce que vous avez là!... C'est de Paris?

EVA, souriant en la regardant penchée sur le bracelet.

C'est de Paris!...

GABRIELLE, gardant dans sa main la main d'Eva.

C'est très-joli!... Je me suis dit: Mistress Blounth paraît si bonne... Je suis bien sûre qu'elle ne me refusera pas, elle!...

EVA.

Mon Dieu, si je croyais!...

GABRIELLE, vivement.

Oh! je vous en prie!... Je vous en serai si reconnaissante!... Voyez-vous, je suis un peu seule, moi!... J'étais toute petite, quand ma pauvre maman est morte, et je n'ai vu autour de moi que des personnes si guindées... ou si fausses... Ainsi la dernière dame... Dieu, qu'elle me déplaisait avec son air pincé!... Et pas une amie à qui parler à cœur ouvert, c'est bien triste parfois! On a tant de petites choses à raconter, n'est-ce pas?

EVA.

Mais cette charmante personne qui vous paraît si dévouée?

GABRIELLE.

Ma lectrice! Oh! une enfant... — On ne peut pas causer avec elle!... Tandis que vous... (Câlinant.) Si vous vouliez me conseiller, m'aider un peu?...

EVA.

De tout mon cœur !...

GABRIELLE.

Vrai !... Oh ! je vous aime bien !... Ainsi, par exemple, papa veut me marier... Si on pouvait lui faire comprendre qu'il n'y a qu'un mari possible pour moi.

EVA.

Votre cousin ?

GABRIELLE, vivement.

Vous l'avez deviné ?...

EVA.

Mais oui !...

GABRIELLE.

Ah ! voyez-vous !... Dites qu'il n'y a pas de sympathie entre nous !

EVA.

Oh ! si !...

GABRIELLE.

Pensez donc, Carle et moi, nous avons été élevés ensemble ! Et j'ai toujours été faite à cette idée qu'on nous marierait plus tard ! c'est si naturel, n'est-ce pas ?... Et remarquez bien qu'on ne m'a jamais dit le contraire... mais jamais ! Si on m'avait prévenue encore !... Non, on me laisse bien m'ancrer dans cette idée-là ; et puis un jour, on me dit brusquement : — Ah ! mais non, non ! ce n'est pas lui qu'il vous faut ! — Mettez-vous à ma place !... Est-ce que ce n'est pas trop tard ?... J'ai voulu obéir ! J'ai tout fait !... oh ! tout, pour ne plus l'aimer !... Eh bien, je ne peux pas... vrai, ce n'est pas ma faute... Je vous jure que je ne peux pas !...

EVA.

Eh bien, une larme !...

GABRIELLE.

Ah ! c'est que c'est bien triste aussi d'être contrariée pour une chose si simple !... Il m'aime tant !... et puis nous sommes si

bien faits l'un pour l'autre. Il m'a portée dans ses bras, il m'a fait jouer quand j'étais toute petite; est-ce que c'est un inconnu qui remplacera ces souvenirs-là?... Et un jour, il m'a retirée d'un bassin, où je me noyais!... Est-ce que papa devrait oublier cela!... — C'est d'une ingratitude!...

EVA.

Il est certain que voilà un titre!

GABRIELLE, étourdiment.

Mais c'est un titre... C'est ce que je disais à Carle! cette nuit!...

EVA, vivement.

Cette nuit!...

GABRIELLE, s'apercevant de son oubli.

Oh!

EVA, inquiète.

Comment, cette nuit?

GABRIELLE.

Au fait... puisque vous êtes mon amie, je ne veux rien avoir de caché pour vous.

EVA, de même, vivement.

Mais, parlez, princesse!... cette nuit!...

GABRIELLE.

Oui, voici ce qui est arrivé!... Avant, et jusqu'à la fin de la semaine dernière, Carle faisait de la musique, avec moi... nous dessinions ensemble. Et nous causions, nous étions heureux... Vous pensez!... Il y a huit jours... défense absolue de continuer!... alors...

EVA, très-anxieuse.

Alors?

GABRIELLE.

Alors... plus moyen de se voir, de se parler!...

EVA, de même.

Alors?

GABRIELLE.

Alors, la nuit, quand tout dort au palais, Carle entre dans le jardin réservé, par une petite porte, dont il a la clef, et nous causons bien tranquillement, par la fenêtre de mon oratoire...

EVA.

Ah!

GABRIELLE.

Et c'est si charmant, la nuit aux étoiles! — Ah! c'est charmant!

EVA.

Peut-être! mais c'est très-mal!

GABRIELLE, *frappée.*

Ah! c'est très-mal! Vous croyez, n'est-ce pas?

EVA.

Si je le crois!

GABRIELLE, *ingénument.*

Oui. C'est ce que je me dis parfois! Ce n'est peut-être pas très-bien, ce que nous faisons là!

EVA.

Je vous en réponds!

GABRIELLE.

Voyez comme j'ai besoin de vos bons conseils! Je sentais que j'avais tort! je le lui ai dit! mais il ne veut pas me croire!

EVA.

Mais c'est très... très-mal!... Comment, des rendez-vous, la nuit, avec un jeune homme!...

GABRIELLE, *vivement.*

Oh! pas avec un jeune homme!... Avec lui!

EVA.

Voilà bien le danger!

GABRIELLE.

Dans le jardin! oh! quel danger, puisqu'il est là!

EVA, à part.

O innocence! (Haut.) Mais celui d'être vus, par exemple!

GABRIELLE.

Ah! cela, oui, papa serait bien en colère!...

EVA.

N'est-ce pas assez?

GABRIELLE.

Oh! si!

EVA.

Il faut donc, vite, vite, couper court à ces entrevues, et ne plus jamais vous trouver ensemble, ni la nuit, ni le jour!

GABRIELLE, naïvement.

Eh bien, et où le verrai-je, alors?

EVA.

Ici?

GABRIELLE, debout.

Devant tout le monde!... Oh! mais non! non, non! ce n'est pas assez!

EVA, de même.

Princesse, m'avez-vous dit que vous comptiez trouver en moi une amie dévouée?

GABRIELLE.

Oh! cela, oui!

EVA.

Eh bien, mes conseils, mon aide sont à ce prix! Et si j'emploie mon petit crédit à solliciter de Son Altesse un meilleur accueil pour le chevalier, c'est à la condition que ce chevalier-là n'en sera pas indigne!...

GABRIELLE, mécontente.

Et si je refuse!

EVA.

Si Votre Altesse refuse, après avoir été confidente de la faute... je n'en serai certes pas la complice!...

GABRIELLE.

Et vous direz à papa?

EVA.

Oh! fi, princesse. Je ne dirai rien, et je vous laisserai seule juge de votre propre conduite.

GABRIELLE.

C'est bien!... n'en parlons plus!

EVA.

Je suis heureuse que Votre Altesse m'autorise à rompre un entretien très-pénible pour moi!... (Fausse sortie.)

GABRIELLE, luttant, puis décidée.

Missess! Arrêtez! je promets! je promets!

EVA, redescendant, vivement.

De ne plus le voir en secret!

GABRIELLE.

Je le promets! Pardonnez-moi! Je vous ai mal parlé, tout à l'heure... Si! si! je le sais! J'ai agi en enfant gâtée, que je suis! mais je suis si mal entourée! Il ne faut pas m'en vouloir!... J'ai la tête un peu mauvaise, parfois; mais, au fond, je ne suis pas méchante, je vous assure! Et je ne demande qu'à vous obéir et qu'à bien faire! Voulez-vous me pardonner, dites?... le voulez-vous?

EVA.

Ah! grand Dieu! avec une joie!...

GABRIELLE.

Alors, embrassez-moi! Je serai si heureuse!

EVA, l'embrassant.

Ah! chère!...

GABRIELLE, vivement

Enfant! dites enfant! Vous alliez le dire!

EVA.

Eh bien, chère enfant, oui, oui!...

GABRIELLE.

Ah! que vous êtes bonne pour moi, et que je vous aime! Silence, on vient! (Elle remonte.)

EVA, à elle-même.

Et pas de mère pour adorer cela! Quelle tristesse!

SCÈNE V.

EVA, GABRIELLE, LE PRINCE, BOUBARD, qui reste au fond.

GABRIELLE, à son père.

Qu'as-tu donc?... Tu as l'air tout soucieux!

LE PRINCE.

Oui! oui! mais ce ne sont pas des affaires de petites filles!

GABRIELLE.

Mais quoi donc?

LE PRINCE.

Va, mignonne, va! Il ne faut pas que nous soyons tous absents de ce concert!

GABRIELLE.

J'y vais; mais, c'est égal! On ne veut pas absolument admettre que j'ai dix-sept ans!

LE PRINCE.

Mille pardons! princesse! — Daignez offrir votre bras au colonel, et veuillez aller représenter le gouvernement!

GABRIELLE.

Enfin! Est-ce de la politique?

LE PRINCE.

Oui!

GABRIELLE.

Oh! alors!... Colonel! fuyons! J'aime encore mieux la musique. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, EVA.

EVA.

Vous n'êtes pas content. Qu'y a-t-il?

LE PRINCE, regardant du côté de la place.

Eh! ma chère missess! Il y a cette agitation de la ville, qui ne fait que s'accroître avec la nuit!...

EVA.

Ah!

LE PRINCE.

Voyez! là... sur la place!

EVA.

Une masse noire, oui! (Elle traverse tranquillement, pour aller vers la cheminée.) Mais comme toujours, apparemment, quand il y a fête au palais!

LE PRINCE[1].

Non! non! non! pas comme toujours! Celle-ci est encore silencieuse... mais pour hostile, demandez à Bricoli!

EVA, devant la glace.

Enfin, vous prenez des mesures, je pense?...

LE PRINCE.

Et lesquelles? Je répugne à la violence. Un peloton de cavalerie disperserait tous ces groupes!... Mais c'est toujours quelque femme, quelque enfant blessés! Et cela est déplorable.

EVA, tranquillement.

C'est vrai! D'ailleurs, quand on a mieux!...

LE PRINCE, surpris.

Mieux?...

1. Eva, le prince.

EVA.

Eh! oui, quelqu'un qui va nous calmer cela par enchantement!

LE PRINCE.

Et qui ça, bon Dieu?

EVA.

Rabagas!

LE PRINCE, très-surpris.

Rabagas? Comment?

EVA, même jeu, s'éventant.

Ah! je ne sais pas, moi; il vous le dira tout à l'heure.

LE PRINCE.

Tout à l'heure!

EVA, redescendant tranquillement.

Mais oui, puisque je lui ai envoyé une invitation pour le concert.

LE PRINCE.

A lui?

EVA.

Vous m'avez donné carte blanche! Je l'ai remplie, voilà tout!...

LE PRINCE, stupéfait.

Comme ça!... Sans crier gare!...

EVA, riant.

Oh! non! Je l'ai vu, d'abord!

LE PRINCE, effaré.

Où ça?

EVA.

Au *Crapaud-Volant!* Et nous sommes même très-bons amis!...

LE PRINCE.

Missess!... vous me stupéfiez!... Rabagas ici!... Quelle horreur! Heureusement qu'il n'aura pas l'audace de venir!...

EVA, gaiement.

Ah! c'est bien l'audace qui lui manque!

LE PRINCE.

Mais, seigneur, qu'espérez-vous de cette belle équipée?

EVA.

Tout ce que vous voudrez!

LE PRINCE.

Mais encore!...

EVA.

Eh bien, vous lui dites : Combien? Il répondra : Tant! Tope! Tope!... Et c'est fait!

LE PRINCE.

Mais c'est insensé!... mais cela ne se fait pas comme ça! mais quelle politique, bon Dieu!

EVA, gaiement.

La bonne! Vraiment, je ne sais pas, moi, mais depuis que je vois tout cela de près, c'est d'une simplicité, votre politique!... D'une part des gens qui ont tout, argent, honneurs et places!... De l'autre des gens qui n'ont rien! Les uns qui veulent tout garder! les autres qui veulent tout prendre! Ceux-ci qui trouvent tout bien. Ceux-là qui trouvent tout mal. Bref, à droite la digestion!... à gauche l'appétit! — Mais la voilà, votre politique dépouillée des grands mots qui l'obscurcissent, et réduite à son vrai ressort, que personne n'avoue. — Ce qui prouve bien que c'est le seul véritable!

LE PRINCE.

Vous êtes sévère pour les conservateurs!

EVA.

Mais pour personne! On nous attaque, nous nous défendons! C'est tout naturel! Seulement défendons-nous spirituellement! Nous dînons bien! et voici un affamé qui gronde à la porte! Invitons-le! Dès qu'il en sera, soyez tranquille, il ne renversera pas la table!

LE PRINCE.

Oui ; mais quel convive !

EVA.

Oh! bien, nous verrons au dessert! C'est péché mignon de ruser avec lui, et j'y prends pour ma part un plaisir !...

LE PRINCE.

Vous êtes bien heureuse! Moi, il m'agace !...

EVA.

Alors, laissez-moi faire !

LE PRINCE.

Oh ! je veux bien! mais il ne viendra pas!

EVA.

Gageons que si !

LE PRINCE.

Gageons que non ! (Rabagas paraît au fond dans l'autre salon.)

EVA.

Le voilà !

LE PRINCE[1].

Lui ! c'est bien lui ! — Grand Dieu ! Je le fuis !

EVA.

Et carte blanche, toujours ?

LE PRINCE.

Toujours ! (Fausse sortie, de la porte.) Au moins! missess! tâchez qu'il ne me prenne pas trop cher !

EVA.

Ah ! Il faut ce qu'il faut! Sauvez-vous !... (Le prince disparaît, Rabagas descend.)

1. Le prince, Eva.

SCÈNE VII.

EVA, RABAGAS, en tenue de cour.

EVA, tendant sa main à Rabagas qui la baise.

A la bonne heure, monsieur! Son Altesse voulait gager avec moi que vous ne viendriez pas!

RABAGAS, sur la réserve.

Oh! madame! j'aurais trop l'air d'avoir peur!

EVA.

Et de quoi, grand Dieu?

RABAGAS.

De rien, je le sais, puisque cette invitation est votre œuvre... je vous devais en échange, au moins, un bon avis... l'écrire... impossible; il fallait donc vous voir, et c'est cela surtout qui m'amène... cela seul!...

EVA, s'asseyant.

Vous piquez bien ma curiosité, mais ne causerions-nous pas mieux assis?...

RABAGAS, refusant du geste.

Trois mots seulement, et je me retire!

EVA.

Si vite! parlez donc! — Cet avis est?...

RABAGAS.

De ne plus songer à faire venir nos malles, madame, mais à les aller retrouver (Mystérieusement.) le plus tôt possible!

EVA.

Ah! pourquoi?

RABAGAS.

Oh! ne m'en demandez pas davantage!

EVA.

Monsieur Rabagas, de grâce...

RABAGAS.

Non! non! vous me feriez dire plus que je ne veux!...

EVA.

Je vous en prie!

RABAGAS.

Ah! voilà ce que je craignais! l'entraînement! (Il s'assied.) Mais... je m'intéresse tellement à vous!...

EVA.

Et je vous en sais un gré! (A part.) Charlatan.

RABAGAS, mystérieusement.

Vous ne savez donc pas ce qui se passe dans la ville?

EVA.

Si! — On la dit un peu agitée.

RABAGAS, de même.

Très... très-agitée!

EVA.

Oh! vous croyez à une émeute?

RABAGAS.

A mieux que ça!

EVA.

Ah! contez-moi cela!

RABAGAS.

Oh! mais non... J'en ai déjà trop dit!

EVA.

Ainsi, vous venez me prévenir!... Ah! que c'est donc bien cela, monsieur Rabagas!

RABAGAS.

Mon Dieu! madame, on se figure trop facilement qu'il n'y a que des malotrus dans notre parti!... Nous ne faisons pas, moi du moins, une guerre de sauvages... surtout aux femmes! et aux femmes telles que vous! ainsi vous voilà avertie!... (Debout.) Partez ce soir, tout de suite!... Il n'est que temps! Ceci pour

vous seule, toujours! Et maintenant, adieu! je n'ai plus rien à faire ici!... Et je me sauve! (Il lui baise la main, fausse sortie.)

EVA.

Monsieur Rabagas, encore un mot!

RABAGAS, à part.

Ça mord! (Revenant et haut.) Bien vite! je vous en prie!

EVA.

Voyons... voyons!... Soyez tout à fait généreux! Vous me recommandez le secret!

RABAGAS, levant la main au ciel.

Oh! je crois bien!

EVA.

Oui! mais pas pour le prince!

RABAGAS, jouant l'effroi.

Pour lui surtout!

EVA.

Mais c'est impossible!

RABAGAS.

Quoi, vous abuseriez?...

EVA.

Mais je ne peux pas partir ainsi, sans lui dire.

RABAGAS, même jeu.

Vous l'avez promis!...

EVA.

Mais je ne peux pas! ce serait indigne à moi! (Jouant le trouble.) Mon Dieu, vous me forcez à vous dire, ou plutôt à vous laisser comprendre... que l'amitié qui m'unit au prince!... Enfin, monsieur Rabagas, je ne puis pas l'abandonner! je ne peux plus!

RABAGAS, à part.

Allons donc!... Sa maîtresse, c'est ça!...

EVA, à part.

Tu me payeras ce mensonge-là, par exemple!

RABAGAS, jouant le grand effarement.

Mais alors, madame!... vous me mettez dans une situation épouvantable!

EVA.

Ah! que voulez-vous, son intérêt est le mien!

RABAGAS, s'agitant.

Mais, madame, il se trouve que, par intérêt pour vous, je suis presque un traître maintenant!...

EVA.

Voyons! voyons! monsieur Rabagas!

RABAGAS, de même, tombant assis.

Grand Dieu! quelle aventure!

EVA, qui le regarde, à part, souriant de sa comédie.

Voyons! tout cela peut s'arranger, je vous assure!

RABAGAS.

Et comment? le Prince va tout savoir!...

EVA.

Eh bien?

RABAGAS.

Eh bien! il prendra ses mesures, et l'émeute avortera!...

EVA, finement et baissant la voix.

Eh bien? — Vous tenez donc beaucoup à ce qu'elle réussisse?

RABAGAS.

J'y tiens! mon Dieu! mais dans l'état présent des choses!... Oui, je suis forcé d'y tenir!...

EVA.

Pourquoi?...

RABAGAS.

Eh! madame, vous en parlez bien à votre aise! La révolu-

tion, c'est ma carrière à moi. Si ce n'est qu'une émeute, je suis ruiné, voilà tout!

EVA.

Qui sait?

RABAGAS, dressant l'oreille.

Eh!

EVA.

Si ce que vous perdez d'un côté, on vous le rend de l'autre!

RABAGAS, la tête dans ses mains, à part.

Nous brûlons! (Haut.) Jamais!

EVA.

Raisonnons, pourtant!... On fait une révolution!... Bon, je l'admets!... Au profit de qui?... Du *Crapaud-Volant!*... Mais voyons, monsieur Rabagas! vos convictions... que je respecte... ne peuvent pas vous aveugler sur tout ce monde-là!

RABAGAS.

Je sais bien qu'il n'est pas distingué...

EVA.

Dites qu'il est laid, mal appris, grossier, horrible! Et vous voilà, vous, homme de cœur, de talent, d'esprit, de tact, de savoir, de génie, même!...

RABAGAS.

Madame!...

EVA.

De génie!... associé à des gens qui vous jalousent, vous détestent, comme leur supérieur!... (Geste d'assentiment de Rabagas.) Et comme un aristocrate que vous êtes... car par votre mérite, votre éducation, votre instinct du beau, du grand, du délicat, du fin!... vous l'êtes, monsieur Rabagas!...

RABAGAS.

J'avoue que...

EVA.

Est-ce qu'une femme s'y trompe?... convenez que vous n'avez

pas plus tôt franchi le seuil de ce palais, que vous vous êtes senti, ici, dilaté, heureux!... chez vous!...

RABAGAS.

C'est vrai!

ÉVA.

Ah! je vous connais bien, allez!... c'est que c'est ici votre vrai domaine!... mais ces gens-là, fi donc! est-ce qu'ils vous comprennent?... Vous me semblez un Paganini qui récolte des gros sous dans la rue, à jouer de l'orgue, quand son violon lui vaudrait au palais une moisson d'or, de sourires exquis et de bravos raffinés!

RABAGAS, alléché.

Je me le suis dit quelquefois!...

EVA.

Eh bien! laissez l'orgue!...

RABAGAS, à part.

Ça y est!... (Haut, feignant l'embarras.) Si vite?... Comme ça?

EVA.

Tout de suite!...

RABAGAS.

Pardon,.. mais ne trouverait-on pas, ici-même, que je change bien vite de convictions?

EVA.

Mon Dieu! monsieur Rabagas, permettez! je ne suis qu'une femme; mais j'ai assez pratiqué le monde pour savoir qu'en politique comme en toutes choses, on n'a jamais que la conviction de ses intérêts!

RABAGAS, à part.

Mais elle est très-forte!

EVA.

Si vous étiez né gentilhomme et riche, n'est-ce pas, vous seriez du parti de la cour, tout naturellement!... l'erreur du

sort vous ayant fait peuple! vous n'avez pas le choix; — il faut bien que vous soyez peuple!... Mais le jour où vous l'avez, ce choix; où votre intérêt s'oriente de gauche à droite!... est-ce qu'il n'est pas tout naturel que vos convictions tournent avec lui!... Elles ne changent pas pour ça!... Elles se déplacent, voilà tout!...

RABAGAS, à part.

Mais très-forte, cette femme... (Haut.) Vous avez, madame, une netteté, une précision de vues!... Toutefois, quand on a fait comme moi de l'opposition toute sa vie...

EVA.

Et que vouliez-vous faire de bonne foi?... Pourquoi soutiendrait-on un gouvernement dont on n'est pas?... On a tout intérêt à le combattre au contraire!... Car enfin, ou il tombe et on le remplace!... ou il reste!... et l'on s'y place!...

RABAGAS.

Quelquefois!...

EVA.

Toujours, quand on sait s'y prendre!... Enfin nous sommes gens d'esprit, n'est-ce pas, et ce n'est pas nous qui nous payons des mots!...

RABAGAS.

Non!...

EVA.

Non!... L'opposition n'est pas un but, c'est un moyen!...

RABAGAS.

Je dirai plus... chez moi, l'opposition n'a jamais été de la haine contre Son Altesse!... Jamais!...

EVA.

Mais je le sais bien!...

RABAGAS.

Au contraire!... c'était plutôt!... comment dire?

EVA.

De l'amour tourné à l'aigre !...

RABAGAS.

C'est ça !... La première opposition que l'on fait au pouvoir n'est jamais qu'une coquetterie !... C'est une façon de lui dire : « J'existe !... Tu me plais !... Remarque-moi !... » — Mais point ! Le pouvoir fait la sourde oreille... Ce mépris vous irrite, vous exaspère, et peu à peu... la passion contrariée se transforme en une fureur... qui est encore de l'amour !...

EVA.

Celui de Phèdre !

RABAGAS.

C'est ça !

EVA.

Si bien que le jour où Hippolyte désarme...

RABAGAS.

On lui saute au cou !...

EVA, debout.

Eh bien, cartes sur table, monsieur Rabagas...

RABAGAS, de même.

Oh ! madame, si cet entretien a un mérite, c'est bien celui d'une franchise !...

EVA.

Égale !... Vous êtes ambitieux !...

RABAGAS.

Mais !...

EVA, vivement.

Et vous avez bien raison !... Se sentir le dépositaire d'idées neuves, larges, fécondes, et rêver leur triomphe !... Quoi de plus légitime et de plus pur ?... Moi aussi je suis ambitieuse, et je m'en vante !...

RABAGAS.

Ah !

EVA.

Et ceci est un traité d'alliance que je vous offre!... Je serai Maintenon!... Voulez-vous être Louvois?...

RABAGAS, tremblant de joie.

Madame!...

EVA.

Mais Louvois et Maintenon d'accord cette fois, et doublement forts l'un par l'autre!...

RABAGAS, ravi.

Il est certain qu'à nous deux!... nous ferions des choses!...

EVA.

Immenses!...

RABAGAS.

Mais quel travail!...

EVA.

Oui, mais aussi quelle gloire!..

RABAGAS.

J'y laisserai ma vie!

EVA.

Monaco vous devra la sienne!

RABAGAS.

Oh! vous avez raison!... Ainsi comprise, l'ambition est une vertu!

EVA.

C'est un devoir!...

RABAGAS.

Non! l'on n'a pas le droit de priver le pays du bien qu'on peut lui faire!

EVA.

On ne l'a pas!...

RABAGAS.

Je me sacrifie!... Disposez de moi!...

EVA.

Merci !... mais !... (Elle met le doigt sur ses lèvres.)

RABAGAS.

Oh !

EVA.

Je vais agir !... Attendez-moi !...

RABAGAS, avec inquiétude.

Et vous êtes sûre que le prince ?...

EVA, près de la porte.

Le prince... c'est moi !... (Prête à sortir, elle se retourne et lui fait du doigt le même signe que ci-dessus. — Rabagas lui répond du geste, la main sur son cœur. — Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

RABAGAS, seul, après l'avoir suivie des yeux.

Mais c'est M. de Talleyrand, cette femme-là ! — Enfin, j'y suis !... Et j'en suis !... Ministre, mon petit Rabagas, ministre !... Je te l'ai toujours prédit !... T'y voilà !... C'est fait !... Ouf !... au port !... (S'étalant sur le canapé.) Ah ! qu'on est donc bien ici !... que c'est donc bon !... que c'est donc doux !... cette musique !... cet éclat des fleurs et des lumières !... Ce parfum de jolies femmes, qui ne daigneraient pas me regarder en ce moment, les bégueules !... et qui seront tout à l'heure à mes pieds !... Ah ! que c'est bien la vraie vie, la bonne !... la seule !... Grand Dieu !... être aussi de la fête, et ne plus la regarder, avec la foule, par le trou de la serrure !... Voir d'en haut patauger les autres, et les éclabousser à mon tour, ces insolents favoris de la fortune, qui me raillaient, dès le collége, sur mes pantalons trop courts et sur les bas de laine que me tricotait ma paysanne de mère !... Rendre enfin mépris pour dédain !... quel plaisir ! la belle revanche !... (Debout.) et que je vais donc me remettre du *Crapaud-Volant !*... (Vivement.) Tiens !... au fait !

(Il regarde l'heure.) Non! Neuf heures... j'ai le temps; je ne leur ai promis le signal que pour onze, et, d'ici là... (A un valet qui passe, portant un plateau, sans le lui présenter, avec insolence.) Eh bien! et moi?...

LE VALET.

Pardon, monsieur!...

RABAGAS.

C'est bien!... Je n'en veux pas!... (Le valet, surpris, s'éloigne. — Debout.) Cette valetaille! Il faut l'habituer à son maître...

SCÈNE IX.

RABAGAS, CHAFFIOU.

Chaffiou entre par le fond à droite; il est en livrée trop grande, ajustée tant bien que mal, et en culotte, et commence par remonter pour voir au fond.

RABAGAS, sans le voir.

Ah çà! on va me loger au palais, j'espère. (Il regarde autour de lui. — Chaffiou redescend.)

CHAFFIOU, baissant la voix.

Pstt!... Rabagas?

RABAGAS, avec une affreuse grimace.

Hein!... (Se retournant.) Chaffiou!... (Avec dégoût.) Ici?...

CHAFFIOU, riant.

Oui!... c'est farce... pas vrai? (Montrant son habit.) Regarde donc!

RABAGAS, à lui-même.

Ce faquin... avec ses familiarités...

CHAFFIOU.

Je connais quelqu'un dans la vaisselle du château!... Il m'a fait entrer!... Et ils m'ont prêté ça, pour voir le coup d'œil!... Ça me va, pas vrai?...

RABAGAS.

Oui... gentil!

CHAFFIOU, regardant autour de lui.

Cré nom! c'est beau tout de même!... J'aime le *lusque*, moi!... J'étais né pour le *lusque!*... T'es seul?...

RABAGAS, à lui-même.

Toutes les fois que ce gredin-là me tutoie, c'est comme si je recevais un coup de pied quelque part!...

CHAFFIOU, marchant sur le tapis, avec bonheur.

Des tapis!... v'là mon rêve!... (Le caressant de la pointe du pied, avec volupté.) C'est doux comme le poil d'un chat!...

RABAGAS, ennuyé.

Ah çà!... est-ce que cet animal va rester là?...

CHAFFIOU, tombant assis, et s'étalant sur le canapé, comme Rabagas précédemment.

Sont-ils heureux!... ces saligauds-là, de vivre là-dedans!... Mais quand ça va être mon tour!... qué noce!... Oh! mes enfants, qué polissonne de noce!... (Il s'étend, les pieds sur les bras du canapé.)

RABAGAS.

Ton tour?... à toi?...

CHAFFIOU.

Eh bien! puisque c'est le peuple qui va être le plus fort! avec ça que je me priverai d'habiter ici, moi!... et de donner aussi des concerts!

RABAGAS, au-dessus de lui.

Toi?

CHAFFIOU.

Un peu!... avec tout plein de jolies femmes en robe de soie!... (Se pelotonnant, avec un mouvement de chat voluptueux.) Ah! nom de nom!... Et de ce punch!... je m'en fourrerai-t-il!... Je veux me soûler comme un roi! (Il se lève, cherchant ce qu'il peut boire.)

RABAGAS, à part.

Misérable, va!... Voilà tout ce que ça voit dans une révolution!... se repaître de jouissances!... (Chaffiou, ayant aperçu des glaces sur un plateau, à droite, y court et en entame une. — Haut.) Allons! on n'aurait qu'à te voir!... Va-t'en!...

CHAFFIOU.

Sans consommer!... Minute!... Il y aura trop de besogne tantôt!

RABAGAS, un peu inquiet.

Ah! ça prend?... Dans les rues!...

CHAFFIOU, prenant sa glace.

Le chabannais!... ça mousse!...

RABAGAS.

Diable! mais!... Il n'en faudrait pas trop non plus!... (Haut.) Et Vuillard, Camerlin?...

CHAFFIOU, de même.

Au *Crapaud*.

RABAGAS.

Eh bien! cours-y!... et dis-leur de ma part... de ne pas remuer... Tout va bien!... Il y a du neuf!...

CHAFFIOU.

Bon! (On paraît au fond.)

RABAGAS.

En route!... Le concert est fini!...

CHAFFIOU, regardant son verre vide avec mépris.

Eh bien! quand je gouvernerai! c'est pas les glaces qui seront mon fort!...

RABAGAS, le poussant dehors.

Mais, va donc!... (Seul) Il était temps!.. Voici mes courtisans qui vont être bien étonnés de me voir! je veux faire un tour de salon! Cela m'amusera!... Mais décidément (Regardant l'heure) le prince se fait tirer l'oreille... J'ai failli attendre!...

SCÈNE X.

RABAGAS, ANDRÉ, CARLE, LE CAPITAINE FLAVARENS, BOUBARD, MADEMOISELLE DE THÉROUANE, CAVALIERS et DAMES, puis LA BARONNE.

RABAGAS, apercevant André et souriant.

Ah! ah! notre jeune homme de tantôt!... (Il met son lorgnon dans l'œil et remonte par le milieu, avec importance. Tous les arrivants le regardent avec surprise. Il remonte toute la scène, et affecte de regarder au fond les peintures en tournant le dos à tout le monde.)

ANDRÉ, à demi-voix, à Carle.

Rabagas!...

CARLE.

Allons donc!

ANDRÉ.

Mais oui, lui! lui!... vous dis-je! (Flavarens court dire la nouvelle aux dames, gestes d'étonnement : tout le monde chuchotte, regarde avec stupeur Rabagas qui continue son inspection.)

CARLE.

Ici! Quelle audace!...

FLAVARENS. à Boubard.

Rabagas!

CARLE.

Il faut lui demander!...

ANDRÉ, l'arrêtant.

Un homme qui sait tout?

CARLE.

Qu'il ose dire un seul mot!

ANDRÉ, inquiet

Pas de fanfaronnade! Et tais-toi! Tu n'as pas mieux à faire!

(Regardant Rabagas qui continue sa promenade. — Avec joie.) Ah! on dirait qu'il part! (Il le suit des yeux vers la gauche, rumeurs sur la place.)

FLAVARENS, revenant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LA BARONNE[1], entrant.

Ah! mais, comprenez-vous ce qui m'arrive?

PLUSIEURS VOIX.

Quoi donc?

LA BARONNE.

Comment!... Je descends le perron pour monter en voiture! Toute cette foule qui est là sur la place, se met à aboyer, à miauler!...

LE CAPITAINE.

Allons donc! (Rumeurs, cris, huées.)

FLAVARENS.

Mais oui, tenez!... ceci est pour M. le gouverneur!... Venez voir, mesdames! (On se groupe vers la fenêtre et l'on regarde sur la place. La princesse paraît au fond.)

ANDRÉ, avec joie, à Carle.

Il part!... Courage!...

CARLE, à part.

C'est elle!

ANDRÉ.

Je vais m'assurer qu'il s'en va! De la prudence, je t'en conjure!

CARLE.

Sois tranquille! (André suit Rabagas de loin, et disparaît dans l'autre salon avec lui à gauche. Gabrielle descend à l'avant-scène, où elle se trouve seule à gauche avec Carle, tandis que tout le monde est groupé vers la fenêtre.)

GABRIELLE.

Carle! Il faut renoncer à nous voir en secret!

1. André, Carle, Boubard, le capitaine, Flavarens, la Baronne.

CARLE.

Comment!

GABRIELLE.

Oui, oui, je suis très-blâmable, je le ais, et je ne veux plus de ces entrevues la nuit!

CARLE.

Mais le jour!

GABRIELLE.

Non plus! Je l'ai promis, mon ami!

CARLE, effrayé.

A qui?

GABRIELLE.

Je l'ai promis! Et je vous défends bien de me désobéir!

CARLE.

Oh! Gabrielle, est-ce vous?

GABRIELLE, tendrement.

Qu'est-ce que cela vous fait, si je vous aime toujours?

CARLE.

Mais!...

GABRIELLE, voyant s'ouvrir la porte de gauche.

Taisez-vous!... Mon père!... (Elle traverse vers la droite.)

CARLE, à lui-même, inquiet.

Que s'est-il donc passé? (Rumeurs dehors.)

FLAVARENS, à la fenêtre.

Voici une voiture qui rentre!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que je vous dis?...

LE CAPITAINE.

Mais il faut prévenir Son Altesse!...

GABRIELLE, près de la fenêtre.

Quoi donc?

LA BARONNE, lui cédant sa place.

Voyez, Princesse! (Gabrielle va au balcon.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE PRINCE, EVA, BRICOLI.

BOUBARD et FLAVARENS.

Monseigneur!... (On s'écarte pour lui laisser la vue libre à la fenêtre.)

LE PRINCE, une affiche à la main.

Oui! oui, je sais, messieurs!... Vous dites donc, Bricoli?

BRICOLI, hors d'haleine, et très-ennuyé.

Je dis, Monseigneur,... que cela prend une tournure!... Des groupes partout!... Les boutiques fermées,... des orateurs qui commentent sur la borne je ne sais quel article de leur satané journal!... Et devant les grilles du palais, cette foule-là qui grogne, qui ricane!...

LE PRINCE.

Et vos hommes?...

BRICOLI.

Sur les dents?

LE PRINCE, à Boubard.

Vos gendarmes? colonel?

BOUBARD.

A cheval, Monseigneur, dans la cour du palais!... Et avec ces braillards, il ne faudrait qu'une allumette.

BRICOLI.

Oh, çà!... Si on ne fait pas évacuer la place!..

LE PRINCE, seul, à l'avant-scène à gauche, à Eva qui est descendue tranquillement.

Alors votre avis, madame?

EVA, s'éventant avec calme.

Moi?... Toujours le même!...

LE PRINCE.

Rabagas?...

EVA.

Rabagas!

LE PRINCE.

Quelle humiliation!

EVA.

Ah! c'est au moment de l'orage que vous discutez le paratonnerre?

LE PRINCE, écœuré.

Rabagas!

EVA.

Ne vaut-il pas mieux lui dicter vos conditions ce soir, que subir les siennes demain?

LE PRINCE, vivement.

Ah! nous n'en sommes pas là!...

EVA.

Ma foi!... (Cris dehors, rires, etc.) Écoutez!

LE PRINCE, à André.

Qu'est-ce donc?

CARLE.

La voiture de M. le président qui vient d'être accueillie par des huées.

FLAVARENS.

Et l'on n'a eu que le temps de fermer la grille.

BRICOLI, grognart.

Qu'est-ce que je dis?

LE CAPITAINE.

De grâce, Monseigneur, un mot!

BOUBARD.

Et nous balayons tout!...

LES TROIS AUTRES, avec chaleur.

Oui!...

LE PRINCE, prêt à se décider.

Eh bien!

EVA, vivement.

Prenez garde!... (Rabagas paraît au fond.)

LE PRINCE, changeant d'avis.

Des coups de fusil! Non... Décidément!... J'aime encore mieux Rabagas!

EVA, avec joie.

Allons donc!... (Elle fait signe à Rabagas. Tout le monde s'écarte avec stupeur.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RABAGAS, ANDRÉ.

EVA.

Venez, monsieur, venez! Son Altesse vous désire! (Tous les assistants remontent et échangent leurs réflexions tout bas.)

RABAGAS[1].

Monseigneur! (Il s'incline profondément.)

LE PRINCE, après un grand effort sur lui-même.

Je sais gré à mistress Blounth, monsieur, de nous avoir ménagé cette entrevue!

RABAGAS.

J'ai obéi au désir de madame, (Avec intention.) comme à un ordre de Votre Altesse!...

LE PRINCE, à part.

Scapin! (Haut.) Votre présence m'est d'autant plus... (avec

1. Rabagas, le prince, Eva remonte.

effort.) précieuse, monsieur, qu'elle peut conjurer de grands malheurs !... Une certaine fermentation règne dans la ville ! (Avec intention.) Vous le savez ?

RABAGAS, ingénument et avec intérêt pour le prince.

Il paraît, monseigneur...

LE PRINCE, même jeu.

Et avant de recourir à la force...

RABAGAS.

La bonté bien connue de Votre Altesse !...

LE PRINCE, l'interrompant.

Bref, monsieur, puisqu'on m'assure que vous connaissez mieux que personne l'accord possible entre les désirs de mon peuple et le maintien de mon autorité !... Puisque, d'autre part, il est évident que le gouverneur actuel est impopulaire !...

RABAGAS, vivement.

Au premier chef, monseigneur ! Pardonnez cette interruption à la chaleur de mon zèle !... Mais un militaire dans les circonstances présentes, quelle menace ! Ce qu'il faut ici, c'est l'esprit de conciliation ! c'est le procédé paternel ! la persuasion, l'éloquence !

LE PRINCE.

Bref, un avocat !...

RABAGAS, ingénument.

Par exemple !

LE PRINCE.

Mais le gouverneur de Monaco, monsieur, est avant tout un chef militaire.

RABAGAS.

Très-bien !... Un avocat !... Par sa profession, et à force de tremper dans tout... finance, agriculture, commerce, industrie, clergé, magistrature, armée !... aujourd'hui, monseigneur, l'avocat sait tout, connaît tout, peut tout !... Et je vous ferai,

moi, quand vous voudrez, de la stratégie!... Comme on n'en a jamais fait!

LE PRINCE, à lui-même.

Je le crois! (Chant sur la place, rires, cris d'animaux.)

BRICOLI.

Voilà qu'ils chantent, maintenant!

EVA[1], au prince.

Allons! Courage! Arrachons! (Elle va au balcon.

LE PRINCE, avec effort.

Puisqu'il le faut!... Allons!... (Haut.) Bricoli, cette lettre à M. de Sottoboïo.

RABAGAS, à part.

Le renvoi!

LE PRINCE.

Messieurs! (Présentant Rabagas.) Monsieur Rabagas! votre nouveau gouverneur!

RABAGAS, à part, avec joie.

Enfin!... (Marques de stupeur partout.)

CARLE, à part.

Lui!

ANDRÉ, à Carle.

Prends garde!

RABAGAS, courbé jusqu'à terre.

Ah! monseigneur!

LE PRINCE, coupant court à son effusion.

Trêve aux compliments, monsieur, et conjurons le péril!

RABAGAS.

Tout de suite, monseigneur! C'est très-simple! Trois mots à ce balcon pour annoncer ma nomination à la foule, et elle va se disperser, dans un état d'ivresse!...

1. Rabagas, le prince, Eva.

LE PRINCE.

Vous entendez, monsieur Bricoli! (Bricoli va à la fenêtre.)

RABAGAS.

Il est si bon!... ce peuple!... si calomnié! — Un enfant!

LE PRINCE.

Allez, Bricoli. (Rumeurs dehors à la vue de Bricoli sur le balcon.)

BRICOLI.

Habitants de Monaco!... (Rumeurs, cris. Silence, écoutez! Le bruit s'apaise. — Il continue.) Il vous est fait savoir... (Bordées de huées plus violentes.)

LA FOULE, hurlant.

Non! non!... Rabagas! Rabagas! (Bricoli veut parler, les cris couvrent sa voix.)

BRICOLI, rentrant.

Ils appellent M. Rabagas!

RABAGAS, rassuré.

Ah! Ils veulent me voir! Bon peuple! Il ne connaît que moi! Malheureusement c'est loin. Éclairez-moi pour qu'ils ne perdent pas mes jeux de physionomie! (Deux valets passent sur le balcon avec des candélabres. Il s'arrange la cravate d'un coup de main et les cheveux, comme un acteur prêt à entrer en scène.) C'est ça! Écartez-vous!... Vous allez voir l'effet... guettez l'effet.

EVA, assise tranquillement sur le canapé en jouant de l'éventail.

Oui, voyons l'effet! (Rumeurs de surprise à la vue de Rabagas sur le balcon, puis grand silence.)

RABAGAS, d'une voix forte et vibrante.

Citoyens...

LA FOULE, applaudissant.

Bravo! Bravo!... Écoutez! Écoutez!

RABAGAS.

Je suis heureux et fier de vous apprendre que Son Altesse le prince de Monaco...

LA FOULE.

Non! non!

RABAGAS, se retournant et se penchant sur la scène, au prince.

Ça, vous comprenez, monseigneur, ce n'est pas pour moi!

LE PRINCE, assis et tranquillement.

Non! Non! — Voyons pour vous!...

RABAGAS, sur le balcon.

... Que le prince de Monaco dis-je, vient de faire droit à vos justes réclamations!...

LA FOULE.

Bravo!

RABAGAS.

En me nommant gouverneur général de Monaco!...

LA FOULE, huant.

Hou! — A bas Rabagas!...

RABAGAS, reculant devant la bordée.

Hein!

LE PRINCE.

Ça, c'est pour vous!

RABAGAS.

Citoyens!...

LA FOULE.

Traître! Vendu! Pourri! — A bas Rabagas!

EVA.

Voilà l'effet.

RABAGAS, cherchant à placer un mot.

Citoyens!...

LA FOULE, hurlant plus fort.

Non! Non!... A mort le renégat!

RABAGAS.

Mais! C'est... (Il continue à crier pour se faire entendre, mais les rumeurs couvrent sa voix.)

LA FOULE.

A bas le mouchard!...

RABAGAS, rentrant exaspéré et enroué.

Idiots! Ils ne veulent rien entendre!...

LE PRINCE, à Eva.

Eh bien! missess, votre homme?...

EVA, tranquillement.

Eh bien! c'est parfait! Le voilà lancé! Laissons-le rouler maintenant!

LE PRINCE, surpris.

Ah! (A Rabagas.) Mais cette popularité, dites-moi donc!...

RABAGAS, effaré.

Un malentendu, monseigneur! Voilà tout! (A lui-même.) Ces gredins-là vont me faire perdre ma place! (Haut.) Une proclamation!... Vite!... Ils me liront au moins!...

LE PRINCE, lui montrant sur la table le papier qu'il tenait en entrant.

Tenez! celle de votre prédécesseur!

RABAGAS, le prenant vivement des mains de Bricoli.

C'est ça! (Parcourant des yeux.) « La société menacée! l'ordre! l'anarchie!... Très-bien, royauté libérale! » Parfait! Je ne ferais pas mieux moi-même! (Signant.) Rabagas!... Tirez ça et placardez! Vite!

BRICOLI, montrant une affiche.

D'autant qu'ils collent de leur côté des affiches!

RABAGAS, la prenant.

Incendiaires, j'en suis sûr! misérables! (Parcourant.) Oui! l'appel aux plus hideuses passions!... L'insurrection proclamée, le plus saint des... (La reconnaissant. A part.) Crédié!... C'est la mienne! (Il l'escamote, et la fourre dans sa poche. — Rumeurs plus fortes. Une lueur sur la place.)

GABRIELLE, debout, effrayée.

Oh! cette clarté!

CARLE.

Ils brûlent une guérite.

BRICOLI.

Allons! — Ça éclate!

RABAGAS, effaré.

Quoi? qu'est-ce qui éclate!

ANDRÉ.

L'émeute! On commence les barricades!

RABAGAS, bondissant.

L'émeute? Comment l'émeute? (Regardant sa montre.) Mais il n'est pas l'heure!... C'est commandé pour onze heures!...

TOUS.

Ah!

RABAGAS, hors de lui.

Sans le signal! mais c'est stupide! Une révolution! mais il n'en faut plus! Dites-leur donc qu'il n'en faut plus!...

BOUBARD.

Dites-le vous-même!

RABAGAS.

Mais puisqu'ils ont le gouvernement de leur choix! qu'est-ce qu'ils demandent?

BOUBARD.

A en être.

RABAGAS, s'élançant sur le balcon.

Mes amis! mes frères!... (Il est repoussé par une bordée de cris plus menaçants que jamais.)

CARLE, le tirant par le bras.

Prenez garde!...

RABAGAS, rentrant furieux.

Brutes... brutes de démocrates!

LE PRINCE.

Fermez!... (On rabat les volets.) Allons, je crois qu'après cela!...

RABAGAS, exaspéré, courant à la table, s'asseyant, et signant des ordres.

Je crois bien,... colonel! Trois sommations. Puis, ouvrez les grilles et une charge là-dessus, à fond de train!

EVA.

Sur ce bon peuple!

RABAGAS, hors de lui.

Est-ce qu'il y a un peuple? Il n'y a qu'une populace! — Et tout ce qui résiste et pousse un cri séditieux!...

BOUBARD.

Par exemple? (Cris dehors, étouffés par le volet fermé.)

RABAGAS.

Comment? par exemple?... Vous n'entendez pas : *à bas Rabagas.*

BOUBARD.

Alors le cri séditieux, ce n'est plus : *Vive Rabagas?*

RABAGAS, vivement.

Eh! non, au contraire!...

BOUBARD.

Ah!... C'est qu'hier c'était, *Vive!...*

RABAGAS.

Eh! hier... Parbleu!...

BOUBARD.

Bon! il ne s'agit que de s'entendre!... Voilà tout!... (A ses officiers.) Allons, Messieurs! (Il sort avec eux.)

RABAGAS.

Bricoli! sans bruit par les jardins et tombez-moi sur le *Crapaud-Volant!*

BRICOLI.

Bien, et arrêter?...

RABAGAS.

Tout!

BRICOLI.

Vos amis?

RABAGAS.

Tous mes amis!... Chaffiou.

BRICOLI.

Connu!

RABAGAS.

Vuillard!... des lunettes!... Camerlin... une tonsure!... Camille Desmoulins...

TOUS, surpris.

Ah!

RABAGAS.

Un crétin déguisé en conventionnel!... Et Pétrowlski surtout leur général!... Le bagne ambulant!... Huit mille décorations!... et pas de linge!...

BRICOLI.

L'imprimerie?

RABAGAS, debout.

Brisez les presses!... Et rasez la brasserie, si vous voulez!

BRICOLI.

Bon!

RABAGAS.

C'est une caverne!... (Se ravisant vivement.) Ah! non! non!... ne rasez pas!... (A part.) Bigre! mes meubles!...

BRICOLI.

J'y cours!...

EVA, au prince.

Eh bien! monseigneur?

LE PRINCE.

Il va bien! (Roulement de tambours dehors.)

RABAGAS, avec joie.

Ah!... Première sommation!... Écoutons!...

GABRIELLE.

Ah! cela me fait peur! (Rabagas rouvre à demi le volet et regarde avec précaution. — Silence.)

LE PRINCE, regardant de loin.

Des torches!

FLAVARENS.

Oui, monseigneur!... C'est une civière qu'ils portent, avec un mort dessus! (Mouvement.)

LE PRINCE.

Un mort!...

RABAGAS, toujours derrière son volet entre-bâillé.

Allons donc!... un ivrogne!

LE PRINCE.

Vous êtes sûr!

RABAGAS.

Ignoble parodie, vous dis-je!... il n'est qu'ivre!

LE PRINCE.

Mais quoi! quel rapport?

RABAGAS, regardant toujours.

C'est Rapiat!

LE PRINCE.

Rapiat?

RABAGAS [1].

Oui, celui qui est tombé du mur du parc! (André et Carle se serrent la main avec anxiété.)

LE PRINCE, dressant l'oreille.

Du parc!

RABAGAS, quittant la fenêtre.

Votre Altesse ignore?

LE PRINCE, avec impatience.

Mais tout!

RABAGAS, quittant un volet et descendant en scène.

Voilà bien mon prédécesseur, enveloppant le pouvoir de nuages!

1. Gabrielle, Eva, André, Carle, au-dessus du canapé, le prince, Rabagas.

LE PRINCE, s'échauffant.

Enfin!... Qu'est-ce que cette histoire?

RABAGAS.

Mais rien, monseigneur, quelque aventure amoureuse, voilà tout!

LE PRINCE, jetant un coup d'œil rapide à Carle et à la princesse dont Eva a pris la main, et se contenant.

Chez moi?

RABAGAS.

Oui... un jeune homme que l'on a vu sortir mystérieusement du jardin réservé... cette nuit...

LE PRINCE.

Cette nuit!... Vous dites cette nuit?

RABAGAS, surpris.

Mais, monseigneur!... (Second roulement de tambour dehors. — Rabagas court au volet.)

CARLE, bas à André.

Perdus!

ANDRÉ[1].

Tais-toi!...

EVA.

Monseigneur!...

LE PRINCE, pâle et se contenant à peine.

Pardon, madame, mais il faut que ceci s'éclaircisse.

RABAGAS, redescendant.

Bien facilement... Votre Altesse n'a qu'à interroger le héros.

LE PRINCE.

Vous le connaissez?

RABAGAS.

Mais il est ici!...

1. Gabrielle, Eva, Carle, André, le prince, Rabagas.

GABRIELLE.

Dieux!

RABAGAS, montrant André.

C'est monsieur!...

ANDRÉ.

Moi? (Mouvement de Carle réprimé par Eva.

RABAGAS.

Allons, jeune homme, avouez!

LE PRINCE, à André.

Vous, c'est vous? (A Rabagas.) C'était lui!

ANDRÉ, à part.

Quel bonheur! (Haut.) Oui, monseigneur, oui, c'est moi.

LE PRINCE, à lui-même, rassuré.

Lui!... Ah! je respire.

EVA, à part.

Brave garçon!... (Mouvement de Carle qui va se dénoncer, l'arrêtant vivement et bas.) Silence! pour elle!

LE PRINCE, à André.

Vous nous expliquerez, monsieur, le secret de cette belle équipée, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

A Votre Altesse, à elle seule!

LE PRINCE.

Soit! (A Carle.) Arrêtez monsieur. (Troisième roulement de tambours.)

RABAGAS.

Ah! troisième sommation!

LE PRINCE.

Écoutons. (Ils remontent vers la fenêtre.)

CARLE, à part, à André rendant son épée, pendant que le prince écoute à la fenêtre.

Ah! pardonne-moi!

ANDRÉ, avec joie.

Tais-toi! — Il s'est trompé! quel bonheur!

CARLE.

Mais que vas-tu dire?

ANDRÉ.

Qu'importe!... vous êtes sauvés!

RABAGAS, ouvrant la fenêtre toute grande.

Les grilles s'ouvrent...

LE PRINCE.

Et voici la cavalerie qui charge.

RABAGAS, les suivant du geste.

C'est ça! hardi! balayez! balayez!

LE PRINCE.

Il n'y a déjà plus personne!

RABAGAS, radieux.

Quand je vous le dis, monseigneur, il n'y a rien de lâche comme ces faiseurs d'émeutes.

LE PRINCE, le regardant.

Je le vois bien!

RABAGAS, applaudissant à la fenêtre.

Bravo! bravo! les gendarmes. (Bruit de vitres cassées.)

FLAVARENS, vivement.

Gare aux pierres!

RABAGAS, en se garant, pirouettant et tombant dans les bras de Flavarens qui le soutient, furieux.

Ah!... l'oreille!... canailles!... canailles de démagogues. (Il tire son mouchoir et court s'éponger l'oreille à l'extrême gauche, avec un verre d'eau sucrée, en s'asseyant sur le canapé.)

LE PRINCE, sans le regarder.

Bah! ce n'est rien!

EVA, au prince.

Avouez maintenant qu'il n'y avait que lui pour cette besogne-là!

LE PRINCE, lui offrant le bras.

Missess, vous êtes un grand diplomate... Allons souper, mesdames! (Il remonte, tout le monde le suit.)

RABAGAS, se retourne vers la scène vide, regarde avec stupeur le prince qui s'en va, ainsi que tout le monde, sans s'occuper de lui, et se levant, s'écrie avec conviction :

Déjà ingrat!...

ACTE QUATRIÈME

Un salon du palais. — A droite, premier plan, porte d'entrée des appartements du prince, ouvrant sur un couloir. — Second plan, pan coupé, petite porte de dégagement. — A gauche, premier plan, porte d'entrée de l'appartement d'Eva. — Second plan (pan coupé) grande porte d'entrée du salon ouvrant sur un vestibule et laissant voir de ce côté une grande fenêtre qui donne sur la place. — Au fond, large baie ouvrant sur une sorte de galerie, qui est censée s'étendre à droite et à gauche. — On aperçoit au fond, de l'autre côté, la porte d'entrée de l'appartement de Gabrielle.

Au lever du rideau, il fait nuit, une lampe à verre dépoli éclaire la galerie du fond. — Toutes les portes sont garnies de portières en tapisserie. — Candélabres sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

RABAGAS, BRICOLI. Ils entrent par la porte d'entrée, pan coupé, à gauche.

RABAGAS, un portefeuille sous le bras.

Passons à l'écart, monsieur Bricoli, tandis que Son Altesse est encore à table ; nous causerons ici plus à l'aise. (Il s'assied près de la table, à droite. — Voyant Bricoli déposer un gros dossier sur la table.) Qu'est-ce que cela ?

BRICOLI.

De petits dossiers, monsieur...

RABAGAS, l'interrompant.

Pardon ! monsieur Bricoli, quel titre, je vous prie, donniez-vous à mon prédécesseur ?

BRICOLI.

Celui d'Excellence !

RABAGAS.

Alors pourquoi me le refuser, à moi ?

BRICOLI.

Je demande humblement pardon à Votre Excellence... Le manque d'habitude.

RABAGAS, avec bonhomie.

Ce n'est pas, monsieur Bricoli, que j'attache le moindre prix à ces petits chatouillements de la vanité... Ah ! grand Dieu, non !... mais le principe d'autorité est si fortement ébranlé dans ce pays qu'il est temps de le reconstituer sur les bases de la déférence. — Laissons cela ! Nous disons donc que ce sont les dossiers?...

BRICOLI.

Des personnnes arrêtées.

RABAGAS.

Bien, et tous ceux que je vous ai désignés?

BRICOLI.

Tous coffrés !... Excellence ! sauf le personnage signalé, comme étant feu Camille Desmoulins.

RABAGAS, se frottant les mains avec satisfaction.

Mais vous avez Chaffiou ! Camerlin?

BRICOLI.

Et Vuillard, qui avait retiré ses lunettes pour n'être pas reconnu, et qui, n'y voyant plus, s'est jeté dans mes bras !

RABAGAS.

Et vous avez enfermé toute cette fripouille?

BRICOLI.

Au poste du palais !

RABAGAS.

Bon. — Les presses?...

BRICOLI.

Brisées !

RABAGAS.

Et la ville?

BRICOLI.

Calme!... Tout le monde sorti, groupé, bavardant beaucoup!... Mais force patrouilles, et pas d'hostilités!..

RABAGAS.

Parfait!... Nous disons (Regardant l'heure.) qu'il est?

BRICOLI, regardant l'heure à la pendule de la cheminée.

Onze heures, Excellence.

RABAGAS, dont l'attention est attirée sur la pièce, se levant.

Au fait, où sommes-nous ici?

BRICOLI.

A l'entresol!... Sur les jardins!... Ceci est le salon de famille où l'on passe les soirées d'hiver : à gauche un long corridor conduisant aux appartements du prince, à droite le logement de la dame du palais, mistress Blounth!

RABAGAS, à lui-même.

Porte à porte. (Haut.) Et là-bas?

BRICOLI.

Une galerie, Excellence, qui va d'un côté aux logements de service, et de l'autre au jardin.

RABAGAS.

Oui, mais cette porte? au fond!

BRICOLI.

L'appartement de la Princesse?... Et ceci! (Il désigne la petite porte du pan coupé à droite, en souriant.) pour le service particulier du Prince.

RABAGAS, curieusement allant de ce côté.

Ah! un couloir.. sans doute[1]?

1. Rabagas, Bricoli.

BRICOLI.

Qui aboutit à une petite cour déserte, avec sortie sur la rue... Quand Son Altesse était plus jeune, Votre Excellence comprend?...

RABAGAS.

Et aujourd'hui?

BRICOLI.

C'est encore par là qu'elle sort incognito... Mais si rarement!

RABAGAS, tournant le bouton.

C'est fermé?

BRICOLI.

Il n'y a que trois clefs, Excellence! Une pour Son Altesse l'autre pour moi, et la troisième pour le gouverneur!

RABAGAS.

Ah! Aussi?

BRICOLI.

Sans doute! Il y a bien des petites choses en politique...

RABAGAS.

C'est l'entrée des artistes!... Eh bien, mais comment n'ai-je pas déjà ma clef?

BRICOLI.

On la réclamera à M. de Sottoboïo! — Mais si la mienne, en attendant!

RABAGAS, la prenant.

Donnez toujours!

BRICOLI.

Voici, Excellence. — Son Excellence n'a aucun ordre à me donner, relativement au jeune homme arrêté pour l'affaire de cette nuit?

RABAGAS, parcourant les dossiers avec indifférence.

Non! Où est-il?...

BRICOLI.

De ce côté!... En attendant que Son Altesse l'interroge!

(Insistant.) Est-ce que Son Excellence ne serait pas d'avis que l'on fît une petite perquisition préparatoire à son domicile?

RABAGAS.

Sans doute; il faut toujours commencer par là!

BRICOLI.

C'est que Son Altesse nous a tellement interdit ces sortes de procédés...

RABAGAS.

Oh! bien... si nous faisons de la police sentimentale!... Où loge ce jeune homme?

BRICOLI.

Sur la place, Excellence, un appartement qui lui est commun avec monsieur le chevalier Carle... Et précisément, tandis que ce dernier est en reconnaissance sur la route de Menton, et que l'autre est ici!...

RABAGAS.

Sans doute!

BRICOLI.

Je puis?...

RABAGAS.

Tout de suite!

BRICOLI, fouillant dans sa poche.

C'est fait!

RABAGAS.

Ah!

BRICOLI.

Je suis si désireux de prouver mon zèle à Son Excellence, que j'ai devancé ses intentions.

RABAGAS, à part.

Très-bien! très-bien cet homme! (Haut.) Et le résultat?

BRICOLI.

Beaucoup de papier brûlé dans la cheminée!... ce qui n'est déjà pas la marque d'une conscience bien nette...

RABAGAS.

Non!...

BRICOLI.

Et ceci! (Il montre un petit papier plié en long.) extrait d'un portefeuille... qui rôdait sur une table, avec des gants, des clefs, tout ce qu'on peut y jeter précipitamment, dans un changement d'uniforme!

RABAGAS, prenant.

Une lettre?...

BRICOLI.

Un petit billet sans enveloppe, glissé de la main à la main, cela se reconnaît au pli.

RABAGAS, prenant le papier.

Point d'adresse alors. (Regardant.) Écriture de femme!... et pas de signature!...

BRICOLI.

Mais un document d'un intérêt!... car naturellement j'ai lu.

RABAGAS.

Parbleu! — Gouvernez donc sans cabinet noir! (Il lit.) « Mon ami, qu'est-ce que cette histoire de la nuit dernière? et cet homme que vous avez blessé?... »

BRICOLI.

Ceci ne peut s'adresser qu'à M. de Mora, c'est clair!

RABAGAS.

Oui; mais il n'a pas quitté le palais, après son arrestation: comment ce billet est-il chez lui?

BRICOLI.

Ne peut-il pas l'avoir reçu cette après-midi?...

RABAGAS.

C'est juste. (Lisant.) « — Blessé?... Je meurs d'inquiétude! je veux tout savoir. Il faut absolument nous voir encore une fois, malgré tout ce que je vous ai dit tantôt! Venez cette nuit... à l'heure ordinaire, et si vous êtes de garde au palais, comme je crois, ce sera bien plus commode... » Tiens! tiens! Et cette écriture?

BRICOLI.

Inconnue !.. Il y a tant de femmes au palais.

RABAGAS.

Nous saurons qui! (Il serre le papier.) Décidément, vous êtes un homme précieux, monsieur Bricoli, et je ferai quelque chose de vous.

BRICOLI, s'inclinant.

Excellence!

RABAGAS.

Tout de suite même! (Il l'attire du geste à l'avant-scène, et baissant la voix.) Mon installation s'est faite tantôt, dans des conditions un peu fâcheuses!... Si nous réagissions?... Par exemple, en provoquant dans la ville un certain... enthousiasme... en ma faveur!

BRICOLI.

Mais, Excellence!.. Nous avons d'abord les illuminations!...

RABAGAS, avec satisfaction.

Parfait!

BRICOLI.

En obligeant chaque propriétaire à illuminer sa façade; nous sommes déjà sûrs de quelque empressement...

RABAGAS.

Des lampions! C'est maigre! — J'aimerais bien en vue du palais! par exemple : là... tenez sur la place, devant la fenêtre! (Il désigne le côté du vestibule.) ces mots... *Vive Rabagas !* dessinés par des lanternes!...

BRICOLI.

Des lanternes de toutes les couleurs!

RABAGAS.

C'est ça!... Et des cris! à empêcher Son Altesse de fermer l'œil!

BRICOLI.

J'y cours! monseigneur! (Comme se reprenant.) Ah! pardon!

RABAGAS.

Il n'y a pas de mal! (Seul.) Voilà un homme! A la bonne heure! (Ramassant les dossiers sur la table, pour les remettre dans le portefeuille.) Maintenant, je vais parcourir ceci en prenant mon café. (Frappé par une signature en rangeant.) Tiens! la signature de Vuillard. (Lisant.) « Monsieur le Gouverneur, comment vous exprimer ma profonde reconnaissance pour les cinq cents francs que Son Altesse a daigné... » Oh!... Eh! bien, je m'en doutais! Cafard! Ah! quel parti! C'est écœurant!... A part moi! pas un honnête homme! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, seul, puis EVA.

ANDRÉ, qui est entré à droite, à la fin de la scène précédente, escorté par un officier qui ressort aussitôt.

Ouf! il sort. Je tremblais que ce charlatan ne fût de l'interrogatoire.

EVA, sortant de chez elle.

Seul?

ANDRÉ.

Seul!

EVA, vivement.

Bon! On quitte la table. Le prince me suit! J'ai entendu qu'il prononçait votre nom, et j'ai profité du café pour me dérober. — Causons vite... vous allez soutenir votre rôle, j'espère?

ANDRÉ.

Jusqu'à la mort!

EVA.

Oh! Nous n'irons pas si loin! Qu'avez-vous trouvé?

ANDRÉ.

Rien!

EVA.

Rien!

ANDRÉ.

Et ce n'est pas faute de me creuser l'esprit depuis une heure à vouloir justifier ma présence, la nuit, dans ce parc!

EVA.

Mais on trouve toujours quelque chose, un prétexte?

ANDRÉ.

Et lequel?

EVA.

A votre âge!... pour faire une sottise, il n'y en a jamais qu'un... l'amour!

ANDRÉ.

Alors, il faut dire que c'est par amour?

EVA.

Eh! sans doute! Vous aimez bien quelqu'un?

ANDRÉ.

Non!

EVA.

A vingt ans?

ANDRÉ.

Personne!

EVA.

Alors qu'est-ce que vous faites?... Vous montez la garde?

ANDRÉ.

Pas toujours!

EVA.

Mais toujours!... un garçon de vingt ans, qui n'est pas amoureux fou! Je vous demande un peu!

ANDRÉ.

Je vous jure que ce n'est pas ma faute!

EVA.

Ah bien, alors, qu'est-ce que vous voulez? Il n'y a qu'un monstre, et il faut que je tombe sur lui.

ANDRÉ.

J'en suis désolé!

EVA.

Et moi donc! — pour vous! — Enfin! Vous n'aimez pas! On vous a fait comme ça! N'en parlons plus! — Mais rien ne nous empêche de le supposer... Vous êtes amoureux, vous venez rêver la nuit sous les fenêtres de votre dame!... c'est si naturel!

ANDRÉ.

Mais encore quelle dame?

EVA.

Eh bien, la première venue... Jeune... Jolie! (Vivement.) La lectrice!

ANDRÉ.

Mademoiselle de Thérouane!

EVA.

Justement, il me semble qu'elle vous regarde avec une certaine... cordialité... Vous ne l'avez pas remarqué... vous? oh! non!... Il ne remarque pas ces choses-là, lui!

ANDRÉ.

Je vous assure, madame, que c'est une honnête personne, incapable...

EVA.

D'aimer!... Alors elle n'est pas honnête!

ANDRÉ.

Je veux dire que je serais désespéré que sa réputation eût à souffrir quelque atteinte!

EVA.

Et laquelle? Vous venez admirer la nuit sa silhouette sur son rideau... Elle en est bien innocente, la pauvre fille!...

ANDRÉ.

Eh

EVA.

Comment : Eh!

ANDRÉ.

On est si méchant à la cour. Et il ne faut qu'une médisance! Vrai, madame, j'aimerais mieux en choisir une autre. Celle-ci est trop bonne, trop douce, trop charmante!... Je vous en prie! Pas celle-là!

EVA, souriant en le regardant.

Tiens! tiens! tiens! Allons, vous êtes un brave garçon! Quand vous l'aimerez tout à fait, vous serez complet.

ANDRÉ.

Comment tout à fait!

EVA.

Oui, oui! Il y a quelque chose! C'est inconscient!... Mais j'entrevois une aurore! Réparation d'honneur! Seulement, ce que vous dites pour elle, est vrai pour toutes, et nous n'avons pas le droit d'en compromettre une autre!

ANDRÉ.

Dame!–

EVA.

Il nous faudrait quelqu'un qui fît bon marché du qu'en dira-t-on... qui fût au-dessus de... (Frappée d'une idée subite.) Tiens! Je cherche!... Moi!

ANDRÉ.

Vous?

EVA.

Eh! oui, vous me connaissez de longue date!... Vous m'adorez!... Et le soir où j'arrive, vous risquez cette muette sérénade! Très-bien!

ANDRÉ.

Mais...

EVA.

Ceci me regarde, et j'en fais mon affaire... Vite, où est le chevalier?

ANDRÉ.

En reconnaissance sur la route de Menton

EVA.

Il faut qu'il parte ce soir!

ANDRÉ.

Ah! Dieu! C'est mon rêve!

EVA.

Je m'en charge! (Regardant à gauche.) On vient! Pas d'erreur N'oubliez pas que vous m'adorez!

ANDRÉ, avec chaleur.

Oh! missess! Tant que vous voudrez!

EVA, souriant.

Eh bien! Eh bien! (A elle-même.) Allons! Il y a de l'avenir.

SCÈNE III.

EVA, ANDRÉ, LE PRINCE.

LE PRINCE, entrant, à André, avec bonhomie.

Allons, monsieur!... (Surpris de voir Eva.) Tiens, madame, vous êtes là [1]?

EVA, gaiement.

Mon Dieu, oui, j'ai rencontré monsieur, en rentrant chez moi, il m'a bien voulu prendre pour confidente, et si Votre Altesse daigne m'accepter pour son avocat!

1. Eva, le prince, André.

LE PRINCE.

Plaidez, madame...

EVA.

L'affaire est des plus naïves! Le coupable n'a pas la responsabilité complète de ses actes!... il est amoureux!

LE PRINCE, souriant.

Ah!

EVA.

Amoureux... Il éprouverait peut-être quelque embarras à en convenir, mais moi pas du tout!... Amoureux de moi!

LE PRINCE, d'un ton tout différent du premier.

Ah!

EVA.

...Et depuis longtemps, paraît-il!... Je pourrais plaider la folie : je me borne aux circonstances atténuantes!

LE PRINCE, se mordant les lèvres.

Et c'est pour cela?

EVA.

C'est pour cela que me voyant au palais... monsieur, qui est jeune, enthousiaste, et qui mérite beaucoup d'indulgence, n'a pas su résister à l'envie de venir guetter la nuit l'effet de ma veilleuse sur mes rideaux... Rien de moins, rien de plus! Que celui qui n'en a jamais fait autant, lui jette la première pierre

LE PRINCE.

Il faut pourtant convenir qu'un officier!...

EVA.

Amoureux!...

LE PRINCE.

J'entends bien, mais qui escalade...

EVA.

Amoureux!...

LE PRINCE.

La nuit!...

EVA.

Amoureux! amoureux!

LE PRINCE, mécontent.

Soit, n'en parlons plus, missess! Vous plaidez la cause avec une chaleur...

EVA.

Vous n'attendez pas, d'une femme, monseigneur, qu'elle soit sans pitié pour ce crime-là!

LE PRINCE.

Oui, mais trop de pitié aussi pourrait encourager!...

EVA, le regardant finement en souriant.

Et j'en sais de si coupables!... qui n'ont pas l'excuse de son âge.

LE PRINCE, vivement et sèchement.

C'est entendu! monsieur est libre! — Mais j'espère qu'il ne recommencera plus! (André s'incline et traverse la scène au fond, pour sortir.)

EVA.

Et ne vous éloignez pas, lieutenant, j'ai quelque chose à vous remettre!

ANDRÉ[1], bas en lui baisant la main.

N'ai-je pas bien joué mon rôle d'amoureux?...

EVA, riant, à demi-voix.

En tiers... Oui! (A part.) A deux ce serait insuffisant!

LE PRINCE, impatienté et se retournant.

Allez, monsieur...

EVA.

Et ne péchez plus! (André sort.)

1. André, Eva, le prince.

SCÈNE IV.

EVA, LE PRINCE.

LE PRINCE, *de mauvaise humeur.*

Ah! il fait bon être de vos amis, madame! — Vous trouvez pour eux une éloquence...

EVA.

Allez-vous me quereller? Et de bonne foi, pouvais-je nous donner le ridicule, à moi, de faire la prude, et à vous, de trancher du jaloux?

LE PRINCE.

Jaloux!

EVA.

Eh! mais, cela y ressemble un peu!

LE PRINCE.

Eh bien, je le suis, c'est vrai! Ce petit monsieur, qui est toujours entre nous, depuis hier, qui vous a connue à Naples, qui vous aime assez pour risquer de telles incartades!...

EVA.

Eh bien?

LE PRINCE.

Eh bien? Vous avez raison!... Je suis ridicule! Pardonnez-moi, missess et laissons cela!

EVA, *s'asseyant sur le canapé.*

Et pour parler de choses plus sérieuses. — Ne m'avez-pas tout à l'heure exprimé certaines craintes?...

LE PRINCE.

Des craintes?

EVA.

Relativement à la princesse?... Cette affection d'enfance qu'elle a gardée pour le chevalier?

LE PRINCE.

En effet! Et j'ai même tremblé un instant que l'escapade de cette nuit!...

EVA.

Moi aussi!

LE PRINCE.

Ah! le malheureux, je l'aurais tué!

EVA.

C'est précisément ce qui m'a donné l'idée d'éloigner ce jeune homme!...

LE PRINCE, vivement.

Oui! oui! éloignons-le! éloignons-le!...

EVA.

Voici une belle occasion... Mon séjour ici, ne fût-il que de quinze jours...

LE PRINCE.

Comment quinze jours? Nous sommes convenus d'un mois!

EVA.

Raison de plus!... Ce séjour est préjudiciable à mes intérêts. J'ai bien des petites commissions à donner, dont le chevalier s'acquitterait à merveille! Paris le distraira!... Nous agirons en son absence.

LE PRINCE, vivement.

Et vous resterez!... Vous avez raison, missess; toujours raison!... Il partira!

EVA.

Ce soir! Tout de suite!...

LE PRINCE.

Mais vos instructions?

EVA.

Il les recevra!... Signez l'ordre de départ... immédiat. Je le lui ferai remettre par son ami... Et nous voilà bien tranquilles!

LE PRINCE, après avoir écrit l'ordr

C'est fait, missess! — « Au reçu de cet ordre, le chevalier Carle partira immédiatement pour Paris, où il recevra mes instructions ultérieures, à la légation! » (Il signe.) Voilà!

EVA, debout.

Très-bien!

LE PRINCE, revenant à elle.

Autre chose maintenant!... Et cet animal que vous m'avez mis sur les bras!

EVA, riant.

Rabagas?

LE PRINCE.

Rabagas qui m'exaspère!...

EVA.

Plaignez-vous!... Il a détourné l'orage! Le voilà impopulaire!... Et le parti est décapité! Ce n'est pas joli ça, comme résultat?

LE PRINCE.

Bon, mais il était convenu qu'au dessert...

EVA.

Patience, donc!... La nuit n'est pas sûre, et quand il serait gouverneur jusqu'à demain matin!...

LE PRINCE.

C'est long! (Deux laquais portant des flambeaux, ouvrent la grande porte, et la princesse entre, suivie de ses dames.)

EVA.

Voici la princesse qui rentre dans son appartement... Et je ferai comme Son Altesse, car c'est une journée fatigante!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, GABRIELLE, MADEMOISELLE DE THÉROUANE, DAMES, ANDRÉ, BOUBARD, DE FLAVARENS, LE CAPITAINE

(Au fond.)

La princesse entre par la grande porte, gagne celle du fond, saluée par tout le monde, le prince remonte et va l'embrasser.

EVA, à André, en lui remettant l'ordre.
Ils sont seuls, à l'extrême gauche, sur le devant du théâtre.

Ordre de départ.

ANDRÉ, avec joie.

Dès qu'il rentrera !

EVA.

Et qu'il obéisse !...

ANDRÉ.

Oh! tout de suite!... Car il est de service cette nuit... ici!

EVA, effrayée.

Ici!... jamais!

ANDRÉ.

Il sera parti avant!...

EVA, à elle-même.

Je m'en assurerai! (Haut.) Maintenant, dites donc bonsoir à cette pauvre petite lectrice qui en meurt d'envie!...

ANDRÉ, regardant avec intérêt mademoiselle de Thérouane.

Vrai?

EVA, riant.

Ah! quel homme! (Elle remonte et va saluer la princesse qui rentre chez elle, suivie des femmes de service. Les autres personnages restent au fond.)

RABAGAS, entré pendant ces saluts, et seul à l'avant-scène, radieux, regardant du côté de la fenêtre du vestibule.

Une illumination splendide! Oh! ce peuple! quelle mobilité! mauvaise tête! mais bon cœur!... A présent, il est tout pour moi!

LE PRINCE, saluant les dames qui se retirent, et redescendant avec Eva.

Mesdames, je vous salue. — Missess, je vous souhaite une bonne nuit! Et je vous demande la permission de me retirer.

EVA.

Déjà?

LE PRINCE.

Il est onze heures. Je vais tâcher de dormir une heure ou deux. J'ai l'intention de monter à cheval cette nuit! Le colonel me signale une agitation très-vive à Menton, qui ne parle de rien moins que de nous attaquer au petit jour. Et je vais profiter de ce beau clair de lune, pour leur préparer sur la route quelques surprises!

EVA.

Prenez garde!

LE PRINCE, la rassurant.

Oh! (A Boubard.) Colonel, vous serez en bas. (Il désigne la petite porte.) entre minuit et demie, une heure, avec vingt hommes d'escorte! Si je dors encore, qu'on me réveille! Vous, capitaine, vous ne quitterez pas le palais, cette nuit.

LE CAPITAINE.

Bien, monseigneur!

EVA.

Allons!... bon sommeil d'abord! (Le prince lui baise la main.) Mais pas trop vite, avec celui-là! (Elle lui montre Rabagas, à droite debout près de la table.)

LE PRINCE, faisant la grimace en apercevant ce dernier.

Ah!... Il est là?

EVA.

Pas trop vite !... (Elle rentre chez elle, après avoir rendu leur salut aux officiers.)

LE PRINCE, aux officiers qui sortent par la gauche.

A tout à l'heure, messieurs !

SCÈNE VI.

LE PRINCE, RABAGAS.

Le prince va pour entrer chez lui, en faisant semblant de ne pas voir Rabagas, qui se campe adroitement entre la porte et lui, le visage souriant, et l'échine courbée. — Un laquais reste dans le vestibule près du seuil, avec un flambeau.

RABAGAS[1], obséquieux.

Monseigneur, nous sommes seuls! Et je suis radieux d'annoncer à Votre Altesse une bonne nouvelle!...

LE PRINCE, froidement.

Laquelle, monsieur?...

RABAGAS.

Toute la ville est en feu!... Elle illumine!...

LE PRINCE, ironiquement.

En votre honneur... ou au mien?

RABAGAS.

A tous deux, monseigneur!... ma modestie est forcée d'en convenir!... L'enthousiasme a pris des proportions! Votre Altesse n'a du reste qu'à jeter un coup d'œil de ce côté. Elle verra sur la place le long d'un balcon, en lettres de feu, hautes comme ça... une inscription!

LE PRINCE.

Là!

1. Le prince, Rabagas.

RABAGAS.

En face!

LE PRINCE, jetant un coup d'œil distrait de ce côté.

En effet! C'est flamboyant! (Lisant l'inscription.) *A Rabagas!...*

RABAGAS, achevant sans regarder.

... *Notre sauveur!*

LE PRINCE, regardant plus attentivement.

Non! Pardon! pardon!... Vous n'avez pas bien lu!

RABAGAS, surpris.

Je n'ai pas bien lu?

LE PRINCE, tranquillement.

Oh! mais non!... Vous avez pris une lettre pour l'autre, monsieur Rabagas! Il n'y a pas *sauveur!* Il y a *sauteur! A Rabagas, notre sauteur.*

RABAGAS, courant regarder.

Grand Dieu! mais je viens de lire!...

LE PRINCE.

Ils ont changé la lettre! Mais pour un T, c'en est un, et de taille! Regardez.

RABAGAS, furieux [1].

Gredins! Je vais faire arrêter!...

LE PRINCE, vivement.

Oh! mais du tout! C'est une opinion qu'ils expriment, et je suis pour la liberté des lumières, moi!... Laissons *sauteur!* s'il vous plaît!

RABAGAS, saisi.

Votre Altesse abandonnerait au ridicule l'homme qui a sauvé...

LE PRINCE, vivement.

Plaît-il! — Oh! oh! monsieur Rabagas! Et sauvé qui?.. Sauvé quoi?... Expliquons-nous donc une bonne fois, je vous prie,

1. Rabagas, le prince.

et rétablissons les faits!... Vous m'arrivez ici, un jour de trouble, où, pour éviter un acte de rigueur, je suis prêt à toutes les concessions!... Et vous vous écriez: « Moi! je suis la concorde!... Moi! je suis les moyens doux! Je me montre, tout est fini!... » Vous vous montrez!... (Raillant.) Ne parlons plus de cet effet-là, n'est-ce pas?... Voilà pour la concorde... Quant à vos moyens doux! — Le plus doux... C'est la charge de cavalerie... Eh bien! franchement, pour cette besogne-là, je n'avais pas besoin de vous, Sottoboïo suffisait!

RABAGAS, piteux.

Les circonstances!...

LE PRINCE.

Enfin, voyons, résumons. — Vous n'êtes pas l'homme de la conciliation. Vous n'êtes pas l'homme de la douceur!... Vous n'êtes plus l'homme du peuple! Et si vous n'êtes plus le sien, comme vous n'êtes pas le mien, alors, monsieur Rabagas, qu'est-ce que vous êtes?

RABAGAS.

Moi?...

LE PRINCE.

Dame, votre seul titre était la popularité. Plus de popularité. — Vos titres?

RABAGAS.

Mon mérite!

LE PRINCE, souriant.

Oh! bien! Soyons sérieux!

RABAGAS.

Enfin, je suis une transition!

LE PRINCE.

Entre les cailloux et les coups de sabre?

RABAGAS, avec amertume.

En sorte que Votre Altesse?

LE PRINCE.

Mais Mon Altesse se demande un peu... je l'avoue, ce que M. Rabagas fait ce soir chez moi!

RABAGAS.

Mais...

LE PRINCE, insistant.

Non, mais... A vous-même! je vous le demande?...

RABAGAS, embarrassé.

Mais, j'y fais...

LE PRINCE.

Mauvaise figure, allons!... Vous ne trouverez pas autre chose.

RABAGAS, atterré.

Si c'est pour en venir à cette conclusion... que Votre Altesse me chasse!

LE PRINCE.

Fi! monsieur Rabagas, le vilain mot! Pour qui me prenez-vous? Allons, allons, vous êtes nerveux!... Je le conçois! Cette journée d'émotions! la violence faite à vos sentiments les plus tendres, par la nécessité de sévir contre vos meilleurs amis!... Allez vous reposer, monsieur Rabagas! allez! Nous recauserons de tout cela demain matin!

RABAGAS, tremblant d'anxiété.

Mais jusque-là, monseigneur! dois-je cesser de me considérer comme gouverneur?

LE PRINCE.

Pour dormir, c'est bien inutile, convenez-en. (Au valet qui attend au fond.) Reconduisez monsieur!... — Je ne vous souhaite pas une bonne nuit, monsieur Rabagas!... Cela va sans dire... après tant d'exercices!... (Il le salue et rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

RABAGAS, UN LAQUAIS, au fond, avec un flambeau, attendant qu'il sorte.

RABAGAS, atterré, après un moment de silence.

Joué! je suis joué! Ah! double et triple imbécile qui n'a pas compris!... On avait peur; j'ai servi de paratonnerre! La foudre écartée... je ne suis plus qu'une girouette! Deux heures de pouvoir... et reconduit par un laquais! Et pour aller où, où?... Où irai-je? Déconsidéré, suspect aux masses!... décoloré et sans prestige... A qui faire jamais comprendre la sublimité de mon rôle?... Et par quel prodige d'éloquence attendrir ce peuple sur le merveilleux accord que j'avais rêvé entre mon pouvoir et sa liberté?... On me lapidera!... Je suis ruiné, déraciné, assassiné!... Pour deux heures de.... Et un méchant dîner... Ma popularité pour un plat de lentilles!.. Et ce laquais toujours là... comme une main tendue vers la porte! C'est par là!... Oui, gredin, c'est par là!... mais je ne veux pas le comprendre! — Qui? moi... partir ainsi! Entré par la force de mon génie, je sortirais par celle d'un coup de pied... Allons donc! Mazarin en a reçu bien d'autres!... Il n'est jamais parti... Est-ce qu'on part?—J'y suis... j'y reste! (Il saisit son portefeuille et le serre sur sa poitrine.) Déchaînez-vous sur moi, soufflets et camouflets! Je ne partirai pas! Je m'y cramponne! Un homme tel que moi ne tombe pas du pouvoir! On l'en arrache... par lambeaux!...

SCÈNE VIII.

RABAGAS, BRICOLI.

BRICOLI.

Excellence!

RABAGAS, son portefeuille toujours dans les bras, à lui-même.

Et on ne m'appellerait plus Excellence! — Allons donc!

BRICOLI.

Je viens voir avant de me retirer, si M. le gouverneur n'a pas quelques ordres à me donner!

RABAGAS[1], vivement.

Oui!... Dites à ce valet de se retirer! Il m'exaspère avec son flambeau!

BRICOLI, après avoir fait signe au valet, qui sort.

C'est fait! Son Excellence doit être contente des illuminations?

RABAGAS, à lui-même.

Oui, c'est gentil!

BRICOLI[2].

Quant à notre jeune homme, monsieur le gouverneur sait qu'il est relâché!

RABAGAS, distrait, allant et venant.

Oui! (A lui-même.) Que pourrais-je bien inventer[3]?

BRICOLI, souriant.

A la requête de mistress Blounth.

RABAGAS, à lui-même, en montrant le poing à la porte d'Eva.

Encore une qui s'est jouée de moi!

BRICOLI, finement.

De mistress Blount, qui est au mieux avec lui!... — Et maintenant le petit billet anonyme est signé.

RABAGAS, frappé[4].

Signé?

1. Bricoli, Rabagas.
2. Rabagas, Bricoli.
3. Bricoli, Rabagas.
4. Rabagas Bricoli.

BRICOLI, souriant.

Dame !

RABAGAS, vivement.

Elle! Au fait! Pourquoi pas? Si c'était!... (Reprenant sa marche.) Oh! oh! j'entrevois des horizons!...

BRICOLI.

Ce que je crois devoir apprendre à Son Excellence, c'est que notre officier, à peine sorti du palais, a couru à la grande poste, où il a commandé, pour cette nuit, une berline de voyage!...

RABAGAS, même jeu.

Oui-da!

BRICOLI.

Le fait m'a paru bizarre! Cette voiture, la nuit, cela ressemble tellement à une fuite... à un enlèvement...

RABAGAS[1], s'arrêtant court.

Un enlèvem..... Juste ciel! quelle idée!... (Baissant la voix.) Je conçois quelque chose d'immense!

BRICOLI.

Plaît-il?

RABAGAS, à lui-même, plus agité que jamais.

Oui! non! Si! Paix,... mon génie!... Tu bouillonnes, tu bouillonnes! Tu m'embrouilles.

BRICOLI[2], surpris.

Hein?...

RABAGAS, à lui-même, même jeu.

Si! Parfait! L'officier de garde... ce jeune homme... avec elle! Personne ici! Et cette clef! C'est sublime!...

BRICOLI, ahuri.

Alors, je défends d'atteler?

1. Bricoli, Rabagas.
2. Rabagas, Bricoli.

RABAGAS, *vivement.*

Au contraire!... qu'on attelle!... tout de suite! Et que la voiture vienne m'attendre à la petite porte! (*Il désigne le couloir.*)

BRICOLI, *surpris.*

Par là?

RABAGAS.

Pour le prince et pour moi!... Mais un cocher aveugle pour tout ce qui n'est pas ses chevaux!...

BRICOLI.

J'en réponds!... Dois-je avec mes hommes?

RABAGAS.

Inutile! Le colonel nous accompagne; seulement, courez lui dire que Son Altesse, travaillant avec moi, l'invite à n'être ici qu'à deux heures du matin!...

BRICOLI.

Deux heures!...

RABAGAS.

Au lieu d'une heure!.. C'est compris?

BRICOLI.

J'y cours? Mais les prisonniers qui sont là!

RABAGAS.

Amenez-les!

BRICOLI.

Ici?

RABAGAS.

Et seuls?

BRICOLI.

Sans gardes?

RABAGAS, *fièrement.*

Et moi?

BRICOLI, *à lui-même.*

C'est Richelieu! (*Il va au fond et parle sur le seuil de la porte à un agent, qui s'éloigne.*)

RABAGAS, seul à l'avant-scène.

Je reconspire! Voilà tout! — A la porte du tyran! C'est de tradition! Il n'y a rien pour réussir comme une intrigue de palais! Quant aux camarades, un peu roide l'entrevue; mais ils sont si bêtes d'une part, et si... de l'autre... Allons, mon petit Rabagas, de l'audace, de l'audace et encore de l'audace! Et au lieu de gouverneur.. je te fais dictateur! Plains-toi!

BRICOLI.

Les voici!

RABAGAS.

Bon! Allez dormir, maintenant!

BRICOLI.

Je laisse mes agents dans le vestibule.

RABAGAS.

En bas! (A lui-même.) Ils ne me gêneront pas! (Entre Camerlin, Vuillard, Chaffiou et Noisette, piteusement par la gauche, rasant le mur.)

BRICOLI.

Oui, Excellence!

VUILLARD, CAMERLIN et CHAFFIOU.

(Le regardant d'un air sombre et se serrant la main.) Excellence!!!

RABAGAS, à Bricoli.

Allez! (Bricoli sort avec ses hommes, en s'inclinant profondément, rire amer et contraint des trois amis qui le suivent des yeux jusqu'à sa sortie.)

SCÈNE IX.

RABAGAS, VUILLARD, CAMERLIN, CHAFFIOU, NOISETTE, au fond.

CAMERLIN, dès que la porte est refermée, à Rabagas.

... Eh! bien, tu n'es pas qu'un peu canaille, toi, parlons-en!

RABAGAS, descendant en scène, à demi-voix.

Et vous n'êtes pas qu'un peu idiots, vous! de partir sans mon signal! (Surprise.)

VUILLARD, sur le même ton.

Tu ne le donnes pas!

RABAGAS.

Parce qu'il ne fallait pas le donner!

TOUS, surpris.

Ah!

RABAGAS, les imitant et marchant vers eux.

Ah!

CHAFFIOU.

Et l'armée qui trahit et qui cogne sur nous!

CAMERLIN.

Par ton ordre!

RABAGAS, même jeu.

Vous attaquez!

VUILLARD.

Et tu nous coffres!

RABAGAS.

Vous m'y forcez! Est-ce que je puis avoir l'air d'être avec vous? Ayez donc du génie pour ces animaux-là! Et faites-vous donc gouverneur, dans leur intérêt. (Ils se regardent avec stupeur.)

CHAFFIOU.

T'avais donc un plan?

RABAGAS.

Parbleu!

CAMERLIN.

Tu ne dis rien!

1. Camerlin, Chaffiou, Rabagas, Vuillard, Noisette.

CHAFFIOU.

Le peuple a cru!..

RABAGAS, vivement.

Le peuple est un âne, et toi aussi... Quoi, malheureux, vous choisissez pour faire une émeute, l'heure où la révolution est faite!... où nous sommes au pouvoir!

VUILLARD.

Toi!

RABAGAS.

Vous aussi! Après moi!... J'obtiens tout, une charte, une chambre, un cabinet! moi en tête!... Vous après!...

VUILLARD, fronçant le sourcil.

Sans la République?

RABAGAS.

Oh! bien! Si nous nous payons de mots!

VUILLARD et CHAFFIOU.

Enfin!

RABAGAS, les interrompant.

Oh! mes enfants! Ne disons pas de bêtises entre nous, n'est-ce pas. Nous ne faisons pas ici un article pour la *Carmagnole*. La République, ce n'est qu'un mot : ce que nous voulons, c'est un fait! — Le progrès!... c'est-à-dire tout ce que nous n'avons pas! Et le triomphe du peuple, représenté par le nôtre! Or le gouvernement qui me donne tout ça... Je me moque bien de son étiquette... Je l'acclame!... J'ai tout!

VUILLARD, CAMERLIN et CHAFFIOU, protestant.

Oh!

RABAGAS, continuant.

Et vous aussi!

CAMERLIN et CHAFFIOU, tranquillement et avec adhésion.

Tout de même!

VUILLARD.

Si les questions sociales!...

RABAGAS, l'interrompant avec force.

Mais ne disons donc pas de bêtises entre nous!... Sapristi! Est-ce qu'il y a des questions sociales?... Il y a des positions sociales; et quand on n'a pas les meilleures, il faut les prendre, voilà tout!

VUILLARD, CAMERLIN et CHAFFIOU, protestant avec force.

Oh!...

RABAGAS.

Plaît-il?

TOUS, de même que précédemment.

Oui!

RABAGAS.

Eh bien, alors?

CAMERLIN.

Fusionnons!

CHAFFIOU, tirant un gant jadis blanc.

Présente-nous au prince!

RABAGAS.

Ah! oui, il est bien temps! C'est manqué maintenant, grâce à vous!

TOUS, déçus.

Manqué!

RABAGAS.

Parbleu! Vous êtes aplatis! Il n'a plus peur! Il n'accordera plus rien; ni Charte, ni Chambre!... Pas même un cabinet!

CAMERLIN.

Sapré mâtin, quel malentendu!

VUILLARD.

Il n'y a donc pas moyen de réchauffer ça?

RABAGAS.

Peut-être?

TOUS, avec joie.

Ah!

RABAGAS.

Mais saperlotte, mes enfants, cette fois-ci, une discipline!

NOISETTE.

Aveugle!

RABAGAS.

Suivez-moi bien! Je brise vos chaînes! Et Noisette file sur Menton...

NOISETTE.

Bon!

RABAGAS.

Menton s'agite! mais il est mou! Il faut le secouer. Là, pas de garnison, que la garnison sarde, qui laissera faire!... Et de notre côté... Tout ce qui a détalé tout à l'heure, avec un ensemble!...

CHAFFIOU.

Pétrowlski en tête!

CAMERLIN.

Parlons de celui-là! Il a tout fait rater, en essayant ses bottes!

RABAGAS.

S'il court, c'est qu'elles vont?

NOISETTE.

Oh! oui... Il court!

RABAGAS.

Avec lui ou sans lui, tu ramasses tout ce que tu trouves dans la rue!...

NOISETTE.

C'est mêlé!

RABAGAS.

Tout! Et tu cries à tue-tête, que je suis maître du palais, que le prince est prisonnier, et que je vous l'amène.

VUILLARD, CAMERLIN et CHAFFIOU.

A Menton?

RABAGAS.

A Menton, et tout en hurlant, vous vous emparez de l'Hôtel-de-Ville.

CAMERLIN.

De la mairie!

RABAGAS, avec force.

Mais dites donc l'*Hôtel-de-Ville*, innocents, tout est là! Qui a l'*Hôtel-de-Ville* a tout! C'est le débarcadère de l'émeute! Tu passes, il est vide, tu montes; tu t'installes autour d'une table; tu écris ton nom, le mien, le sien, sur des petits papiers que tu jettes par la fenêtre... Et personne ne réclame.—La Révolution est faite!... Elle est dans ses meubles!

CAMERLIN.

C'est dit, je me proclame!

RABAGAS, vivement.

En m'attendant! — J'arrive à une heure du matin, avec mon prince muselé, ficelé!...

TOUS, stupéfaits.

Bah!

RABAGAS.

Tout simplement!

TOUS.

Quel génie!

RABAGAS.

Oui, quand vous en trouverez un de ma force!

VUILLARD.

Mais comment?

RABAGAS.

Le Valentinois compte sortir cette nuit, pour aviser aux mesures à prendre en cas d'attaque matinale des Mentonnois. Il sort par là, et c'est là que vous l'attendez au passage. Une voiture est à la porte, il descend... avec ou sans lumière. Vous sautez sur lui, et si, à vous trois, malgré sa résistance et ses cris, vous ne venez pas à bout de lui enfoncer une casquette

sur le nez, et de lui lier pieds et pattes avec vos mouchoirs! Vous n'êtes pas dignes d'être libres!

CHAFFIOU.

Pardi! s'il est seul!

RABAGAS, affirmant.

Seul!

CAMERLIN.

Pas d'officiers?

RABAGAS.

J'en réponds! Le coup fait, je vous rejoins. Nous l'emballons en voiture. Je saute sur le siége et nous brûlons le pavé jusqu'à Menton! Arrivée, triomphe! Le prince effrayé fait tout ce qu'on veut. Il abdique, nous proclamons l'indépendance monégasque, et le tour est joué!

CAMERLIN.

Splendide!

VUILLARD.

Bon! bon! mais expliquons-nous sur l'indépendance monégasque!

CAMERLIN et CHAFFIOU.

Oui!

RABAGAS.

Cela va tout seul!... La République, avec ma dictature.

TOUS TROIS, protestant.

Dictateur!

RABAGAS.

Dame!

VUILLARD.

Toi... Le pouvoir absolu?

RABAGAS

Eh bien?

TOUS QUATRE.

Jamais!

RABAGAS.

Mais!

TOUS.

Jamais!

RABAGAS.

Oh! bien, mes enfants! C'est bien simple!... Si vous me refusez le pouvoir absolu, comment diable voulez-vous que je fonde la liberté?

CAMERLIN.

Mais!

RABAGAS, vivement.

N'en parlons plus! Je vous renchaîne. (Il remonte comme pour appeler les agents.)

CHAFFIOU, effrayé.

Hein! (Ils courent tous à lui.)

CAMERLIN.

Voyons! voyons! On peut s'entendre!

RABAGAS.

Non! non!

TOUS, l'entourant.

Eh! si!

CHAFFIOU.

Qu'est-ce que le peuple veut après tout? Il ne veut que des garanties, ce pauvre peuple!

RABAGAS, redescendant lentement.

Quelles garanties?

CAMERLIN, de même, collé contre lui.

Quelque chose pour nous!

VUILLARD, de même.

Il y aura bien quelque place?

RABAGAS.

De ministres, n'est-ce pas? comme sous la tyrannie!

CAMERLIN.

Dame!

RABAGAS, gagnant la droite[1].

Je ne veux pas de ministres dans *ma* République!

VUILLARD, exaspéré.

Mais alors!

RABAGAS.

Je ne veux que des *préposés*, ou des *détachés!* ou des!...

CAMERLIN.

Va pour *préposé*, c'est moins leste.

RABAGAS, les regardant des pieds à la tête, en se mouchant.

Et encore, à quoi?

CAMERLIN.

Eh bien, mais moi, par exemple, à l'intérieur.

VUILLARD

Moi, aux relations étrangères!

RABAGAS, le toisant.

Elles seront jolies!

CHAFFIOU.

Moi, j'aimerais assez les finances!

RABAGAS.

Il n'y en a pas!...

CHAFFIOU.

Ou la police!... Et je te fais un nettoyage des dossiers!...

RABAGAS.

Tu ne sais pas seulement écrire!

CHAFFIOU.

Et le patriotisme, alors, à quoi qu'il sert?

RABAGAS.

Allons, soit!

1. Camerlin, Chaffiou, Vuillard, Rabagas.

TOUS.

C'est dit!

RABAGAS.

C'est juré! (A lui-même.) Mais ce sera d'un provisoire! (Haut à Noisette.) Maintenant, toi, en route, et vous trois, en place!

TOUS.

Marchons!

RABAGAS, prenant un bougeoir allumé.

Je vous montre le chemin. (Il s'engage dans le couloir avec Noisette.)

CHAFFIOU, aux deux autres, sur le seuil du couloir, dès que Rabagas a disparu.

Une fois là-bas, sa dictature! (Geste significatif des trois.)

VUILLARD.

Un triumvirat! A la bonne heure!

TOUS TROIS, se serrant la main.

Voilà! (Chaffiou disparait dans le couloir.)

VUILLARD, seul avec Camerlin.

Ou deux consuls!

CAMERLIN, lui serrant la main.

Encore! (Vuillard disparait. — Seul.) Ou un seul!... Plutôt un seul! (La porte de gauche s'ouvre.) Bigre! on vient! (Il disparait dans le couloir avec précaution en tirant la porte sur lui au moment où le premier valet entre en éclairant Carle.)

SCÈNE X.

CARLE, DEUX VALETS.

CARLE, entrant par le fond avec son manteau.

Alors, Philippe, vous êtes sûr qu'André?

PREMIER VALET.

Libre, monsieur, je l'ai vu sortir!...

CARLE.

Je respire! je viens de passer sur cette route une heure d'anxiété!... (Un deuxième valet sort de chez le prince.)

PREMIER VALET, à Carle.

Bonne garde, monsieur.

CARLE.

Merci! (Au deuxième valet.) Son Altesse n'a pas d'ordre?...

DEUXIÈME VALET.

Son Altesse dort!

CARLE, avec joie.

Déjà! tant mieux! (Les valets vont pour sortir et se trouvent en face d'André qui entre par la gauche et dépose son manteau sur une chaise près de la porte.) André!... (Il court à lui. Les valets sortent.)

SCÈNE XI.

CARLE, ANDRÉ.

CARLE.

Dieu soit loué, mon André, tu es libre!

ANDRÉ [1].

Depuis une heure!

CARLE.

Ai-je assez maudit cette corvée qui m'éloignait de toi!... Enfin, tout va bien!... Que s'est-il passé? Conte-moi cela!

ANDRÉ.

Plus tard! Pour l'instant ne pensons qu'à ceci... Lis! (Il lui donne l'ordre du prince.)

CARLE.

Un ordre de départ!

1. Carle, André.

ANDRÉ, doucement, lui prenant la main

Oui!

CARLE, atterré.

Partir? la quitter!

ANDRÉ.

Il le faut! Allons, courage!

CARLE.

Et c'est à toi que je dois cela?

ANDRÉ.

A mistress Blounth, mais sur ma prière... je l'avoue.

CARLE.

Quelle trahison!

ANDRÉ.

Carle, n'oublie pas nos conventions! Ce départ, tu me l'avais promis!

CARLE.

Oh! sans y croire! D'ailleurs, pas pour cette nuit!

ANDRÉ.

Le plus tôt est le mieux!

CARLE.

Allons, c'est absurde... Est-ce que je puis m'éloigner ainsi, sans m'être préparé?...

ANDRÉ.

Tout est près! Ta valise, la chaise de poste.

CARLE, amèrement.

Quel zèle! Tu oublies que je ne puis pas en profiter.

ANDRÉ.

Pourquoi?

CARLE.

Je suis de garde!

ANDRÉ.

Je te remplace.

CARLE, irrité.

Enfin, je te répète que ce départ est impossible !

ANDRÉ.

Une raison! une bonne!

CARLE.

Sa lettre! Elle m'a écrit! elle m'attend.

ANDRÉ.

Et tu iras à ce rendez-vous?

CARLE.

Plus que jamais!

ANDRÉ.

Malgré!...

CARLE.

Malgré toi, et ta féroce amitié!... oui!...

ANDRÉ.

Carle, pense bien à ce que tu vas faire. Il t'arrivera quelque malheur, et je ne serai pas toujours là pour le conjurer.

CARLE.

Belle générosité de me faire une menace de ton danger, pour m'arracher une odieuse concession!

ANDRÉ.

Vois à quel point tu as, toi-même, conscience de ta faute... Tu deviens méchant.

CARLE, excédé.

Tiens, va-t'en, je t'en supplie. Ce n'est ni l'heure ni le lieu d'une dispute! Va-t'en!

ANDRÉ.

Il le faut bien! Ah! tu peux te vanter de me désespérer, toi!... (Il va prendre son manteau. — Fausse sortie.)

CARLE.

Tu pars! comme cela... sans me tendre la main!

ANDRÉ, redescendant vivement et lui serrant les mains avec effusion.

Si encore j'étais sûr que tu seras prudent...

CARLE.

Je le serai! je te le promets! et pour cela, je penserai à toi.

ANDRÉ.

Oui, je crois surtout que c'est à moi qu'on pensera!

CARLE.

Va dormir, va... et sois tranquille; tout ira bien.

ANDRÉ.

Ah! que je suis donc fâché de t'aimer, toi!

CARLE.

Ingrat!... comme je te manquerai... Quand tu n'auras plus à trembler pour moi!

ANDRÉ.

C'est vrai!

CARLE.

Allons, à demain matin!...

ANDRÉ.

Ah! ce demain-là! je donnerais un an de ma vie pour y être! (Il sort.)

SCÈNE XII.

CARLE, seul.

Brave cœur!... il vaut mieux que moi. Et il me fait du mal avec une conscience. (Regardant l'ordre.) Me séparer d'elle, voilà donc ce qu'ils ont trouvé!... Patience, je ne suis pas encore parti... et d'ici à demain, je trouverai bien... (S'interrompant.) Quelqu'un! (La porte du fond s'ouvre et les femmes de la princesse sortent de chez elle. L'une des trois éteint la lumière du corridor, les autres détachent les portières qui retombent et ferment entièrement la porte du fond.) Ah! les femmes de la princesse! Elles se retirent!... (Elles traversent la

scène et sortent par la gauche en lui faisant un salut qu'il rend.) La voilà seule!... car je ne compte pas la femme de chambre qui couche dans la chambre du fond... Un peu âgée, celle-là, et dormant avec une complaisance... (Regardant à gauche par où les femmes sont sorties, le vestibule qui n'est plus éclairé que par la lune.) Ici!... le vestibule... L'escalier... vide; et tout éteint!... bien!... (Regardant la porte d'Eva.) L'Américaine!... qu'aurait-elle à faire ici? rien!... quant au prince!... il dort!... personne! rien à craindre!... et six heures de tranquillité devant moi!... Allons! (Il remonte vers la porte du fond et soulève une des portières, on voit le corridor obscur et sous la porte de la princesse un peu de lumière.) Sa lumière!... elle m'attend?... maladroite!... Au lieu de l'éteindre!... (Il laisse retomber la portière et disparaît. — Au même instant la petite porte du couloir s'ouvre et Rabagas paraît, un bougeoir à la main, marchant avec précaution.)

SCÈNE XIII.

RABAGAS, seul, puis EVA.

RABAGAS.

Je savais pardieu bien que je ne trouverais pas ici notre officier de garde. (Désignant la porte d'Eva.) Il est là! c'est clair! et n'a pas envie d'en sortir!... allons, allons, la voiture... mes trois hommes à leur poste!... Le petit sur la route de Menton?... L'escorte dans une heure seulement!... tout va le mieux du monde!... (Regardant l'heure.) Et dans une demi-heure!... au plus tard, le coup sera fait!... Assurons-nous qu'il n'y a personne de ce côté. (Il va, avec son bougeoir, visiter le vestibule de gauche.)

EVA, sur le seuil de sa porte et soulevant sa portière.

Je ne dormirai pas tranquille que je ne me sois assurée du départ de notre amoureux!... (Après un regard à toute la pièce.) Personne!... Il est parti. (Respirant.) Allons, M. de Mora m'a tenu parole!... (Elle va pour rentrer chez elle : en ce moment, Rabagas revient, et elle aperçoit d'abord sa lumière.) Une lumière!... Ce serait lui?...

SCÈNE XIV.

RABAGAS, EVA.

Rabagas rentrant par le vestibule, et Eva faisant un pas vers lui, ils se trouvent face à face.

EVA.

Rabagas!

RABAGAS[1].

Madame! (A part.) Diable! elle me gêne.

EVA.

Comment! comment! ici à cette heure?

RABAGAS, sur le même ton.

Comment! comment! vous-même?

EVA.

Je vous croyais parti...

RABAGAS.

Du palais ou du gouvernement?

EVA.

Fi! du palais seulement.

RABAGAS, gaiement, déposant son bougeoir sur la table.

Eh bien! justement je suis ici pour ne sortir ni de l'un ni de l'autre.

EVA.

Ah! ah! que se passe-t-il donc?

RABAGAS.

Ah! Son Altesse pratique l'indépendance du cœur... J'ai reçu tantôt certaine ouverture qui ressemblait furieusement à une porte de sortie... Et, me rappelant nos conventions, madame, j'ai trouvé l'invitation un peu brusque...

1. Eva, Rabagas.

EVA.

Trop brusque, évidemment. (A part.) Car, à part ça...

RABAGAS.

Alors, missess, je puis compter encore sur votre appui?

EVA, assise sur le canapé.

Certes!

RABAGAS.

Maintenon et Louvois, toujours?

EVA.

Toujours!

RABAGAS.

J'en suis ravi, car je vais immédiatement réclamer de cette entente cordiale un petit service.

EVA.

Qui est?

RABAGAS.

De vouloir bien être assez bonne pour rentrer immédiatement dans votre appartement?

EVA.

Et pourquoi?

RABAGAS.

Au point où nous en sommes, je n'ai pas de secrets pour vous... Le prince va sortir incognito.

EVA.

Je le sais!

RABAGAS.

Or, j'ai préparé là, sur son passage, une petite manifestation en ma faveur.

EVA.

Ah!

RABAGAS.

Qui ne permettra plus à Son Altesse de me discuter comme impopulaire.

EVA.

Et c'est pour cela que vous désirez qu'elle sorte?

RABAGAS.

Tout bonnement!

EVA, à part.

Il y a autre chose... (Haut.) Eh bien! mais en quoi ma présence?...

RABAGAS.

Oh! pardon, je ne veux pas être fade, mais il est évident que si Son Altesse vous rencontre!... elle n'aura plus le courage de s'éloigner.

EVA, protestant doucement.

Oh!

RABAGAS, insistant.

Parfaitement!... Et mon petit effet est manqué.

EVA.

C'est que je vais vous dire! Je ne tiens pas beaucoup à ce qu'il sorte, moi!

RABAGAS.

Bah!

EVA.

Non, cette petite promenade nocturne... franchement, cela ne me dit rien de bon!

RABAGAS.

Quelle erreur!... Après dîner!... c'est souverain!...

EVA.

Pas cette nuit.

RABAGAS.

Mais alors?...

EVA.

Alors! je ne serais pas fâchée de le rencontrer, pour l'en dissuader.

RABAGAS.

Ah! madame, vous ne ferez pas cela!

EVA.

Mais si!

RABAGAS.

Mais non, vous me feriez un trop grand tort, et à vous aussi...

EVA.

A moi?

RABAGAS.

Vous êtes intéressée autant que moi à cette petite promenade.

EVA, surprise.

Et en quoi, je vous prie?

RABAGAS.

Mais pensez donc, s'il allait trouver là... (Il désigne la chambre d'Eva.) quelqu'un!...

EVA, vivement.

Chez moi!

RABAGAS.

Dame?

EVA.

Vous êtes fou, monsieur!

RABAGAS, en bon garçon.

Ah! bien, vous ne me traitez pas en allié!... Un peu de confiance, de grâce!... Voyez comment je vous conte mes petites affaires, moi, c'est charmant!

EVA, sèchement.

Trêve de raillerie, s'il vous plaît!... Vous supposez que Son Altesse trouverait chez moi quelqu'un à cette heure?

RABAGAS.

Je suppose?... oh! Dieu non!... J'en suis sûr!

EVA, près d'éclater.

Et d'où vient cette belle certitude?

RABAGAS, *tirant le billet.*

Mais d'un billet, écrit par cette adorable main...

EVA, *saisie.*

Un billet? de moi, à qui?

RABAGAS.

Mais à un bel officier, par exemple.

EVA.

Un officier, nommez-le donc, monsieur, nommez?

RABAGAS.

M. de Mora!

EVA.

André?

RABAGAS.

C'est ça,... André!

EVA.

Et ce billet?

RABAGAS.

Le voici! *(Il lit.)* « Mon ami, qu'est-ce que cette histoire de la nuit dernière? Et cet homme que vous avez blessé!...

EVA, *debout, à elle-même, avec effroi.*

La princesse!

RABAGAS, *continuant à lire en soulignant les mots.*

Venez! cette nuit... à l'heure ordinaire, et si vous êtes de garde au palais... comme je crois, ce sera bien plus commode... »

EVA, *à part.*

Ah! la folle qui écrit!

RABAGAS.

Il est aisé de voir à qui ceci s'adresse... Et comme il n'est pas là!

EVA, *à elle-même, respirant.*

C'est qu'il est parti, heureusement!...

RABAGAS, raillant.

Vous me direz peut-être que c'est l'écriture d'un autre?

EVA, vivement.

Non, non! C'est la mienne!

RABAGAS.

Alors, fermons la parenthèse! — M. de Mora est chez vous...

EVA.

Peut-être. (A part.) Rusons!

RABAGAS.

Sûrement! Donc le prince peut l'y trouver, donc il ne faut pas qu'il nous voie... donc... (Il lui montre la porte de sa chambre en lui faisant le geste de rentrer.)

EVA.

Ah! maudit homme, il nous tient!

RABAGAS, soulevant la portière de la chambre en souriant et lui faisant signe d'entrer.

Allons, allons, missess, allons!...

EVA [1].

Pas encore! Voyons, monsieur Rabagas. (Elle s'assied sur le canapé.) En vrais amis, causons, voulez-vous?...

RABAGAS, redescendant vivement.

Vite!... Car le temps presse...

EVA, lui montrant la place à côté d'elle.

Rendez-moi ce billet, et nous concilierons tout!

RABAGAS, assis à côté d'elle.

Concilions d'abord!...

EVA, très-séduisante.

Vous n'avez pas confiance en moi?

1. Rabagas, Eva.

RABAGAS, protestant.

Oh!... (Lui baisant la main.) Pas du tout!...

EVA.

C'est bien mal, car enfin nous n'avons jamais eu que des rapports...

RABAGAS, même jeu.

Exquis?...

EVA.

Eh bien! alors; un bon mouvement, voyons, rendez-le.

RABAGAS.

C'est que j'ai un mouvement dont je suis si content!... qui est de le garder!

EVA, en chatte.

D'abord, est-il bien vrai... Ce billet?

RABAGAS.

Oh!

EVA.

Je veux dire, n'est-ce pas une copie?

RABAGAS.

C'est l'original!

EVA.

Voyons un peu... que je le relise!

RABAGAS.

Je le sais par cœur... « Mon ami... »

EVA, dépitée, se levant.

Ah!... vous avez tort, monsieur Rabagas, prenez garde vous!...

RABAGAS.

Ah bien! si c'est ça que vous appelez concilier... (Debout.) Voyons, un marché...

EVA.

Un marché!

RABAGAS.

Aidez-moi à faire sortir le prince, et je vous rends le billet!

EVA.

Mais enfin, vous tenez donc bien à ce qu'il sorte?

RABAGAS.

Dame, oui, ma petite représentation...

EVA.

Allons!... Me prenez-vous pour une enfant!... Il y a là-dessous quelque chose!...

RABAGAS.

Quoi?

EVA.

Ah!... Quelque trahison!... Aussi vrai!..

RABAGAS, debout.

Oh! si l'on peut!

EVA.

Et le prince ne sortira pas!... Je vous en réponds!...

RABAGAS.

Et qui l'empêchera?...

EVA.

Moi!

RABAGAS.

Ah! prenez garde à votre tour, madame, c'est la guerre.

EVA.

Je me défends!

RABAGAS.

Qui vous attaque?... Soyez neutre.

EVA, à l'extrême droite.

C'est-à-dire votre complice!... Allons donc!... je reste, je l'avertis et je vous démasque.

RABAGAS.

Vous ne ferez pas cela!

EVA.

Ah!... Eh bien, vous allez voir. (Elle remonte vivement vers la porte du prince.)

RABAGAS, remontant au milieu.

Madame, écoutez bien ceci. Un seul mot... un geste qui retienne ici Son Altesse!... Foi de Rabagas, elle restera pour quelque chose, et certaine visite que je lui conseille de ce côté.

EVA, sur le seuil.

Qu'elle la fasse, monsieur.

RABAGAS.

L'officier sera parti!

EVA, poussant la porte du corridor pour aller chez le prince.

Peut-être!

RABAGAS, vivement, tirant le billet de son gousset.

Possible, mais alors, pour le remplacer!

EVA, s'arrêtant.

Le billet!

RABAGAS, tranquillement.

Voilà tout!

EVA, allant à lui.

Vous aurez l'audace.

RABAGAS, redescendant sur le milieu de la scène.

Oh! sans audace, comme ça, tranquillement.

EVA, effrayée.

C'est une infamie, on n'emploie pas de telles armes contre une femme.

RABAGAS, même jeu.

Avec elles, il n'y a pourtant que celles-là!

EVA.

Une lettre!..., à moi... que vous avez volée!

RABAGAS.

Conquise!

EVA.

Volée!

RABAGAS.

Conquise?... C'est de la politique.

EVA, redescendant.

Le lâche! C'est qu'il le fera!

RABAGAS[1].

Mais voyons. Missess, raisonnons! Sommes-nous ennemis ou alliés; si ennemis, blessure pour blessure! si amis, service pour service... Mystère sur vos fantaisies nocturnes, bon, mais alors, sapristi! passez-moi mes petites promenades...

EVA.

Vos complots!

RABAGAS.

Pour mon ambition, comme vous pour votre amour. A chacun ses petites joies!.. Vous contrariez les miennes et vous voulez que je respecte les vôtres, c'est inique!... Retenir le prince, c'est me ruiner!... Ruine pour ruine... Vous m'empêchez d'être Louvois, je vous défends d'être Maintenon. Et si je sors du palais... De par tous les diables!... Vous en sortirez avec moi,... bras dessus, bras dessous!...

EVA, qui l'a observé tout le temps qu'il a parlé, à elle-même.

Ah! je comprends, un guet-apens!... On l'enlève!

RABAGAS, protestant.

Mais non.

EVA, sans l'écouter.

Si, si, c'est cela!... et rien à dire, rien à faire!... Si!... prévenir le capitaine! (Elle s'élance pour rentrer chez elle.)

1. Rabagas, Eva.

RABAGAS[1], courant vivement devant la porte pour lui barrer le chemin.

Pardon, où allez-vous?

EVA, voulant passer.

Chez moi. Je renonce à lutter. Laissez-moi!

RABAGAS, même jeu.

Oh! mais pardon, pardon! Pas si vite! Du moment qu'il y a une autre porte!

EVA, violemment, même jeu.

Mais je vous dis que je veux sortir! (Elle court à la porte d'entrée.)

RABAGAS, même jeu, lui barrant encore le passage.

Mon Dieu non!

EVA.

Ah! laissez-moi à la fin! ou j'appelle, et je vous fais chasser comme un laquais que vous êtes!...

RABAGAS, souriant.

Soit, mais alors, moi! (Il montre le billet.)

EVA, exaspérée, redescendant.

Oh! cette menace toujours!... et ne pas pouvoir!...

RABAGAS, écoutant vers la droite.

Silence!... On a bougé de ce côté.

EVA.

Le prince?...

RABAGAS.

Oui, chez lui!

EVA, effrayée, montrant la petite porte.

Il va descendre!

RABAGAS.

J'y compte bien! (Il va jusqu'à l'entrée de l'appartement du prince.)

1. Rabagas, Eva.

EVA, désespérée.

Et ne pouvoir l'arrêter, qu'en lui dénonçant sa fille!

RABAGAS.

Il ouvre sa porte... il vient... décidez...

EVA.

Ah! c'est fait!... tant pis... je dis tout! (Elle s'élance au-devant du prince.)

RABAGAS, inquiet.

Madame!

EVA, s'arrêtant court.

Non!

RABAGAS, heureux.

Non!

EVA, avec une joie subite.

Pas d'officier, il ne descendra pas! (On voit le corridor de droite s'éclairer.)

RABAGAS, inquiet.

Que si!

EVA, avec espoir, le regard toujours tourné du côté par où vient le prince.

Non! non! non! il ne descendra pas!

RABAGAS.

Nous verrons bien!

EVA.

De là! (Elle désigne l'entre-deux de sa porte, toujours guettant le prince.)

RABAGAS, soulevant la portière de la porte d'Eva.

Ensemble... Parfait!

EVA, même jeu.

S'il descend, je crie... voilà tout!... J'ai le temps!... (Elle se dérobe doucement dans l'embrasure de la porte.)

RABAGAS, à côté d'elle, sous la portière qui les cache tous deux[1].

C'est charmant, nous avons l'air de deux amoureux!... Faisons-nous la paix? (Il va pour lui baiser la main.)

1. Eva, Rabagas.

EVA, tout contre lui, le toisant après avoir contenu une forte envie de le souffleter.

Imbécile!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, cachés, LE PRINCE, il entre, tenant un bougeoir, en tenue de ville, un manteau sur le bras.

LE PRINCE, regardant sa montre.

Une heure moins le quart, l'escorte doit être en bas! Voyons!... Je n'oublie rien!... Mon manteau!... (Il va à la porte du couloir de sortie, mouvement d'Eva, qui ouvre la bouche pour crier. — Le prince s'arrête, surpris de voir la porte entre-bâillée.) Tiens! ce n'est pas fermé! (Il ouvre la porte toute grande et regarde dans le couloir.)

RABAGAS, bas, empêché de voir par Eva.

Il ouvre?

EVA, de même.

Oui! Ah! mon Dieu! courage! Allons! il le faut!

RABAGAS, de même.

Plaît-il? (Le prince rentre.)

EVA, de même.

Rien. Chut!

LE PRINCE.

Qui diantre a ouvert cette porte?... Et où est l'officier de garde?

RABAGAS, à Eva, même jeu.

Il est rentré?

EVA.

Oui!

LE PRINCE.

Ah! dans cette galerie, endormi sur quelque banquette! je descendrai par là!... (Il prend son manteau, remonte, écarte la portière du fond et sort par la galerie; la draperie reste écartée.)

RABAGAS, qui de sa place continue à ne rien voir.

Il descend?

EVA, à elle-même, prise d'une idée subite, à demi-voix, quittant sa place.

Oui!... oui!... il descend... c'est fait!

RABAGAS, sortant de la cachette [1].

Parti!

EVA, lui désignant la porte du corridor.

Voyez!

RABAGAS, sorti, voyant la porte du couloir toute grande ouverte.

Oui!... (Avec joie.) Victoire!... nous le tenons.

EVA.

Mais ma lettre!

RABAGAS, se dérobant.

Oh! demain!

EVA.

Ah! ma lettre!

RABAGAS, sans l'écouter, s'arrachant à elle.

Vivat! je suis dictateur. (Il s'élance dans le couloir.)

EVA, courant jusqu'à la porte, où elle s'arrête.

Ah! traître! (On entend des trépignements de pieds et un cri étouffé.) Une embuscade!... c'était bien ça... (Fermant la porte.) Ça se passe en famille!... La lettre, nous verrons demain... et cette nuit, pour plus de sûreté... (Elle court à la porte de la princesse, qu'elle ferme à double tour et prend la clef.) à double tour. (Elle redescend vivement pour rentrer chez elle.) Ah!... maintenant, jusqu'à demain, je puis dormir tranquille!...

1. Rabagas, Eva.

ACTE CINQUIÈME

Même décor. — Le matin, au petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, puis EVA.

ANDRÉ, *sur le seuil de la porte d'entrée,*

Carle !... Six heures... Il est temps de partir !... (*Entrant.*) Personne !... Bon ! ce canapé !... Il dort ? (*Il vient jusqu'au canapé qu'il trouve vide.*) Non ! Où ce fou peut-il être encore ? Ah ! l'antichambre du prince !... (*Il va à droite, soulève la portière.*) Carle !... (*Il disparaît en appelant encore.*) Carle !...

EVA, *sortant de chez elle.*

Qu'est-ce donc ? Il m'a semblé qu'on appelait !

ANDRÉ, *reparaissant inquiet.*

Ah ! missess !... Pardon !

EVA.

Et qui cherchez-vous d'un air si inquiet ?

ANDRÉ.

Carle.

EVA.

Carle... Eh bien, il est parti ?

ANDRÉ.

Mais non, madame, non ! Un malheureux billet qu'il a reçu dans la soirée....

EVA

Oui. Mais l'ordre du prince.

ANDRÉ.

Ah! l'ordre! Il m'a bien déclaré qu'il n'obéirait que ce matin. (Mouvement d'Eva.) L'espoir de la voir une dernière fois... il n'a jamais voulu consentir à me céder sa place dans cette chambre!

EVA, effrayée.

Ici! Mais il n'y était pas cette nuit!

ANDRÉ.

Pardonnez-moi! Toute la nuit!

EVA.

Allons, c'est impossible! Je ne l'y ai pas trouvé!...

ANDRÉ.

Parce qu'il était à son rendez-vous!

EVA, frappée.

Ah!... Heureusement que j'ai pris la précaution de fermer... (S'arrêtant.) Grand Dieu, quelle idée!...

ANDRÉ.

Madame!...

EVA.

A quelle heure était-il ici?

ANDRÉ.

A la fermeture des portes, vers onze heures!

EVA.

Vous l'y l'avez vu?

ANDRÉ.

Oui.

EVA.

Et depuis?

ANDRÉ.

Je le cherche partout!

EVA, épouvantée.

Ah! Juste ciel! Aurais-je fait cela?

ANDRÉ.

Quoi donc?

EVA.

Il serait là?

ANDRÉ.

Chez!...

EVA.

A minuit!... J'ai fermé la porte; et voici la clef.

ANDRÉ, effrayé.

Ensemble!

EVA.

Toute la nuit!

ANDRÉ.

Ouvrez, madame, ouvrez vite! Par les fenêtres, en vue de tous! Il ne peut pas s'échapper!

EVA.

Et quand il le pourrait! Ouvrez!... Moi je n'en ai pas la force!... (Elle tombe assise sur le canapé.)

ANDRÉ, prenant la clef.

Donnez!... (Il court à la porte de la princesse.)

EVA.

Dépêchez-vous!... On vient!... (Debout, à demi-voix, avec épouvante.) Le prince!...

ANDRÉ, redescendant.

C'est fait!

EVA.

Ah! Seigneur Dieu!... Pourvu qu'il n'aille pas sortir à présent!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, sortant de chez lui, et surpris de voir Eva.

Comment! déjà réveillée!... (Apercevant André.) Ah!... Et avec monsieur?...

EVA, cherchant à se remettre.

Oui, nous causions là!

LE PRINCE.

Je vois bien! (A part.) Encore ensemble!... Et à cette heure!... (Haut.) Vous semblez bien émue!

EVA.

Oui, tous les événements que monsieur me contait...

LE PRINCE[1], soupçonneux et sévère.

Et comment est-il ici à vous les conter, quand toute sa compagnie est à Menton... où l'on se bat?

EVA.

On se bat?

LE PRINCE.

Sans doute Menton s'est révolté cette nuit! (Avec ironie et colère contenue.) Ce n'est donc pas là ce que vous contait monsieur?

ANDRÉ.

Pardon, monseigneur!... Mais l'affaire n'est pas aussi grave que Votre Altesse le suppose; car parti tout à l'heure avec mes hommes, j'ai reçu contre-ordre de M. de Vintimille à mi-chemin; et je venais en toute hâte en donner avis à Votre Altesse ..

LE PRINCE.

Ah! (Sèchement.) C'est bien, monsieur, je ne vous retiens

1. Eva, le prince, André.

plus! (A part.) Ce trouble!... (Eva regarde à la dérobée la porte du fond. — Même mouvement d'André qui salue, et se retire, ils échangent un coup d'œil anxieux, que le prince surprend à demi.) Ce regard!... (Avec une colère sourde.) On se joue de moi!... (Pris d'une idée subite.) M. de Mora!...

ANDRÉ, s'arrêtant sur le seuil.

Monseigneur!...

LE PRINCE, ne perdant pas de vue Eva [1].

Qui donc était de garde, ici, cette nuit?... (Mouvement d'Eva.) Elle a tressailli!

ANDRÉ, troublé.

Ici, monseigneur!

LE PRINCE, le regardant attentivement.

Oui!...

ANDRÉ.

C'était moi!... monseigneur!...

LE PRINCE, vivement.

Vous!... Ah! c'était vous!... (A part, avec émotion.) C'est clair, maintenant! (Échange de regards entre Eva et André... il dompte son émotion.) Alors, monsieur, daignez m'expliquer comment il se fait que cette nuit, voulant sortir, je ne vous ai point trouvé dans cette chambre?

EVA, découragée, à part.

Bon Dieu!... Autre chose maintenant!...

ANDRÉ, très-mal à l'aise.

Monseigneur,... je ne comprends pas cela!...

LE PRINCE.

Moi non plus, je l'avoue!...

ANDRÉ.

Il faut que l'on n'ait pas su me trouver!

1. André caché au fond, Eva, le prince.

LE PRINCE.

Pardon, c'est moi-même qui ai constaté votre absence!

ANDRÉ.

C'est que!...

LE PRINCE, contenant à peine sa colère.

C'est que?...

ANDRÉ, effrayé et vivement.

Ah!... à minuit, monseigneur, je me souviens à présent!... j'ai entendu quelque bruit de ce côté!... (Il indique la petite porte de droite.) Et je suis allé jusqu'à la petite cour!... Oui, c'est cela!... A minuit précisément!...

LE PRINCE, désignant la porte.

Par là?...

ANDRÉ.

Oui, monseigneur!

LE PRINCE, prêt à éclater.

Et comment cela, n'ayant pas la clef, et la porte étant toujours fermée?... (Eva profite du moment où le prince regarde, en la désignant, la petite porte, pour faire vivement à André un signe de négation.)

ANDRÉ.

Je demande pardon à Votre Altesse,... mais contre l'ordinaire, cette porte était ouverte!

LE PRINCE.

Ouverte!... (Se rappelant.) C'est vrai!... Je m'en suis étonné moi-même!

ANDRÉ.

Il faut donc que Votre Altesse soit venue précisément...

LE PRINCE, sèchement.

C'est assez! monsieur!... (A part.) Ah! je ne saurai rien encore!... mais j'aurai ma preuve, je l'aurai!... (André salue et va pour se retirer et le prince pour rentrer chez lui.)

EVA, avec joie.

Il part!... (Sons de trompettes dehors.)

LE PRINCE, s'arrêtant.

Qu'est-ce que cela?...

ANDRÉ.

Monseigneur,... c'est M. de Vintimille qui rentre avec messieurs les gardes!

LE PRINCE.

Qu'il vienne!... (André sort par la gauche.)

EVA, à elle-même.

Fatalité!... Il ne s'en ira pas!

LE PRINCE, avec ironie.

Vous devriez vous aller reposer, missess!... Il fait à peine jour!... Et toutes ces émotions vous épuisent!...

EVA, souriant.

Il y a de quoi... je vous assure!...

LE PRINCE, à part.

Ah! déloyale créature!... Je te confondrai!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, ANDRÉ, DEUX OFFICIERS, au fond.

LE PRINCE.

Eh bien! capitaine?

LE CAPITAINE.

C'est fini!... monseigneur!... Tout était rentré dans l'ordre avant mon arrivée, et je n'ai pas eu à brûler une amorce!... D'ailleurs le lieutenant a dû...

LE PRINCE.

Oui!... alors les tapageurs?

LE CAPITAINE.

S'ils courent toujours!... Ils avaient un canon; mais au second coup, il a éclaté...

LE PRINCE.

Et l'hôtel de ville?...

LE CAPITAINE.

Enlevé à deux heures du matin!... Et M. le gouverneur délivré!...

LE PRINCE.

Le gouverneur?...

LE CAPITAINE.

Était au pouvoir des rebelles!...

LE PRINCE.

Rabagas!...

LE CAPITAINE.

En personne!... Le colonel a trouvé Son Excellence ficelée sous une table, et nous le ramenons en voiture!

LE PRINCE.

Que me contez-vous là?

LE CAPITAINE.

Ma foi, monseigneur, Son Excellence vous le contera mieux que moi! (Les tambours battent aux champs dehors.) Car la voici!... On bat aux champs!...

LE PRINCE.

Pour Rabagas?...

LE CAPITAINE.

Dame!...

LE PRINCE.

Mais c'est absurde!... Mais qu'ils s'arrêtent!... Arrêtez donc es tambours!... (Un officier sort vivement.)

EVA, à elle-même.

Et il ose encore venir, celui-là?

LE PRINCE.

Mais je ne me débarrasserai donc jamais de ce faquin!... Je le jette à la porte, il rentre par la fenêtre!...

RABAGAS, parlant à la cantonade, dans le vestibule, où on le voit de dos.

Non! mes amis! non!...

LE PRINCE.

Le voilà!...

RABAGAS, de même.

Ne criez pas : Vive Rabagas!...

LE PRINCE.

Mais ils ne crient pas, charlatan!...

RABAGAS, même jeu.

Criez : Vive la prospérité de Monaco!... (Entrant.) C'est la même chose!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RABAGAS[1].

RABAGAS, radieux, du seuil.

Victoire, monseigneur!... Nous triomphons, Votre Altesse et moi, sur toute la ligne!...

LE PRINCE, à lui-même.

Merci du pluriel!...

RABAGAS, sans l'écouter.

Pardonnez, prince, cette émotion!... bien légitime... à un homme qui vient de vous sauver!...

1. André, Eva, Rabagas, le prince

LE PRINCE.

Vous?

RABAGAS.

Au péril de ma vie, tout bonnement!...

EVA, protestant.

Oh!...

RABAGAS, vivement, à demi-voix, passant devant elle.

Alliance et discrétion... ou bien!... (Il lui montre le billet derrière son dos.)

EVA, effrayée.

Ah!...

LE PRINCE.

Mais enfin, monsieur, expliquez-moi!...

RABAGAS.

Un guet-apens! monseigneur! mais le guet-apens le plus habile, le mieux organisé!... Je descends par cette porte pour regagner mon logis!... Trois hommes embusqués sautent sur moi, me prenant pour vous, étouffent mes cris, me bâillonnent, me garrottent et me jettent dans une voiture, qui part comme une flèche!... Crier!... impossible, me débattre.. inutile!... Et je finis par accepter ma torture, avec joie, à la pensée que je la subis pour Votre Altesse!

EVA, modérant son envie d'éclater.

Ah!

RABAGAS, tranquillement, même jeu du billet derrière le dos.

Plaît-il?...

LE PRINCE.

Continuez!...

RABAGAS.

Une heure de ce supplice, et la voiture dévore l'espace! Tout à coup, rumeurs et cris de joie!... « C'est le prince! » Une horde de gens armés entoure la voiture, l'escorte en courant, nous brûlons le pavé. Nous arrivons!... Tout s'arrête!...

C'est la mairie de Menton!... On se jette sur moi, on m'enlève, on me déballe! Stupeur et déception. « Rabagas! » Je veux m'expliquer. Fureur! On me reficelle et l'on me jette sous une table!... Le nouveau gouvernement installé par Camerlin, dans une chambre *verte,* veut justifier l'erreur et me délivrer! « Trahison! » Un autre gouvernement s'improvise, Vuillard en tête, coffre le premier dans sa chambre *verte,* s'installe dans une chambre *jaune,* décrète, légifère, vocifère... tandis que Pétrowlski se promène en bottes neuves sur ma table, qui grince et gémit!... mais pas tant que moi!... A deux heures moins le quart! grande poussée! un troisième gouvernement, fondé par Chaffiou, entre par la fenêtre, s'installe dans une chambre *rouge,* et met sous clef le gouvernement *jaune* qui tient toujours captif le gouvernement *vert!* Mais à deux heures le gouvernement *vert* s'évade par la cheminée, rentre par la cave, et supprime le gouvernement *rouge* qui redescend par la fenêtre, en cédant sa place au gouvernement *jaune* épouvanté, qui se réfugie sur les toits!!!... Vuillard arrête Camerlin, qui arrête Pétrowlski, qui arrête Chaffiou... qui les arrête tous!!!... Trompettes! Les gendarmes!... Sauve qui peut!... La table s'écroule! Je fuis et j'arrive!!!... évadé de trois révolutions légitimes, en faveur de trois gouvernements de leur choix!... qui ont duré chacun un quart d'heure.

LE PRINCE.

Vous m'en voyez ravi! (A part.) Je les tiens! (Haut. — Aux officiers.) Sortez, messieurs! (A André.) Restez. Mais, si je vous comprends bien, monsieur Rabagas, c'est par ce couloir que vous êtes sorti?...

RABAGAS.

Et qu'on m'a enlevé, oui, monseigneur!

LE PRINCE.

Malgré l'officier de garde? (Mouvement d'André et d'Eva.)

RABAGAS, à part, regardant André.

Ah! ah! (Haut.) Ma foi, monseigneur, je ne l'ai pas vu, cet officier-là!

LE PRINCE.

Mais si, dans la cour!

RABAGAS.

Du tout!... Sans ça!...

LE PRINCE[1], se tournant vers André.

Alors monsieur va nous expliquer pourquoi il n'est pas venu à votre aide!

RABAGAS, à part, en regardant Eva.

Vengé!!..

ANDRÉ, troublé.

Monseigneur, je ne puis que répéter ce que j'ai dit.., je me suis éloigné un instant!...

LE PRINCE.

De ce côté!... C'est acquis!... Donc merveilleusement placé pour tout voir.

ANDRÉ.

Je n'ai rien vu!...

LE PRINCE.

Ou rien voulu voir!...

ANDRÉ.

Votre Altesse ne peut pas supposer que de parti pris?...

LE PRINCE, regardant Eva.

Qui sait!... La peur!... (Mouvement d'André.)

EVA.

Monseigneur!... (Toutes les fois qu'Eva prend la parole, Rabagas joue avec le billet.)

LE PRINCE.

Oh! pardon, madame... monsieur est assez grand pour

1. André, Eva, le prince, Rabagas.

répondre seul [1]... Qu'il me dise comment un tel acte a pu s'accomplir sous ses yeux, sans qu'il ait rien fait pour s'y opposer!

ANDRÉ.

Si j'avais vu... certainement!

LE PRINCE.

Mais enfin, monsieur, vous ne pouvez pas ne pas avoir vu!...

ANDRÉ.

J'étais!...

LE PRINCE, à lui-même, avec colère.

Chez elle, misérable... avoue-le donc!...

ANDRÉ.

J'étais endormi... peut-être!

LE PRINCE.

Ah! vous avez le sommeil dur!... un homme qu'on enlève... qui se débat!...

EVA, à part.

Quel supplice!...

LE PRINCE, à part.

Elle avouera!...

ANDRÉ.

Je n'ai pourtant pas d'autre explication!...

LE PRINCE.

J'en ai une, moi!... c'est que vous étiez le complice de ces hommes!...

ANDRÉ.

Leur complice!...

LE PRINCE, regardant toujours Eva.

Sans doute, si vous étiez là!...

ANDRÉ, perdant la tête.

Mais Votre Altesse ne peut pas!... Elle sait qui je suis!...

1. André, le prince, Eva, Rabagas.

LE PRINCE, ne perdant pas de vue Eva.

Un homme à mettre aux fers à l'instant!... (A part.) Mais elle ne parlera donc pas!...

ANDRÉ, perdant la tête.

Monseigneur... je... !

LE PRINCE, brutalement.

C'est jugé!... (Appelant.) Capitaine!... (Le capitaine reparaît sur le seuil.)

EVA, effrayée.

Monseigneur!... monsieur n'est pas coupable!.. Il n'était pas où vous croyez... Il était!...

LE PRINCE.

Il était?...

EVA, avec effort, à lui, à demi-voix.

Chez moi!...

LE PRINCE.

Allons donc!... (A elle, à demi-voix.) Oui, chez vous!... oui, chez vous, cette nuit, comme la nuit dernière!... mais j'en ai voulu l'aveu de votre propre bouche!... et voilà, femme indigne que vous êtes, comment vous vous jouez de mon amour!... sous mon toit!... à ma porte!...

EVA.

Mais je suis libre!... et!...

LE PRINCE.

Oh! sans doute, et je ne puis rien sur vous!... mais sur votre amant!... c'est autre chose!...

EVA, effrayée.

Monseigneur!...

RABAGAS, bas, séparé d'elle par la table.

Voilà ce que c'est que de m'avoir joué! (Eva le regarde, il détourne les yeux.)

LE PRINCE, à André.

Vous êtes soldat, monsieur! Et que vous ayez quitté votre

poste pour une cause ou pour une autre, c'est tout un! Vous savez ce qui vous attend!

ANDRÉ.

Oui, monseigneur!...

LE PRINCE.

Capitaine!

LE CAPITAINE[1].

Pardon! mais que Votre Altesse me permette! Il y a erreur!

LE PRINCE.

Erreur!

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas monsieur qui était de garde ici cette nuit! c'est le chevalier!

LE PRINCE, *frappé.*

Carle!

EVA, *à part.*

Grand Dieu!

ANDRÉ, *vivement.*

Du tout!... c'est moi!

LE CAPITAINE, *le regardant sévèrement.*

C'est le chevalier!

LE PRINCE, *très-pâle.*

Ah!

EVA, *vivement, à Rabagas.*

La lettre ou je dis tout!

RABAGAS, *hésitant.*

Mais!...

EVA, *la lui arrachant.*

Mais donnez donc!...

1. André, le capitaine, le prince, Eva, Rabagas.

LE PRINCE, qui a surpris le mouvement, à part.

Une lettre!... et Carle ici... la nuit!... Mais que se passe-t-il?... et que me cache-t-on? (A Rabagas.) Laissez-nous, monsieur. Je vous prie, laissez-nous! (Rabagas s'incline, et sort par la droite. — Haut, au capitaine.) Le chevalier! Tout de suite!...

ANDRÉ, vivement.

Monseigneur, il est parti!

LE PRINCE, surpris de son empressement.

Ah!... (A part.) Encore un mensonge!

ANDRÉ.

Et c'est pour cela que j'ai pris sa place!

LE CAPITAINE.

Mais du tout, monsieur, puisque vous étiez chez vous, au boute-selle, pour partir avec moi!

LE PRINCE.

Chez lui!... (A Eva.) Mais alors, il n'était donc pas où vous dites, madame?

EVA, vivement.

Si!... avant!

LE PRINCE, la regardant fixement.

Vous êtes bien pressée de me le faire croire!...

EVA, troublée.

La vérité m'oblige...

LE PRINCE.

La vérité!... Et qui la dit ici la vérité?... A chaque mot!.. je vous prends tous deux en flagrant délit d'imposture!... (Mouvement d'Eva. — Avec violence.) Oui, d'imposture!... Et je vous vois plus âpres à vous accuser que d'autres à se défendre!... Dans quel but?... Pourquoi?... (Avec violence.) La vérité, enfin!... j'exige la vérité!...

EVA, à part effrayée, gagnant la gauche.

Ah! mon Dieu!...

LE PRINCE[1].

D'abord!... Cette lettre, que vous avez arrachée à monsieur!...

EVA.

Moi?

LE PRINCE.

Vous la tenez là!... Et je la veux!...

EVA.

Mais cette lettre est de moi!

LE PRINCE.

Vraiment!

EVA.

Écrite à monsieur!

LE PRINCE.

Ah!... Eh bien, tant mieux alors!... Voyons-la!...

EVA.

De quel droit?... J'écris ce qui me convient, et je n'en dois la confidence à personne.

LE PRINCE.

Bah!... Des paroles d'amour!... Et après votre aveu!...

EVA.

Après comme avant!... Il ne me plaît pas à moi, qu'on la lise!

LE PRINCE.

Prenez garde, madame!... Je m'efforce d'être calme, vous le voyez. (Très-ému, jusqu'aux larmes.) Votre intention peut être bonne, mais vous vous trompez!... je vous assure!... Plutôt toutes les vérités!... que cet horrible doute... où vous me laissez!... Je vous en conjure!... Soyez généreuse et bonne!... Donnez-moi cette lettre!...

EVA.

Je ne puis pas!

1. André, le capitaine; plus haut, Eva, le prince.

LE PRINCE.

Alors!... elle n'est pas de vous!... je l'aurais déjà!...

EVA.

Et de qui donc serait-elle?

LE PRINCE, *regardant la porte de sa fille.*

Ah! de qui?

EVA, *vivement.*

Elle est de moi! je le jure!

LE PRINCE.

Alors donnez-la!

EVA.

Non!

LE PRINCE, *dont la colère va croissant.*

Mais, malheureuse!... je la lis, cette lettre!... je la lis dans vos refus même!... un rendez-vous nocturne, n'est-ce pas?...

EVA, *inquiète.*

Peut-être!...

LE PRINCE.

Pour l'officier de garde ici, cette nuit!

EVA, *vivement.*

Pour monsieur!

LE PRINCE.

Ou pour Carle!

EVA.

Oh!...

LE PRINCE, *hors de lui.*

La lettre!... je la veux maintenant!... je la veux!... entendez-vous?... Je la veux!...

EVA.

Oserez-vous bien!...

LE PRINCE.

Tout!...

EVA.

Monseigneur!...

LE PRINCE, hors de lui.

Ah!... malheureuse que vous êtes!... vous savez tout ce que je redoute!... et vous vous armez de votre faiblesse de femme pour me broyer le cœur!

EVA.

Monseigneur!...

LE PRINCE.

Mais si je ne puis rien sur vous... j'ai là, pour vous atteindre, celui qui se fait votre complice!... un homme, lui, et coupable, ne le fût-il que de ruse et de mensonge!... et si vous êtes sans pitié pour moi!... je serai implacable pour lui... une dernière fois, la lettre!

EVA.

Jamais!

LE PRINCE.

Capitaine!... emmenez monsieur, et devant toute la compagnie, dégradez-le pour désertion!

EVA.

Oh!

LE PRINCE, à Eva.

La lettre!... (Silence.) Non!... (Au capitaine.) Brisez-lui son épée! Arrachez-lui ses épaulettes et l'en souffletez!

EVA.

Oh! c'est une lâcheté, cela!

LE PRINCE.

La lettre!

EVA, après avoir fait le mouvement de la donner.

Non! non!

LE PRINCE.

Et cela fait! douze hommes!...

EVA.

Monseigneur!... grâce!...

LE PRINCE.

Mais la lettre! La lettre donc!... Malheureuse femme! Ou sa mort!

EVA, tendant la lettre et la retirant avec désespoir.

Non! non!

LE PRINCE, au capitaine.

Allez!

EVA, même jeu.

Non! Il le faut bien! Ah! mon Dieu! mon Dieu! (Pleurant.) Je ne peux plus!... (Elle tend la lettre.)

LE PRINCE, s'en emparant.

Enfin!

EVA, tombant assise épuisée et sanglotant.

Ah!... c'est horrible ce que vous faites là! C'est horrible!

LE PRINCE, après avoir lu.

Ma fille! Oui! ma fille! Et ils sont là!...

ANDRÉ et LE CAPITAINE, se jetant au-devant de lui.

Monseigneur!

LE PRINCE, se dégageant.

Laissez-moi! (Il va pour s'élancer vers la porte qui s'ouvre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GABRIELLE.

GABRIELLE, sur le seuil de la porte, inquiète.

Ah! mon Dieu! quel bruit!

LE PRINCE, la saisissant violemment par la main et l'entraînant sur la scène.

Oui, oui, venez ici!...

GABRIELLE, effrayée de son regard.

Mon père!... (Le prince lui met la lettre sous les yeux.) Ma lettre!

LE PRINCE.

Oui, votre lettre!... oui!

GABRIELLE.

Ah! mon père, pardonnez-moi!... Laissez-moi vous dire...

LE PRINCE, la rejetant. — Elle va tomber dans les bras d'Eva.

Vous ma fille!... Non! vous n'êtes plus ma fille!... Et quant au misérable à qui vous écrivez!... (Il va pour entrer chez elle.)

GABRIELLE, pleurant dans les bras d'Eva.

Hélas!... il est parti!...

LE PRINCE.

Parti!

EVA et ANDRÉ, stupéfaits.

Parti!...

GABRIELLE.

Malgré moi!... Il a entendu l'appel du départ, et il m'a quittée!... (Pleurant.) Et je n'ai pas pu le retenir... moi... par ces barreaux!... (Mouvement.)

EVA.

Ces barreaux!...

LE PRINCE, saisi.

Hein!... Il était?...

GABRIELLE, d'une voix entrecoupée par les pleurs.

Dans le jardin... oui... comme les autres fois!...

LE PRINCE.

Et vous?...

GABRIELLE, de même.

A la fenêtre de mon oratoire!...

LE PRINCE, tremblant de joie.

Avec des grilles!... (Il fait le geste. L'émotion l'empêche d'achever.)

GABRIELLE, *fondant en larmes.*

Oui!.. Ah!... c'est bien mal!... (*Eva la console.*)

LE PRINCE, *rassuré.*

Des grilles... entre... Ah! comme ça!... Ah! mais, comme ça!... Ah! Dieu!... La petite malheureuse, qui ne peut pas le dire plus tôt!...

EVA, *à Gabrielle, la jetant dans ses bras.*

Dans ses bras, vite!

LE PRINCE, *la recevant dans ses bras.*

Oui! oui!... Ah! comme ça! Ah! j'ai une envie de pleurer!

EVA.

Les nerfs! Faites, faites!

LE PRINCE.

Ah! missess! Pardonnez-moi!.. Et lui! qui se laisse!... (*Serrant la main d'André.*) Ah! vous êtes un brave garçon, vous! Quel brave garçon! (*Cris dehors. — Trompettes.*)

LE CAPITAINE.

Monseigneur! Voici le reste de nos troupes qui rentre. Et le chevalier Carle en tête! qui est entré le premier à l'hôtel de ville! le revolver au poing!

GABRIELLE.

Ah! mon Carle!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CARLE, RABAGAS, FLAVARENS, OFFICIERS.

LE PRINCE.

Entrez, messieurs, entrez! (*Sévèrement. — A Carle.*) Avancez, monsieur! Voilà donc comme vous désertez votre poste, la nuit?

CARLE, intimidé.

Monseigneur!

LE PRINCE, sévèrement.

Quand l'amour nous rend capable d'une telle conduite, monsieur!... (Changeant de ton.) On se marie!... Embrasse donc ta femme... gamin!...

CARLE, courant à Gabrielle.

Ah! monseigneur!...

RABAGAS, à lui-même.

Sapristi! mais moi! si tout s'éclaircit.

LE PRINCE, à Eva, à part.

Aussi bien je n'ai pas mieux à faire, n'est-ce pas?... Seulement je nage en pleine démocratie!

EVA, de même.

La bonne... celle-là!

LE PRINCE.

Vous croyez donc, missess, que cette mésalliance?...

EVA, de même.

Excellente!

LE PRINCE.

Alors, pendant que j'y suis, si nous en faisions une autre?...

EVA.

Y pensez-vous!... faire de moi une princesse!...

LE PRINCE, lui mettant Gabrielle dans les bras.

Non!... une mère!

GABRIELLE, à Eva.

Oh! oui, oui!...

EVA.

Allons!... Pour elle!... Et pour moi!... aussi!...

LE PRINCE.

Et pour moi!...

GABRIELLE, à Eva.

Ah! quel bonheur!...

LE PRINCE, haut.

Eh bien! monsieur Rabagas!... Vous le voyez!... Tout est fini!... Ici, et au dehors!...

RABAGAS.

Oui, monseigneur... oui. (A part.) De l'aplomb! (Haut.) Nous fermons l'ère des révolutions!...

EVA.

Et avec un bon petit décret que monsieur Rabagas va nous signer de sa propre main [1].

LE PRINCE, surpris, la regardant.

Un décret?...

RABAGAS, prenant la plume et s'installant pour écrire.

Tout de suite!

EVA.

Toute personne ayant pris part au complot de cette nuit sera condamnée à une prison perpétuelle.

LE PRINCE, à part.

Ah! ah!... je comprends!...

EVA.

Écrivez, monsieur Rabagas!

LE PRINCE.

Écrivez!...

RABAGAS, entouré de tous, qui le regardent d'un air railleur.

Monseigneur!... cette rigueur!... attacher mon nom à une

1 Carle, Gabrielle, le prince, Eva, Rabagas.

mesure aussi cruelle!... moi!... (Eva le regarde en souriant : piteusement.) j'aimerais mieux donner ma démission!...

LE PRINCE, vivement.

Nous l'acceptons!...

RABAGAS, debout, jetant la plume avec colère.

Battu!... Oh! les femmes!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BRICOLI, LE COLONEL. Ils entrent ensemble, se tenant tous deux par le collet.

BRICOLI.

Marchez!...

LE COLONEL.

Avançons!..

LE PRINCE.

Qu'est ceci?

LE COLONEL.

Bricoli, monseigneur, que j'ai arrêté pour cris séditieux!...

BRICOLI.

Du tout, c'est moi qui l'arrête pour le même chef!...

LE COLONEL.

Il crie : « A bas Rabagas! »

BRICOLI.

Il crie : « Vive Rabagas! »

LE PRINCE.

Messieurs, lâchez-vous!... ce n'est plus ni vive Rabagas, ni à bas Rabagas!... c'est... (Saluant ironiquement Rabagas.) bonsoir, monsieur Rabagas!... (Tout le monde forme une espèce de couloir, jusqu'à la porte, pour laisser sortir Rabagas.)

RABAGAS.

Allons!... je m'expatrie!... et je vais dans le seul pays où l'on apprécie les gens de ma trempe.

LE PRINCE.

Où donc?

RABAGAS.

En France!... (Il sort en faisant un grand salut qu'on lui rend ironiquement.)

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1185]

NOS INTIMES!

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 16 novembre 1861.

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes! comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières Armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose.
Bataille d'amour, opéra-comique en trois actes.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
Don Quichotte, comédie en trois actes et huit tableaux, en prose.
Le Capitaine Henriot, opéra-comique en trois actes.
Les Vieux Garçons, comédie en cinq actes, en prose.
La Famille Benoiton, comédie en cinq actes, en prose.
Maison neuve, comédie en cinq actes, en prose.
Nos bons Villageois, comédie en cinq actes, en prose.
Les Pommes du voisin, comédie en trois actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET

NOS

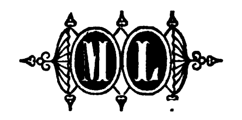
INTIMES!

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

VICTORIEN SARDOU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés

PERSONNAGES

THOLOSAN..........................	MM. FÉLIX.
MARÉCAT..........................	NUMA.
CAUSSADE..........................	PARADE.
MAURICE..........................	FRÉDÉRIC FEBVRE.
VIGNEUX..........................	MUNIÉ.
ABDALLAH..........................	P. BOISSELOT.
LANCELOT..........................	CHAUMONT.
DE LA RICHAUDIÈRE..............	BASTIEN.
LAURENT..........................	RICQUIER.
UN JARDINIER......................	ROGER.
CÉCILE..........................	Mmes FARGUEIL.
BENJAMINE..........................	B. PIERSON.
MADAME VIGNEUX................	DUPLESSIS.
RAPHAEL..........................	LÉONIE LEBLANC.
JENNY..........................	PAURELLE.

La scène est à Ville-d'Avray, dans la propriété de Caussade.

Pour les renseignements relatifs à la distribution des rôles et à la mise en scène, s'adresser à M. H. LEFÈVRE, régisseur général du théâtre du Vaudeville.

NOS INTIMES!

ACTE PREMIER

Une serre treillagée dont le fond est ouvert sur un jardin. — A gauche, 1er plan, l'extérieur de la maison, porte et perron; dans le coin à gauche, un guéridon sur lequel se trouve un verre d'eau complet, avec couteau, citron, etc. — Au fond, des pots de fleurs. — A droite, sur le devant de la scène, un canapé de jardin, une chaise, une table sur laquelle se trouvent une corbeille à ouvrage et un volume relié. — 2e plan, une console sur laquelle sont un chapeau de paille et un éventail.

SCÈNE PREMIÈRE

BENJAMINE, JENNY *.

(Elles arrosent toutes deux des cactus.)

BENJAMINE.

J'espère que maman ne dira pas qu'on néglige ses cactus!

JENNY.

C'est bien biscornu tout de même ces plantes-là! Dire qu'il y en a comme ça dans toutes les maisons de campagne de Ville-d'Avray!... Est-ce que vous trouvez ça joli, vous, mademoiselle?

BENJAMINE.

Pas trop! Mais maman les aime, cela lui rappelle son pays! Elle les a vues hier au bas de la terrasse et a demandé pourquoi elles n'étaient pas dans la serre. Avant déjeuner, j'ai fait

* Benjamine, Jenny.

tout monter par le jardinier, et, pendant qu'elle s'habille, nous aurons le temps de tout arroser pour lui faire la surprise.

JENNY.

Comme c'est drôle!

BENJAMINE.

Qu'est-ce qui est drôle, Jenny?

JENNY.

De vous entendre parler comme ça de madame!

BENJAMINE.

De maman?

(Elle passe à droite.)

JENNY.

C'est qu'elle n'est pas votre maman, comme vous dites... elle n'est que votre belle-mère!...

BENJAMINE.

C'est vrai; mais j'étais si jeune quand ma pauvre maman est morte... et puis, qu'est-ce que cela fait qu'elle soit ma belle-mère, si elle est aussi ma bonne mère? Quand papa arriva d'Alger, où il était allé refaire sa fortune, et quand il vint me chercher au couvent des Oiseaux, où j'étais depuis son départ, à la vue de cette belle dame, qu'il avait épousée là-bas et qui lui donnait le bras, mon cœur se serra et je fondis en larmes! Mais elle m'attira si doucement, en m'appelant sa fille, que je lui sautai au cou et je l'embrassai comme si je n'avais fait que cela toute ma vie... et, depuis ce temps-là, ce qui m'arrive est bien singulier, va!... Autrefois, quand je pensais à ma première maman, je la voyais tout de suite devant moi avec ses yeux bleus et ses grandes boucles blondes; maintenant, c'est la figure de ma seconde maman qui vient à sa place, si bien qu'avec le temps, il me semble qu'elles ne font qu'une toutes les deux, et que c'est toujours la même qui était partie et qui est revenue.

JENNY.

Ah! vous pouvez bien vous figurer cela, mademoiselle; mais elle, je vous réponds bien que non!

(Elle remonte avec l'arrosoir.)

BENJAMINE.

Pourquoi?

JENNY.

Parce que cela lui ferait dix ans de plus, donc! Une grande

fille comme vous !... Savez-vous que ça la chasserait un peu loin ; et madame, qui a des prétentions...

BENJAMINE.

Elle est si charmante !

JENNY.

Dame ! les créoles !... car c'est une créole, n'est-ce pas, mademoiselle ?

BENJAMINE.

Oui.

JENNY.

Laurent m'a conté cela. Il paraît qu'on était joliment riche, mademoiselle, dans cette maison-là ; mais les procès mangeaient tout, si bien qu'à la fin, madame vivait bien pauvrement avec sa mère, quand elle fut demandée en mariage par votre papa, qui avait fait fortune, et qu'elle épousa... par dévouement pour sa mère... (A part.) J'en ferais bien autant !

BENJAMINE.

Avoue qu'elle était faite pour la richesse, Jenny!... Quelle grâce !... quel goût !...

JENNY, déposant son arrosoir et descendant en scène.

Oh ! oui. Seulement, depuis quelques jours, je lui trouve des manières très-drôles !

BENJAMINE.

A maman?

JENNY.

Mais oui, mademoiselle!... Elle me donne un ordre, et, cinq minutes après, c'est tout le contraire !... Elle m'appelle : j'accours, et elle me regarde d'un air tout étonné !... Les trois quarts de la journée, elle reste dans un fauteuil à rêvasser les yeux fermés, et quand elle se lève, c'est pour courir comme si le feu était à la maison !... Si une femme de chambre comme moi avait des lubies pareilles, on appellerait ça des turlutaines !...

BENJAMINE.

Papa est toute la journée occupé à son jardin; elle s'ennuie ici.

JENNY.

J'ai fini d'arroser, mademoiselle,

BENJAMINE. (Elle remonte vers le fond et regarde la campagne.)

Alors, reposons-nous. Quelle belle journée de printemps ! Regarde donc la pelouse au soleil et le bois des *Fausses-Reposes*

tout là-bas.... Comme il fait bon vivre par un temps pareil! Est-ce que tu ne trouves pas que cela grise?

JENNY, avec malice.

Il faut bien que cela grise, mademoiselle, car vous parlez du bois qui est à droite, et vous regardez la maison de M. Tholosan, le médecin, qui est à gauche!

BENJAMINE, un peu troublée.

Moi?

JENNY.

Dame!

BENJAMINE.

C'est que je trouve qu'il tarde bien à venir aujourd'hui. (se reprenant.) Je dis cela, tu comprends, à cause de notre convalescent.

JENNY, rangeant le canapé, la chaise, etc.

Oh! je comprends bien!... Mais soyez tranquille pour le convalescent, mademoiselle. Madame a soin de lui : voilà une bonne idée qu'il a eue là, ce M. Maurice, de tomber malade chez nous!

BENJAMINE.

Pauvre jeune homme! Le mal l'a pris si subitement! Papa l'avait amené de force à Ville-d'Avray pour lui faire voir sa nouvelle campagne et pour le distraire, car il paraît que M. Maurice avait de grands chagrins. Et, comme il se levait de table après dîner, voilà qu'il devient pâle tout à coup et qu'il tombe évanoui. On cherche le médecin... personne!... Enfin, papa se rappelle qu'il y a ici, à deux pas, un grand ami de M. Maurice, le docteur Tholosan, un médecin homœopathe...

JENNY, avec intention.

Un jeune homme charmant!

BENJAMINE.

Oui... et qui n'exerce la médecine qu'en amateur. Il court, le ramène, et voilà M. Maurice au lit, avec une fièvre!...

JENNY.

Allons, ça n'a pas été bien grave, mademoiselle.

BENJAMINE.

Parce que M. Tholosan était là; autrement...

JENNY.

Voici madame!

BENJAMINE.

Maman!... Tu vas voir comme elle sera contente de trouver là tous ses cactus. Je vais lui ménager le coup d'œil.

(Elle se place de manière à couvrir les cactus.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES, CÉCILE*.

CÉCILE, entrant par le fond, sa tapisserie à la main.

Tiens! un arrosoir!... Qu'est-ce que tu arroses?

BENJAMINE.

Tout cela!

CÉCILE, jetant un coup d'œil aux cactus.

Des chardons?

BENJAMINE.

Comment; des chardons!... Ce sont les cactus que tu voulais voir sur ta terrasse.

CÉCILE.

Oh! les monstres! sont-ils laids!

BENJAMINE, déconcertée.

Et moi qui les arrose depuis ce matin pour te faire plaisir!

CÉCILE.

Pour moi, pauvre mignonne! Venez ici qu'on vous embrasse. (L'embrassant.) Vous êtes bien jolie, ce matin, et l'on vous aime bien. M. Maurice n'est pas là?

BENJAMINE.

Je crois qu'il est avec papa.

CÉCILE.

(A demi-voix.) A bêcher?... (Haut.) Jenny, allez donc voir si M. Maurice est chez lui!

(Elle va près de la table.)

JENNY.

Voilà une commission que je commence à connaître!

(Elle entre dans la maison.)

* Benjamine, Cécile, Jenny au fond.

SCÈNE III

CÉCILE, BENJAMINE*.

CÉCILE, s'asseyant sur le canapé.

Ah! Dieu! quelle chaleur! On n'a de cœur à rien!

BENJAMINE, un peu railleuse.

Ah! ah! les voilà donc revenues les fameuses pantoufles de l'été dernier, pour papa!

CÉCILE.

Mauvaise petite langue! C'est une façon de dire que je suis une paresseuse, hein?

BENJAMINE, passant derrière elle pour venir s'asseoir sur le canapé.

Ah! pour t'y remettre, il faut que tu t'ennuies bien ici!

CÉCILE, à demi-voix.

Ici ou ailleurs! (Haut.) Tu t'amuses donc, toi?**

BENJAMINE, assise sur le tabouret comme une enfant.

Mais oui!

CÉCILE.

Heureuse créature, va! Si tes oiseaux se portent bien et si tes fleurs sont en boutons, te voilà joyeuse pour toute la journée! Ah! la belle chose que tes dix-huit ans!... Moi aussi, j'avais un jardin qui me semblait grand comme le monde, et j'arrosais mes fleurs en causant avec elles.... Et quel travail dans ma jeune tête!... quelles fantaisies!... quels rêves dorés pour l'avenir!... quels voyages dans le pays des chimères... (à elle-même) jusqu'à l'arrivée... où il n'y a plus à s'occuper que des bagages....

BENJAMINE.

Tu dis?

CÉCILE, revenant à sa tapisserie.

Rien, ma mignonne! je suis une folle, va!

BENJAMINE.

Ta, ta... tu détournes la conversation. Tu crois donc que je m'ennuierai plus tard?

* Benjamine, Cécile.
** Cécile, Benjamine.

CÉCILE.

J'espère bien que non, pauvre enfant!

BENJAMINE, insistant.

Quand je serai mariée?

CÉCILE.

Cela dépend!

BENJAMINE.

De qui?

CÉCILE.

Eh bien, de ton... de tôn caractère... Qu'est-ce que tu me fais dire là, donc?

BENJAMINE, se levant et passant à gauche.

Ah! si ce n'est que le caractère, je suis tranquille... Avec moi, pourvu qu'il fasse beau, et qu'il y ait du soleil... Mais regarde donc ce soleil!...

CÉCILE.

Pour ce que j'en fais!

BENJAMINE.

Veux-tu venir te promener dans le bois? Il est si joli!... Il est tout vert!

CÉCILE.

Il est trop vert!

BENJAMINE.

Eh bien, aux étangs! Veux-tu?

CÉCILE.

De l'eau qui dort!

BENJAMINE.

Alors, lisons!... Tiens! voici un livre de papa!... (Elle prend le livre qui est sur la table.) *Les Mariages de...*

CÉCILE, vivement.

Oh! non, pas de mariages!

BENJAMINE.

Mais sais-tu que tu n'es pas facile à distraire, petite maman, quand tu t'ennuies? Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui? (Se rapprochant d'elle.) Qu'est-ce qu'il te manque?

CÉCILE.

Ce qu'il me manque!... Ah! ce qu'il me manque!... (Changeant de ton et attirant à elle la corbeille à ouvrage.) C'est la laine bleue, tiens, pour finir les pantoufles de ton papa.

BENJAMINE.

Ah! le voilà!

CÉCILE.

Maurice?

BENJAMINE.

Non... papa!

(Elle court au-devant de lui.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CAUSSADE*.

CAUSSADE, en tenue de campagne, avec un chapeau de jardinier; il porte d'une main un râteau, de l'autre une souche de dahlia.

Bonjour, fillette. (Il l'embrasse.) Voilà le jardinier galant!

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! comme vous êtes fait!

CAUSSADE, se regardant avec complaisance.

Comme tous les Parisiens pendant l'été.

(Il va déposer son râteau au fond du théâtre, à gauche.)

CÉCILE.

Vous êtes affreux!

CAUSSADE, galement.

Oh! ma bonne amie, un agriculteur ne peut pas s'arrêter à de mesquines considérations de toilette. (Il redescend.) Le moment est solennel! Les campagnes manquent de bras! La terre nourrice voit ses enfants déserter le labeur des champs pour l'industrie forcenée de la capitale! C'est aux Parisiens à corriger le mal, et à profiter de la belle saison pour reboiser les forêts, dessécher les marais, fertiliser les landes, et retremper la nature dans leur sein, en se retrempant eux-mêmes dans le sein de la nature**.

(Il achève son discours, appuyé sur la table et penché vers Cécile.)

CÉCILE, souriant.

Je ne sais pas où vous vous êtes trempé, mais vous exhalez des parfums...

* Benjamine, Caussade, Cécile.

** Benjamine, Caussade, Cécile assise.

BENJAMINE.

Ah! oui, papa.

CAUSSADE, avec complaisance.

C'est le fumier! Tu t'y feras, c'est sain!... c'est sain!... Ce sera bien autre chose quand je vais engraisser mes bêtes et concourir avec elles.

BENJAMINE.

Tu viens donc de planter quelque chose?

CAUSSADE.

Oui, d'abord des piéges pour attraper une misérable bête que je soupçonne d'être un renard, et qui depuis hier ravage le poulailler... et puis trois cents pieds-d'alouette (à Cécile) que tu désirais pour bordure au parterre... et je te prie de croire qu'en plein soleil...

CÉCILE.

Des pieds-d'alouette! J'aurais mieux aimé du réséda.

CAUSSADE, déconcerté.

Ah!

BENJAMINE, à Caussade.

Voilà comme nous sommes, ce matin.

CAUSSADE.

Sapristi! Moi qui croyais... Enfin, j'arracherai les trois cents pieds-d'alouette et je planterai trois cents pieds de réséda, mais tâchons de nous entendre!... (Apercevant le cactus.) Tiens! mon cactus est là!

(Il remonte et prend la fleur.)

BENJAMINE*.

Qu'est-ce que tu appelles ton cactus?

CAUSSADE.

Celui-ci. (Vivement.) Ne touche pas!

BENJAMINE.

Ça pique?

CAUSSADE.

Ça pique... et puis c'est précieux. (Il descend en le tenant à la main avec solennité.) Ceci, chère enfant, te représente le cactus *Cécilia*, une espèce nouvelle, unique, créée par ton père, et à laquelle j'ai donné par galanterie le nom de ta maman.

(Il pose la fleur sur la table, devant Cécile.)

* Caussade, Benjamine, Cécile..

CÉCILE.

Mon nom à cela!... Mais je vous le défends; c'est très-laid!...

CAUSSADE*.

Oh! c'est très-laid! mais c'est ce qui en fait la beauté! Figurez-vous bien qu'il n'y a pas encore dans le commerce un cactus dont la laideur approche de celle-là! Regardez-moi ça de profil!...

BENJAMINE.

Oh! c'est horrible!

CAUSSADE, avec satisfaction.

C'est monstrueux!... Et la fleur! Tu verras la fleur, demain, quand elle s'ouvrira... une heureuse combinaison de l'entonnoir et de l'artichaut. Mon voisin, M. Courtenot, va crever de dépit!

(Il remet la fleur à Benjamine.)

BENJAMINE.

Ah! il produit aussi des...

(Elle va reporter la fleur au fond.)

CAUSSADE.

Ah! oui, mais... moins réussi que cela; ce qui a provoqué entre nous quelques discussions, puis de l'aigreur, et enfin une véritable discorde. Nous ne nous parlons plus, et il n'est pas de pierre ou de détritus végétal qu'il ne jette dans mon jardin, par-dessus la haie qui nous sépare. Tout à l'heure encore, cette souche de dahlia, que je lui ai renvoyée, qu'il m'a renvoyée et que je lui renverrai.... Mais avant, je voulais consulter l'ami Maurice pour savoir si j'étais dans mon droit.... Où donc est-il?

CÉCILE, qui s'est levée aux derniers mots.

Mais je n'en sais rien; je le croyais avec vous!

CAUSSADE.

Mais non!... Ah! mon Dieu! vous le laissez sortir par ce grand soleil?...

CÉCILE.

Mais c'est vous qui le laissez sortir!

CAUSSADE, agité.

Un convalescent!... Un garçon qui n'a pas plus de raison!.. Un véritable enfant!... (Appelant.) Maurice!...

* Benjamine, Caussade, Cécile.

JENNY, *sur le seuil.*

Il n'est plus dans la maison, monsieur!

(Elle rentre.)

CAUSSADE.

Là! je suis sûr qu'il n'a pas seulement pris de chapeau de paille!

BENJAMINE.

Mais, mon Dieu! quand il se promènerait un peu au soleil!

(Cécile remonte un peu, en jetant un coup d'œil vers le jardin.)

CAUSSADE.

M. Tholosan l'a défendu!

BENJAMINE.

Au contraire, papa, il l'a recommandé!

CAUSSADE.

Ah! belle garantie! ce docteur, il est fou!

BENJAMINE.

Comment, il est fou?

CAUSSADE.

Mais certainement. Avec sa manie de regarder le crâne des gens et de deviner leur caractère à la grosseur de leur nez!... Et sa théorie des hommes qui ont commencé par être des légumes et puis des bêtes!... et puis un homœopathe! Un homme qui ne saigne pas et ne purge pas, est-ce que c'est un médecin, ça?

BENJAMINE.

Pourtant, papa, le docteur...

CAUSSADE, *se retournant.*

Eh! là! petite fille! vous prenez bien chaudement la défense de ce médecin!... Et, à ce propos, je le soupçonne fort de faire ici plus de visites pour vous que pour son malade!... et de couver quelque demande en mariage... (mouvement de Benjamine) qui sera mal accueillie, je vous le déclare; car, d'abord, ce docteur n'est pas mon ami!...

(Cécile, qui est remontée au fond, redescend par la gauche et se retrouve en scène à ce dernier mot.)

BENJAMINE*.

Pourtant, papa, je vous assure...

CAUSSADE.

Ensuite, il me déplaît, et enfin, il a quinze ans de plus que toi!...

* Cécile, Benjamine, Caussade.

BENJAMINE.

Mais, papa, tu as vingt ans de plus que petite maman, toi !...

(Cécile lui prend la main et cherche à lui imposer silence.)

CAUSSADE.

Oh! mais moi, c'est différent!... c'est tout à fait différent... parce que moi... je... encore... Tu ne peux pas comprendre cela..

BENJAMINE.

Mais, petit papa!...

(Même jeu de Cécile.)

CAUSSADE, apercevant le chapeau de paille de Maurice sur la console.

Tiens!... Bon!... Dire que voilà son chapeau de paille, et qu'il n'a pas songé... Méchant gamin!... il va attraper un coup de soleil!... (Il prend le chapeau et remonte.) Et puis, enfin, je n'en veux pas, de ce docteur, parce que... parce que je n'en veux pas... Voilà une raison!... (Criant.) Eh! Maurice!... Maurice!...

(Il sort en courant.)

SCÈNE V

BENJAMINE, CÉCILE*.

CÉCILE.

Ton père a raison, chère petite; tu as l'air d'une enfant à côté de M. Tholosan!

BENJAMINE.

Mais, petite maman, qu'est-ce que cela fait, si je suis heureuse!

CÉCILE.

Tu ne seras pas heureuse, crois-moi!

BENJAMINE.

Mais, pourtant, si je l'aime bien!...

CÉCILE.

Tu t'apercevrais bien vite que tu ne l'aimes pas assez!

BENJAMINE.

Mais enfin... papa... est-ce que tu ne l'aimes pas, toi?...

* Cécile, Benjamine.

CÉCILE.

Moi?... Quelle question?... Vous êtes une enfant... On ne peut pas raisonner avec vous.

BENJAMINE, à part.

C'est égal! je ne me tiens pas pour battue!... (Haut.) Ah! le voilà, cette fois!

CÉCILE, vivement.

Maurice?

BENJAMINE.

Oui, maman.

CÉCILE.

Pauvre jeune homme! Je suis sûre qu'il n'a pas la force de se traîner!

BENJAMINE.

Mais non!... il marche très-bien!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTES, MAURICE*.

MAURICE. Il fume un cigare et lance la fumée d'un air de parfaite béatitude.

Bou... ou... ouf!...

CÉCILE, surprise.

Comment! il fume!...

MAURICE, l'apercevant.

Aïe!...

BENJAMINE.

Comment! vous fumez, monsieur?

MAURICE, embarrassé.

Pardon... En effet, oui, je crois que je fume.

CÉCILE.

Mais oui.

MAURICE.

C'est un petit essai, madame, pour voir si je suis encore malade!

CÉCILE.

Un essai?

* Cécile, Maurice, Benjamine.

MAURICE.

Mon Dieu oui, madame... La fumée de tabac est généralement insupportable aux malades. J'ai voulu voir si je fumerais avec plaisir.

BENJAMINE et CÉCILE.

Eh bien?

MAURICE.

Eh bien, je fume avec plaisir!

CÉCILE.

Un cigare! passe encore, monsieur... mais sortir par ce soleil...

MAURICE.

Vous avez raison, madame, je n'aurais pas dû vous quitter!

(Il descend et passe à droite, puis il jette son cigare.)

BENJAMINE *.

Et papa qui court après lui dans le parc!

(Elle remonte.)

CÉCILE, à Maurice.

Voyez comme vous êtes rouge!... Ah! je vais vous gronder, moi, monsieur Maurice!... Asseyez-vous!

(Maurice s'assied sur le canapé.)

BENJAMINE, redescendant.

Pauvre papa! Il fait si chaud!...

CÉCILE, croyant qu'elle parle de Maurice.

C'est ce que je dis : Il fait si chaud!... Je suis sûre que vous avez soif!

MAURICE.

Oui, madame, en effet...

CÉCILE.

Benjamine, donne-moi... là, sur le guéridon...

BENJAMINE.

Oui, maman!

(Maurice fait le geste de se lever.)

CÉCILE.

Non! non! ne bougez pas... Mais je vous défends de boire tout de suite, par exemple!... Je vais préparer tout!

BENJAMINE, lui donnant le plateau.

Maman, si on prévenait papa que M. Maurice est retrouvé?

* Cécile, Benjamine au fond, Maurice près du canapé.

CÉCILE, portant le plateau sur la table.

Pourquoi faire? ils n'ont rien à se dire... (A Maurice.) Vous n'avez rien à lui dire, n'est-ce pas?

MAURICE.

Absolument rien!...

CÉCILE, à Benjamine.

Tu vois bien!...

BENJAMINE.

Ah! je croyais... Alors, je vais à mon piano!

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE VII

CÉCILE, MAURICE*.

CÉCILE.

Comment vous trouvez-vous?...

MAURICE.

Un peu fatigué!...

CÉCILE, passant entre la table et le canapé et poussant le tabouret sous les pieds de Maurice.

Mettez le tabouret sous vos pieds...

MAURICE.

De grâce, madame!...

CÉCILE.

Allons, allons! vous n'êtes pas ici pour faire vos volontés!...

MAURICE.

Ah! madame, comment vous exprimer ma reconnaissance pour les soins adorables dont vous m'entourez!...

CÉCILE. (Elle met du sucre dans le verre.)

Oh! ne parlons pas de cela!

MAURICE.

Parlons-en toujours, au contraire! Quelle prévoyance délicate!... Ah! c'est bien vous qui m'avez guéri!...

CÉCILE.

Avec le médecin!

* Cécile, Maurice.

MAURICE.

Non, madame, non! le médecin n'y est pour rien... c'est votre douce influence qui m'a sauvé... C'est ce magnétisme si doux de la femme, qui nous enveloppe comme une caresse et qui rafraîchit notre front brûlant mieux que ne le ferait un ange gardien en agitant ses ailes!... (Cécile va chercher le citron qui est resté sur le guéridon, et revient à la table où elle verse de l'eau dans le verre.) Ah! madame, languissant, épuisé par la fièvre, les yeux fermés, je vous entendais aller et venir comme dans un rêve et parler bas, sans autre bruit que le son de la cuillère dans la tasse ou le frôlement léger de votre robe... et j'écoutais, ravi!... Vous me disiez si doucement... « Êtes-vous mieux?... Voulez-vous boire?... » Et je me soulevais pour boire, non pas cette liqueur insipide que votre main me versait, mais le son de votre voix, mais vos regards, mais votre souffle... et, avec lui, la santé, l'espérance et la vie!...

CÉCILE, remuant avec la cuillère le sucre qui fond.

Allons! allons! vous êtes un enfant!... Êtes-vous mieux?...

MAURICE s'éventant avec son mouchoir.

Oui, madame, un peu mieux!...

CÉCILE.

Vous avez encore bien chaud!... Voulez-vous un éventail?... (Elle repose le verre sur la table et va à la console en passant derrière le canapé.) Voyez pourtant comme vous êtes imprudent!... Si vous aviez une rechute!...

MAURICE.

Ah! plût à Dieu!...

CÉCILE, prenant l'éventail.

Comment! plût à Dieu!

MAURICE.

Car je serais encore votre malade, et je les retrouverais, ces souffrances que vous changiez en bonheur... Et je la bénirais de son retour, cette maladie qui s'éloigne, hélas, et qui emporte avec elle tant de douceurs!...

CÉCILE, redescendant à lui *.

Mais, mais, mais, mais qu'est-ce que c'est que cela; mais voulez-vous bien ne pas dire des folies pareilles!...

MAURICE.

Ah! ne défendez pas à celui que vous avez sauvé la seule

* Maurice, Cécile.

joie qui lui reste aujourd'hui... la reconnaissance, cette douce religion du cœur !...

(Cécile lui tend l'éventail qu'il prend, et ils restent un moment à le tenir tous deux.)

CÉCILE.

Mais, avec vous, ce n'est plus de la religion, c'est du fanatisme !

MAURICE, prenant l'éventail, en glissant sa main de façon à effleurer celle de Cécile.

Qu'importe !...

CÉCILE, retirant sa main.

Vous avez encore un peu de fièvre !

MAURICE.

Peut-être !...

CÉCILE.

Oh ! certainement !... je le vois bien... Un peu d'agitation encore !

(Elle revient à la table.)

MAURICE*.

Toujours !

CÉCILE.

C'est votre faute !

MAURICE.

Ma faute ?...

CÉCILE, rapprochant la table du guéridon.

Assurément ! Deviez-vous fumer et marcher ainsi ?... Il vous faut du repos, du calme, et vous vous passionnez... Ah ! je comprends que vous soyez tombé malade de chagrin !...

MAURICE.

Vous savez ?...

CÉCILE, achevant de faire la limonade et coupant le citron.

Oh ! fort peu ! M. Caussade est très-discret ! Mais j'ai entendu parler de rupture, je crois... d'amour malheureux... contrarié ! — Enfin, quelque chose comme cela, n'est-ce pas ? Je ne sais déjà plus ! (Elle presse le citron.) — Avez-vous assez de citron ?...

MAURICE.

Oui, madame ! Vous disiez qu'un amour ?...

CÉCILE, sans le regarder.

Ah ! mais, pardon, c'est mon mari qui disait cela, ce n'est pas moi !...

* Cécile, Maurice.

MAURICE.

Eh! bien oui, madame, j'ai aimé.

CÉCILE, vivement.

Mais, je ne vous le demande pas.

(Elle pose le verre devant Maurice et reprend sa tapisserie.)

MAURICE.

J'ai aimé, aimé comme un fou! Et ce que j'ai souffert, madame... Non! il n'est pas de paroles humaines pour l'exprimer... Adorer une créature indigne, vulgaire, absurde! Lui sacrifier devoirs, famille, fortune... (Cécile s'assied sur la chaise à gauche du guéridon.) Et jamais une pensée qui fût l'écho de la mienne... jamais ce doux accord, cette harmonie, cette poésie, cette fusion des âmes, qui est tout l'amour, vous le savez, et sans lequel l'amour n'est pas possible!

CÉCILE.

C'est bien vrai!

MAURICE, vivement.

N'est-ce pas, madame?

CÉCILE, un peu troublée.

Du moins... on le dit! Je n'en sais rien!

MAURICE, s'accoudant sur le guéridon et la regardant, doucement.

Rien! En êtes-vous bien sûre?

CÉCILE.

Ah! mais vous êtes dangereux, monsieur, vous donnez un tour aux paroles qu'on laisse échapper...

MAURICE, sans la regarder, et jouant avec l'éventail.

C'est qu'il est bien difficile, madame, de ne pas faire certaines comparaisons, entre vous... et lui... Vous savez de qui je veux parler?

CÉCILE.

Mon mari. — Eh bien, n'est-ce pas le meilleur des hommes, le plus dévoué, le plus affectueux, le plus estimable...

MAURICE, vivement.

Oh! madame, estimable! A qui le dites-vous? Je suis ici pour faire son éloge, moi, son ami!... (Doucement et avec une certaine hésitation.) Mais l'amitié me fait justement un devoir de regretter que son intelligence ne soit pas toujours à la hauteur de son cœur... pour vous comprendre.

CÉCILE.

Il est si bon!

MAURICE, *vivement.*

Oh! excellent! (*Même jeu.*) ... mais un peu prosaïque... peut-être!...

CÉCILE.

Peut-être!

MAURICE, *un peu railleur.*

Voyons, entre nous... il ne faut pas lui demander le sens de tout ce qui est délicat, artistique... et fin!

CÉCILE, *souriant.*

Oh! jamais! mais il est si bon!...

MAURICE.

Oui, madame... mais la bonté... la bonté!...

CÉCILE.

Oh! assez d'éloges!... C'est vous qu'il faut plaindre! Heureusement, vous êtes jeune et vous vous consolerez bien vite!

MAURICE.

Seul, sans ami qui me soutienne, qui me raisonne, qui m'encourage?

CÉCILE.

Eh bien, et mon mari?

MAURICE, *avec plus de chaleur.*

Eh! madame, vous le savez bien, il est de ces blessures pour qui la main d'un homme est trop lourde... il faut les soins légers et délicats de la femme... Il n'est que votre amitié qui puisse faire oublier votre amour!... Je n'ai plus de mère!... je n'ai pas de sœur!... c'est une amie qu'il me faudrait!... ou plutôt, à un pauvre malade tel que moi... une sœur de charité... comme vous!

CÉCILE.

Comme moi!...

MAURICE, *accoudé sur la table et les mains jointes.*

Ah! si j'osais vous supplier d'être cette fée, cet ange, et pour tout dire en un mot, cette amie que je rêve...

CÉCILE.

Mais une femme, je ne sais pas trop...

MAURICE, *vivement.*

Ce n'est qu'une lettre de plus, madame... Et d'ailleurs, avez-vous le droit de refuser ce titre que vous avez si bien justifié? car vous m'avez accueilli en *amie*, soigné en *amie*, sauvé en *amie!* Ah! vous le voyez bien... j'ai le droit de vous le donner,

ce nom qui m'est si doux à prononcer... et qui ne peut pas vous sembler bien cruel à entendre!

CÉCILE.

Je ne dis pas... certainement... Vous consoler! Vous faire de la morale comme une grande sœur, à condition que vous écouterez comme un petit enfant!... Et, à force de bons soins, guérir cette maladie de l'âme comme nous avons guéri l'autre... c'est une bonne action...

MAURICE.

Certes!

CÉCILE.

Et comme cela!... je ne vois pas... je ne crois pas... car enfin, ce n'est que de l'amitié, n'est-ce pas? une amitié vraie...

MAURICE.

Une...

CÉCILE, se levant, et lui tendant la main à l'anglaise.

Une amitié de garçon!...

MAURICE.

Et il n'y a rien là qu'on ne puisse avouer.

CÉCILE, vivement.

Seulement nous n'en dirons rien: le monde est si méchant!

(Elle pose sa tapisserie dans la corbeille.)

MAURICE.

Rien! Et ce sera délicieux! Nous aurons nos secrets! un secret à nous deux; nous aurons nos petits mystères... nos regards et jusqu'à nos rendez-vous... comme en amour...

CÉCILE, retirant sa main.

Oh!

MAURICE, vivement.

Oh! nous pouvons bien en parler... nous en sommes si loin!

CÉCILE, après une certaine hésitation, lui tendant la main.

C'est vrai, nous en sommes si loin!

LAURENT, dans la coulisse.

M. Maurice est au salon.

THOLOSAN, de même.

Bien! bien!

MAURICE, à part.

On vient! diable! (Il s'écarte vivement de Cécile.) Ah!

CÉCILE.

Qu'avez-vous ?

MAURICE, *faisant semblant de s'évanouir.*

Je ne sais... le bonheur, la joie...

(*Il retombe sur le canapé.*)

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu ! il s'évanouit !... Jenny ! quelqu'un !

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, THOLOSAN *.

THOLOSAN, *entrant par le fond.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

CÉCILE

Ah ! docteur !... accourez ! je ne sais ce qu'il vient de lui prendre tout à coup !

THOLOSAN.

Ah ! ah ! il est évanoui, le gaillard !

(*Maurice soupire.*)

CÉCILE, *inquiète.*

Vous l'entendez ?...

THOLOSAN, *écrivant sur une feuille de son carnet et déchirant la feuille.*

Parfaitement ! Voulez-vous avoir la complaisance d'envoyer chez moi et de faire remettre ceci à mon domestique, qui donnera un petit flacon en échange.

CÉCILE, *très-troublée et très-émue.*

Oui... docteur... tout de suite... C'est la chaleur, voyez-vous !...

THOLOSAN, *sérieusement.*

C'est la chaleur ! — Un petit flacon blanc !...

CÉCILE.

Oui, docteur ! Ah ! mon Dieu, c'est bien singulier... nous causions là bien tranquillement, et tout à coup !... Mais ce ne sera rien, n'est-ce pas ?

* Cécile, Tholosan, Maurice.

THOLOSAN.

Non, madame... Sur mon bureau!...

CÉCILE.

Et la surprise! l'étonnement! je suis toute émue! C'est bien naturel, n'est-ce pas?

THOLOSAN.

C'est bien naturel!...

CÉCILE.

Oh! certainement!... Je reviens tout de suite!

(Elle sort par la maison.)

SCÈNE IX

MAURICE, THOLOSAN *,

THOLOSAN, prenant le verre de limonade.

Maintenant, fais-moi le plaisir d'ouvrir immédiatement l'œil droit... (Il boit la limonade.) Et puis l'œil gauche!... (Il boit.) Et en avant, marche!...

MAURICE, ouvrant les yeux.

Tholosan, je t'assure!...

THOLOSAN, passant derrière le canapé.

Ou je vais te tirer les oreilles!

MAURICE, sautant debout.

Hé!

THOLOSAN, vidant le verre.

Voilà le mouvement demandé!...

MAURICE.

Docteur satanique, va!... Il n'y a pas de plaisir à être malade avec lui!... C'était pourtant une vraie défaillance... parole d'honneur!... (Tholosan, sans répondre, met son pince-nez et le regarde attentivement.) Le soleil!... le printemps!... quand on relève, comme moi, de maladie... Eh! bien, quoi... quand tu me regarderas!... je ne sors peut-être pas de maladie?

THOLOSAN, même jeu.

Si!... si!...

(Il continue à déguster la limonade.)

* Tholosan, Maurice.

MAURICE.

Et d'une maladie causée par un désespoir d'amour. (Tholosan continue à le regarder.) Témoin ce frisson mortel qui me prenait tous les deux jours à midi... et qui ne s'apaisait qu'à cinq heures, l'heure de mes rendez-vous!... La fièvre du souvenir, du regret, de l'amour!...

THOLOSAN.

Oui... la fièvre des marais!

MAURICE.

Hein?

THOLOSAN.

Je dis la fièvre des marais!

MAURICE.

Des marais! Une affection de l'âme causée par une trahison!

THOLOSAN.

Une fièvre quarte de l'espèce la plus bénigne, contractée sur la Marne, en pêchant à la ligne!

MAURICE.

Par exemple!

THOLOSAN.

Voilà ton cas!...

MAURICE *.

Va-t'en au diable!...

(Il passe à gauche.)

THOLOSAN, venant à lui, et lui tapant sur l'épaule.

Mon petit Maurice, tu es bien gentil, bien gentil, bien gentil... mais tu as un défaut, mon fils... C'est de prendre le docteur Tholosan pour une bête!... Je ne suis pas une bête!... J'ai été une bête autrefois, dans une vie antérieure... comme tous les hommes!

MAURICE.

Ah! voilà le dada!...

THOLOSAN.

Mais cette existence, que je n'aime pas d'ailleurs à me rappeler, n'a laissé aucune trace en mon individu présent, et je te défie de déclarer à la seule inspection de mon crâne quelle espèce d'animal j'ai pu être.

MAURICE.

Oh! je ne sais pas ce que tu étais autrefois... mais aujourd'hui...

* Maurice, Tholosan.

THOLOSAN, lui prenant la tête et le faisant tourner de profil.

Tandis qu'il me suffit de mesurer d'un coup d'œil exercé ce cerveau arrondi au vertex, et développé outre mesure à l'occiput, cet œil vif et rond, et ce nez fortement soudé au visage par l'expansion des narines pour discerner, dans ton humanité présente, tous les caractères de ton animalité passée.

MAURICE.

Ah! parbleu! je ne serais pas fâché de savoir ce que j'étais!...

THOLOSAN.

Sois heureux! Tu étais pierrot!

MAURICE.

Oiseau!

THOLOSAN, insistant.

Pierrot!... C'est-à-dire animal gourmand, spirituel, effronté hardi, pillard et lascif!...

MAURICE.

Merci!

THOLOSAN, répétant et appuyant.

Et lascif!

MAURICE.

J'ai bien entendu!

THOLOSAN.

Au demeurant, le meilleur fils du monde... n'était son odieuse manie de se faufiler toujours dans le nid des autres

(Il désigne le plafond avec sa canne.)

MAURICE.

Tholosan!

THOLOSAN.

Ah!... Tu vois, l'instinct, tu te reconnais!

MAURICE *.

Je ne sais ce que tu veux dire avec ton pierrot.

THOLOSAN, tranquillement.

C'est que tu n'observes pas les oiseaux, mon fils... Mais sans aller bien loin, tourne les yeux vers cette maison; je suis sûr qu'en cherchant bien, tu trouverais sous ce toit un nid d'hirondelles dans lequel s'est glissé un pierrot voyageur. C'était le soir, un soir d'orage. Le pauvre diable était mourant et traînait de l'aile. Le ménage lui fit bon accueil, place à la table,

* Tholosan, Maurice.

place au logis... à lui le plus fin duvet et le grain le plus délicat; et tandis que le mâle hospitalier court les champs, mon pierrot convalescent, gros et gras, raconte à la dame du lieu ses tribulations et ses amertumes... La dame a bon cœur!... elle s'apitoie... Il pleure, le traître!... et tendrement, de sa patte mignonne, elle essuie ses yeux... les larmes redoublent... elle les essuie du bout de l'aile... Il s'évanouit!... Que faire? Il va mourir... Elle a tendu la patte, elle a tendu l'aile... elle tend le bec!... Et le mari revient quand elle s'est bien assurée de l'efficacité du remède!

MAURICE, qui l'a écouté, le dos tourné, appuyé contre le canapé, se retournant.

Ah! çà, tu te moques de moi! Que veux-tu dire?

THOLOSAN, appuyé sur le canapé de l'autre côté.

Je ne veux rien dire... Tu vois... je dis!

MAURICE.

Et où prends-tu tout ce que tu me contes-là! Où l'as-tu vu?

THOLOSAN, frappant sur la carafe avec sa canne.

Où? Dans cette carafe!... Adorable privilége de la femme!... Elle ne sait rien faire indifféremment! Il faut qu'elle se révèle dans la boisson qu'elle prépare!... ou dans la paire de pantoufles qu'elle brode! (Il prend la tapisserie de Cécile.) As-tu jamais considéré d'un œil philosophe les pantoufles d'un mari brodées par sa femme? As-tu médité sur la façon dont la laine bleue, la laine rouge, la laine jaune s'y croisent et s'y entre-croisent en dessins extravagants, en bourrelets grincheux, en zig-zags rageurs, avec des bouts de laine qui passent, qui percent et qui piquent!... Tandis que les pantoufles de l'autre!... Ah! quelles nuances, monsieur!... quel moelleux!... quelle caresse au pied!... Et cette limonade!... pour le pierrot!... (Il boit.) Quel velouté!... Est-ce amoureusement sucré!... Pas un pepin de citron au fond du verre!... Demande à Caussade combien de fois il a failli s'étrangler avec la sienne!

MAURICE, remontant et redescendant à gauche.

Oui! oui! je connais bien ton jeu : tu plaides le faux pour savoir le vrai; mais tu ne sauras rien!... Car il n'y a rien!

THOLOSAN *.

Il y a tout! car tu te fâches!

MAURICE.

Eh! bien, oui, je me fâche! car ce ne sont pas les attentions

* Maurice, Tholosan.

plus ou moins grandes que l'on peut avoir ici pour moi qui t'ont mis en tête ces folles visions!... Quelqu'un a parlé... d'elle et de moi... et je veux savoir qui!

THOLOSAN.

Qui? parbleu!... Elle!...

MAURICE.

Elle?...

THOLOSAN.

Et toi!

MAURICE.

Moi... je t'ai dit?...

THOLOSAN.

Mais voilà un quart d'heure que tu bavardes, maladroit, et que ta discrétion m'apprend tout ce que je voulais savoir! Ah! cela t'étonne, et tu ne t'en doutais pas! C'est qu'il y a trois sortes de confesseurs, mon bon: le prêtre, le juge d'instruction et le médecin! Le prêtre ne sait jamais tout, précisément parce qu'on lui dit tout, et qu'il y a une façon de dire les choses qui les réduit, les réduit, les réduit!... Le juge d'instruction en sait un peu plus, lui; car on lui ment, et il n'a qu'à prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui dit pour deviner tout ce qu'on ne lui dit pas. Quant au médecin, mon fils... il entre, tire sa montre, vous fait tirer la langue, et vous tape dans le dos, en vous parlant névralgie, gastralgie, etc... A quoi vous répondrez, sans vous en douter, fatigue, ennui, misère, débauche! Et quand il remet sa montre au gousset, il sait tout, car vous n'avez rien voulu dire, et, ne voulant rien dire, vous n'avez pris le soin de rien cacher!

MAURICE, railleur.

Oui-dà!

THOLOSAN.

Et maintenant, veux-tu que je lui tâte le pouls à votre fièvre, et que je te dise où vous en êtes?

MAURICE, de même.

Oui... Où en sommes-nous, sorcier?

THOLOSAN.

A la troisième période!

MAURICE.

Déjà ?

THOLOSAN.

Déjà ! *Première période* ou *période sympathique*. Regards doux et bienveillants, recherche réciproque et instinctive, serrements de mains légèrement prolongés, à la température ordinaire. Cet état s'est manifesté, lundi soir, en déchiffrant tous deux une romance, et a duré jusqu'à mercredi matin, où vous êtes entrés dans la *seconde période* ou *période magnétique*. Regards plus profonds, avec un certain vague dans la prunelle ! Attitudes penchées ! Apparitions de rougeurs ! Serrements de mains humides, à température de serre chaude, brusquement interrompus par la façon dont la dame retire ses doigts, comme au contact d'une pile électrique ! Cet état nouveau s'est prolongé de mercredi à samedi matin, qui est aujourd'hui, où, à la faveur de cette limonade, vous êtes entrés dans la *troisième période* ou *période angélique*, caractérisée par les frissons, les pamoisons fausses ou vraies, les tendances aériennes... Serments solennels de s'en tenir à l'affection pure et désintéressée des anges... « Je serai votre sœur ? — Oui ! — Vous serez mon frère ? —Oui !... » — L'abus des mots : *Ami !... Amitié !... Amical !...* dont on exploite le radical... en attendant qu'on change la terminaison. Le tout accompagné de regards qui n'en finissent plus et de serrements de main à température d'œuf à la coque... et devant se prolonger en moyenne jusqu'à demain soir, où vous entrerez dans la *période philosophico-sensuelle* et *gaillardo-mystique*, en regardant les étoiles au ciel et les petits poissons rouges dans le bassin... Est-ce ça ?

MAURICE.

Tu es le diable, toi !

THOLOSAN.

Le diable, c'est toi, séducteur de femmes mariées ! Je t'ai connu dans le paradis terrestre. En ce temps-là, tu étais serpent, et tu cueillais des pommes avec madame Caussade, qui était blonde... et moi, j'étais moustique et je piquais le nez de Caussade qui ronflait ! Il n'y a que lui qui ne soit pas changé ! Il ronfle toujours, l'animal !

SCÈNE X

LES MÊMES, CÉCILE *.

(Elle arrive un flacon à la main.)

CÉCILE, un peu essoufflée.

Enfin! Ah! me voilà, docteur!

MAURICE.

Quoi, madame, c'est vous?

CÉCILE.

Oui, j'y suis allée moi-même... Ces domestiques sont si maladroits!... Est-ce bien cela?

THOLOSAN, prenant le flacon.

Parfaitement!

(Benjamine sort de la maison.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, BENJAMINE.

MAURICE.

Ah! madame, que de remercîments!...

(Il va pour baiser la main de Cécile, qui l'arrête.)

THOLOSAN, à part.

Mais c'est déjà de la quatrième période, ça!... On ne peut plus les suivre! (Haut et vivement.) De l'eau, s'il vous plaît, de l'eau!...

(Il va à la table et prépare le médicament.)

BENJAMINE, qui a tourné le canapé, tandis que Maurice et Cécile se parlent tout bas à part.

Ne demandez pas ma main aujourd'hui! Papa dirait non! *

* Maurice, Cécile, Tholosan.

** Cécile, Maurice, Tholosan, Benjamine.

THOLOSAN, à demi-voix.

Papa dirait non?...

BENJAMINE, de même.

Et maman aussi!

THOLOSAN, de même.

Et maman aussi! Parce que?...

BENJAMINE, vivement.

Parce que papa dit que vous n'êtes pas son ami!

THOLOSAN.

Ah! je ne suis pas... (A lui-même, désignant Maurice et faisant le geste d'envoyer un baiser.) Charmant! (A Benjamine.) Mais nous verrons bien! je suis entêté...

BENJAMINE.

Moi aussi!

CÉCILE, se retournant.

Vous dites, docteur?...

THOLOSAN, versant de l'eau dans la cuillère et de là dans le verre.

Pardon, madame... je compte!

BENJAMINE, mystérieusement.

Chut!... Il compte!

(Maurice, Benjamine et Cécile entourent Tholosan et le regardent en silence.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CAUSSADE.

CAUSSADE, entrant par le fond, rouge et essoufflé.

J'ai beau courir! Je ne peux pas mettre la main... (Apercevant Maurice.) Tiens! le voilà!

MAURICE, lui faisant signe de se taire.

Chut!

CAUSSADE.

Hein? (A Maurice.) Comment! tu es là... et tu me laisses...

(Maurice remonte et passe à droite.)

CÉCILE, montrant Tholosan.

Chut! Il compte!

CAUSSADE *.

Il compte... quoi?

THOLOSAN, versant des globules dans le verre.

Là! une cuillerée tout de suite, et d'heure en heure!

CÉCILE, prenant le verre.

Oui, docteur!

THOLOSAN, bas à Maurice.

De l'eau claire, misérable!... C'est tout ce qu'il te faut!

MAURICE, riant.

Tes globules! Oui!

(Il remonte. — Cécile, Benjamine et lui sont au milieu du théâtre pendant ce qui suit. — Cécile remuant le médicament.)

CAUSSADE, prenant Tholosan à part, à droite de la scène.

Docteur, comment le trouvez-vous?

THOLOSAN.

Un peu agité.

CAUSSADE.

N'est-ce pas?

THOLOSAN.

Oui, de la surexcitation! Des idées bizarres... biscornues!

CAUSSADE.

Ah!

THOLOSAN.

Oui!... Vous devriez lui faire faire de grandes courses à pied!

CAUSSADE.

De grandes courses!

THOLOSAN.

Très-loin, très-loin.... Cela lui ferait du bien à la tête, et..... à vous aussi!...

CAUSSADE.

Ah! oui...

THOLOSAN.

Et surtout ne le laissez jamais seul ici. Jamais seul!

CAUSSADE.

Oh! soyez tranquille, docteur..... Il est toujours avec ma femme!

* Caussade, Cécile, Benjamine, Tholosan, Maurice.

THOLOSAN.

Ah! très-bien! (Il serre la main de Caussade.) Me voilà parfaitement tranquille!

(Il va prendre sa canne et son chapeau.)

CAUSSADE, à lui-même.

Il m'inquiète, ce médecin!... Si je le retenais à dîner..., on l'aurait sous la main en cas d'accident.

THOLOSAN, saluant madame Caussade.

Madame...

CAUSSADE.

Comment! comment, monsieur Tholosan; mais vous ne vous en allez pas? Vous nous restez à dîner, j'espère!

(Tholosan le regarde d'un air étonné.)

THOLOSAN, très-surpris.

Pardonnez-moi, cher monsieur, mais...

BENJAMINE, passant derrière lui, et tout bas.

Acceptez donc!

CAUSSADE.

Oh! vous ne pouvez pas me refuser cela, docteur!

THOLOSAN, après un petit coup d'œil à Benjamine, qui lui fait signe de rester.

Alors, j'accepte.

BENJAMINE, à part.

Enfin!...

(Elle rentre dans la maison, où elle reporte le médicament.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins BENJAMINE **.

CAUSSADE, à Tholosan, qui redescend.

J'attends justement quelqu'un ce soir!

CÉCILE.

Vous attendez quelqu'un?

CAUSSADE.

C'est-à-dire j'attends et je n'attends pas... (Cécile remonte à gauche; Maurice, qui est resté à droite, prend un journal, et remonte de façon à rejoindre Cécile sans

* Caussade, Cécile, Benjamine, Tholosan, Maurice.
** Cécile, Caussade, Tholosan, Maurice.

affectation.) Figurez-vous que j'ai, au deuxième étage, la plus jolie chambre bleue! Une chambre d'ami... une amour!... Je ne sais pas si vous êtes comme moi; mais je ne comprends pas une maison de campagne sans chambre d'ami! Il me faut toujours des amis autour de moi! Des gens gais, de bons visages, des cœurs chauds... Enfin, je me sens si heureux que je veux toujours quelqu'un qui partage mon bonheur!

THOLOSAN, regardant Maurice et Cécile qui se sont rejoints et qui se parlent bas, et lui montrant Maurice.

Eh! bien, vous avez votre affaire?

CAUSSADE.

Maurice! oui; mais ça ne suffit pas! La chambre est vide! Il est tombé malade; il a fallu lui dresser un lit dans un cabinet, au premier, à portée de tous les secours! (A Tholosan, préoccupé de Maurice et de Cécile.) Qu'est-ce que vous regardez donc?

THOLOSAN, faisant semblant d'arranger sa cravate.

Rien... c'est ce faux-col!

CAUSSADE, lui arrangeant son faux-col et continuant.

Et vous ne sauriez croire à quel point je suis agacé de voir une chambre si bien meublée se faner toute seule! C'est absolument comme une jolie fille qui ne trouve pas à se marier... et encore la jolie fille a la ressource... Non, ma comparaison n'est pas bonne...

THOLOSAN.

Elle n'est pas bonne!

CAUSSADE.

Je me dis un beau matin : « Il faut que je la remplisse cette malheureuse pièce. » Je prends le chemin de fer, je tombe à Paris, et, à chaque ami que je rencontre, je crie : « Comment! ici, vous!... par ce temps-là! Mais venez donc à Ville-d'Avray, vous y serez comme chez vous! » (Même jeu de Tholosan, dont l'œil suit Cécile et Maurice, qui remontent vers le jardin.) Est-ce que ça ne va pas?

THOLOSAN.

Si, si, ça va même très-bien!

CAUSSADE, continuant.

J'ai fait la proposition à tous mes amis : à Marécat, un ami d'enfance; à Vigneux, un ami de collége; à Cahusac, un ami que j'ai fait en Algérie. (Ici Maurice et Cécile disparaissent à demi dans le jardin. Tholosan n'écoute plus Caussade et remonte un peu derrière lui, pour les surveiller : Caussade continue sans remarquer son absence.) A Valencin, un ami que j'ai

fait à la chasse... (Ici il cherche Tholosan à sa droite, et ne le retrouve qu'à sa gauche.) Non, à la pêche... Non, je disais bien, à la chasse...

THOLOSAN.

Oui, oui, très-bien!

CAUSSADE.

Aux Grandmenil, des amis que j'ai faits en chemin de fer; à Pérignon, un ami que j'ai fait à la Bourse; à...

THOLOSAN, l'interrompant.

Sapristi! mais voilà bien des amis. Combien en avez-vous donc comme ça? (Plus haut, de manière à interrompre la conversation de Maurice et de Cécile.) Sans compter Maurice?

(Maurice descend en entendant son nom.)

CAUSSADE.

Oh! comme lui, pas beaucoup!

THOLOSAN, à part*.

C'est heureux!

CAUSSADE, frappant amicalement sur la tête de Maurice.

Le fils d'un vieux camarade! Un gamin que j'ai vu naître.... Mais j'en ai d'autres!

THOLOSAN.

Une douzaine?

CAUSSADE.

Oh! une vingtaine au moins!

THOLOSAN.

Une vingtaine, peste!

CAUSSADE.

Oh! je suis très-liant, moi! Quand j'ai vu un homme deux ou trois fois, et que je connais bien son caractère... Est-ce que vous n'êtes pas liant, vous?

THOLOSAN.

Non.

MAURICE.

Ah! vous tombez bien! Un homme auquel on ne connaît pas un ami, excepté moi!

THOLOSAN.

Et encore!

MAURICE.

Et encore, oui!

* Tholosan, Caussade, Maurice.

CÉCILE, qui est descendue lentement.

Pas un ami, et pourquoi *?

THOLOSAN.

Mon Dieu, madame, parce que je n'ai trouvé personne qui fût digne de l'être! M. Caussade se rattrape sur la quantité, lui! Moi, je n'en veux qu'un, mais qui soit bon! Vous êtes un gourmand d'amitié, vous ; moi, je suis un gourmet!

CÉCILE.

Mais vous êtes donc bien difficile, monsieur?

THOLOSAN.

Pardonnez-moi, madame, de vous répondre par une question : Avez-vous lu les fables de Pilpaï!

CÉCILE.

Non.

THOLOSAN.

Non! (A part.) Moi non plus! (Haut.) Alors vous ne connaissez pas celle qui est intitulée : *le Rat et ses intimes.*

CAUSSADE.

Le Rat et ses amis intimes?

THOLOSAN.

Non, pardon! Remarquez bien la finesse du fabuliste. Il ne vous dit pas : *Le Rat et ses amis intimes.* Il ne s'engage à rien : *Le Rat et ses intimes!* Maintenant, sont-ils ses amis, sont-ils ses ennemis, c'est ce qu'il s'agit de savoir!

CAUSSADE.

Oh! oh! voyons un peu votre fable?

THOLOSAN.

Il y avait une fois à Ispahan, un rat qui donnait la clef de son cœur à tout le monde... et qui avait tant d'amis!... tant d'amis!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, interrompant Tholosan.

Monsieur! monsieur! C'est un ami de monsieur qui descend de la voiture du chemin de fer.

* Tholosan, Cécile, Caussade, Maurice.

CAUSSADE, enchanté.

Un ami!

LAURENT.

Avec sa dame! Les voilà!

(Tholosan passe à droite.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, VIGNEUX et MADAME VIGNEUX.

CAUSSADE.

Eh! c'est Vigneux et madame Vigneux! *

VIGNEUX, au fond.

C'est nous! Prête-moi donc de la monnaie pour ce garçon!

(Le commissionnaire porte les bagages dans la maison, avec l'aide de Laurent.)

CAUSSADE.

Ah! que c'est gentil à vous d'avoir accepté notre invitation! Ah! vous êtes gentils!

(Pendant ce temps Laurent enlève la table et la porte au fond.)

VIGNEUX.

Il faut bien venir chez ses amis... si on veut respirer... Nous n'avons pas de maison de campagne, nous autres!...

MADAME VIGNEUX.

Ah! chère madame! Ah! que je suis heureuse de vous voir! Laissez-moi vous embrasser... Toujours belle!... Vous rajeunissez!

THOLOSAN, à part, à Maurice.

C'est déjà bien gentil, ça!

VIGNEUX, regardant partout avec envie.

Quel luxe!... Diable!...

CAUSSADE, à Tholosan et à Maurice.

Messieurs, permettez-moi de vous présenter M. Vigneux... employé aux bureaux de la ville... un ancien du collége Henri IV... où nous avons étudié ensemble...

VIGNEUX.

C'est-à-dire où j'ai étudié... car toi!...

* Madame Vigneux, Cécile, Vigneux, Caussade, Tholosan, Maurice.

CAUSSADE.

Ah! le fait est que j'étais un assez joli cancre... Tandis que ce brave Vigneux, lui...

VIGNEUX.

Si on m'avait dit en ce temps-là que tu aurais maisons de ville et de campagne avant moi!... Enfin, la vie est si drôle...

THOLOSAN, à part à Maurice.

Il ne va pas mal non plus, lui!

CÉCILE, à madame Vigneux.

Si vous voulez me suivre, madame...

CAUSSADE, à Laurent.

Laurent! la chambre bleue!

MADAME VIGNEUX, à son mari.

La chambre bleue!...Si on ne dirait pas qu'ils en ont trente-six!

(Elle sort, suivie de Cécile et de Laurent.)

SCÈNE XVI

THOLOSAN, CAUSSADE, VIGNEUX, MAURICE, puis JENNY, MARÉCAT et RAPHAEL.

THOLOSAN, à Caussade.

Enfin, la voilà toujours casée, la fameuse chambre!

JENNY, en dehors.

Par ici, messieurs!...

CAUSSADE.

Encore!...

MAURICE.

Eh bien, ça s'emplit!... ça s'emplit!

JENNY, précédant Marécat.

Par ici, monsieur!

MARÉCAT, l'air très-ennuyé.

Parbleu! je vois bien que c'est la porte!

CAUSSADE.

Marécat!

* Vigneux, Caussade, Marécat, Raphaël, Tholosan. Maurice.

MARÉCAT.

Ne vous dérangez pas ! (à Caussade, en lui mettant sur le bras son sac de nuit). Débarrasse-moi de ça, toi !

CAUSSADE.

Messieurs, je vous présente mon vieil ami Marécat.

MARÉCAT.

Mon vieil ami... pas encore si vieux !... Débarrasse-moi aussi de ça !... (Il lui donne son parapluie). Pour ne pas déranger ! Raphaël... donne-lui donc ton sac !... (Il donne le sac à Caussade). Tiens !... (A Tholosan). C'est mon fils ! Il est timide comme une demoiselle... c'est moi qui l'ai élevé... c'est un ange !

(Caussade porte les bagages au fond, où Jenny les entasse à terre en attendant Laurent.)

THOLOSAN.

Allons ! tant mieux ! tant mieux !

CAUSSADE, redescendant galement.

A la bonne heure ! Tu as tenu parole !

MARÉCAT.

Ah ! il faut bien que ce soit pour toi !... moi qui ne peux pas souffrir la campagne !...

MAURICE.

Est-ce possible !...

MARÉCAT.

Je ne peux pas la souffrir !... Il y a des arbres... des fleurs qui sentent mauvais .. des oiseaux qui font un train !... Mais il y a si longtemps qu'il m'ennuie pour venir ici avec mon garçon... que je me suis dit : Allons-y ! allons-y une fois... ça fait qu'il nous laissera peut-être tranquilles !

CAUSSADE, lui serrant la main.

Ah !... tu es bien aimable !

THOLOSAN, à part, à Maurice.

Oui !... oh ! il est bien aimable !

CAUSSADE.

Seulement, je me demande où je vais te fourrer, maintenant !

MARÉCAT.

Comment, me fourrer ?

CAUSSADE.

Dame... je ne comptais plus sur toi... j'ai disposé de la chambre bleue pour monsieur.

MARÉCAT.

Ça m'est égal!... S'il y en a une meilleure!...

CAUSSADE.

Il y a la chambre chocolat, au second!...

MARÉCAT, faisant la grimace.

La chambre chocolat!... oh! sapristi!... ça ne doit pas être bien gai, ça!...

CAUSSADE.

Mon Dieu! la nuit!...

MARÉCAT.

Moi qui ne suis déjà pas trop porté pour la campagne...

CAUSSADE.

Oui, mais...

MARÉCAT.

Car ce n'est pas une partie de plaisir que je fais là!... je te prie de le croire... ça m'ennuie assez... je le disais tout le long du chemin à Raphaël... déranger le monde... moi qui n'aime pas à me déranger!... Quitter ses habitudes... son lit... sa chambre!... pour une chambre chocolat!... j'aime mieux m'en aller... N'est-ce pas, Raphaël, tu aimes mieux t'en aller?

RAPHAEL.

Oui, papa!

CAUSSADE.

Mais non!

MARÉCAT, remontant pour prendre ses bagages.

Allons-nous-en!

CAUSSADE.

Mais non! mais non! Cela peut s'arranger!... Vigneux te cédera la chambre bleue... n'est-ce pas, Vigneux?

VIGNEUX, l'arrêtant, à part.

Du tout! Pourquoi lui céderais-je ma chambre, à ce monsieur? Parce qu'il est riche et que je suis pauvre, n'est-ce pas?

MAURICE.

Allons! allons! ne vous fâchez pas, Monsieur Vigneux! Je cède la mienne!

MARÉCAT.

Ah! des dérangements!

CAUSSADE, lui arrachant des mains ses bagages.

Mais non!... une jolie chambre, celle-là!... avec cabinet de toilette!... une chambre jaune!... Ah! tu n'as plus rien à dire!...

MARÉCAT.

Oui! ce n'est pas non plus que je sois fou du jaune... Enfin, pourvu que je ne dérange rien!... (Il va pour s'asseoir sur le canapé, et écarte du geste Tholosan qui est devant). et que tout le monde ici se mette...

THOLOSAN, achevant pour lui.

A votre aise!

MARÉCAT, un peu surpris.

A mon aise... oui... c'est-à-dire, non!

THOLOSAN.

Si, à votre aise!

MARÉCAT, assis.

Eh! bien, oui! c'est ce que je voulais dire! (A Tholosan). Asseyez-vous donc... (Tholosan fait le geste de s'en défendre). Non... mais ça me gêne de lever la tête!

THOLOSAN, s'asseyant à côté de lui.

Ah! bon!

MARÉCAT.

C'est çà!... je suis mieux!... et puis je suis ici chez un frère, monsieur! Nous sommes les deux doigts de la main... moi et lui!... Nous avons mangé de la vache enragée, tous deux!... C'était bien dur!...

CAUSSADE.

Oh! oui, en 1835!

MARÉCAT, à Caussade.

Assieds-toi donc aussi, toi. (Caussade s'assied.) * Nous habitions ensemble!

CAUSSADE.

Mon logement, oui!

MARÉCAT.

Nous n'avions qu'un lit!

CAUSSADE.

Mon pauvre lit!

MARÉCAT.

Et qu'une pipe!...

CAUSSADE.

Ah! oui! ma fameuse pipe!... que tu fumais toujours... C'était toi qui fumais toujours!...

* Caussade assis sur une chaise. — Marécat et Tolosan sur le canapé. — Mauriec et Vigneux derrière eux.

MARÉCAT.

Entre amis... il y en a toujours un des deux qui fait tout!

CAUSSADE.

Et puis, nous nous sommes perdus de vue!... Il est allé en province... je me suis marié, établi... il est venu me voir une fois... deux fois... non, une fois seulement, je crois?

MARÉCAT.

Je ne sais plus... tu étais très-occupé... tu étais dans de mauvaises affaires!

THOLOSAN.

Vous avez eu peur de le déranger!

MARÉCAT.

J'avais peur, oui... mais on se retrouve toujours!... On retrouve toujours un ami!...

(Il serre la main de Caussade.

CAUSSADE.

Toujours!

THOLOSAN.

Surtout, quand il a fait de bonnes affaires!

MARÉCAT, le regardant, étonné.

Surtout... non!... mais enfin, dans ce cas-là...

TOLOSAN.

On le retrouve plus vite!

MARÉCAT.

C'est ce que je voulais dire!... (A Caussade.) Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là?...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ABDALLAH, puis CÉCILE, BENJAMINE, MADAME VIGNEUX.

(Abdallah entre par le fond.)

ABDALLAH, en zéphyr, petite tenue, les bottes sur l'épaule, figure noire, grandes moustaches, aspect formidable.

Pardon... excuse la compagnie! (On se retourne étonné, Caussade se lève et passe à gauche.) (Plus haut.) Je dis : Pardon, excuse la compagnie! C'est-il ici chez mon ami Caussade?

CAUSSADE.

Il paraît que c'est un de mes amis!...

ABDALLAH.

Mais, sacrebleu! vous êtes donc tous muets, dans la maison?

CAUSSADE.

Chut!... Zéphyr... nous avons des dames, ne jurez pas!... Qu'y a-t-il pour votre service; c'est moi qui suis M. Caussade?

ABDALLAH, jetant ses bottes à terre et lui tendant les bras.

Comment! sacrebleu! c'est toi!

(Tous se lèvent.)

CAUSSADE, surpris.

Toi!...

ABDALLAH, lui sautant au cou.

Mais on n'embrasse donc pas les amis d'Algérie?

CAUSSADE, effaré.

C'est un ami d'Algérie!

THOLOSAN, à part.

Il en a partout!

ABDALLAH, embrassant Caussade.

Et ce gredin-là qui ne me reconnaît pas!... Ah! mille noms d'un nom!...

CAUSSADE.

Si! si! parfaitement! (A part.) Je veux être pendu!... (Haut.) C'est cette barbe!

ABDALLAH, lui tapant sur l'épaule.

Ce n'est pas pour dire... ma vieille... mais je ne t'aurais pas reconnu... depuis que t'as coupé la tienne!

CAUSSADE.

Moi?...

ABDALLAH.

Ce n'est plus la même frimousse! Où faut-il fourrer tout çà?

(Il remonte à son paquet. — Vigneux, Caussade, Maurice et Tholosan se rassemblent sur le devant de la scène, à droite. — Maurice et Raphaël vont aider le zéphyr à déboucler son porte-manteau.)

VIGNEUX.

Comment!... c'est un de tes amis, cet homme-là?...

CAUSSADE, ahuri.

Mais dame!... je ne sais pas, moi! Il faut croire!

* Caussade, Abdallah, Marécat, Vigneux, Tholosan, Maurice.

VIGNEUX.

Comment, il faut croire!

CAUSSADE.

Vous voyez bien!... Il paraît que nous étions très-liés en Algérie... Moi, j'ai oublié, dans la quantité;... j'ai laissé là-bas une cinquantaine d'amis dans les sables!

MARÉCAT.

Mais enfin! comment s'appelle-t-il cet Abd-el-Kader-là?

CAUSSADE.

Ah! voilà! Comment s'appelle-t-il?

VIGNEUX.

Si on pouvait savoir son nom!

THOLOSAN.

Tâchez de le lui faire dire.

CAUSSADE.

Tiens! c'est une bonne idée!...

MARÉCAT.

Dis donc!... ne le retiens pas à dîner! (A Tholosan.) Il n'aurait qu'à le fourrer à côté de moi!

CAUSSADE, à Abdallah accroupi à terre et occupé à ses effets.

Mon cher...

(Il laisse la phrase suspendue pour inviter l'autre à y ajouter son nom.)

ABDALLAH.

Hein?...

CAUSSADE.

Mon cher...

(Même jeu.)

ABDALLAH.

Eh! bien?

MARÉCAT, à Tholosan.

Ça ne mord pas!

CAUSSADE, bas.

Non!... (Haut à Abdallah.) Vous savez, mon cher, que je ne vous retiens pas à dîner pour aujourd'hui...

ABDALLAH, se levant et descendant.

Seulement!... Je crois bien! je suis ici pour un mois!

MARÉCAT, VIGNEUX et THOLOSAN.

Un mois!

ABDALLAH*.

J'ai reçu un coup de sabre à la dernière affaire! On m'a donné congé; et je me suis dit : Tiens! tu vas profiter de ça pour faire un tour à Paris! De l'argent? qu'en as-tu besoin? l'ami Caussade est là-bas! il t'a dit vingt fois en mangeant le couscoussou sous ta tente : Tu peux compter sur moi, à la vie, à la mort!...

MARÉCAT, à part.

Ah!...

ABDALLAH, continuant.

Ma bourse est la tienne!...

MARÉCAT, de même.

Oh! là, là!

ABDALLAH.

Ma maison aussi!...

MARÉCAT, bas à Caussade.

On ne dit jamais ces choses-là!... ou bien on les dit quand on n'a pas de maison!

ABDALLAH.

Je vais tomber chez lui, là-bas, et lui faire un plaisir!... (Ils se regardent tous.) Mais j'ai eu du mal à te trouver; si je n'avais pas rencontré le petit Salomon de Blidah!... Tu te rappelles le petit Salomon?

CAUSSADE.

Salomon... vaguement!

MARÉCAT, à Tholosan.

Sapristi, est-ce qu'il va venir aussi?

ABDALLAH.

Ah! m'a-t-il dit!... Il a joliment fait ses affaires, Caussade, il est marié... Il habite sur la route de Versailles, par là... à Viroflay!... à Ville-d'Avray!... Ah! ça, tu es donc marié, farceur!... vrai, pour de vrai?...

* Vigneux, Abdallah Caussade, Marécat, Raphaël, Tholosan.

SCÈNE XVIII

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE, BENJAMINE, MADAME VIGNEUX, au fond, dans le jardin.

CAUSSADE, montrant Cécile qui descend le perron.

Tu vois, voilà ma femme!

ABDALLAH.

Oh! madame. (A Marécat.) Ah! diable! Ah! bigre! Il a toujours eu bon goût, ce gaillard-là! Vrai, c'était toujours lui qui dénichait les femmes les plus...

MARÉCAT, bouchant les oreilles de son fils.

Zéphyr!...

ABDALLAH.

Ah! oui, pardon, excuse... il y a de la jeunesse!...*

(Il passe à Tholosan et lui serre la main.)

CÉCILE, à part, à son mari.

Quel est ce monsieur?

CAUSSADE.

C'est un ami!

CÉCILE.

Vous allez le garder à dîner?

CAUSSADE.

Ma chère enfant, je ne peux pas renvoyer comme çà un homme dont j'ai mangé le couscoussou sous la tente! (A part.) C'est égal! C'est curieux, voilà un ami intime que je ne connais pas! (On sonne le dîner.) Ah!...

MARÉCAT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CAUSSADE, joyeusement, en lui frappant sur l'épaule.

C'est le dîner?..

(Mouvement de tout le monde vers la maison.)

MARÉCAT.

Ah! non!... C'est trop tôt! (Surprise générale.) C'est trop tôt!... Je ne dîne pas avant sept heures, moi... n'est-ce pas, Raphaël?

RAPHAEL.

Oui, papa!

MARÉCAT.

On peut le croire; il n'a jamais menti! C'est un ange!

VIGNEUX.

C'est un ange, mais nous ne sommes pas des anges, nous nous avons faim!

MARÉCAT.

A six heures! Ce n'est pas possible!... Je n'ai pas faim, moi. Tu n'as pas faim, toi, Raphaël?...

CAUSSADE.

Je t'assure, Marécat, que nous avons déjà très-faim à six heures!

MARÉCAT, tranquillement.

Alors, juge donc ce que ce sera à sept heures!

THOLOSAN, à part.

Ah! mais il est agaçant!

MAURICE.

Allons! mettons qu'on dînera à six heures et demi!

MARÉCAT.

Oh! bien, mes enfants!... si je trouble vos habitudes, j'aime mieux m'en aller!

CAUSSADE, le retenant.

Encore!

MAURICE, de même.

Voyons! voyons! monsieur Marécat!...

CAUSSADE.

On attendra!

THOLOSAN.

C'est pour notre agrément!

MARÉCAT, décidé.

Ah! comme ça!...

VIGNEUX, à sa femme, à part.

Va-t-en voir si on aurait de ces complaisances-là pour nous!

MADAME VIGNEUX, de même.

Faire souffrir tout le monde pour ce monsieur!

CAUSSADE.

Eh! bien jusqu'à ce qu'on sonne, messieurs, liberté entière! Les jardins sont ouverts!

(Il tire un cigare de sa poche.)

LAURENT, tendant le journal à Caussade.

Le journal de monsieur!

VIGNEUX, prenant le journal, vivement.

Ah! la Bourse!... voyons!

(Il s'en va, le parcourant.)

ABDALLAH, enlevant le cigare à Caussade.

Un cigare... bonne affaire!... ne bouge pas!... j'ai du feu!...

(Il s'en va en allumant le cigare.)

CÉCILE.

Nous allons au jardin?

CAUSSADE.

Oui, si tu veux mon bras?

MAURICE.

Pardon! (Il prend le bras de Cécile.) C'est retenu!

(Il sort avec elle. — Caussade va à droite prendre son chapeau de paille.)

MARÉCAT.

Et dire que j'ai oublié d'apporter mon chapeau de paille!... Il n'y a donc pas de chapeau de paille ici?... Ah! si! (Il prend des mains de Caussade le chapeau de paille.) Voilà mon affaire.

(Il se coiffe et s'en va. — Tholosan et Caussade restent seuls en scène.)

THOLOSAN, s'approchant de Caussade un peu ahuri.

Mon cher monsieur Caussade, je vous prie de remarquer que je ne vous prends rien, moi!... je ne vous prends rien!

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

(Un salon de rez-de-chaussée chez Caussade. — Trois portes au fond, ouvertes sur le jardin — A gauche, 1er plan, une petite porte qui conduit chez Maurice. — Au 2e plan, la porte du cabinet de Caussade; du même côté, un piano qui n'est pas appliqué contre le mur, et dont on peut faire le tour. — Un tabouret, un fauteuil faisant face au public, à la hauteur du tabouret; — une chaise en avant contre le piano. — A droite, 1er plan, porte qui conduit chez Marécat; 2e plan, fenêtre. — A la hauteur de la porte de Marécat, une table chargée d'albums, de journaux, etc. — Un fauteuil à gauche de la table, une chaise en avant.

SCÈNE PREMIÈRE

RAPHAEL, JENNY *.

(Raphaël, assis sur le fauteuil à droite, fait semblant de lire, mais il suit de l'œil tous les mouvements de Jenny, qui tourne autour du piano tout en l'essuyant, et qui observe Raphaël.)

JENNY, à elle-même.

Oui... oui, regardez-moi... regardez ! Vous avez bien fait de vous lever matin pour me voir !... Certainement je suis gentille. Il a des yeux, ce petit !...

SCÈNE II

LES MÊMES, LANCELOT, air souriant et affairé.

LANCELOT, entrant du fond, marchant sur la pointe du pied.

Pardon ! mon excellent ami Caussade n'est pas là ?

JENNY.

Non, monsieur, il n'est pas encore levé.

LANCELOT.

Je venais en voisin pour consulter sa bibliothèque, (Regardant à

* Jenny, Raphaël.

gauche.) Ah! elle est ouverte! Ne bougez pas, mademoiselle... les livres de Caussade me connaissent.

(Il entre dans le cabinet.)

JENNY, à elle-même.

Je crois bien!... il les déménage tous les uns après les autres sous prétexte de les emprunter.

RAPHAEL.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

JENNY.

C'est M. Lancelot, le receveur... Un ami de campagne de Monsieur.

LANCELOT, reparaissant avec une douzaine de livres et se dirigeant vivement vers le fond.

Vous direz à Caussade, n'est-ce pas, que je lui emprunte ces deux ou trois livres.

JENNY, allant à lui.

Mais, monsieur...

LANCELOT, sur le seuil de la porte.

Je les lui rendrai avec les autres...

JENNY.

Mais...

LANCELOT, disparaissant.

C'est en voisin!

SCÈNE III

JENNY, RAPHAEL.

JENNY.

Il les prendra tous!... (Elle traverse et passe à droite.) Est-ce que c'est aussi de la bibliothèque, le livre que monsieur lit?

(Elle va près de lui.)

RAPHAEL.

Non, mademoiselle... c'est un Quinte-Curce!

JENNY.

Un roman?

RAPHAEL.

Non! Du latin!

JENNY, tournant autour de la table pour venir essuyer la chaise.

Voilà une langue bien utile... quand il y a tant de jolies choses à dire en français!

RAPHAEL.

Je le crois!

JENNY, se rapprochant.

Monsieur est donc au collége?

RAPHAEL.

Non! Papa n'a pas voulu m'y mettre...

JENNY.

Ah! Pourquoi?

(Elle s'assied sur la chaise.

RAPHAEL.

Parce que papa dit que le collége n'est pas bon pour les jeunes gens!

JENNY.

Ah!

RAPHAEL.

Et qu'il n'y a que la maison paternelle pour former un jeune homme à l'ordre, à l'économie et à la moralité.

JENNY.

Quelle moralité, monsieur?

RAPHAEL.

Eh! bien, tout ce qu'on nous défend!... Par exemple, de regarder les femmes qui sont jolies!

JENNY, se levant et passant à gauche.

Si vous ne les regardez pas, comment saurez-vous si elles sont jolies?

RAPHAEL.

C'est ce que je me dis toute la journée.

JENNY.

Et leur parler, est-ce que c'est aussi défendu?

RAPHAEL.

Ah! cela dépend!... Par exemple, il m'est permis de parler à ma tante!

JENNY.

Oh!... une tante... Ce n'est pas une femme!

RAPHAEL, se levant et s'approchant de Jenny.

C'est ce que je me dis aussi.

JENNY.

Tandis que moi — ce serait bien gentil de causer avec moi.

RAPHAEL, se rapprochant encore.

Ah! certainement!

JENNY.

Et de rire un peu!

RAPHAEL.

C'est ce que je me dis depuis hier.

JENNY, à part.

Déjà! (Haut.) Et si papa le savait?

RAPHAEL.

Tiens! Je ne le dirai pas!

JENNY.

Et si quelqu'un nous voyait maintenant!

RAPHAEL, mettant son livre sous son bras.

Tiens! Je lui dirais que ce n'est pas vrai!

JENNY, à part.

Mais il va bien!

RAPHAEL, lui prenant la main.

Et puis ici, on est mal... mais dans le parc!...

JENNY.

Eh bien!

RAPHAEL.

Et tous deux pour causer, comme ça.

(Il prend d l'autre main.)

JENNY.

Eh bien? Eh bien?

RAPHAEL.

Et comme ça! (Il baise les mains; tous deux apercevant Tholosan qui vient d'entrer.) Ah!...

(Ils se séparent. Le livre tombe.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, THOLOSAN *.

THOLOSAN, au fond, levant les deux mains au ciel.

C'est un ange!

* Jenny, Tholosan, Raphaël.

THOLOSAN, descendant en scène.

Pardon !...

(Il ramasse le livre.)

JENNY.

Ah ! monsieur, vous nous avez fait une peur !... Monsieur me lisait Quinte-Curce !

THOLOSAN.

Quinte-Curce ! (Il ouvre le livre.) Boccace !... Ah ! c'est la traduction de Quinte-Curce par Boccace !

JENNY, avec aplomb.

Oui, monsieur !

THOLOSAN, tendant le livre à Raphaël.

Tenez, jeune homme !

RAPHAEL, effrontément.

Ce n'est pas à moi, monsieur, ce livre-là !

THOLOSAN.

Bah !

RAPHAEL, de même.

C'est à elle !

JENNY, surprise.

Hein !

(Raphaël lui fait signe de dire comme lui.)

THOLOSAN.

C'est à vous, jeune fille, ce Quinte-Curce ?

JENNY.

Oui, monsieur !... Je l'ai laissé tomber.

THOLOSAN, montrant Raphaël.

De ses mains ! — Allons, tant mieux ! (A Jenny.) Etudiez, jeunesse, étudiez ! Avec vos dispositions naturelles vous irez loin, (Jenny remonte et sort par la gauche, elle regarde Raphaël). Lui aussi il ira loin. (Raphaël sort par la droite, et on le voit dans le jardin courir pour rejoindre Jenny). Je crois même qu'ils iront très-loin ensemble.

SCÈNE V

THOLOSAN, seul, allant s'asseoir et poussant un soupir.

Et toi, docteur, où vas-tu ? Que viens-tu faire dans cette maison, à neuf heures du matin, sous prétexte de visite médicale ?

Le malade, c'est toi qui fais à ton âge la folie d'être amoureux! et de penser au mariage! Eh bien! quoi, mon âge! suis-je donc si déchiré? N'ai-je pas bon pied, bon œil, et bon coffre... et quinze ans de différence... (*s'arrêtant.*) Mettons-en dix-sept!.. (*se grattant l'oreille.*) Ah! il y en a bien dix-huit... Et l'exemple du bonhomme Caussade me donne à réfléchir. Oui, Tholosan, mais le bonhomme Caussade est un sot, et vous ne serez jamais!... (*Se levant.*) Vous n'en savez rien. (*Allant et venant.*) Diable d'homme! La menace qui plane sur lui me fait trembler pour moi, s'il est... malheureux!... C'est fini?... Je n'oserai jamais risquer l'aventure! Il est de mon intérêt d'empêcher la catastrophe et de veiller sur la vertu de sa femme!... Drôle de métier!... Mais cela me formera la main pour la mienne! Et puis je l'aime, moi, ce brave homme! Il est maniaque, il a la folie, la furie, la rage de l'amitié et de la confiance. J'ai beau faire des allusions... Il ne comprend rien! Eh! bien, c'est grand! c'est beau!... Et il ne sera pas dit que dans cette mare de faux amis où il patauge, il ne s'en trouvera pas un véritable, qui l'empêche... (*Résolument.*) Non! de par tous les diables! Il ne sera pas!... Et moi non plus!... Et j'épouserai!... Et je me guérirai de mon amour... en adorant ma femme!... Les semblables par les semblables!... l'homœopathie! Il n'y a que ça! (*Monsieur et madame Vigneux paraissent au fond.*) Ah! voici le détachement des Vigneux.

(*Il passe à droite.*)

SCÈNE VI

MADAME VIGNEUX, VIGNEUX, THOLOSAN *.

(*Tous deux, jetant un dernier regard au jardin, descendent en scène sans voir Tholosan, qui les observe à droite.*)

VIGNEUX, *avec un mauvais rire.*

Allons! — C'est une véritable maison de campagne!

MADAME VIGNEUX, *de même.*

Ah! mon Dieu oui!

THOLOSAN, *à part.*

Ils ne peuvent pas la digérer, cette malheureuse maison

VIGNEUX.

Un parc magnifique!

* Madame Vigneux, Vigneux, Tholosan.

MADAME VIGNEUX.

Un jardin anglais!

VIGNEUX.

Un potager!

MADAME VIGNEUX.

Une basse-cour!...

VIGNEUX.

Rien n'y manque!

(Madame Vigneux s'assied à gauche dans le fauteuil.

THOLOSAN, à part.

Pas même des amis pour en être bien fâchés!

(Vigneux l'aperçoit; — ils se saluent.

MADAME VIGNEUX.

Ah! monsieur Tholosan!

THOLOSAN, allant à elle *.

Déjà levée, madame, vous êtes matinale!

MADAME VIGNEUX.

Oui, nous voulions, M. Vigneux et moi, visiter ce fameux parc!

THOLOSAN.

Une belle propriété, n'est-ce pas?

VIGNEUX, assis sur la chaise, près de la table, et feuilletant les brochures.

Ah! il en est assez fier!

MADAME VIGNEUX.

Nous a-t-il assez invités à venir la voir... (Appuyant.) *sa maison*!

THOLOSAN.

C'est d'un bon cœur! Il veut en faire profiter ses amis!

MADAME VIGNEUX.

Oh! je ne dis pas! Mais ce n'est pas une raison pour n'avoir que cela à la bouche!

THOLOSAN.

Le fait est que c'est bien ennuyeux pour ceux qui n'en ont pas!

VIGNEUX.

Si ce n'était qu'ennuyeux! Mais à la longue, c'est un peu irritant! Toujours *ma* maison!... *mon* jardin!... *mon* verger!...

* Madame Vigneux, Tholosan, Vigneux.

MADAME VIGNEUX.

Mon Dieu! mon ami, on sait bien que tous les parvenus en sont là!...

VIGNEUX.

Si ce n'était pas un ami, encore! Cela me serait égal... mais ce qui me porte sur les nerfs... c'est que ce soit un ami!...

THOLOSAN.

Qui soit parvenu?

VIGNEUX.

Non... mais qui fasse toujours étalage de sa fortune!... Car enfin, avec nous qui ne sommes pas riches, ce n'est pas de bon goût, cela... de nous éclabousser toujours de son luxe!

MADAME VIGNEUX.

Comme madame avec ses toilettes... C'est assez peu délicat!...

VIGNEUX.

C'est petit!... Ce plaisir d'humilier les autres!... De dire: « Moi, j'ai ceci! Toi, tu ne l'as pas! »

THOLOSAN.

Oui, mais comme cela se trouve bien qu'il l'ait; puisque vous ne l'avez pas!... Car enfin, il vous a souvent obligés, n'est-ce pas?

VIGNEUX.

Mon Dieu! oui; mais il a une façon de le faire... je ne sais pas, moi!... (Se levant et se rapprochant de Tholosan.) Ainsi, il n'attend pas qu'on demande; il est toujours le premier à vous offrir ses services, sa *bourse*, son *crédit*... pour faire sonner son *crédit*, sa *bourse!*... Ce n'est pas d'un bon esprit, cela!

THOLOSAN.

Effectivement!...

MADAME VIGNEUX, levée.

C'est même d'un assez mauvais cœur!

THOLOSAN.

C'est d'un mauvais cœur, positivement! Il ne faut jamais rendre service à ses amis, c'est d'un mauvais cœur!

VIGNEUX.

Oh! je ne dis pas ça... je dis que quand on a des amis pauvres!...

THOLOSAN.

On ne les oblige pas! (A madame Vigneux.) C'est ce que je dis! (Ils le regardent d'un air étonné.) C'est ce que je dis!

(Il remonte.)

VIGNEUX, à sa femme.

Il est bête, ce médecin! Il ne comprend pas!

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCAT *, sortant de sa chambre.

THOLOSAN.

Ah! c'est M. Marécat!... Comment avez-vous dormi?

MARÉCAT, grincheux.

Je n'ai pas dormi!

MADAME VIGNEUX.

Ces lits de campagne sont si durs?

VIGNEUX.

Je parie pourtant que le vôtre était meilleur que le nôtre!

MARÉCAT.

Le vôtre ce n'est rien!... Mais le mien! Et puis, ce n'est pas le lit!... Mais j'en ai assez, moi, de la campagne! Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir! Conçoit-on! On a l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle!... Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle... Il me semblait à tout moment qu'il tombait une chenille dans mon verre, et qu'une araignée se balançait sur mon assiette... là, au bout d'un fil, comme ça... (Frissonnant.) Euh!... Je monte me coucher.., avec ma bougie! pin! pan! pan!... voilà les papillons qui me tapent dans le nez, qui me tapent dans l'œil!... Je me déshabille... je me mets au lit... je commence à m'assoupir... (Imitant le bourdonnement de la mouche.) Bouououh!... Il faut se lever... C'est une grosse mouche!... elle a peut-être le charbon!.., Je la sens sur mon oreille... Je ne bouge plus! (S'appliquant une calotte sur l'oreille.) Bing!... je la manque et je m'applique une taloche!... Furieux!... je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la main... et je saute sur les chaises, sur la toilette... sur la table-de nuit!... Elle vole à la fenêtre!... (Faisant le geste de frapper.) Boum!... je casse un carreau!... Mais au moins la mouche s'en va!

TOUS.

Ah!

* Madame Vigneux, Tholosan, Marécat, Vigneux.

MARÉCAT.

Ah! oui attendez donc! Ce n'est pas fini!... Je me recouche!... Les petits cousins se disent: Ah! bon!... voilà le moment!... Et je te pique par ci... et je te pique par là! Je bondis à terre, je me frotte d'ammoniaque... une odeur!... Et je cuis partout!... Mais au moins je ne sens plus les piqûres!...

TOUS.

Ah!

MARÉCAT.

Je me recouche!... et je commence à sommeiller... Voilà un gueux de chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation des trois à devenir fou!... Quand ils se sont tout dit... je me rendors encore, et cette fois tout à fait.

TOUS.

Ah!

MARÉCAT.

Ah! oui... va te promener! Je suis réveillé en sursaut!... Coquorico!... C'est le chantre du matin qui m'avertit que le soleil se lève!... Et qu'est-ce que ça me fait à moi que le soleil se lève? Jour de Dieu! Je fais comme lui, hors de moi, enragé, et donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent... moi le premier!...

THOLOSAN.

Le fait est que les coqs!...

MARÉCAT.

J'ai donné ordre au domestique de les étrangler!

TOUS.

Les coqs!

MARÉCAT.

Tous les coqs!... et les chiens aussi!

THOLOSAN.

Diable!... vous qui n'aimez pas à déranger! Ça va les déranger, ces bêtes!...

MARÉCAT*.

Ça m'est égal!... Il faut que je dorme!... Quand je ne dors pas, moi, je bâille toute la journée!... C'est ennuyeux!

THOLOSAN.

Pour les autres, oui!

* Marécat, Tholosan, madame Vigneux, Vigneux

MARÉCAT.

Pour les autres, ça m'est égal!... C'est ennuyeux pour moi!...

(Il s'assied à gauche dans le fauteuil, après s'être assuré que la chaise est trop dure.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, CAUSSADE.

CAUSSADE, entrant vivement.

Ah! mais il m'agace, le zéphyr... il m'agace!... il touche à tout... il se mêle de tout!... Il se croit en Afrique; il démolit son lit pour en faire une tente!... Il veut faire son café à l'orientale, et il met le feu à la cuisine! Il va à mes bassins de pisciculture!... des essais admirables!... il soulève la claie, et voilà tous mes gros poissons qui mangent mes petits!... Et puis il me tutoie!... C'est une rage!... J'ai beau lui dire *vous!*... Je t'en moque!... *tu, toi, ton, ta, tes*... Il a un avantage énorme sur moi! il sait mon nom, et je ne peux pas venir à bout de savoir le sien!

THOLOSAN.

Pas encore?

(Il reste près du piano et observe la scène à l'écart.)

CAUSSADE *.

Mais non! l'animal! Ah! Et puis, à propos d'animal!... tous les désagréments, ce matin! Un coquin de renard qui depuis trois jours ravage mon poulailler et mon verger... et qui m'a fait cette nuit un dégât!...

MARÉCAT.

S'il pouvait tuer les coqs!

CAUSSADE, riant.

Ah! les coqs t'ont réveillé, toi.

MARÉCAT, grognon.

Ah! c'est très-drôle!...

CAUSSADE, allant à Vigneux. Gaiement.

Eh bien! Mes gaillards, l'avez-vous visitée, cette campagne, dans l'herbe et la rosée? Est-ce assez joli, hein?

* Tholosan appuyé sur le piano, Marécat dans le fauteuil, Caussade debout, madame Vigneux dans le fauteuil.

VIGNEUX, debout, feuilletant.

Oui! ce n'est pas mal; mais ça manque d'horizon!

MADAME VIGNEUX, un livre à la main.

Et puis, je crois que c'est un peu humide!

CAUSSADE, déconcerté.

Humide!...

MARÉCAT,

Parbleu! il n'y a qu'à sentir les cousins!...

VIGNEUX.

Dame!... le voisinage des étangs!

CAUSSADE.

Mais je ne vois pas...

VIGNEUX.

Ah! bien! tu verras plus tard!

MARÉCAT.

Quand tu seras perclus de rhumatismes!

CAUSSADE, inquiet.

Je serai perclus?...

MADAME VIGNEUX.

Il n'y a rien de dangereux comme ces maisons qui sont près de l'eau!

MARÉCAT.

Moi, je sais bien que je n'habiterais pas ici, quand on me payerait!

VIGNEUX.

Et puis, dites donc, monsieur Marécat, cette fraîcheur sur les yeux!

MADAME VIGNEUX.

Et les fièvres!

MARÉCAT.

Et les fièvres! J'ai connu quelqu'un qui n'a jamais pu s'en défaire : il habitait comme cela près d'un étang!... Je crois même que c'était à Ville-d'Avray... Je ne sais même pas si ce n'était pas de ce côté-ci!...

CAUSSADE, effrayé.

Eh bien?...

MARÉCAT, se levant.

Eh bien! il est mort!... empoisonné!... C'était un véritable empoisonnement!

CAUSSADE, effrayé.

Mes enfants, pas un mot de plus, vous me faites tourner le cœur. Est-il possible que ma maison soit si mortelle que ça... mon Dieu?...

VIGNEUX, descendant à l'avant-scène.

Et puis, est-ce que c'est ton affaire, cette campagne-là! Est-ce que ce n'est pas trop beau pour toi?

CAUSSADE.

Comment!... trop beau!

MADAME VIGNEUX.

Mais c'est la propriété d'un grand seigneur, monsieur Caussade!...

VIGNEUX.

Ou d'un artiste!

MARÉCAT.

Enfin, de quelqu'un qui représente! Tandis que toi, qu'est-ce que tu représentes?

CAUSSADE.

Mais je représente...

VIGNEUX.

Enfin, tu ne peux pas te faire illusion!

MARÉCAT.

Tu n'as pas la prétention d'être un homme distingué!

VIGNEUX.

Tu sais bien ce que tu vaux?

MARÉCAT.

Mais il le sait bien...

VIGNEUX.

Si tu n'étais pas notre ami, je ne te dirais pas ça!

MADAME VIGNEUX.

Mais on ne se gêne pas avec ses amis!...

MARÉCAT.

On leur doit la vérité crue!

(Ils l'entourent.)

VIGNEUX.

Eh bien! franchement, tu fais une drôle de mine là-dedans!

MADAME VIGNEUX.

Vrai! vous n'avez pas l'air d'être chez vous!

MARÉCAT.

Il a l'air de son jardinier!

VIGNEUX.

Ça fait mauvais effet!

MARÉCAT.

Ça fait crier!

MADAME VIGNEUX, se levant et venant à Caussade.

On vous discute!... On dit : « Qu'est-ce qu'il a donc fait, ce M. Caussade, pour avoir une si belle maison? »

VIGNEUX, appuyé contre la table.

Quand des gens qui valent bien mieux que lui n'ont pas seulement un pauvre petit coin!

MARÉCAT.

Ou bien : « Il n'est pas assez intelligent! »

VIGNEUX,* se rapprochant de Caussade.

Ni assez habile!

MADAME VIGNEUX.

Ni assez fort!

CAUSSADE, protestant.

Mais... mais...

MARÉCAT, continuant.

Pour avoir gagné tout ça honnêtement!

CAUSSADE, se gendarmant.

Comment! comment!...

VIGNEUX.

Mais voilà ce qu'on dit!...

CAUSSADE.

Mais c'est faux!

MARÉCAT.

C'est faux! On n'en sait rien!

CAUSSADE, ahuri.

Mais sapristi! Mes enfants, tout à l'heure, vous m'empoisonniez; maintenant, vous m'envoyez aux galères!...

VIGNEUX.

Enfin! Tu nous demandes notre avis, nous te le donnons!...

(Il tend la main à Caussade.)

MARÉCAT, tendant la main et serrant celle de Vigneux.

En amis!

(Ils remontent.)

CAUSSADE.

Merci!... Me voilà dégoûté de ma maison, maintenant!

* Tholosan au piano, Marécat, Vigneux, madame Vigneux, Caussade.

THOLOSAN, tranquillement.

Il y avait une fois à Ispahan un rat qui donnait la clef de son cœur à tout le monde, et qui avait tant d'amis, tant d'amis... qu'il n'en avait pas un. (A Caussade.) Où donc est Maurice ?

CAUSSADE.

Je n'en sais rien!... Il se promène avec ma femme!

(Il passe à gauche.)

THOLOSAN, à part.

Ah! bien! ah! bon! Il fallait donc le dire tout de suite!

(Il remonte prendre sa canne et son chapeau.)

MARÉCAT, à Caussade.

Qu'est-ce qu'il veut dire avec son rat?

VIGNEUX, descendant.

Monsieur dénigre les amis... J'en connais pourtant d'assez beaux modèles!...

THOLOSAN, descendant avec sa canne et son chapeau et le regardant sous le nez.

Où ça?

(Il se trouve entre Marécat et Vigneux.)

MARÉCAT, à lui-même.

Ah! mais il est désagréable, cet homme-là!

VIGNEUX.

Je ne sais si j'ai la vue meilleure que monsieur, mais, pour ma part, je ne vois partout que gens faisant commerce d'amitié.

THOLOSAN.

Commerce!... Ah! parbleu!... commerce; oui!... On se voit une fois : « Monsieur!... » Deux fois : « Mon cher!... » Trois fois : « Mon vieux!... » Un Siamois qui tomberait sur le boulevart et qui nous prendrait au mot, se dirait : « Quelle bénédiction! Ces Parisiens sont tous unis par les liens d'une affection indissoluble!... (Faisant le geste de distribuer des poignées de main autour de lui.) Mon ami!... Bon ami!... Cher ami!... Tendre ami!... Et des poignées de main!... devant... derrière... et je te secoue!... et je te démanche!... et je te serre la main!... Comme je te serrais le cou!... Il est vrai qu'elle est pleine de boue et d'argent volé!... Raison de plus pour la secouer!... C'est le moyen qu'il en tombe quelque chose!

CAUSSADE.

Mais enfin, docteur, vous êtes bien sévère! Tous les amis ne se ressemblent pas!... et...

* Caussade, Vigneux, Tholosan, Marécat, madame Vigneux.

THOLOSAN.

Comment donc! Mais il y en a de toutes les couleurs!... C'est la classe la plus féconde en variétés bizarres. Nous avons l'ami *despote* qui nous fait faire ses commissions;... l'ami *spirituel* qui fait des mots à nos dépens;... l'ami *indiscret*, qui raconte aux hommes nos petites faiblesses, et aux dames nos petites infirmités!.. l'ami *gêné*, qui est encore bien plus *gênant*;... l'ami *parasite* qui nous mange;... l'ami *spéculateur* qui nous gruge;... enfin, mille espèces d'amis dont le dénombrement serait éternel, depuis celui qui nous emprunte nos livres..., qu'il ne nous rend pas..., jusqu'à celui qui nous emprunte notre femme..... qu'il nous rend...

MARÉCAT, *avec sentiment.*

Et l'ami sincère, monsieur?

VIGNEUX.

L'ami dévoué?

MARÉCAT.

Vous ne l'avez jamais vu?

THOLOSAN.

Si!

MARÉCAT.

Ah!

THOLOSAN.

Mais pas ici!

MARÉCAT, *avec triomphe d'abord, puis se reprenant.*

Ah!

THOLOSAN.

J'en ai même connu deux... deux véritables!... Et vous pourrez apprécier les caractères qui les distinguent des autres. A quinze ans, le plus âgé tirait l'autre d'un canal où il se noyait! A vingt ans, le plus jeune se battait à la place de l'aîné! Un an plus tard, aimant la même femme, ils s'engageaient tous deux, en secret, par un sacrifice mutuel; et ne se retrouvaient que sur le champ de bataille pour enlever un canon à l'ennemi et se disputer à qui céderait à l'autre l'honneur de l'avoir pris. Enfin, le plus jeune mourait, laissant un fils orphelin; et son ami emportait le pauvre petit être dans ses bras, et l'élevait de manière à lui prouver que l'on n'a pas besoin d'être le fils d'un homme pour être son enfant. Et j'en parle savamment, messieurs, car cet orphelin, c'était moi!... Voilà peut-être ce qui m'a rendu si difficile en fait d'amitié : c'est que mes deux pères m'ont gâté!

MARÉCAT.

On ne peut pourtant pas, dans la vie ordinaire, prendre un canon tous les jours avec son ami!

VIGNEUX.

Ni le tirer de l'eau s'il n'y tombe pas!

THOLOSAN.

Ah! je ne vous en demande pas tant! Si vous pouviez seulement ne pas le jeter à l'eau, et ne pas lui tirer le canon dans les jambes!... Mais, en dehors des canons, il y a de mauvais moments *dans la vie ordinaire!*... On souffre, on pleure *dans la vie ordinaire!*... On a besoin de consolations, de sacrifices, de dévouements *dans la vie ordinaire!*... Et c'est là que j'attendrais M. Marécat, moi!...

MARÉCAT.

Moi! monsieur.

THOLOSAN, à l'adresse de Caussade.

Je me dirais qu'un camarade est un camarade et rien de plus! Qu'il ne suffit pas de connaître un homme depuis longtemps pour tirer si facilement un ami d'une vieille connaissance. (Mouvement de Caussade; Tholosan poursuit avec plus de force.) Je me dirais que l'amitié, comme la chevalerie d'autrefois, veut ses garanties et ses preuves; qu'avant d'armer un homme *notre ami*, il faut s'assurer qu'il n'abusera pas de l'arme sacrée qu'on lui confie, et qu'enfin, pour la sentir résonner à son côté, comme une forte épée sur laquelle on compte, c'est bien le moins qu'on l'ait trempée dans des larmes communes!

(Il remonte. — Fausse sortie.)

CAUSSADE.

Ah! oui!... Ah! peut-être!... Certainement!... Mais aux qualités que vous exigez de lui...

MARÉCAT.

Oui... s'il faut qu'il pleure!

VIGNEUX.

Où diable voulez-vous qu'on le trouve!

THOLOSAN, se retournant.

Eh! qui sait,... Messieurs? Là où on l'attend le moins peut-être! Dans le dernier homme auquel on pense! (Avec intention.) Dans celui-là même auquel on refuse le titre d'ami... et qui, cependant, par l'effet d'une étrange sympathie... sans vous rien dire... épouse vos intérêts menacés comme s'ils étaient les siens, et s'applique à vous défendre mieux que vous ne vous

défendez vous-même... Oh! si celui-là n'est pas encore votre ami, du moins il est en bon chemin pour le devenir!... mais je m'arrête ici... car j'oubliais que son plus grand mérite est de s'effacer, de se taire... (Se retirant.) Et de céder la place à ceux qui n'ont que leur amitié à la bouche... et qui ne l'ont pas ailleurs!... — (Saluant.) Messieurs!...

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, moins THOLOSAN, puis ABDALLAH.

MARÉCAT.

Cet homme-là n'a pas de cœur!...

(La souche de dahlia, lancée par la fenêtre, tombe sur la scène, au milieu d'eux.)

MADAME VIGNEUX, effrayée.

Ah!...

MARÉCAT.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

CAUSSADE, ramassant l'objet.

La souche de dahlia... encore?...

VIGNEUX.

Ça vient de chez le voisin!...

CAUSSADE laissant retomber la souche.

Mais voilà ce que je ne comprends pas. Il me la rejette... et je ne l'ai pas renvoyée... de peur d'un procès.

MARÉCAT.

C'est fantastique!...

ABDALLAH*, entrant la pipe à la bouche, et prenant la souche des mains de Caussade.

Tiens!... Te revoilà, toi... Ah!... sacrebleu!... je te croyais bien loin!...

CAUSSADE.

C'est donc vous?...

ABDALLAH.

Pardine; c'était au beau milieu d'un sentier... Je l'ai jetée par-dessus la haie!

CAUSSADE.

Pour qu'on me fasse un procès!... n'est-ce pas?... Quand je vous dis qu'il se mêle de tout!...

* Marécat, Caussade, Abdallah, madame Vigneux.

ABDALLAH.

Allons! c'est bon! c'est bon!... Il n'y a pas de quoi se monter!... Ça te gêne?... (Il ramasse la souche.) Eh! bien, voilà!...

(Il la jette par la fenêtre.)

CAUSSADE, effrayé.

Dans son salon!...

UNE VOIX dehors.

Dites donc, vous, là-bas!... voulez-vous bien ne pas m'envoyer vos ordures...

CAUSSADE, d'un ton conciliant.

M. Courtenot!...

ABDALLAH, l'arrêtant.

Mais laisse donc!... je vais lui répondre, moi!... (A la fenêtre.) Silence!... Chinois?...

CAUSSADE, voulant protester et courant à la fenêtre.

Oh!...

ABDALLAH.

Voilà comme on parle!...

(La souche revient par la fenêtre en couvrant Caussade de terre.)

LA VOIX, dehors.

Tâchez donc de la renvoyer encore?...

ABDALLAH.

Oh! il va se faire couper les oreilles, cet animal-là!...

(Il rejette la souche. — Caussade veut l'arrêter, Abdallah résiste, et pendant ce temps Caussade crie:)

CAUSSADE.

Monsieur Courtenot... Ce n'est pas moi!...

LA VOIX, dehors.

C'est bon!... grand dandin!... nous verrons!

(On entend fermer une fenêtre.)

TOUS*.

Hein?

MARÉCAT ET VIGNEUX.

Qu'est-ce qu'il a dit?

CAUSSADE.

Il a dit, nous verrons!

MARÉCAT.

Oui, mais avant, il a dit quelque chose!

* Vigneux, Marécat, Abdallah plus haut, Caussade à la fenêtre, madame Vigneux.

CAUSSADE.

Ah! oui!... je ne sais quoi... Un juron! je n'ai pas bien entendu!...

ABDALLAH.

Oh! le juron... ça me connaît!... ce n'était pas un juron!...

MARÉCAT.

C'était plutôt une injure!...

VIGNEUX.

Oui!... j'ai entendu quelque chose comme *gandin!*...

CAUSSADE, descendant.

Mais non!... je vous dis que c'est un juron!... Comment voulez-vous qu'il m'appelle *gandin!*... Est-ce que j'ai l'air d'un *gandin* ?

MARÉCAT.

Alors, c'est peut-être *gredin!*... *Gredin!*... Ça s'appliquerait!...

ABDALLAH, serrant les poings.

Il t'a traité de *gredin!*...

(Il veut s'élancer.)

CAUSSADE, l'arrêtant.

Mais non, c'est Marécat qui se figure...

MADAME VIGNEUX.

Moi, j'ai entendu *grand Dandin!*

TOUS.

Dandin?

MARÉCAT.

Qu'est-ce qu'il veut dire avec cela?

CAUSSADE.

Mais mon Dieu!... laissez donc!... il ne veut rien dire!...

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT, accourant.

Monsieur?

CAUSSADE.

Quoi?

LAURENT.

Venez! vite! vite! je crois que je suis sur la trace de la bête qui nous mange tout!...

CAUSSADE.

Mon renard!... Ah! le bandit!... j'y cours!... je vous demande pardon!... je reviens!... quand je le tiendrai celui-là!...

(Il sort en courant.)

SCÈNE XI

MARÉCAT, VIGNEUX, ABDALLAH, MADAME VIGNEUX.

ABDALLAH.

Ah! ça, dites donc, dites donc, dites donc! Est-ce que vous êtes d'avis que ça se passe comme ça, vous autres... et qu'on injurie devant nous?...

VIGNEUX.

Un ami!...

MARÉCAT.

Nous ne pouvons pas permettre ça!

ABDALLAH.

Mais il faut qu'il s'explique, ce Monsieur, et tout de suite encore... et s'il ne retire pas son mot!...

VIGNEUX.

Vous avez raison!...

ABDALLAH.

S'il ne fait pas d'excuses!...

MARÉCAT, héroïquement.

Il aura affaire... à Caussade!...

ABDALLAH.

Qui est-ce qui vient avec moi?

MARÉCAT, vivement, poussant Vigneux.

C'est M. Vigneux!... Allez, monsieur Vigneux!...

ABDALLAH.

Et je vais vous mener ça militairement... moi!... nom d'un nom!...

(Il sort avec Vigneux. — Au même instant Tholosan rentre par la porte gauche du jardin.)

MADAME VIGNEUX, les suivant.

Monsieur Vigneux! je t'en prie! ne t'emporte pas!...

(Elle sort derrière eux.)

MARÉCAT, seul.

C'est pour ça que je n'y vais pas, moi!... je me connais!... je m'emporterais!... je gâterais tout!... tandis que le zéphir!...

SCÈNE XII

MARÉCAT, THOLOSAN.

THOLOSAN, rentrant et regardant sortir Vigneux et Abdallah.

Eh! bien, qu'est-ce qu'ils ont... qu'est-ce qu'ils ont?

MARÉCAT, l'apercevant, à part.

Ah! te voilà! toi, attends!... (Haut, avec intention, en remontant pour sortir.) Quoi qu'en disent certaines gens... il est heureux pour Caussade que j'aie été là!... car, sans moi, c'est une affaire qui n'avait pas de suites... il n'y avait rien du tout!... et je n'ai pas besoin de prendre un canon pour ça, moi!... je ne prends pas de canon, moi!... je ne me jette pas à l'eau, moi!...

THOLOSAN.

Vous avez bien tort!...

(Marécat cherche quelque chose à lui répondre, s'avance, ne trouve rien et s'en va.)

SCÈNE XIII

THOLOSAN, puis MAURICE *.

THOLOSAN, seul.

Qu'est-ce qu'ils ont encore manigancé contre ce pauvre homme?... et pendant ce temps-là, Maurice... (Apercevant Maurice.) Ah! le voilà!...

MAURICE.

Tu me cherchais?

THOLOSAN.

Partout!

MAURICE.

J'étais dans le bois!

* Maurice, Tholosan.

THOLOSAN.

Avec madame Caussade?

MAURICE.

Oui... et Benjamine.

THOLOSAN, respirant.

Ah! Benjamine aussi!... (A part.) Allons! tant mieux! cela me rassure!... Faisons d'abord une sommation respectueuse!...

MAURICE.

As-tu quelque chose à me dire?

THOLOSAN, lui prenant les deux mains.

Oui. Sais-tu ce que tu devrais faire, toi?

MAURICE.

Qu'est-ce que je devrais faire?

THOLOSAN.

Tu devrais faire ta malle et partir par le convoi de neuf heures qui va passer...

MAURICE.

Pour Paris?

THOLOSAN.

Oui... et puis de là pour Bordeaux... et puis de là pour Pau... et puis de là pour les Pyrénées!... et puis de là!...

MAURICE.

Ah! ça, tu es donc bien pressé de me voir loin d'ici, toi?

THOLOSAN.

Moi... oh!... (Énergiquement.) Eh! bien, oui!... je voudrais te voir à tous les diables!...

MAURICE.

Parce que?

THOLOSAN.

Ah! Parce que j'aimerais mieux te savoir au fond de l'eau que de te voir ici, occupé à séduire la femme d'un ami, et à devenir un malhonnête homme!

MAURICE.

Tholosan!

THOLOSAN.

Ah! parbleu!... je suis médecin! je dis les choses comme elles sont! (Avec cœur.) Voyons!... un bon mouvement... mon petit Maurice... je t'en supplie... va-t-en! Il y a dans ton cœur, qui n'est d'ailleurs ni meilleur, ni plus mauvais que celui des autres, un petit coin noir et gangrené... mets-y le feu! mon fils!... que diable!... on n'en meurt pas, et la preuve, c'est que je suis là, moi... qui me suis fait la même opération!...

MAURICE.

Toi?

THOLOSAN.

Parbleu! Crois-tu que je n'aie jamais eu vingt-cinq ans comme toi... que je ne me sois pas permis, moi aussi, cet absurde roman de l'amour avec une femme mariée!... et que je n'aie pas su faire avant toi le raisonnement de la poire.

MAURICE.

De la poire?

THOLOSAN.

J'appelle raisonnement de la poire, la série d'arguments en vertu desquels un monsieur quelconque persuade à une dame qui ne demande pas mieux que d'être persuadée, que son mari n'est pas du tout l'homme qu'il lui faut et que cet homme là... c'est lui (Frappant sur l'épaule de Maurice.) le monsieur! Et je l'appelle le raisonnement de la poire, parce que toute sa logique est résumée dans la légende suivante que je te prie de méditer.

MAURICE.

Voyons la légende!

THOLOSAN.

Au commencement l'homme et la femme poussaient sur des arbres, et ne formaient, à eux deux, (il indique avec ses deux mains rapprochées) qu'un seul fruit, comme la poire; l'union la plus parfaite régnait dans leurs pépins!... Brahma s'avisa un jour de couper tous ces fruits en deux — l'homme d'un côté, la femme de l'autre; et mêlant toutes ces moitiés dans un panier : « Mes enfants, leur dit-il, tâchez maintenant de vous reconnaître; mon paradis est à ceux qui sauront se retrouver dans le tas!...» Depuis lors, chacun de nous n'étant plus que la moitié de son tout, sent un certain vide à son côté, il se frotte, il se tâte... il lui faut sa moitié!... il la cherche dans la foule!... C'est elle!... non! Et celle-ci? peut-être! Il fait un pas... la moitié féminine en fait un autre... ils se rapprochent!... On les unit... c'est le mariage, et l'on s'aperçoit ici qu'ils ne s'accordent pas du tout... mais il est trop tard!

MAURICE.

Et alors?

THOLOSAN.

Et alors... il se trouve toujours par là un fragment de poire célibataire qui profite du déplaisir causé à la dame par cette découverte, pour se jeter à ses pieds en lui criant : « Mais vous êtes une poire bien malheureuse!... Mais votre mari n'est

pas du tout la moitié qu'il vous faut!... c'est tout au plus un quartier.. et encore quel quartier!... insuffisant! mesquin... qui ne peut aucunement vous compléter!... mais vous êtes une *duchesse*. C'est un *Martin sec!*... mais votre moitié, c'est moi!... madame... Vous croyez? Mais oui! Essayez? Essayons! Et l'immoralité de la fable c'est que ces deux moitiés-là se raccordent toujours un peu plus mal que les deux autres!...

MAURICE.

Mauvais plaisant!... Tu parles bien comme un homme qui n'a jamais aimé!

THOLOSAN.

Et toi, gamin... as-tu la prétention d'aimer?

(Il passe à gauche.)

MAURICE.

Je n'aime pas cette femme?

THOLOSAN, il s'assied sur la chaise près du piano.

Allons donc! Tu as 25 ans!.. Tu ne fais rien... tu t'ennuies... une aventure se présente... qui flatte ta vanité... qui t'amuse... qui t'occupe...

MAURICE, avec chaleur.

Ah! je te dis que je l'aime! que je l'aime comme un fou! — Oui, j'ai commencé comme tu le dis. — Je n'ai vu là qu'un jeu, la fantaisie d'une imagination qui s'égare... enfin, cet échange de coquetterie qui se mêle toujours à l'amitié d'une jolie femme... mais depuis deux jours... depuis hier surtout... depuis que tu m'as forcé toi-même à me rendre compte de ce que j'éprouve... Ah! ce n'est plus ni caprice, ni folie... ni vanité, comme tu le dis... c'est de l'amour, — de l'amour... et rien que de l'amour!...

THOLOSAN.

Mais malheureux!...

MAURICE.

Ah! laisse-moi parler! Voilà bien assez longtemps que tu soutiens la morale et la raison. Laisse-moi défendre ma cause, à moi!... celle de la jeunesse et du cœur!... Prouve-moi donc que je ne dois pas aimer... maintenant que j'aime! Est-ce que tu crois que je t'écoute?... Est-ce que j'entends un mot de ce que tu me dis? Et quand je l'entendrais... qu'est-ce que ça me fait à moi, ta morale?.. je l'aime! la voilà, ma morale! Le voilà, mon devoir! Je l'aime, et je voudrais le crier par dessus les toits... Je l'aime parce qu'elle est belle, parce qu'elle es

adorable... et parce que je l'aime, entends-tu, et voilà des raisons... et de bonnes... et les seules que je comprenne!

THOLOSAN.

Mais sac à papier... j'aime! tu aimes! il aime! et la probité?

MAURICE.

Ah! parbleu! je t'attendais là... et la vertu, n'est-ce pas? Eh bien, non... je ne suis pas vertueux!... oui... je suis un coupable... c'est convenu! Et je ferais mieux de m'en aller... Certainement! — Mais cela t'est bien facile à dire, à toi! ordonne donc à mon cœur de régler ses battements sur ceux de ta montre! Est-ce que c'est moi qui mène mon amour?... c'est lui qui me mène. Et je pourrais l'étouffer que je ne le voudrais pas!... et je le voudrais après tout, que je ne le pourrais pas!...

THOLOSAN.

Oh! oh! de l'Antony! — Et le mari! il ne compte pas! le mari?

MAURICE.

Eh bien, le mari? Quoi le mari? Il est dans son rôle et moi dans le mien! Il ne voit rien... Tant pis pour lui! C'est le mariage cela...depuis le commencement du monde... Est-ce ma faute à moi si l'amant attaque toujours bien... si le mari se défend toujours mal... et si la femme passe toujours à l'ennemi.

THOLOSAN, le reprenant.

Pardon!... A l'ami!

MAURICE.

Eh! je ne suis plus l'ami de Caussade... je suis son ennemi et son rival... puisqu'il est le maître de mon bien.

THOLOSAN.

Ton bien?

MAURICE.

Oui, mon bien! Un cœur qui est tout à moi... un amour qui se donne à moi... une femme...

THOLOSAN, l'interrompant.

Enfin, sa femme, quoi...

MAURICE.

Eh! bien oui... sa femme... et voilà pourquoi je l'exècre!

THOLOSAN.

Ah! je te demande pardon, je posais mal la question. — Du

moment que sa femme est à toi, et que c'est lui qui a le front. Ah! tu as raison! Caussade est dans son tort... à bas Caussade! à mort Caussade!

MAURICE.

Ah! Tholosan, trève de railleries!

THOLOSAN, reprenant sur le piano sa canne et son chapeau.

Tu as tout dit?

MAURICE.

Oui!

THOLOSAN.

Tu es bien décidé à ne pas partir?

MAURICE.

Pour les Pyrénées... non... je ne crois pas!

THOLOSAN.

Et à donner suite?

MAURICE.

Oui!

THOLOSAN.

Alors, je ne te prends pas en traître, et je te préviens que tu vois en moi un champion déclaré du mari.

MAURICE.

Ah! oui-dà; comme ami de l'homme ou de la femme?

THOLOSAN.

Ni de l'un, ni de l'autre! — Caussade n'est pas mon ami, et par conséquent je ne fais pas la cour à sa femme... Mais tu comprends qu'à mon âge, étant plus près du mariage que de l'amour, il est naturel que je défende une institution dont je ferai bientôt le plus bel ornement... Caussade est mon allié naturel... En outre, il n'est pas de force; — de plus, sa femme trahit!... Trois raisons pour qu'un chevalier errant comme moi vole à sa défense en simple volontaire!

(Il remonte. — Fausse sortie.)

MAURICE *.

C'est-à-dire que tu vas le prévenir, n'est-ce pas?

THOLOSAN, s'arrêtant et se retournant.

Oh! là, là! — Pour qui me prends-tu? Ce sont les Marécat qui préviennent dans ce cas-là! C'est la défense officielle, ça. — Le volontaire ne souffle mot, lui... Il débarque au moment où on ne l'attend pas, il tiraille sur les flancs, et d'escarmouche en escarmouche il vous bat à plate-couture! Tu vas voir!

* Maurice, Tholosan.

MAURICE.

Eh bien! nous verrons! Mais j'ai ta parole!

THOLOSAN.

C'est donné! (Ils se serrent la main.) Va à tes affaires, je vais aux miennes! Nous compterons après si j'y manque!

MAURICE.

Soit! (Il va pour sortir par la bibliothèque et aperçoit madame Caussade.) Voici madame Caussade. Je suis beau joueur, je te cède la place! Tu peux commencer.

THOLOSAN, saluant.

Oh! après vous, messieurs les Anglais!

MAURICE, de même.

Oh! monsieur... je n'en ferai rien!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV

THOLOSAN, seul, puis CÉCILE.

THOLOSAN.

C'est tout ce que je voulais... Il est évident qu'avec des dispositions pareilles... ce gaillard-là va brusquer la déclaration!... Et nous sommes perdus! Donc!... Empêcher la déclaration à tout prix! Comment? quel moyen simple... ingénieux... sans que la dame puisse me soupçonner? (Se frappant le front.) J'y suis, très-bien!... Et la voilà!... A mon rôle!...

(Il tire de sa poche un calepin qu'il ouvre, semble consulter des notes, puis écrit. — Cécile sort de la bibliothèque, aperçoit Tholosan et descend près de lui.)

CÉCILE *.

Docteur! (Tholosan paraît absorbé.) Docteur!

THOLOSAN.

Qu'est-ce que?.... (Se retournant et saluant.) Ah! pardon... madame... pardon; je ne vous entendais pas... J'écrivais...

CÉCILE.

Une ordonnance?

THOLOSAN.

Précisément; une ordonnance!

* Tholosan, Cécile.

CÉCILE.

Pour Maurice? (se reprenant.) Pour M. Maurice?

THOLOSAN.

Pour lui... Oui, madame!

CÉCILE, avec un peu d'inquiétude.

Vous devez être pourtant bien content de votre malade, docteur?

THOLOSAN.

Oh! certainement! Très-content!

CÉCILE.

Il a bien meilleure mine, n'est-ce pas?

THOLOSAN, écrivant.

Excellente mine! Excellente!...

CÉCILE.

Alors, il n'y a plus aucun danger?

THOLOSAN, avec intention.

Aucun danger?... Non!...

CÉCILE, inquiète.

Ah!

THOLOSAN.

Mais j'indique ici un régime à suivre... pour compléter la guérison.

CÉCILE, prenant le papier.

Oui, docteur!

THOLOSAN.

Malheureusement, un jeune homme sans famille, livré à lui-même... Ah! madame, il serait bien à désirer que vos soins ne lui fissent pas défaut!

CÉCILE.

Mais, docteur, tant qu'il le faudra!

THOLOSAN.

S'il pouvait ne plus quitter cette maison où la vie est si réglée, si paisible, si douce!

CÉCILE.*

Mais certainement!... Il ne faut pas qu'il la quitte!

THOLOSAN, avec chaleur.

Ah! madame, vous me tirez d'une terrible inquiétude, car à l'idée que ce pauvre garçon pouvait retourner à Paris, recommencer sa vie de dissipation et de folie... Et qu'une passion fatale...

* Cécile, Tholosan.

CÉCILE, vivement.

Une passion!

THOLOSAN, baissant la voix après avoir feint de s'assurer qu'ils sont seuls.

Oui, maintenant que je suis rassuré, je puis vous le dire en confidence. Ce que je redoute pour lui par dessus tout, c'est...

CÉCILE.

C'est?

THOLOSAN, à demi-voix.

C'est cette exaltation de l'esprit, cette fièvre de l'âme! Enfin... l'amour!

CÉCILE, saisie.

Ah!

THOLOSAN, vivement.

Ah! madame, l'amour! dans son état! Que Dieu nous en préserve.

CÉCILE.

Dans son état!... Mais qu'est-ce que vous me dites-là, docteur?

THOLOSAN.

Rien d'inquiétant... s'il est raisonnable... mais je viens de l'ausculter... vous savez, en frappant?... (Il fait le geste.)

CÉCILE.

Oui!... Eh! bien?

THOLOSAN.

Eh! bien, le cœur est malade!

CÉCILE, effrayée.

Le cœur!

THOLOSAN.

Oh! rassurez-vous, madame! Il ne s'agit ici que de l'une de ces conformations anormales avec lesquelles on peut vivre soixante, quatre-vingts, cent ans!

CÉCILE, respirant.

Oh!

THOLOSAN.

Oh! il peut vivre cent ans, — très-bien! Mais à la condition d'éviter les émotions trop vives! Et sans aller bien loin, une déclaration seulement, surtout une déclaration! Ah! madame... à la pensée qu'il peut faire une déclaration... Tenez!... j'ai la chair de poule!... Un mouvement trop brusque du genou pour se jeter à terre... un geste trop vif du bras pour... (Il fait le geste

de prendre la taille.)..., et ces seuls mots... *Je vous aime!...* dits avec trop de chaleur et d'élan... Oh! mon Dieu! il n'en faut pas plus pour qu'il ne puisse plus se relever!...

CÉCILE, effrayée.

Comment... parce qu'il aura seulement?...

THOLOSAN.

Oui! oui!

CÉCILE.

Mais c'est affreux, cela!

THOLOSAN.

Que voulez-vous? Chacun a sa petite maladie!

CÉCILE.

Mais celle-là surtout! Mais c'est horrible, docteur!... Ce n'est pas possible...! Vous exagérez les choses!...

THOLOSAN.

Oh!

CÉCILE, l'interrompant.

Mais voyez donc!... On ne pourrait plus vivre, l'amour vous vient... on ne peut pas répondre de soi!... Il n'y pense pas... c'est vrai... Il ne veut plus aimer!...

THOLOSAN.

Eh! bien, alors?

CÉCILE.

Mais, docteur, ce n'est pas la même chose... on veut bien y renoncer volontairement... en se disant toujours... Il ne tiendrait qu'à moi! Tandis que vous lui faites un régime, là... ne jamais aimer!.. *jamais!* pensez donc! C'est à lui donner envie d'aimer tout de suite... et à moi aussi!..,

THOLOSAN.

A vous?

CÉCILE, se reprenant.

Je dis moi... en me mettant à sa place... à sa place!...

THOLOSAN.

Ah! très-bien!... mais qu'il aime!... pouvu qu'il ne le dise pas!

CÉCILE.

Alors, c'est bien la peine!

THOLOSAN.

Il s'y fera!... On s'y fait! — Oh! mon Dieu, on s'y fait!...

CÉCILE, *le retenant.*

Voyons, docteur, on dit les homœopathes si conciliants! Il y a amour et amour. — L'amour!... (*Elle fait un geste qui indique la passion exaltée.*) c'est dangereux! Mais il y a aussi l'amour idéal!... l'amour des âmes!... Oh! celui-là est si bon, si doux!... si tendre!... C'est encore de l'amitié!...

THOLOSAN, *protestant.*

Oh!

CÉCILE, *insistant.*

Enfin, ce n'est presque pas de l'amour!...

THOLOSAN, *vivement.*

La passion contenue, l'exaltation mystique! C'est bien pis!... Mais voilà le poison!... S'il dit: *Je vous aime*, seulement du bout des lèvres... en regardant une étoile... je ne réponds plus de rien!...

CÉCILE, *désespérée.*

Ah! bien, alors, qu'est-ce que vous voulez?...

THOLOSAN.

Aussi, je ne me fie pas à lui, et voilà pourquoi je suis si heureux de le mettre sous votre tutelle... C'est la douce mission que je vous confie, à vous, son amie, sa sœur, son ange gardien!... Et si par malheur quelque femme devait faire battre plus que de raison ce cœur malade, vous serez là pour appuyer sur lui votre main si blanche, si belle!... (*Il baise la main de Cécile.*) Et pour le ramener à l'ordre, en lui disant: Tout doux, monsieur; de l'amitié tant qu'il vous plaira!... C'est la santé!... c'est la vie!... mais de l'amour!... Jamais! c'est la mort!

CÉCILE, *frappée.*

Ah! docteur!...

THOLOSAN.

Et dans dix, vingt, trente ans!... il pourra encore la couvrir de baisers, cette belle main... et s'écrier: C'est elle qui m'a sauvé!

CÉCILE.

Mais, voyons!...

THOLOSAN, *sans l'écouter.*

Oui, madame!... Dans soixante ans! (*A part.*) Ça nous sera bien égal!

CÉCILE.

Mais enfin!...

THOLOSAN, sans l'écouter *.

Et je pars tranquille, bien tranquille !... (A part.) Voilà tout ce que je te permets, petit scélérat ! L'amour à la cent soixante-quinzième dilution.

(Il sort.)

SCÈNE XV

CÉCILE, puis MAURICE **.

CÉCILE, seule.

Mais c'est un monstre, ce médecin, on ne dit pas ces choses-là quand on ne peut pas vous guérir... Si jeune, si charmant !... une maladie pareille !... ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... (Apercevant Maurice qui entre par le fond, à droite.) Lui !... le voilà !... Ah ! heureusement je suis là pour l'empêcher de faire des folies !...

MAURICE, à part.

Il est parti ! — Qu'est-ce qu'il a bien pu lui dire ?

CÉCILE, debout à son piano, lui tournant le dos, et feignant de feuilleter de la musique.

Pauvre jeune homme ! Il n'a pourtant pas l'air malade !

MAURICE.

Voyons comment je vais être reçu...

(Il tousse.)

CÉCILE, se retournant.

Vous êtes là, mon ami ?...

MAURICE, à part.

Mon ami ! Tout va bien. (Haut.) Je vous croyais au jardin !...

(Il traverse.)

CÉCILE.

Non ! — J'étais ici avec le docteur Tholosan !

MAURICE, la regardant.

Ah ! vous étiez avec Tholosan ?

(Il passe derrière le piano, et se trouve ainsi en face de Cécile.

CÉCILE ***.

Qui m'a bien recommandé de vous soigner, monsieur, et de veiller sur vous !

MAURICE.

Ah !... (A part.) Est-ce qu'il lui a dit que j'étais fou ?...

* Tholosan, Cécile.

** Cécile, Maurice.

*** Maurice, Cécile.

CÉCILE.

Aussi, je vous préviens que je vais être d'une sévérité!...

MAURICE.

Vraiment!

CÉCILE.

D'abord, il vous est défendu, jusqu'à nouvel ordre, d'aller à Paris.

MAURICE.

Comment, défendu?

CÉCILE.

Défendu! — Et de quitter cette maison!

MAURICE, surpris.

C'est le docteur qui ordonne?

CÉCILE.

Oui, monsieur, c'est le docteur.

MAURICE.

Je ne comprends pas, mais...

CÉCILE.

Ah! c'est comme cela!

MAURICE.

Mais, madame...

(Il a fait le tour du piano, et se trouve près de la chaise sur laquelle il s'assied pendant la phrase suivante.)

CÉCILE.

Il n'y a pas de madame... Il y a une amie... Monsieur... une amie sérieuse, à qui vous avez fait serment d'obéissance... (Assise sur le tabouret et lui tendant les deux mains.) Voyons!... Donnez-moi vos deux mains... N'est-ce pas que vous vous laisserez conduire par moi, et que vous serez bien obéissant, bien sage et bien doux?

MAURICE.

Conduit par vous... Ah! où il vous plaira... mais c'est le docteur qui a prescrit?...

CÉCILE.

Le docteur veut que vous gardiez la maison *avec moi*, que vous vous promeniez doucement dans le jardin *avec moi*... que vous causiez, que vous lisiez *avec moi!*

MAURICE.

Enfin! que je ne vous quitte pas?...

CÉCILE.

C'est le régime!...

MAURICE, vivement.

Mais ce médecin est un homme de génie qui me rendrait la vie si j'étais mort!

(Il lui baise les deux mains.)

CÉCILE, à part.

Ah! mon Dieu! le voilà qui s'émeut maintenant!

MAURICE, avec chaleur, se levant et repoussant sa chaise.

Et je voudrais qu'il fût là!

CÉCILE, effrayée, se levant aussi.

Mais il s'émeut!... mais voulez-vous bien!...

MAURICE, surpris.

Plaît-il?

CÉCILE.

Mais ne vous agitez donc pas comme cela!... C'est aussi défendu!...

MAURICE, étonné.

Il m'est défendu de prendre une chaise?...

(Il la soulève.)

CÉCILE, l'arrêtant, vivement.

Encore!... ah! je vous en prie!... Maurice!... (Elle lui prend la chaise des mains.) Tenez, mettez-vous là! (Elle se fait suivre tout doucement en le regardant, et porte la chaise à la droite du fauteuil de face.) Près de moi, bien tranquillement!...

MAURICE, à part, en traversant.

Mais qu'est-ce que cela veut dire?

(Il va pour s'asseoir un peu brusquement.)

CÉCILE, l'arrêtant.

Allons! allons! bien doucement!... (Après l'avoir fait asseoir.) là!...

MAURICE, en même temps qu'elle, suivant le mouvement.

Là?

(Cécile va prendre dans sa corbeille à tapisserie, sur son piano, un écheveau de laine qu'elle dévide en s'asseyant dans le fauteuil.)

MAURICE, à lui-même.

Je n'y comprends rien. (Haut.) Vous voyez... j'obéis!... Quel charme de vous laisser penser et agir à ma place!... Il me semble que je ne suis plus moi... et que je suis un peu vous... et cela est d'une douceur!...

CÉCILE.

Regardez-moi bien! Pensez-vous un peu tout ce que vous dites-là?

MAURICE.

Voyez mes yeux s'ils mentent!

CÉCILE, après l'avoir regardé.

Non!... Et vous ne serez pas trop malheureux de vous asseoir souvent près de moi, comme cela?

MAURICE.

J'y passerais ma vie!

CÉCILE.

Quelle douce chose que l'amitié, avouez-le!...

MAURICE, à part.

Comme ça, oui!

CÉCILE.

Et que cela remplit bien la vie, autant que tous vos amours!

MAURICE.

Ah! oui.

CÉCILE.

Et paisiblement au moins... et honnêtement...

MAURICE, sans conviction.

Et honnêtement!

CÉCILE.

Une affection très-désintéressée, très-pure : voilà qui est bon! voilà qui est doux!... Qu'est-ce que vous regardez?

MAURICE.

Ce que vous faites!

CÉCILE.

Avec cela une petite maison de campagne que l'on habiterait seuls... loin de la ville!...

MAURICE.

Dans les bois!

CÉCILE.

Ou au bord de la mer!

MAURICE.

Un jardin plein de fleurs!

CÉCILE, cessant de broder.

Un ciel bleu! bleu! bleu!

MAURICE, approchant sa chaise sans bruit.

Une maison toute petite, pour être plus près l'un de l'autre.

CÉCILE, se grisant de ses propres paroles.

Et là, vivre de paresse et de rêveries!... sans autre souci que de varier l'emploi de ses journées et le choix de ses promenades! Aujourd'hui les pins, les bruyères et leur parfum sauvage!...

Demain, le rivage et le souffle de la mer qui soupire, qui expire... et les soleils ardents qui invitent au sommeil.... et les longues rêveries au clair de lune...

MAURICE.

Je vous parlerais avec tout mon cœur!

CÉCILE, avec amour.

Je vous écouterais avec toute mon âme!

MAURICE, avec passion.

Ah! dites le mot!... avec amour!...

CÉCILE, tressaillant et réveillée subitement.

De l'amour! (Protestant.) Mon ami!...

MAURICE.

Non, il n'y a plus d'ami! C'est un mensonge ridicule, qui ne trompe plus personne!... Non, je ne suis plus votre ami, et ce qui brûle nos cœurs, nos mains, nos lèvres... Ce qui, depuis deux jours, embrâse nos paroles, nos regards, et jusqu'à l'air que nous respirons!... ce n'est plus de l'amitié, c'est de l'amour!

CÉCILE, se levant.

De l'amour! Ah! mon Dieu!

MAURICE.

C'est de l'amour, et le plus vrai, le plus beau, le plus ardent!

CÉCILE, épouvantée *.

De l'amour! Et le médecin! Ce qu'il a dit!... Une déclaration!... Ah! mon Dieu, l'y voilà!

MAURICE, la suivant et tombant à ses genoux.

Et il faudra bien que vous l'écoutiez ce cœur qui ne bat plus que pour vous!

CÉCILE.

Ah! malheureux!... Au moins, pas à genoux!

MAURICE.

N'est-ce pas que c'est le bonheur, la joie, la vie?

CÉCILE, désespérée.

Oh! mon Dieu; mais il va toujours! il va toujours!...

MAURICE.

Et que je suis bien à vous? Et que vous êtes bien l'âme de mon âme et l'ange de mon ciel?

* Maurice, Cécile.

CÉCILE, s'oubliant.

Ah ! oui. (Se rappelant.) Non, c'est affreux ! Ah ! Maurice, si vous -viez ! Taisez-vous !

MAURICE.

Non, je ne me tairai pas, et je le dirai, ce mot qui brûle mes lèvres depuis si longtemps, et que je vous criais toutes les nuits et que vous deviez entendre... Je le dirai que je t'...

CÉCILE, désespérée et faisant tout ce qu'elle peut pour l'empêcher d'achever.

Non, je ne veux pas !

MAURICE.

Je t'...

CÉCILE, reculant vers le fauteuil de droite, en essayant de lui fermer la bouche.

Non !...

MAURICE.

Je...

CÉCILE.

Non, non !

MAURICE.

Je t'aime !

CÉCILE, tombant dans le fauteuil en poussant un cri.

Ah !... (Elle couvre ses yeux avec épouvante, puis écarte ses doigts et le regarde avec stupeur.) Le cœur... là... rien?

MAURICE, surpris.

Plaît-il?

CÉCILE, ivre de joie.

Rien ! Il n'a rien !... (Elle se laisse tomber assise, épuisée.) Ah ! ce médecin ! Ah ! mon Dieu ! quelle peur et quel mal vous m'avez... (Éclatant d'un rire nerveux qui se termine en pleurs.) Ah ! ah ! ah !

MAURICE.

Cécile !

CÉCILE, à moitié folle.

Ah ! maintenant il n'y a plus de danger ! Ah !... laissez-moi vous voir à genoux !

MAURICE.

Vous êtes ma vie, mon âme !

CÉCILE.

Ah ! c'est donc cela, l'amour !

MAURICE.

Et je vous adore !

SCÈNE XVI

Les Mêmes, MARÉCAT, RAPHAEL.

MARÉCAT, qui vient d'entrer, les apercevant.

Oh !

(Il se retourne vers Raphaël qui le suit, en rabattant vivement la casquette du jeune homme sur ses yeux, pour qu'il ne voie rien, et en se serrant contre lui avec pudeur.)

MAURICE, l'apercevant et se redressant.

Marécat !

CÉCILE, la tête perdue et ne voyant rien.

Quoi donc ? quoi ?

MAURICE, lui cachant Marécat.

Rien !... Mais si l'on venait !...

CÉCILE, revenant à elle.

Si l'on venait ! Qui donc ? (Se levant.) Ah ! mon mari ! J'oubliais. Ah ! malheureuse !

MAURICE.

Madame !

CÉCILE, le repoussant.

Ah ! laissez-moi ! laissez-moi ! laissez-moi !

(Elle se sauve par la bibliothèque.)

SCÈNE XVII

MAURICE, RAPHAEL, MARÉCAT.

MAURICE, à Marécat, avec menace.

Quant à vous, si vous...

MARÉCAT, tenant toujours Raphaël aveuglé.

Monsieur... respectez au moins l'innocence !...

MAURICE.

Au diable !... Il n'osera rien dire !...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII

MARÉCAT, RAPHAEL.

MARÉCAT, relevant la casquette de Raphaël.

Qu'est-ce que tu as vu?

RAPHAEL, aveuglé et ahuri.

Mais je n'ai rien vu, papa!... Tu m'as enfoncé!...

MARÉCAT, le poussant dehors.

Chut! Va-t'en! c'est pour ton bien!...

RAPHAEL.

Mais, papa!...

MARÉCAT, le poussant toujours, en entendant venir quelqu'un.

Va-t'en! Tu es un ange!...

RAPHAEL.

Mais, papa!...

MARÉCAT, le faisant pirouetter et le poussant brusquement dans la chambre à droite.

Mais va-t'en donc! Dans la chambre jaune!...

SCÈNE XIX

MARÉCAT, VIGNEUX, ABDALLAH, MADAME VIGNEUX, puis THOLOSAN.

ABDALLAH, entrant en se frottant les mains.

Eh! bien, ça chauffe! A la bonne heure!... On l'a vu ce monsieur! Il enverra ses témoins!

MARÉCAT.

Ah! ses témoins!... Parlons de témoins! Ah! c'est moi qui viens d'être témoin!

MADAME VIGNEUX.

De quoi?

MARÉCAT.

De quoi? Je viens de voir, comme je vous vois... M. Maurice... le malade... aussi gaillard que vous et moi... tenant... non, le mot n'est pas assez fort! Serrant, comme ça... (Il prend madame Vigneux et la serre contre lui.) Non, ce n'est pas assez fort!... Pressant... écrasant... (A Vigneux qui va protester.) Non! c'est pour indiquer!...

* Vigneux, Abdallah, Marécat, madame Vigneux.

Ecrasant, voilà le mot! Ecrasant contre son cœur... Et il n'y a pas à dire que ce n'est pas vrai... Je l'ai vu de mes yeux!... Raphaël aussi l'aurait vu, si je ne lui avais pas enfoncé... Un enfant qui croit encore que les choux!...

(Il se penche à l'oreille de madame Vigneux.)

MADAME VIGNEUX, impatientée.

Mais écrasant sur son cœur... qui? quoi? qu'est-ce?...

MARÉCAT.

Qui? Je ne vous l'ai pas encore dit... madame Caussade!

TOUS.

Ah! bah!

MARÉCAT.

Chut!...

ABDALLAH.

Allons donc!

(Ils se regardent tous en souriant.)

MADAME VIGNEUX.

Eh bien! Je m'en doutais!...

(Ils se regardent tous d'un air enchanté. Rire étouffé.)

MARÉCAT, d'un air malin.

Chut! — Dites donc, je comprends maintenant pourquoi l'autre l'appelait dandin!...

TOUS, riant.

Parbleu!

THOLOSAN, qui est entré et descendu à droite, les regardant.

Oh! Les intimes sont bien gais... Il y a un désastre dans la maison!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le salon du premier étage; grande fenêtre au fond, ouvrant sur un balcon. Cette fenêtre ne se ferme pas à l'espagnolette, mais au moyen d'une crémone. — — A gauche, 1er plan, porte de communication avec la chambre de Maurice, fermée par un verrou. — A la hauteur de cette porte, un guéridon, un fauteuil, une chaise, et au 2e plan, pan coupé, porte d'entrée. — A droite, 2e plan, pan coupé, une porte ouverte sur l'escalier qui conduit au jardin. — Au 1er plan, la porte de la chambre à coucher de Cécile. — Entre les deux portes une console et au-dessus un cordon de sonnette. — A la hauteur du 1er plan, un divan, face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

CAUSSADE, LAURENT.

CAUSSADE, entrant du fond, à gauche suivi de Laurent.

Mais alors! ce n'est pas un renard! c'est la bête du Gévaudan! Comment... toutes mes poules mangées!

LAURENT.

Il n'y en a plus qu'une dans le poulailler...

CAUSSADE, passant à droite.

En plein jour! Et dire que depuis ce matin cet animal enragé me met sur les dents! J'ai laissé déjeuner tout le monde sans moi!... J'ai passé toute l'après-midi à poser des piéges... Je rentre dîner, et je ne suis pas plutôt sorti de table... Toutes mes poules... des poules superbes... des poules de Cochinchine!

LAURENT.

Qu'est-ce que monsieur veut qu'on fasse?

CAUSSADE.

Je veux que nous l'attrapions!... Et je l'attraperai, cette scélérate de bête, où j'y perdrai mon nom!... Il faut renoncer aux piéges... Bouche tous les trous de la haie!... Je suis sûr qu'elle est dans le petit bois... Nous ferons une battue!

LAURENT.

Oui, monsieur!

(Fausse sortie.)

CAUSSADE, *le rappelant.*

Et si tu vois du nouveau, ne manque pas de me prévenir!

LAURENT.

Oui, monsieur!

(*Il sort par le fond à droite; entre Vigneux du fond à gauche.*)

SCÈNE II

CAUSSADE, VIGNEUX, *puis* MADAME VIGNEUX.

CAUSSADE.

Quand je la tiendrai, celle-là... (*Apercevant Vigneux.*) Ah! te voilà!

VIGNEUX.

Tu m'as dit de monter au salon!...

CAUSSADE.

Oui, j'ai quelque chose à te dire!... Et je ne veux pas qu'on nous entende!

(*Madame Vigneux entre; Caussade l'aperçoit et la salue.*)

VIGNEUX *.

Comme ces messieurs fument sur la terrasse, et que ma femme n'est pas aussi aguerrie que la tienne contre l'odeur du cigare... elle est montée avec moi!

CAUSSADE.

Madame n'est pas de trop!...

VIGNEUX.

De quoi s'agit-il?

CAUSSADE.

D'un service...

VIGNEUX, *vivement.*

A me rendre?

CAUSSADE.

Non... à te demander! (*Riant.*) Cela t'étonne, hein? Tu n'y es pas habitué?...

VIGNEUX.

Si tu veux dire par là que c'est moi qui demande ordinairement, et toi qui...

CAUSSADE, *se récriant.*

Oh! ma foi non!

* Madame Vigneux, Caussade, Vigneux.

VIGNEUX.

Et que j'abuse?

CAUSSADE.

Mais non.... Ai-je dit cela?...

VIGNEUX.

Tu ne le dis pas! Mais tu as l'air...

CAUSSADE.

Ah! ça, mais, quelle mouche te pique, toi?.. je t'ai rendu quelques services... certainement!

VIGNEUX, *vivement.*

Malgré moi, le plus souvent!

CAUSSADE, *étonné.*

Malgré toi, si tu veux!... Mais il n'est pas question de cela, et Dieu me damne si je veux me les rappeler!

MADAME VIGNEUX, *très-raide.*

Croyez bien, monsieur, que nous ne les avons pas oubliés... nous!

CAUSSADE.

Mais sapristi, madame... vous me dites ça comme une menace!

MADAME VIGNEUX.

Le fait est que pour un homme délicat...

(Elle va s'asseoir à gauche du guéridon sur la chaise.)

VIGNEUX.

Avec des amis qui ne sont pas aussi heureux que toi!...

CAUSSADE.

Mais, mon Dieu!... mes enfants!... Mais où allons-nous?... mais qu'est-ce que c'est que ça?... mais quelle querelle d'Allemands?...

VIGNEUX.

Mais, c'est toi!... mon ami!...

CAUSSADE.

Oh! la! la!... que vous êtes susceptibles!... Voyons!... voyons!... Il ne s'agit pas de cela. Au fait! J'ai un service à te demander... Veux-tu me le rendre?... voilà tout!... C'est bien simple!...

VIGNEUX, *sèchement.*

Tu sais bien que je ne peux pas te le refuser!...

(Il remonte pour redescendre à droite de la table.)

CAUSSADE, *seul, au milieu de la scène.*

Permets-moi de prendre ceci comme parole d'amitié... la musique n'y est pas, mais enfin!...

VIGNEUX, l'interrompant.

Enfin, qu'est-ce que c'est?...

CAUSSADE, allant à lui.

Presque rien! J'ai un ami!... Un jeune ami, auquel je m'intéresse vivement;... que j'aime!... un peu, comme s'il était mon enfant... Il n'est pas riche, par sa faute, car il a tout mangé; il est désœuvré, et l'oisiveté est mauvaise conseillère. Je voudrais lui trouver une place lucrative, honorable. Enfin, c'est un gamin et je voudrais en faire un homme!...

VIGNEUX, assis dans le fauteuil.

Et tu comptes sur moi?

CAUSSADE, entre Vigneux et sa femme, appuyé sur la table.

Oui, le frère de madame Vigneux organise une compagnie pour l'acquisition de terrains. Tu auras, m'as-tu dit, des intérêts dans l'affaire : recommande mon protégé à ton beau-frère... C'est un garçon actif, intelligent, adroit.... qui sera vite au fait de la comptabilité!... Il a fait son droit! Il a bonne tenue... s'exprime bien, écrit bien! Je parle du style... quant à la main, je m'en assurerai!... Enfin, c'est un cadeau que je vous fais! Est-ce dit?... Oui! merci!...

VIGNEUX, se levant.

Ah! diable! comme tu y vas, toi!...

CAUSSADE, allant à lui.

Quand je t'aurai nommé la personne!...

VIGNEUX, vivement.

Je ne veux pas la connaître!... Cela augmenterait le regret que j'éprouve à te répondre par un refus!

CAUSSADE, saisi.

Un refus?

VIGNEUX.

Mon cher ami, tu me demandes précisément la seule chose que je ne puisse pas faire pour toi!...

CAUSSADE.

Bah!...

VIGNEUX.

J'ai pris la résolution formelle de ne pas demander *cela!*... aux parents de ma femme!...

CAUSSADE.

Mais puisque ton beau-frère t'associe!...

MADAME VIGNEUX.

De son chef!

VIGNEUX.

Oui; de son chef! Je ne l'ai pas demandé!... Du reste, n insiste pas, mon ami; c'est une question de principes, et je ne transige pas avec des principes!... Madame Vigneux te dira que je n'ai jamais recommandé personne!

MADAME VIGNEUX, appuyant.

Oh! personne!

VIGNEUX.

Personne!... Je fais de la recommandation une question si sérieuse!... Je vois dans la solidarité temporaire qu'elle établit entre le protégé et le protecteur une responsabilité si grande pour celui-ci; en un mot, je la considère come un devoir social d'une telle gravité... que j'aime mieux m'en abstenir tout à fait!

CAUSSADE.

C'est plus commode!

VIGNEUX.

Et puis, enfin, si je devais faire une exception à cette règle de conduite, ce ne serait certes pas dans un cas semblable, et surtout pour toi.

CAUSSADE.

Ah!... parce que?...

VIGNEUX.

Ah! parce que si je ne te connaissais pas du tout, si tu n'étais pas mon ami! S'il n'était pas ton protégé... passe encore! Alors, c'est un monsieur quelconque... Mais, appuyer de mon crédit le protégé d'un ami intime... un des tiens!... un des nôtres!... Jamais!... L'intérêt même que je lui porte me défend de l'obliger!...

MADAME VIGNEUX.

Certainement!

VIGNEUX.

Et je ne veux pas être accusé de complaisance, de camaraderie et de favoritisme!

CAUSSADE.

C'est-à-dire que tu ne peux pas me rendre service, parce que tu es mon ami!

VIGNEUX.

Mais, dans certains cas, c'est de l'intégrité!

CAUSSADE.

Ah!...

VIGNEUX.

Car, après tout, ce que tu me demandes là n'est pas précisément honnête !

MADAME VIGNEUX.

Pas précisément !

CAUSSADE.

Merci !...

VIGNEUX.

Tu cherches à pousser ton jeune homme par faveur, au détriment de vingt autres !

MADAME VIGNEUX.

Qui valent mieux que lui !...

VIGNEUX.

Et vouloir que je donne la main à ce tripotage, sous prétexte d'amitié... C'est... tranchons le mot !... c'est de l'intrigue !...

MADAME VIGNEUX.

Tout simplement !

(Elle va s'asseoir dans le fauteuil.)

CAUSSADE.

Eh bien, dites de la *corruption!*... et ajoutez que je suis un profond scélérat !

VIGNEUX.

Mon Dieu ! je ne dis pas cela !

(Il remonte et va s'asseoir sur le canapé.)

CAUSSADE, allant à lui.

C'est heureux !... Ah ! ça, tu te moques de moi, dis donc !... Ce n'est pas sérieux ! Si je t'avais répondu de telles calembredaines toutes les fois que tu as fait appel à mon crédit et à ma bourse !...

VIGNEUX.

Ah ! nous y voilà !

MADAME VIGNEUX.

Des reproches !...

VIGNEUX.

Qu'est-ce que je vous disais, madame Vigneux ?

MADAME VIGNEUX.

Cela doit toujours finir par là !...

CAUSSADE, passant derrière Vigneux et prenant le milieu de la scène.

Mais non !... Mais, en vérité, vous me faites dire des choses !...

VIGNEUX.

Ah! mon Dieu!... ne te gêne pas... va... nous sommes faits pour tout entendre!...

MADAME VIGNEUX.

Quand on a eu dans sa vie le malheur de recourir aux autres!...

CAUSSADE.

Mais c'est vous qui...

VIGNEUX.

Dis tout de suite que tu veux me faire payer les services que tu as pu me rendre?

CAUSSADE.

Mais non, seulement...

VIGNEUX.

Ah!... si j'avais pu croire en acceptant que je vendais ma conscience!...

CAUSSADE, *éclatant.*

Ah! la conscience!... J'attendais la conscience! Mais, jour de Dieu!... garde-la, ta conscience... Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse... de ta conscience?... Voilà quarante-cinq ans qu'elle n'est bonne à rien!...

VIGNEUX.

Caussade, ces paroles...

CAUSSADE.

Ah! parce que tu es mon ami!... Ah! si tu n'étais pas mon ami!... si je ne te connaissais pas du tout, je serais poli!... je te cacherais tes vérités... mais avec un ami... jamais!... l'intérêt même que je te porte m'ordonne de te dire des choses désagréables; je ne veux pas être accusé de complaisance, de camaraderie et de favoritisme!

(Il passe à gauche.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCAT, *entrant par le fond à gauche.*

MARÉCAT, *mystérieusement.*

Chut!...

CAUSSADE.

Quoi?

MARÉCAT, *sur le seuil de la porte.*

Madame Caussade n'est pas là?

CAUSSADE.

Non!

MARÉCAT, de même.

Bon! (A madame Vigneux.) Chère madame, soyez assez bonne pour nous laisser seuls un instant... Ce sont ces messieurs!...

CAUSSADE.

Quels messieurs?

MADAME VIGNEUX.

Je vous laisse!

(Elle sort par le fond à droite, reconduite par Marécat, qui place ensuite deux chaises à droite, devant le divan.)

SCÈNE IV

CAUSSADE, VIGNEUX, MARÉCAT, LANCELOT, DE LA RICHAUDIÈRE, puis ABDALLAH*.

(Lancelot et la Richaudière en grande tenue de visite.)

CAUSSADE, allant à Lancelot pour lui donner la main.

Tiens! c'est M. Lancelot!... (s'arrêtant.) Eh! mon Dieu!... cette figure!... Vous avez perdu un de vos parents?

LANCELOT.

Permettez-moi, cher monsieur Caussade, de vous présenter, ainsi qu'à ces messieurs, M. Octave-Honoré-Benoît de la Richaudière, qui a bien voulu se joindre à moi!...

CAUSSADE, saluant d'un air étonné.

Monsieur est le bienvenu!... (Se heurtant avec Abdallah, qui entre avec une boîte de pistolets et des sabres.) Qu'est-ce que c'est que ça?

(Lancelot et la Richaudière s'entretiennent au fond pendant la petite scène suivante.)

ABDALLAH.

Ça?... c'est les outils!...

CAUSSADE.

Les outils?

ABDALLAH.

Pour épousseter le col du voisin!

(Il pose le tout sur le canapé.)

CAUSSADE, sans comprendre.

Le voisin?

MARÉCAT.

Oui! L'homme à la souche!

(Même jeu de Caussade, qui les regarde alternativement d'un air stupéfait.)

VIGNEUX.

Courtenot!...

* La Richaudière, Lancelot, Abdallah, Caussade, Vigneux, Marécat.

ABDALLAH.

Nous sommes allés chez lui!...

MARÉCAT, tranquillement.

Et nous avons arrangé ton affaire?... Tu te bats.

CAUSSADE.

Je me bats?...

ABDALLAH.

Voilà ses témoins!... (Lui frappant sur l'épaule.) Ah! le goulu!... il est enchanté... Tenez... ça lui rappelle l'Afrique!...

VIGNEUX, avec intention.

Tu vois que quand il s'agit de te rendre un service sérieux...

CAUSSADE, hébété.

Ah! ça, vous croyez que je vais...

ABDALLAH, l'écartant.

Ne bouge pas!... ce n'est plus ton affaire!... c'est la nôtre!...

(Il fait signe à la Richaudière et à Lancelot de s'asseoir.—Vigneux et Abdallah se tiennent debout près du canapé. — Marécat s'est assis sur une chaise.)

LANCELOT.

Messieurs!... nous n'aurions pas accepté, M. de la Richaudière et moi, la mission toute délicate qui nous est confiée, si nous n'avions eu, *in petto*, l'espoir d'empêcher entre deux galants hommes un conflit toujours regrettable (Ici, Caussade, rassuré, s'assied entre Marécat et Abdallah) et de donner à cet entretien le caractère tout pacifique d'une mission conciliatoire.

DE LA RICHAUDIÈRE, appuyant.

Parfaitement!

CAUSSADE, se levant pour serrer la main de Lancelot.

Mon cher M. Lancelot!...

ABDALLAH, le faisant rasseoir.

Pardon!... Laisse parler tes témoins!...

VIGNEUX.

Et nous demanderons d'abord à ces messieurs s'ils ont qualité pour nous offrir, sur l'épithète employée par M. Courtenot, des explications meilleures que celles qui nous ont été données tantôt?

CAUSSADE, voulant se lever.

Mais, c'est inutile!...

VIGNEUX, ABDALLAH et MARÉCAT lui imposant silence doucement.

Chut!...

LANCELOT.

Monsieur Courtenot, messieurs, un peu légèrement peut-être... *promptus animus, promptior lingua!*... a laissé échapper... le mot : *Dandin!*

VIGNEUX.

Pardon! Alors, vous avouez *Dandin?*

LANCELOT, après avoir demandé l'assentiment de La Richaudière.

Nous avouons *Dandin!*

MARÉCAT, tranquillement dans un coin, prisant.

Mais c'est très-grave, cela! c'est très-grave!...

VIGNEUX et ABDALLAH.

Je crois bien!

CAUSSADE, se levant et protestant.

Oh!...

ABDALLAH, le faisant rasseoir brusquement.

Mais laisse donc parler tes témoins!...

LANCELOT.

Mon Dieu! Messieurs... je cherche cette gravité et je ne la vois pas!... Pesons la valeur de l'épithète... c'est un terme si vague, si élastique!...

CAUSSADE.

Parbleu!...

MARÉCAT, de même.

Parbleu!... Caussade a raison!... Ainsi, de votre aveu, vous nous appliquez des épithètes élastiques!

Caussade, ahuri, ouvre la bouche pour parler.

LANCELOT, se levant, ainsi que La Richaudière.

Je m'explique, messieurs... c'est un nom propre qui est devenu en quelque sorte un nom commun.

MARÉCAT.

Ah! vous nous donnez donc des noms communs...

LANCELOT.

Mais je m'explique, messieurs... c'est un nom de comédie!...

MARÉCAT.

Vous nous donnez donc des noms de comédie?...

LANCELOT, étourdi.

Mais je m'explique, messieurs... je m'explique...

LA RICHAUDIÈRE.

Parfaitement!

ABDALLAH.

Mais non, Monsieur ne s'explique pas parfaitement!...

LANCELOT.

Je veux dire...

(Il se lève, ainsi que la Richaudière.)

VIGNEUX.

Ah! vous voulez dire... mais vous ne dites pas!...

LANCELOT.

Que ce mot *Dandin* est... si je puis m'exprimer ainsi...

MARÉCAT, se levant.

Mais non, monsieur, mais non! Vous ne pouvez pas vous exprimer ainsi!...

LANCELOT, ahuri.

Mais... mais... mais!...

CAUSSADE, à Marécat.

Mais puisque...

MARÉCAT, le faisant passer devant lui et le reléguant à l'extrême droite.

Mais laisse donc parler tes témoins, toi!

(Caussade veut parler, sa voix s'étouffe.)

LANCELOT.

Enfin, voyons, messieurs... prenons comme terme de comparaison, un nom propre très-inoffensif!... *Perrin-Dandin!...*

MARÉCAT.

Et *Georges*, monsieur... et *Georges Dandin?...*

LANCELOT, vivement.

Mais nous n'avons pas dit *Georges*, messieurs, ni même *Perrin!...* Mais *Dandin* seulement... laissant notre intention tout à fait dans le doute!

VIGNEUX.

Mais ce doute, monsieur, est précisément une injure!...

MARÉCAT.

Deux injures!... puisqu'on ne sait pas laquelle!

VIGNEUX et ABDALLAH.

Parbleu!...

CAUSSADE.

Mais je voudrais...

MARÉCAT.

Mais tais-toi donc!

LANCELOT.

Et je dis plus, messieurs!... Loin de m'offenser, loin de me paraître une injure, ce mot rappelle à mon esprit l'idée de

Dandy; c'est-à-dire, l'image d'un homme élégant, distingué, bien mis. Image toute gracieuse que je suis très-porté à considérer comme un compliment!... Oui, messieurs, c'est un compliment.

DE LA RICHAUDIÈRE.

Parfaitement!

MARÉCAT, VIGNEUX et ABDALLAH, raillant et remontant.

Ah! ah!

CAUSSADE, s'élançant à Lancelot et lui prenant la main.

Mais parbleu!... Mon cher Monsieur Lancelot, je vous remercie, de tout mon cœur, de la chaleur que vous mettez à défendre mes intérêts!... Ah! ça, messieurs, c'est fini, n'est-ce pas? En voilà bien assez! (Allant au groupe des amis.) n'en parlons plus!

ABDALLAH, redescendant entre Lancelot et Caussade.

Notre ami a raison, messieurs. N'en parlons plus! Il ne peut pas se contenter d'explications pareilles!

VIGNEUX, passant devant Caussade.

Et à moins que M. Courtenot ne soit prêt à faire des excuses...

CAUSSADE.

Hein?...

MARÉCAT *.

Nous exigeons des excuses!

CAUSSADE.

Mais non!

ABDALLAH.

Mais, laisse-nous donc!

CAUSSADE.

Mais je ne demande pas d'excuses! Je ne veux pas d'excuses!...

ABDALLAH.

Vous l'entendez, messieurs, notre ami Caussade ne veut pas même des excuses?...

CAUSSADE.

Mais non!

MARÉCAT, plus haut.

Il n'en veut à aucun prix!...

CAUSSADE.

Parbleu!...

* La Richaudière, Lancelot, Abdallah, Vigneux, Caussade, Marécat.

LANCELOT.

Alors, messieurs, réglons les conditions du combat!... C'est à l'offensé!...

ABDALLAH, à Caussade.

Le pistolet?...

CAUSSADE.

Mais non!

ABDALLAH, à Lancelot.

Alors, l'épée!...

VIGNEUX, à Caussade.

Demain matin, n'est-ce pas?...

CAUSSADE.

Mais, jamais!...

MARÉCAT.

Jamais demain! Il veut tout de suite!...

ABDALLAH, à Lancelot.

Au premier sang!

CAUSSADE, hors de lui.

Mais non!... non! non! non!

ABDALLAH.

Ah! fichtre!... alors, à mort, messieurs!...

MARÉCAT.

Nous nous battrons à mort!

(Lancelot et la Richaudière remontent et se consultent.)

CAUSSADE, exaspéré et à demi-voix à ses amis.

Mais je ne veux pas me battre!...

TOUS TROIS, baissant la voix.

Tu ne veux pas te battre?

CAUSSADE.

Un duel à mort pour une souche de dahlia!...

VIGNEUX.

Mais veux-tu te taire!... s'ils t'entendaient!...

CAUSSADE.

Eh! qu'ils m'entendent!... Ils n'en ont pas plus envie que moi! Je vais leur dire...

ABDALLAH, l'arrêtant.

Mais je te le défends bien!

VIGNEUX, de même.

Désavouer tes témoins!...

MARÉCAT, de même.

Nous couvrir de ridicule!...

CAUSSADE.

Mais!...

MARÉCAT.

Mais si tu ne te bats pas pour toi;... fais-le au moins pour nous!

CAUSSADE.

Comment, il faut?...

ABDALLAH, montrant le poing à Caussade.

Cristi! Si tu n'étais pas mon ami, toi!...

VIGNEUX.

C'est honteux!...

MARÉCAT, à Caussade.

Mais, regarde-moi! Est-ce que je tremble, moi?...

ABDALLAH, le poussant.

Allons! marche!

CAUSSADE.

Et il faudra que je me batte pour leur faire plaisir!...

ABDALLAH, prenant sur le divan ce qu'il a déposé.

En route!

CAUSSADE.

Sac à papier!... j'ai un mal de nerfs!... Eh bien! oui, je veux me battre, et me battre à mort... et me battre avec tout le monde!... Et battons-nous tout de suite! Battons-nous, battons-nous!... mille diables!... où je vous bats!...

VIGNEUX, MARÉCAT et ABDALLAH.

A la bonne heure!

(Fausse sortie.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, THOLOSAN *.

THOLOSAN, qui est entré aux derniers mots.

Pardon, messieurs, il vous manque un médecin!...

MARÉCAT, à lui-même.

Oh! — A mort!...

* La Richaudière, Lancelot, Caussade, Tholosan, Abdallah, Marécat, Vigneux.

THOLOSAN.

Si vous voulez bien m'agréer...

CAUSSADE.

Oui, oui !... Vite, docteur, vite, j'ai la rage !...

THOLOSAN.

Le temps seulement de boucler ma valise !

(Fausse sortie.)

VIGNEUX.

Vous voulez dire votre trousse !

THOLOSAN.

Non, je dis bien : ma valise !... N'allons-nous pas en Belgique ?

MARÉCAT.

Nous allons dans le bois ?

THOLOSAN.

Dans le... ah ! pardon ! pardon ! Un duel en France... diable ! en cas de mort... la prison pour les témoins !...

VIGNEUX et MARÉCAT, frappés.

La prison !...

THOLOSAN.

Six mois à un an ?

MARÉCAT.

Tant que ça !

THOLOSAN.

Et peut-être pis. Diable, messieurs ! je vous demande pardon, je ne suis pas des vôtres.

CAUSSADE.

Eh bien ! on se passera de médecin... Allons ! mais finissons !...

(Fausse sortie.)

MARÉCAT, l'arrêtant au milieu du théâtre et le faisant reculer.

Mais, allons ! Allons ! est-il enragé, lui !...

VIGNEUX, de même.

A-t-il envie de se faire tuer ?

MARÉCAT, faisant reculer Caussade jusqu'à l'extrême gauche, malgré sa résistance.

Car enfin, monsieur voit les choses froidement, lui... tu peux être tué !...

VIGNEUX, de même.

Nous n'y pensions pas !

MARÉCAT, tenant Caussade.

Et si un malheur arrivait !... je ne m'en consolerais jamais... En prison !

ABDALLAH.

Ah ! ça, vous allez caponner?...

MARÉCAT, le repoussant sans lâcher Caussade.

Oh! mais vous, vous êtes un buveur de sang, c'est connu!... (A Caussade, avec attendrissement.) Mais toi!... Voyons! tu n'es pas un tigre?...

VIGNEUX, serrant la main de Caussade.

A ton âge!...

MARÉCAT, de même, avec sentiment.

Un père de famille!...

CAUSSADE.

Alors, il ne faut plus que je me batte?...

MARÉCAT, haut, vivement.

Il ne veut plus se battre!... vous l'entendez, messieurs!... Les témoins n'ont plus qu'à se retirer!... Nous nous retirons!

(Mouvement des témoins pour sortir.)

VIGNEUX.

On pourrait signer un petit procès-verbal!...

LANCELOT, tirant de sa poche un papier.

Je l'avais préparé à tout hasard!...

MARÉCAT, prenant la plume.

Très-bien!... signons!... vite!... vite!...

VIGNEUX.

Tous!...

ABDALLAH, haussant les épaules.

Ah! les feignants!...

MARÉCAT, signant *.

A quoi tient la vie d'un homme, mon Dieu!...

CAUSSADE, à Tholosan.

Merci, docteur!...

THOLOSAN

A votre service!... Maurice est chez lui?

CAUSSADE.

Faites le tour : sa porte est condamnée!

THOLOSAN, montrant la première porte à gauche.

Celle-là?...

CAUSSADE.

Oui.

* Vigneux, la Richaudière, Lancelot, Abdallah, Marécat à la table, Caussade, Tholosan.

THOLOSAN.

Bien! (A part.) Et d'un!... à nos amoureux, maintenant!... Ma parole d'honneur, il faut que dans une existence antérieure, j'aie été chien caniche... moi! J'ai été chien caniche!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, moins THOLOSAN.

VIGNEUX, après avoir signé.

A vous, Zéphir!... Signez!...

(Marécat va à Caussade.)

CAUSSADE, à Marécat.

Au moins, cela servira à quelque chose; nous allons savoir son nom!

ABDALLAH, prenant la plume.

Il faut que je signe là?...

MARÉCAT.

Oui!... en toutes lettres!...

(Signes d'intelligence avec Caussade.)

ABDALLAH.

Je ne sais écrire que ça, mais c'est moulé! C'est un camarade indigène qui me l'a appris! (Il signe.) Voilà. (Il se lève.) Et je reporte en bas la batterie de cuisine! (Emportant les armes.) Ah! mon Dieu! Un duel arrangé! Si ça ne fait pas mal!

(Il sort par la porte du jardin.)

CAUSSADE.

Enfin, je vais donc savoir comment s'appelle mon ami que je ne connais pas!...

MARÉCAT, revenant avec le papier.

Sapristi! C'est en arabe!...

LANCELOT, prenant congé.

Cher monsieur Caussade!...

CAUSSADE, les reconduisant.

Bien des choses à ce bon monsieur Courtenot!

(Lancelot sort, suivi de la Richaudière, au fond à gauche.)

SCÈNE VII

CAUSSADE, MARÉCAT, VIGNEUX *.

CAUSSADE, redescendant.

Ouf !...

VIGNEUX.

Ce cher ami !...

(Ils lui serrent tous deux la main avec effusion.)

MARÉCAT.

Grâce à moi, c'est fini !...

CAUSSADE.

Ma foi, après cela, je voudrais bien embrasser ma femme !... Où donc est ma femme ?... (Vigneux et Marécat se regardent, puis Marécat se met à tousser légèrement.) Vous dites ?...

MARÉCAT.

Moi ?... rien !.. je ne dis rien !...

VIGNEUX.

Elle est sans doute au jardin avec M. Maurice !

CAUSSADE, se dirigeant vers la porte du jardin.

Je vais la chercher, descendez-vous ?

MARÉCAT, dans ses dents.

Oh !.. pas moi ! je n'aurais qu'à les déranger, comme ce matin !...

(Il va s'asseoir sur le canapé.)

CAUSSADE, naïvement, s'arrêtant.

Comment... les déranger ?

(Vigneux s'assied à gauche.)

MARÉCAT, légèrement.

Oui, je suis entré dans le petit salon du rez-de-chaussée... Ils causaient très-vivement !... Ils ne m'attendaient pas du tout !... Oh ! du tout !...

(Il sourit.)

CAUSSADE, souriant.

Le fait est que s'ils parlaient musique... peinture... poésie... ta présence pouvait les gêner...

(Fausse sortie.)

MARÉCAT, dans ses dents.

Oui, je crois que je les gênais !...

(Il se mouche avec affectation. — Silence. — Vigneux tousse, en affectant de ne pas regarder Caussade.)

* Vigneux, Caussade, Marécat.

CAUSSADE, redescendant.

Ah! ça!... qu'est-ce que vous avez donc tous deux ?...

MARÉCAT et VIGNEUX, avec une fausse naiveté.

Nous ?...

CAUSSADE.

Oui... vous avez un air de mystère... un air tout drôle!...

MARÉCAT, à lui-même, en faisant semblant de ramasser une épingle sur le tapis.

Ce n'est pourtant pas drôle!

CAUSSADE.

Qu'est-ce qui n'est pas drôle ?...

MARÉCAT, montrant Vigneux.

Non!... Ce que veut dire M. Vigneux!...

VIGNEUX, se levant.

Pardon! — Moi je ne dis que ce que vous dites!

(Caussade, étonné, les regarde attentivement.)

MARÉCAT.

Oh!... moi je ne dis rien! (se levant.) Descendons-nous ?

VIGNEUX.

Descendons.

(Ils se dirigent vers le fond.)

CAUSSADE, les arrêtant.

Pardon! Faites moi le plaisir de m'expliquer tout de suite ces réticences qui commencent à me déplaire.

VIGNEUX.

Ah! si tu te fâches!

CAUSSADE.

Je ne me fâche pas... seulement qu'y a-t-il ? Quoi? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

MARÉCAT.

Tu vas te figurer que c'est par plaisir que... M. Vigneux fait des cancans!

VIGNEUX, surpris.

Tandis que c'est bien dans ton intérêt que... M. Marécat...

MARÉCAT.

C'est même pénible!... Mais enfin ce sont les charges de l'amitié... cela... quand il y a une mauvaise nouvelle à apprendre.

VIGNEUX, sur le même ton que Marécat.

Ou quelque chose de désagréable à dire...

MARÉCAT.

Les amis... sont toujours là... les pauvres amis!

CAUSSADE, insistant.

Mais, mon Dieu!...

VIGNEUX, l'interrompant.

Si un étranger venait te crier à brûle-pourpoint...

MARÉCAT, légèrement.

Votre femme est un peu coquette!...

VIGNEUX, de même.

Elle est bien souvent avec ce M. Maurice...

MARÉCAT.

Ils sont toujours fourrés dans les petits coins...

CAUSSADE, frappé.

Oh!

MARÉCAT, vivement.

Ah! tu vois! Ça te donnerait un coup. Tandis que de notre part...

CAUSSADE.

Ma femme! Maurice! Vous osez!... Ah! taisez-vous!

VIGNEUX.

Mais...

CAUSSADE.

Taisez-vous!... C'est une indignité que deux hommes auxquels je serre la main... et que j'appelle mes amis... osent devant moi... chez moi... Ma femme! ma pauvre femme! Oh! vous ne saurez jamais le mal que vous venez de me faire.

MARÉCAT, qui est remonté près de la console.

Ah! le voilà qui se monte... qui se monte... Je ne te dis pas que j'ai vu... mais enfin, j'ai vu...

CAUSSADE, vivement.

Et qu'est-ce que tu as vu? Quoi?

MARÉCAT.

Eh bien! je les ai vus tous deux causant... (Vivement) comme t'a dit M. Vigneux.

VIGNEUX, surpris.

Moi!

CAUSSADE, avec anxiété.

Et après?

MARÉCAT, avec aplomb, interrogeant Vigneux.

Eh bien oui, après, M. Vigneux? (Voyant l'embarras de Vigneux.) Ah!..

CAUSSADE.

Voilà tout! Ah! vous étiez donc bien pressés de venir troubler la paix d'un homme en le faisant douter de tout ce qu'il estime et de tout ce qu'il aime! Et vous invoquez les devoirs de l'amitié. — Mais qu'est-ce que c'est donc que cette amitié-là? Et que ferait de plus la haine?... Depuis hier, quelle occasion avez-vous perdue d'empoisonner mon bonheur? Ce matin, elle s'appliquait, cette amitié, à détailler tous les défauts de ma maison et à gâter toutes les joies que j'y trouve. Tantôt, elle s'acharnait, cette amitié, à transformer une querelle futile en un combat mortel... et comme elle n'a pu risquer ma vie à son caprice, il faut maintenant qu'elle prenne sa revanche en tuant mon honneur!

VIGNEUX.

Mais enfin, pourtant, si c'est...

CAUSSADE, vivement.

Si c'est vrai, n'est-ce pas! Eh bien, si c'est vrai! Il fallait ne rien dire et me laisser mon erreur.

MARÉCAT.

Enfin! nous avons fait notre devoir d'amis: n'en parlons plus...

CAUSSADE.

Ah! parlons-en, au contraire!... Vous figurez-vous que cela me suffise et que je vous laisse libres de porter sur ma femme tous les jugements qu'il vous plaira? Ah! que non pas! Je ne laisserai pas son honneur et le mien sous le coup d'un pareil soupçon!

VIGNEUX.

Hélas! nous ne demandons pas mieux; mais comment veux-tu?...

CAUSSADE.

Ah! je n'en sais rien! mais je chercherai... je trouverai... Je saurai bien vous donner une preuve si éclatante de son innocence...

VIGNEUX, vivement.

Une preuve de son innocence, mais mon Dieu, c'est notre plus cher désir.

CAUSSADE.

Et ce soir, ce soir même!

(Il passe à droite. — Marécat est remonté.)

VIGNEUX, allant à lui.

Eh bien, oui! Tiens, fais semblant de partir pour Paris... une lettre... une affaire... tout ce que tu voudras... et reviens à la nuit, subitement! Le moyen est vieux, mais il réussit toujours!

MARÉCAT, descendant entre eux deux.

Il a raison! C'est infaillible! J'ai connu, moi, un mari qui voulait absolument savoir à quoi s'en tenir!... Il se met une lettre à la poste... la reçoit à l'heure du dîner et dit à sa femme : Oh! Ah! l'heureuse nouvelle, Virginie!... Elle s'appelait Virginie... Virginie, écoute donc, ma bonne... voilà une lettre qui m'apprend qu'un débiteur contre lequel j'ai prise de corps est à Versailles... Je vais partir ce soir, coucher là-bas, et au lever du soleil j'empoigne mon gaillard... Virginie se récrie : — Une nuit dehors, c'est bien long! Elle lui fait même une scène... « Il la trompe... il a des maîtresses... » Elle pleure... il la console... il lui promet un cachemire français... C'était le temps des cachemires français; toutes les femmes voulaient des cachemires français. — Alors elle ne pleure plus du tout, mais elle lui dit : Eh bien, mon chéri! (Avec ironie, levant la main au ciel.) « Mon chéri!... » je veux t'accompagner au chemin de fer. — C'est ça, accompagne-moi... Voilà le mari en wagon! Il part, mais il descend à Clamart... (A Vigneux.) C'était la rive gauche! Par la rive droite il serait descendu à Asnières... ça revenait au même... (A Caussade.) Il prend le premier train qui le ramène à Paris... il arrive à neuf heures du soir... il faisait nuit!... C'était au mois de novembre!... Le 7!!! Il entre chez lui tout doucement... il pousse la porte du salon... rien... il pousse la porte de la chambre... et ici, messieurs, qu'est-ce que je vois?...

VIGNEUX, vivement.

C'était vous?

MARÉCAT, ahuri.

Hein! quoi? Mais je n'ai pas dit... qu'est-ce que j'ai dit?... (Il se cache la tête dans ses mains.) Ah!... sapristi!... Eh bien, oui, c'était moi! Et je vous réponds qu'après ça on est fixé.

CAUSSADE.

Employer des moyens pareils, le mensonge, la ruse!

VIGNEUX.

Trouve mieux!

MARÉCAT.

Si ta femme est seule, te voilà rassuré!

VIGNEUX.

Et nous... très-heureux!

CAUSSADE, passant *.

Oser paraître devant elle, et lui dire: — On vous soupçonne et je suis assez lâche...

MARÉCAT.

Mais on ne dit pas cela: on trouve un prétexte...

VIGNEUX.

On a manqué le convoi...

MARÉCAT.

On a oublié son mouchoir.

CAUSSADE, ébranlé.

Ah! vous avez bien envie de me faire commettre une lâcheté!

VIGNEUX.

Une lâcheté!

MARÉCAT.

T'assurer...

CAUSSADE, avec force.

Oh! si j'étais sûr...

MARÉCAT, vivement.

Ah! tu crois donc la chose possible, maintenant?...

CAUSSADE.

Est-ce que je sais ce que je crois, ce que je ne crois pas? Vous me rendez fou avec cette infamie... Et pourtant je sais bien que vous mentez... Ce n'est pas vrai!... Me tromper, elle! Pourquoi me tromper? Est-ce que l'on trahit comme cela sans raison? Une femme que j'adore... dont le bonheur est mon seul rêve... Et lui... un enfant que j'ai recueilli chez moi!... Mais si c'était vrai... j'aurais remarqué, j'aurais vu! Elle me parle comme à l'ordinaire... elle n'a pas cet air inquiet... lui non plus! Il est tranquille, tranquille... comme moi, tenez.. malgré vous... car vous voyez bien que l'évidence est contre vous, et que ce n'est pas vrai, et que ce n'est pas!... (Avec désespoir.) Ah! si c'est vrai pourtant. (Tombant sur le canapé.) Qu'est-ce que je vais devenir, moi?...

VIGNEUX.

Chut! ta femme!

(Caussade se lève et cherche à maîtriser son émotion.)

* Vigneux, Caussade, Marécat.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CÉCILE, puis THOLOSAN, BENJAMINE et MAURICE*.

CÉCILE, entrant avec Benjamine.

Eh! bien, vous ne descendez pas au jardin avant qu'il fasse tout à fait nuit?

CAUSSADE.

Non, nous causions... nous parlions.

MAURICE, entrant avec Tholosan, qui ne le lâche plus, sous prétexte de lui donner le bras.

Mais, dis donc, tu m'ennuies, toi.

THOLOSAN.

Devant le monde, je puis te lâcher.

(Ils vont à la fenêtre et causent avec Benjamine.)

CÉCILE.

Et de quelle chose si intéressante parlez-vous, messieurs?

VIGNEUX.

Oh! d'une petite affaire!...

MARÉCAT.

Qui ne vous amuserait pas du tout... du tout!

VIGNEUX.

Et qui oblige Caussade à partir ce soir pour Paris.

CÉCILE.

Ce soir?

CAUSSADE, embarrassé.

Oui... je....

MARÉCAT, vivement.

Il a reçu tout à l'heure une lettre.... N'est-ce pas? C'est très-pressé? Il s'agit d'un débiteur contre lequel il a prise de corps, et que nous voulons faire coffrer au lever du soleil. (A Vigneux.) C'est de mon temps, ça!... On ne trouve plus des choses comme ça.

CÉCILE, à Caussade.

Eh bien! vous ne pouvez pas charger quelqu'un?

MARÉCAT.

Oh! impossible, Virginie... (Se reprenant.) Non, pardon, je veux dire...

* Cécile; Tholosan, Maurice, Benjamine au fond: Caussade Vigneux, Marécat.

CÉCILE.

Eh bien! vous partirez demain matin de bonne heure!

CAUSSADE.

En effet, je pourrais...

(Cécile remonte près de la table.)

MARÉCAT, bas.

Eh bien! tu faiblis?

CAUSSADE, bas.

Mais regardez-la et dites moi si c'est là une femme coupable? Vous voyez bien qu'elle ne veut pas que je la quitte.

MARÉCAT.

Virginie non plus ne voulait pas que je la quittasse!

CAUSSADE.

Ce n'est pas une preuve?

MARÉCAT.

Au contraire! Regarde Maurice qui n'a pas osé te donner la main de toute la journée.

CAUSSADE, frappé.

Maurice... c'est vrai!

CÉCILE, revenant à eux.

Avez-vous fini de délibérer?

CAUSSADE.

Oui; décidément...

CÉCILE.

Vous restez?

(Maurice redescend. — Tholosan reste au fond, sur le balcon, avec Benjamine.)

CAUSSADE.

Non! je pars... Tu comprends; c'est forcé... (A part.) Ils ont raison, j'aime mieux en finir tout de suite.

CÉCILE.

Comment!... si tard?

(La nuit commence à venir.)

CAUSSADE, affectant l'air dégagé.

Pour une nuit, il n'arrivera rien...... La maison ne va pas brûler, n'est-ce pas? D'ailleurs il y a du monde! Vigneux! Marécat! Maurice! Tu me réponds de ma femme, toi. (Il va à lui et lui prend la main.) Je te la confie... à toi surtout. *

(Cécile remonte et fait signe à Benjamine, qui va chercher dans la chambre le paletot de son père. — Musique jusqu'à la fin de la scène.)

* Maurice près de la table, Caussade, Cécile, Tholosan au fond, Marécat, Vigneux.

MAURICE, embarrassé, cherchant à éviter son regard.

Soyez tranquille !

(Il remonte.)

CAUSSADE, à part, après avoir serré la main de Maurice.

Ah ! cette main glacée !

CÉCILE, redescendant.

Mais vous reviendrez demain pour déjeuner ?

CAUSSADE, sans la regarder.

Pour déjeuner, oui...

(Il fait quelques pas pour sortir.)

CÉCILE.

Eh bien ! vous partez comme cela ?

CAUSSADE, revenant à elle.

Non ! (Il l'embrasse froidement d'abord, puis avec passion.) Oh ! ce n'est pas possible !

CÉCILE, relevant la tête.

Quoi donc ?

CAUSSADE, composant son visage.

Rien ! rien !

BENJAMINE, arrivant à lui, portant un châle.

Et moi, papa, tu ne m'embrasses pas ?

CAUSSADE.

Si ! Si ! (Il l'embrasse. Benjamine remonte près de Cécile et lui donne le châle que Cécile met. Laurent est entré avec le paletot pour Caussade. — Caussade descendant seul au milieu de la scène et avec des larmes dans la voix.) Mon Dieu !... je suis pourtant un bon mari, un bon père ! Qu'est-ce donc qu'il faut être ?

VIGNEUX, remarquant son émotion.

Allons ! viens ! viens !

THOLOSAN, quittant le balcon et descendant à droite.

Comment ! il part ?

CÉCILE, prenant le bras de Caussade.

Je vous accompagne jusqu'au chemin de fer.

MARÉCAT, à part.

Comme Virginie !

BENJAMINE.

Et moi aussi, maman, et moi ?

CAUSSADE.

Allons !

(Caussade sort donnant le bras à sa femme ; Vigneux donne le sien à Benjamine.

MARÉCAT, les suivant.

Est-il heureux d'avoir des amis comme nous, celui-là !

(Il sort avec Maurice.)

SCÈNE IX

THOLOSAN, MAURICE*.

THOLOSAN, les suivant des yeux.

Comment, il s'en va? et il laisse l'autre comme ça toute la nuit, ce n'est pas possible!...

(Il va au balcon, où il se penche pour les voir passer.)

MAURICE rentre, et apercevant Tholosan qui ne peut le voir, marche sur la pointe du pied jusqu'à sa porte, premier plan à gauche.

Le verrou fermé! (Il le tire.) Le voilà ouvert!

THOLOSAN, redescendant.

Hein?

MAURICE, faisant semblant de s'être heurté contre une chaise.

Rien! (Railleur.) Bonne nuit, docteur!

(Il replace la chaise et sort.)

SCÈNE X

THOLOSAN, puis RAPHAEL.

THOLOSAN, le suivant des yeux.

Parbleu! tu triomphes, scélérat! Cet imbécile de mari qui coupe mes atouts! Ah! j'y renonce; au diable! Sois-le, mâtin, si tu y tiens, et puisque c'est écrit. (Il va pour sortir et s'arrêtant.) C'est écrit, mais tant que ce ne sera pas imprimé!... Eh bien, non, sapristi! Non, je le sauverai malgré lui ou il dira pourquoi! Pourquoi? Ce n'est rien! Je voudrais savoir comment!... Car du diable si je vois le moyen... Toute la nuit! Douze heures à veiller sur la vertu d'une femme. (Entre Raphaël tout pâle, la main sur l'estomac et venant du jardin.) Mazette! Quelle faction! Et le prétexte pour rester? Et où se fourrer encore?

RAPHAEL, descendant en scène, en soupirant.

Oh! là! là!

THOLOSAN, regardant à droite et à gauche.

Eh bien, quoi! qu'est-ce que vous avez, vous? En voilà une mine!

* Maurice, Tholosan.

RAPHAEL.

Ah! je ne sais pas! Mais j'ai le cœur tout barbouillé!

THOLOSAN, même jeu.

Ce n'est rien! Ce n'est rien!

RAPHAEL, chancelant.

Si, c'est quelque chose! Çà tourne! çà tourne!

THOLOSAN.

Eh bien! eh bien!

RAPHAEL, tombant sur le fauteuil près de la table.

Ah! Monsieur Tholosan!

THOLOSAN, allant à lui et se penchant à sa hauteur.

Ah! cristi!... vous avez fumé, vous, hein?

RAPHAEL.

Un petit cigare!... oui...

THOLOSAN.

Un petit cigare à papa?

RAPHAEL.

Oui, un trabucos!

THOLOSAN.

Un trabucos!... voilà l'affaire!... L'estomac proteste!

RAPHAEL.

Ah! Monsieur Tholosan, je crois que je vais mourir.

THOLOSAN.

Pas encore!

(Il lui tape dans les mains.)

RAPHAEL.

Oh! si!

THOLOSAN.

Non! non! pas encore!

RAPHAEL.

Je voudrais bien un verre d'eau!

THOLOSAN, appelant.

Un verre d'eau!..

JENNY *, accourant avec une lampe qu'elle pose sur la console. — Demi-jour au théâtre.

Un verre d'eau! Ah! mon Dieu! Qu'est-ce qu'il a? (Allant à lui.) Il est malade!

(Elle s'empresse autour de lui pendant ce qui suit.)

THOLOSAN.

Ah! oui, tenez, jetez-lui un peu d'eau au nez!... Cela lui

* Jenny, Raphaël, Tholosan.

fera du bien!... Et quand il aura passé la nuit là-dessus! (Saisi d'une idée [illegible].) Ah! mon Dieu! Quelle idée!... mais le voilà, mon prétexte, pour rester!... Je le campe au lit ce pauvre jeune homme, je le soigne, je le veille... Je le veille toute la nuit et comme ça je reste dans la maison... nous sommes sauvés, *Eurêka!* Voyons, ai-je le temps de soigner le petit et de surveiller les grands? (Il tire sa montre et fait le calcul suivant avec une extrême volubilité.) Dix minutes pour que tout le monde revienne de la station... Cinq minutes pour que les domestiques se retirent... c'est un quart d'heure pour coucher Raphaël... Madame Caussade est seule; Maurice paraît! (Les imitant.) « Ciel! c'est vous!... C'est moi!... » (Reprenant le ton naturel.) Deux minutes au plus, et quinze font dix-sept... C'est le temps de donner la tisane au petit! (Même jeu.) « Retirez-vous! — Jamais! » Si l'on venait! — Qu'on vienne! » Deux minutes et demie et dix-sept font dix-neuf et demie; mettons vingt! (Montrant Raphaël.) L'indigestion se déclare! « — Je vous aime! — Et moi donc! je n'ai jamais aimé que vous. — J'allais vous le dire! » Quatre minutes; faisons le compte rond, vingt-quatre minutes! (Montrant Raphaël.) Il a fini!.., Je descends; vingt-cinq, vingt-six minutes!... Sapristi! Non! c'est trop! c'est trop!... Il faut absolument que l'indigestion de ce chérubin ne dure que vingt-deux minutes au plus! (Enlevant Raphaël comme une plume.) Allons, en route, jeune homme; nous ne sommes pas ici pour nous amuser!

RAPHAEL, soupirant dans ses bras.

Ah!

THOLOSAN.

Oui, oui, je sais bien! Là-haut! Mon ange! O Providence! Tous les moyens te sont bons pour sauver la vertu!... (soupir de Raphaël.) Oui, Raphaël, oui, là-haut! Mon ange! (Il l'emporte en courant.) Là-haut!...

JENNY, seule.

Ce n'est pas un homme, ça... je fume, moi, cela ne me fait rien!

SCÈNE XI

CÉCILE, BENJAMINE, JENNY.

BENJAMINE, entrant par la porte du jardin, suivie de Cécile.

Voilà!

JENNY.

Déjà?

* Benjamine, Jenny, Cécile.

BENJAMINE.

Oui, papa n'a pas voulu que nous allions plus loin que la grille! Ah! je vais me coucher, moi, je suis fatiguée.

CÉCILE, tirant les deux battants de la porte.

Où est donc la clé, Jenny?

JENNY.

Je ne sais pas, madame, c'est monsieur qui l'a ordinairement.

BENJAMINE.

Bonsoir, maman.

CÉCILE, l'embrassant.

Bonsoir, ma mignonne! Jenny, accompagnez...

BENJAMINE.

Oh! je n'en ai pas besoin, bonne nuit!

(Elle sort à gauche, deuxième plan.)

SCÈNE XII

JENNY, CÉCILE.

JENNY.

Si madame veut aussi se coucher?

CÉCILE.

Oui!

JENNY.

Je vais fermer les volets. (Elle va à la fenêtre du fond et déploie les volets qu'elle applique sur le châssis vitré de façon qu'ils fassent corps avec lui.) Quel joli clair de lune, madame...

CÉCILE.

Ne ferme qu'un battant que je respire un peu. (Jenny laisse ouvert un battant. — A elle-même.) De quel air il m'a fait ses adieux!... Est-ce qu'il saurait? Comment? Je suis folle! C'est une idée! et c'est moi qui me figure. (Elle s'assied à gauche.) Mon Dieu! Est-ce que je vais toujours vivre avec cette peur-là, maintenant?

JENNY.

Si madame reste là, elle va s'endormir comme hier au soir.

CÉCILE, dans le fauteuil.

Laissez-moi ici... Il fait si chaud dans ma chambre à coucher, et je suis si bien...

JENNY.

Je vais toujours fermer les volets de la chambre.

(Elle entre à droite.)

CÉCILE, seule.

Il est si bon pour moi!... si affectueux!... si dévoué; que me manque-t-il pour être heureuse avec lui?... L'amour que j'ai pour?... Est-ce que je l'aime?... Oui!... au moment de ce départ j'avais le cœur serré... et je l'évitais... et je le cherchais encore... c'était... Ah! je ne sais pas ce que c'était!... de l'amour! de la haine; peut-être tous les deux!... Depuis ce matin, j'ai la fièvre!... Je ne vis plus... mais ce que je sens bien... C'est que ce n'est pas là le bonheur... (Se levant.) Après tout! il est encore temps! Je n'ai fait qu'un pas! Un seul!... Et je puis bien reculer si je veux! (Elle passe à droite.) Je n'ai qu'à lui faire quitter la maison;... qu'à l'exiger! Je lui dirai : « Je ne veux plus vous voir... je me suis trompée... Laissez-moi!... partez!... part... » (S'arrêtant.) Il serait capable de partir!... Oh! Dieu!... je ne sais plus ce que je veux, ce que je ne veux pas! je souffre! Si je pouvais dormir et ne plus penser.

(Elle tombe accablée sur le canapé.)

JENNY, rentrant. A part.

Elle dort déjà, tenez! (Haut.) Madame n'a plus besoin de moi?...

CÉCILE, les yeux fermés.

Non!

JENNY.

Alors, bonne nuit à madame!

(Elle sort par le fond à gauche.)

SCÈNE XIII

CÉCILE, MAURICE.

(Dès que la porte s'est refermée sur Jenny, Maurice ouvre la sienne; il entre laissant sa porte ouverte, puis va doucement à la porte d'entrée, la ferme à double tour et met la clef dans sa poche. — Musique.)

CÉCILE, au bruit de la clef.

Jenny!.. vous êtes encore là?... (Maurice s'arrête et se tait.) Jenny! (Inquiète.) Jenny!

MAURICE, à demi-voix.

Chut!

CÉCILE, effrayée, se levant.

Ah !

MAURICE.

C'est moi !

CÉCILE.

Maurice !

MAURICE.

Oui, je suis entré par cette porte ! Personne ne m'a vu !

CÉCILE.

Ici, vous !

MAURICE.

Personne !... Je n'ai qu'un pas à faire et je suis chez moi ! (Suppliant.) Vous n'avez rien à craindre, nous sommes seuls, libres ! Il est parti ! Tout dort !.. Et je puis vous voir enfin, et vous regarder à mon aise ! Ah ! c'est vous qui êtes là... Et il n'y a plus personne... et rien ici pour éteindre l'amour dans mes yeux et pour l'étouffer sur mes lèvres.

CÉCILE, séparée de lui par le divan.

Il faut bien vous pardonner !... vous êtes un enfant !... Mais maintenant que vous m'avez vue... que vous m'avez parlé... rentrez chez vous...

MAURICE, suppliant.

Oh ! non... non...

CÉCILE, reculant un peu.

Maurice !

MAURICE, dépassant le divan, à gauche.

Je ne suis pas venu pour vous quitter ainsi ; j'ai tant de choses à vous dire.

CÉCILE.

Je vous en prie !...

MAURICE.

C'est moi qui vous en prie !... Ne me renvoyez pas !... Laissez-moi là, tenez ! A vos genoux.

(Il tombe à genoux sur le tapis.)

CÉCILE, reculant toujours.

Non !...

MAURICE, saisissant ses mains.

Si !... Ah ! que je t'aime !...

CÉCILE, séparée de lui par une chaise qui est restée là depuis le duel.

Mon Dieu !... si on venait !... Maurice... ce n'est pas raisonnable !... Mon ami, on peut venir.

MAURICE, l'attirant à lui, et l'enlaçant de ses bras.

On ne viendra pas et il n'y a que nous deux au monde, et je veux couvrir tes mains de mes caresses, t'envelopper de mon amour, et me griser une fois du parfum de ta beauté, du regard de tes yeux et du souffle de tes lèvres.

CÉCILE, enivrée, et tombant sur la chaise.

Ah!... je t'ai.....! (Se relevant d'un bond, et s'échappant vers la gauche.) Ah! c'est de la folie, laissez-moi. Ah! que je suis coupable, et que je suis punie!

(Elle tombe sur le fauteuil.)

MAURICE.

Coupable!...

CÉCILE, se relevant, désespérée.

Oui, coupable de n'avoir pas étouffé cet amour dans votre cœur; coupable d'avoir si mal veillé sur nous! Coupable de vous laisser faire ce que vous faites ce soir, au risque de nous perdre tous deux... et punie!... ah! bien punie, par le mépris que j'ai pour moi!...

MAURICE.

Du mépris!...

CÉCILE.

Ah! tenez, laissez-moi, je suis une misérable, une folle et une lâche!...

MAURICE, s'avançant vers elle, avec tendresse.

Parce que vous m'aimez?

CÉCILE.

C'est faux!... je ne vous aime pas... Laissez-moi... vous n'avez pas le droit d'être ici... qu'est-ce que vous faites ici?... Chez mon mari?... Chez votre ami?... c'est une infamie! Allez-vous-en!...

MAURICE, de même.

Je ne suis pas chez lui, mais chez vous, qui tantôt...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai! Je mentais!... Vous m'avez surprise, sans défense, et vous m'avez si bien bercée et enivrée de vos paroles ardentes que je ne savais plus ce que je répondais... et alors, j'ai cru... j'ai dit... qu'est-ce que j'ai dit, d'ailleurs?... Je ne le sais plus!... Mais je ne veux plus vous aimer!... je ne le veux pas!... Non, je ne vous aime pas!...

MAURICE, l'enlaçant de ses bras.

Ah!... tu m'aimes donc bien pour t'en défendre si fort!...

CÉCILE, cherchant à se dégager.

Ah! misérable que je suis!... Il ne me croit plus!...

MAURICE.

Et pourquoi te défendre?... et de quoi?... De cet amour qui est devenu ma vie, la tienne, notre âme à tous deux... tu le vois bien, puisque tu n'as plus la force de me repousser et que tu vas être à moi!...

CÉCILE, se dégageant, et s'élançant loin de lui.

Ah! jamais!...

(Elle passe entre le guéridon et la porte à gauche, et lui échappe.)

MAURICE.

Cécile!...

CÉCILE, résolument.

Jamais!... Ah! ma honte et la vôtre; c'est là ce que vous voulez... n'est-ce pas? Et quand vous parlez d'amour... Votre amour, le voilà!... C'est cela, votre amour?...

MAURICE, faisant le même mouvement qu'elle.

Et comment veux-tu donc que je t'aime..... si ce n'est toute à moi?

CÉCILE, reculant au milieu de la scène, vers la droite.

Ah! ne m'approchez pas!,.. vous me faites peur!... Ah! mon Dieu!... En suis-je là? Vous ai-je donné le droit de tout dire et de tout oser?.. Et suis-je allée si loin dans l'oubli de tous mes devoirs, que je vous étonne maintenant avec mes retours de pudeur?...

MAURICE.

Cécile!...

CÉCILE.

Ah! légère, frivole, coquette, absurde, oui!... Mais votre maîtresse, non!...

MAURICE, que le vertige commence à gagner

Et que voulez-vous être?...

CÉCILE, lui montrant sa porte.

Votre ennemie!... Si vous ne sortez pas!...

MAURICE.

Vous seriez la première à rire de moi, si j'étais assez fou pour le faire!...

CÉCILE, faisant un pas vers lui.

Rire!... Ah! regardez-moi donc! Est-ce que je ris?...

MAURICE.

Ah! je vois que tu es belle... et que tu m'aimes malgré toi... et que je t'aime encore plus dans tes colères!...

(Il va pour la saisir.)

CÉCILE.

Laissez-moi!... Ou, au risque de tout perdre!... j'appelle!...

(Elle s'élance vers la fenêtre.)

MAURICE, la devançant, et lui barrant le passage à la fenêtre.

Appelle!...

CÉCILE, épouvantée.

Maurice!... (Elle court à la porte d'entrée, et cherche à l'ouvrir.) Fermée!... (Elle redescend d'un pas en renversant la chaise, écartée par Maurice, et aperçoit le cordon de sonnette. — Mouvement de Maurice. — Elle s'élance vers la console.) Si vous faites un pas... je sonne!...

MAURICE, la devançant, et saisissant le cordon d'une main, en le brisant de l'autre.

Non! Vous ne sonnerez pas!...

(Il jette le cordon à terre.)

CÉCILE, au comble de l'effroi.

Maurice, mon ami!... par pitié!...

MAURICE, revenant à elle, lui prenant la main.

Non!...

CÉCILE, reculant.

Je veux sortir!... j'ai peur!... Maurice!... je vous en supplie!... Oh! vous êtes un misérable!... Et vous me faites horreur!... Je vous hais!... Maurice!... Mon amour!... (Elle tombe sur le divan.). Oh! le lâche qui use de sa force contre une femme!...

(Elle se relève et le repousse.)

MAURICE, à ses genoux.

Je t'adore!... Pardonne-moi!... Et dis-moi que tu m'aimes!...

CÉCILE, insistant, debout *.

Je suis perdue!...

MAURICE, de même.

Dis-le donc!...

CÉCILE, avec espoir, frappée d'une idée subite.

Ah! la fenêtre!...

MAURICE.

Mais dis-le donc!...

CÉCILE.

Eh bien... oui!... oui!...

* Musique.

MAURICE, se relevant.

Enfin!..

CÉCILE, vivement, écartant le baiser de Maurice.

Taisez-vous!...

MAURICE.

Quoi donc?

CÉCILE, désignant la fenêtre, à demi-voix.

Il y a là, quelqu'un... sur ce balcon!...

MAURICE.

Là!...

CÉCILE.

Oui!

MAURICE.

Non!

CÉCILE.

Je vous dis que si!... J'en suis sûre!.. J'ai vu passer une ombre qui nous regarde!...

MAURICE, avec colère.

Qui donc, alors?..

(Il s'élance sur le balcon. — Cécile le suit des yeux, et, quand il est hors de scène, elle s'élance à la fenêtre en jetant un cri de triomphe; repousse vivement les battants ouverts et tourne le bouton, ce qui ferme à la fois fenêtre et volet.)

CÉCILE.

Ah! Personne!... Mais je suis sauvée!... (Elle tombe assise sur la chaise à gauche de la fenêtre.) Ah! si j'ai été coupable, je mérite mon pardon!... car je me suis bien défendue! (Elle tombe épuisée dans un fauteuil. On entend le bruit d'une clef dans la serrure de la porte du jardin... Elle se redresse effrayée.) Quelqu'un?...

SCÈNE XIV

CÉCILE, CAUSSADE, MARÉCAT, VIGNEUX*.

CAUSSADE.

Seule!

CÉCILE, effrayée d'abord.

Vous!

CAUSSADE, respirant.

Oui, c'est moi!... Cela t'étonne, n'est-ce pas?...

CÉCILE, se jetant à son cou avec une joie folle.

C'est vous!... Ah! c'est vous!...

* Cécile, Caussade, Marécat, Vigneux.

CAUSSADE, aussi heureux qu'elle.

Seule!... Ces messieurs peuvent entrer!... Je vais te dire!... je suis revenu parce que...

MARÉCAT, même jeu.

Il a manqué le convoi!

CÉCILE.

Ah!

CAUSSADE.

Oui? (A Cécile en la prenant dans ses bras.) Tu ne m'attendais pas, n'est-ce pas?... Ton cœur bat?

CÉCILE.

Mais, oui, la surprise, la joie!...

CAUSSADE, avec élan.

Laisse-moi te demander pardon!...

CÉCILE, surprise.

Pardon?

CAUSSADE.

De... la peur que je t'ai faite!

CÉCILE.

Mon ami!...

CAUSSADE, cherchant à retenir ses larmes de joie.

Ah! tu es une bonne, une brave femme que j'aime bien!... Tu ne sais pas combien je t'aime!...

(Il prend la tête de Cécile et l'embrasse à plusieurs reprises.)

VIGNEUX, apercevant la chaise à terre.

Tiens! cette chaise à terre!... *

(Mouvement de Caussade et de Cécile.)

MARÉCAT, ramassant le cordon de sonnette.

Et ce cordon de sonnette!...

(Même jeu.)

VIGNEUX.

Et cette porte ouverte!...

CAUSSADE, hors de lui.

La porte!... qui donc a ouvert cette porte?

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, THOLOSAN.

THOLOSAN, sortant de chez Maurice d'un air mystérieux, et parlant à voix basse.

Chut!... ne faites pas de bruit... il dort!...

* La musique cesse.

TOUS, surpris.

Tholosan?

THOLOSAN, à Caussade toujours sur le même ton.

Tiens! Monsieur Caussade! Vous avez manqué le convoi, j'en étais sûr!

CAUSSADE.

Mais!...

THOLOSAN.

Chut! Ne parlez pas trop haut, il commence à dormir!

CAUSSADE.

Mais qui donc?

THOLOSAN.

Raphaël!...

MARÉCAT.

Mon fils?...

THOLOSAN *.

Oui! le petit cigare, vous savez... Ah! non, vous ne savez pas... Eh bien, cela a mal tourné... mais c'est fini!... c'est fini!... Je venais rassurer madame!

MARÉCAT.

Mon fils... un cigare!...

THOLOSAN.

Il n'y a plus d'enfants! Je ne m'attendais à rien!... J'allais sortir... je le vois ici tout pâle... et puis, patatras!... le voilà qui s'évanouit et qui roule à terre avec sa chaise.

CAUSSADE, ravi et montrant la chaise renversée.

Celle-ci?...

THOLOSAN, naturellement.

Ah! je vous demande pardon, madame... j'ai oublié de la relever... (Il prend la chaise des mains de Caussade et la replace.) Mais, dans ces moments-là, vous comprenez... j'appelle... je cours... je me pends à la sonnette... j'ai même cassé le cordon, comme vous voyez!...

(Il montre le cordon à terre.)

CAUSSADE.

Ah! c'est vous?...

THOLOSAN.

J'ouvre la porte de Maurice,... en tirant le verrou!... Nous enlevons le jeune homme que nous mettons au lit! C'est un ange, ce pauvre enfant... Même dans ses déportements... c'est un ange!... Il appelait papa! Maurice s'écrie ; je vole et le ra-

* Caussade, Tholosan, Cécile, Marécat, Vigneux.

mène !... Il part, et voilà une heure qu'il vous cherche!... Vous ne l'avez pas rencontré ?

CAUSSADE, respirant avec joie.

Ah!

VIGNEUX, à Marécat.

Ce n'est que ça?

MARÉCAT.

Comment, c'est ce petit... ce petit... ce petit!...

THOLOSAN, achevant pour lui.

Marécat!... ne cherchez pas... (A part.) Il ne trouvera pas mieux.

CÉCILE, à Tholosan.

Ah! monsieur!

(Elle passe à gauche.)

CAUSSADE, allant à Vigneux et à Marécat*.

Eh bien! êtes-vous convaincus, maintenant?

VIGNEUX ET MARÉCAT.

Dam! oui.

CAUSSADE.

C'est heureux! Mais je savais bien, moi... j'étais bien tranquille... J'ai eu un moment de surprise... mais d'inquiétude, jamais!... (A part en descendant.) Ah! c'est égal! je respire mieux que tout à l'heure. (Il se retourne et aperçoit Cécile toute pâle dans le fauteuil.) Eh bien, quoi donc ?

CÉCILE.

Rien!... rien!...

THOLOSAN.

Ce n'est rien!... Madame a eu peur comme moi... c'est la réaction... On étouffe ici.

CAUSSADE.

En donnant un peu d'air...

(Il monte à la fenêtre.)

CÉCILE, se redressant et serrant le bras à Tholosan.

Oh!

THOLOSAN, comprenant, bas.

Il est là ?

CÉCILE, de même.

Oui!

* Cécile, Tholosan, Marécat, Caussade, Vigneux.

THOLOSAN.

Sapristi! (Haut.) M. Caussade! (Caussade, sur le point d'ouvrir la fenêtre, s'arrête; bas à Cécile.) Il n'a pas sauté?

CÉCILE, de même.

Je ne sais pas!

THOLOSAN, s'oubliant.

Mais il faut qu'il saute! Il sautera.

MARÉCAT.

Qui donc sautera?...

THOLOSAN, lui montrant un flacon qu'il tient à la main, et faisant comme s'il ne pouvait l'ouvrir.

Le bouchon! Ces flacons à l'émeri... c'est insupportable... Monsieur Caussade, vous n'avez pas?...

(Il fait deux pas vers Caussade.)

CAUSSADE, lui donnant une clé.

Tenez!...

THOLOSAN.

Merci. (Caussade va tourner la poignée de la fenêtre, dont le volet droit s'ouvre de lui-même. Caussade redescend près de Tholosan et le regarde. — Tholosan, frappant de la clé sur le bouchon et jetant un coup d'œil sur le balcon, sans bouger, à mesure que le battant s'ouvre.) Saute!... saute!... (avec autorité.) Saute donc, animal!...

(Il fait sauter le bouchon.)

CAUSSADE, souriant.

Il a sauté!...

THOLOSAN, redonnant la clé à Caussade.

C'est fait... vous pouvez ouvrir, Monsieur Caussade. (Caussade ouvre l'autre volet; à Marécat.) C'est une affaire d'adresse!...

CAUSSADE, près de la fenêtre ouverte toute grande. A Cécile.

Comment vas-tu?...

CÉCILE, voyant le balcon vide.

Mieux!

CAUSSADE, prêtant l'oreille.

Chut!

(Il remonte au balcon et écoute

THOLOSAN.

Plaît-il?

CÉCILE, avec terreur.

Il l'a vu! (Caussade, sans rien dire, va pour sortir par la porte du jardin.) Où allez-vous?

CAUSSADE, vivement.

Rien!... Je vais m'assurer de quelque chose au jardin.

(Il s'élance dehors.)

CÉCILE, allant pour l'arrêter.

Oh!

THOLOSAN, la retenant.

Silence!

MARÉCAT et VIGNEUX, se regardant en souriant.

Tiens!... Tiens!...

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le piano et le guéridon sont enlevés. — La table au milieu du théâtre, avec albums, journaux, plumes, encre, etc. — Fauteuils à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

BENJAMINE, puis THOLOSAN *.

BENJAMINE.

Personne dans le jardin!... Personne ici.... On n'est pas matinal aujourd'hui... (Apercevant Tholosan.) Ah! voilà quelqu'un; à la bonne heure!

THOLOSAN, préoccupé, entrant vivement.

Bonjour, chère enfant, bonjour!

BENJAMINE.

Mais regardez-moi donc!... Vous avez le visage tout défait!

THOLOSAN, regardant partout.

Oui... je n'ai pas dormi comme à l'ordinaire.

BENJAMINE.

Mais vous êtes tout couvert de brins de mousse...

THOLOSAN.

Ce n'est rien... dites-moi un peu...

BENJAMINE.

Jusque sur le col... vous vous êtes donc couché sur l'herbe?

THOLOSAN.

Oui... cette nuit... dans le parc.

BENJAMINE.

Dans le parc?

THOLOSAN.

Je ne voulais pas rentrer chez moi!... Je voulais savoir... observer!... (A part.) Eh! bien, qu'est-ce que je lui dis donc, moi?... (Haut.) Enfin, c'est une fantaisie... l'été, au clair de

* Benjamine, Tholosan.

lune.... Ne le dites pas!... On se moquerait de moi!... Votre père, où est-il?

(Il va vers la bibliothèque.)

BENJAMINE.

Je ne l'ai pas vu!...

THOLOSAN.

Et Maurice?

BENJAMINE.

Maurice non plus!... Mais qu'est-ce que vous avez donc, ce matin? Vous allez, vous venez!... sans faire attention à moi...

THOLOSAN, protestant.

Moi? Par exemple! Je ne pense qu'à vous!... Mais je crois que j'ai attrapé des fourmis... Vous seriez bien aimable, si vous pouviez savoir où est votre père en ce moment?

BENJAMINE.

Et pourquoi ce besoin pressant de voir mon père, monsieur?

THOLOSAN.

Parce que... mais parce que c'est ce matin, mademoiselle, que je lui demande décidément votre main...

BENJAMINE.

Ma main!... Mais ce que je vous ai dit hier!

THOLOSAN.

Oh! Depuis hier, il s'est passé tant de choses!

BENJAMINE.

Vous croyez que le moment?...

THOLOSAN.

Oh! le moment est délicieux! Délicieux, le moment!

BENJAMINE.

Et ma belle-maman?...

THOLOSAN.

Je réponds de la belle-maman!

BENJAMINE.

Je vous disais bien qu'on pouvait la séduire!

THOLOSAN, à part.

Je l'ai bien vu!

BENJAMINE.

Ah! Quel bonheur! Je vais tout de suite savoir où est papa?...

THOLOSAN.

Du mystère!...

* Tholosan, Benjamine.

BENJAMINE.

Oh! Soyez tranquille, monsieur, je suis bien rusée, moi, quand je veux!

THOLOSAN, souriant.

Oui, je le crois.

BENJAMINE.

Mais je ne le serai jamais avec vous, par exemple!

THOLOSAN.

Délicieuse enfant! A tout à l'heure, madame Tholosan!

BENJAMINE.

A tout à l'heure, Monsieur Benjamin!

(Elle sort par le jardin à droite.)

THOLOSAN.

Trouvez-moi rien de plus charmant que cette naïveté!... (Se retournant du côté par où elle est sortie et lui envoyant des baisers.) Ah!... vous êtes un ange... vous... mais un vrai!... pas comme Raphaël!... (Voyant entrer Cécile.) Ah! enfin!

SCÈNE II

THOLOSAN, CÉCILE *.

CÉCILE, fiévreuse, inquiète, sortant de la bibliothèque.

Vous êtes seul?

THOLOSAN.

Oui, madame...

CÉCILE, tombant assise dans le fauteuil, à gauche.

Ah! docteur!

THOLOSAN, cherchant à la rassurer.

Voyons! madame... Il ne faut pas se laisser abattre ainsi!...

CÉCILE.

Mon mari?

THOLOSAN.

Je ne l'ai pas vu!... Est-ce qu'il n'est pas rentré, hier au soir?

CÉCILE.

Rentré... qui?... Ah! oui!... J'ai la tête perdue! Je ne sais plus ce que vous me dites!... Ah! quelle nuit j'ai passée, mon Dieu!

THOLOSAN.

Est-ce qu'il y a eu entre vous?...

* Cécile, Tholosan.

CÉCILE.

Non!... Rien!.. Il est rentré à une heure du matin... En l'entendant monter, je m'étais jetée toute habillée sur mon lit, et je faisais semblant de dormir... Il est venu à moi... il a écarté les rideaux... Je ne bougeais pas, mais mon cœur battait... Il aurait dû l'entendre.... Il est resté un moment à me regarder... Je ne voyais pas ses yeux... Je les devinais... et ils me faisaient peur!... Alors, il s'est promené dans la chambre... puis, tout à coup, il a ouvert la fenêtre... et au lieu de se coucher, il s'est accoudé au balcon pour regarder le jardin, et ainsi toute la nuit... Et ce que je souffrais, moi, pendant ce temps-là!... Enfin, au petit jour, il est descendu et depuis je ne l'ai plus vu... Et j'ai besoin de le voir... Comprenez-vous cela, je le cherche!... Je le cherche, avec une peur horrible de le rencontrer!...

THOLOSAN.

Du courage, madame.

CÉCILE.

Ah! je n'en ai plus!... Tout ce que je me suis dit! Tout ce que j'ai pensé cette nuit!... Ah! n'est-ce pas que je suis bien coupable, et que vous me méprisez bien?

THOLOSAN.

Oh! madame!...

CÉCILE.

N'est-ce pas qu'une femme comme moi, heureuse, adorée, n'est pas pardonnable de faire ce que j'ai fait, et que le ciel a bien raison d'être sans pitié pour elle, et de lui ôter tout le bonheur dont elle n'est pas digne?

THOLOSAN.

Mon Dieu!... Vous vous alarmez trop tôt... et...

CÉCILE, *sans l'écouter.*

Mais qui donc l'a prévenu? Qui? ses amis, n'est-ce pas?

THOLOSAN.

N'en doutez pas!

CÉCILE, *se levant et passant à droite.*

Les lâches!... Ce n'est pas lui qu'il fallait avertir... C'était moi qui étais folle et qui ne voyais rien!... Ils m'auraient sauvée!... Mais qu'est-ce qu'ils ont pu lui dire?... Que j'étais la maîtresse de cet homme? (*Elle regarde Tholosan, qui n'ose pas répondre.*) Et il le croit!... Et cette nuit en me regardant, il se disait : C'est une misérable qui... Et je n'y pensais pas!... Et je ne me

suis pas dressée pour lui crier : Ce n'est pas vrai!... pas vrai!...

THOLOSAN.

Il vous eût peut-être répondu : Grâce à mon retour?

CÉCILE.

Son retour!... Et pour le jeter sur mon balcon, cet homme!... Est-ce que j'ai attendu son retour?

THOLOSAN.

C'est en vous défendant.

CÉCILE.

Mais qu'est-ce que vous croyez donc, vous aussi?

THOLOSAN.

Ce que votre mari doit croire lui-même! Que vous avez caché Maurice sur le balcon en entendant monter tout ce monde.

CÉCILE, désespérée.

Ah! alors, j'aime mieux tout lui dire, tenez!...

THOLOSAN, la retenant.

Tout lui dire?

CÉCILE.

Oui, j'aime mieux cela! Je vais tout avouer, tout!

THOLOSAN.

Mais, mon Dieu!

CÉCILE.

Ah! je suis bien coupable! Mais j'ai encore droit au pardon!

THOLOSAN, la retenant.

De grâce!...

CÉCILE.

Laissez-moi!

THOLOSAN.

Il ne vous croira pas!

CÉCILE.

Il ne me croira pas! Allons donc!

THOLOSAN.

Mais... la preuve?

CÉCILE, arrêtée subitement.

Des preuves!... Mais j'en ai!... Non! je n'en ai pas!... Tout m'accuse! C'est vrai!... Il ne me croira pas!... Ah! non! le ciel n'est pas juste! Et je suis trop punie!...

(Elle retombe accablée dans le fauteuil.)

THOLOSAN, apercevant Maurice.

On vient... Maurice !

CÉCILE.

Lui ! je ne veux pas le voir !

THOLOSAN.

Il faut pourtant que nous sachions ce qui s'est passé, et s'il a vu Caussade.

CÉCILE.

J'écouterai là !

(Elle montre le cabinet de Caussade.)

THOLOSAN.

Mais...

CÉCILE.

Oh ! laissez-moi !... Je vous dis qu'il me fait horreur !

(Elle entre dans le cabinet.)

THOLOSAN.

Dire que ça finit toujours par là ! C'est bien la peine de commencer !

SCÈNE III

THOLOSAN, MAURICE, CÉCILE, cachée.

MAURICE. Il entre vivement, cherchant autour de lui, et tient sa main droite cachée dans sa redingote.

Ah ! c'est toi ! je te cherche partout !

THOLOSAN.

Parbleu ! Moi aussi !... T'a-t-il vu ?

MAURICE.

Je n'en sais rien ; mais je ne crois pas !... Je venais de sauter pour obéir à ton aimable invitation... vingt pieds de haut, mon doux ami, pour que tu le saches, et je me ramassais... quand je lève la tête et vois Caussade penché sur le balcon... Je me tiens coi dans l'ombre... il se retire... je déguerpis, et je n'ai que le temps de me réfugier dans le taillis pour le voir descendre sur la terrasse et regarder de tous les côtés... Enfin, il s'éloigne en cherchant toujours... Je respire, je gagne le bois, et une fois là, j'ai passé la nuit à faire des réflexions... qui n'étaient pas toutes couleurs de rose !...

THOLOSAN.

C'est égal ! Il ne t'a pas vu !... Des soupçons... pas de certitude !... Tout va bien !

* Maurice, Tholosan.

MAURICE.

Excepté ma main!

THOLOSAN.

Ta main?

MAURICE.

En sautant du balcon, je suis tombé à faux sur la main droite...

(Cécile soulève la portière de la bibliothèque et écoute.)

THOLOSAN.

Une foulure!...

MAURICE.

Comme tu vois, je ne puis pas remuer le poignet. (Tholosan fait jouer le poignet. Maurice pousse un cri.) .) Oh! tu me fais mal, mon ami!...

(Il va tout souffrant s'asseoir dans le fauteuil à gauche.)

THOLOSAN.

Mordieu! Il ne manquait plus que cela!

MAURICE.

Ce sera long?

THOLOSAN.

Eh! je me moque bien de ta foulure! Un bobo! Tu n'as que ce que tu mérites!

MAURICE.

Merci!

THOLOSAN.

Mais, s'il a des soupçons, ce mari, il n'a qu'à regarder ta main pour être sûr que tu as sauté!

MAURICE.

Oh! Si ce n'est que cela; il ne saura rien: dussé-je faire des armes avec lui!... Mais le plus grave, c'est...

THOLOSAN.

Il y a encore quelque chose?

MAURICE.

Parbleu! — En sautant... toujours... je suis tombé sur des fleurs rangées au pied du mur, et notamment sur un cactus magnifique... et j'ai brisé la plante!

THOLOSAN.

Eh bien, vite! Il faut remplacer ce cactus!

MAURICE.

Ah! oui, une espèce unique.... trouvée par Caussade! Une fleur épanouie d'hier... et qu'il a baptisée du nom de sa femme... Où veux-tu que je trouve la pareille?

THOLOSAN.

Au moins, as-tu ramassé les débris?

MAURICE.

Je n'ai pas eu le temps! Il arrivait: je me suis sauvé!

THOLOSAN.

Mais... cette nuit?

MAURICE.

Je n'ai pas osé revenir, il était toujours à sa fenêtre!

THOLOSAN.

Et ce matin... tout à l'heure?

MAURICE.

En plein soleil, n'est-ce pas? pour que tout le monde me vît!... Autant dire : c'est moi!... D'ailleurs, faire disparaître la fleur, c'est aussi maladroit que de la laisser!

THOLOSAN.

Mais c'est terriblement dangereux, cela!

MAURICE, se levant et allant à lui.

Dangereux! C'est effrayant!... Le jardinier va arroser tout à l'heure; et, devant le dégât, je suis pris comme Chérubin avec sa giroflée!..

cf Mariage de Figaro

CÉCILE, sortant du cabinet, et n'ayant plus ni courage ni force.

Ah! C'est fini! je suis perdue!

MAURICE.

Elle!

THOLOSAN, cherchant à rassurer Cécile.

Pas encore; voyons! pas encore! Je suis là!...

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'il va arriver maintenant?

THOLOSAN.

Chut: Votre fille!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BENJAMINE.

BENJAMINE, courant embrasser Cécile.

Bonjour, maman! (à Tholosan.) Monsieur, vous demandiez papa! Le voilà qui vient!

(Mouvement de tous.)

THOLOSAN *.

Ah! Il vient?

BENJAMINE.

J'ai eu bien de la peine à le trouver... Il se promenait tout seul, dans l'endroit le plus désert, et je vous préviens qu'il n'a pas l'air de bonne humeur ce matin, il est tout préoccupé.

(Elle remonte et regarde dans le jardin.)

CÉCILE, à Tholosan.

Je ne peux pas rester!

THOLOSAN.

Y pensez-vous? Ne bougez pas! (A Maurice.) Et toi non plus.

MAURICE.

Pourquoi?

THOLOSAN, lui faisant signe de se taire, à Benjamine.

Ah! il vous a paru?...

BENJAMINE.

Oui! (Bas à Tholosan.) Je crois que le moment n'est pas très-bon!... pour lui demander ma main!..

THOLOSAN.

Si! si! excellent!...

BENJAMINE.

Alors, je me sauve! le voilà!

THOLOSAN.

Excellent! excellent!

(Maurice va à la fenêtre qu'il pousse, feignant de regarder dehors; Cécile revient au fauteuil, où elle tombe assise. — Benjamine sort. — On voit au fond Caussade, tenant des journaux qu'il parcourt.)

* Cécile, Benjamine, Tholosan, Maurice.

SCÈNE V

THOLOSAN, MAURICE, CÉCILE, CAUSSADE *.

THOLOSAN, comme s'il continuait une conversation.

Comment, vraiment, madame, vous préférez la musique de Bellini ?

CÉCILE.

Oui !... oui !...

THOLOSAN, se retournant.

Tiens ! voilà M. Caussade !...

CAUSSADE. Il a l'air préoccupé.

Bonjour, Monsieur Tholosan, comment vous portez-vous?

THOLOSAN.

Très-bien, merci !... (bas à Cécile.) Il cache son jeu, c'est bien pis !... défiez-vous !...

CÉCILE, à part.

Comme il est pâle !...

CAUSSADE, allant à Cécile et lui prenant la main, légèrement.

Et toi, Cécile... Je t'ai quittée un peu brusquement hier au soir... (Il revient à la table), et tu dormais si bien quand je suis rentré que je n'ai pas osé te réveiller... Pour mon compte, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et j'ai ce matin une migraine !... Docteur, guérissez-vous la migraine?

THOLOSAN, l'observant.

Comme médecin, je suis toujours obligé de dire oui ; mais comme voisin...

CAUSSADE, achevant pour lui.

Non !... j'aime cette franchise !... tenez !... voici les journaux !...

(Il les jette sur la table.)

CÉCILE, bas à Tholosan.

Ah ! docteur ! il m'effraie bien plus comme cela !...

THOLOSAN, de même.

Il a préparé quelque machine infernale !

CAUSSADE, apercevant Maurice, qui s'est tenu à la fenêtre.

Tiens ! te voilà, toi ?...

* Cécile, Tholosan, Caussade, Maurice.

MAURICE.

Mais oui!

CAUSSADE.

J'ai frappé ce matin à ta porte, tu dormais bien?..

MAURICE.

A quelle heure!

CAUSSADE.

A cinq heures?

MAURICE.

J'étais déjà sorti!

CAUSSADE.

Qu'est-ce que tu as donc à la main? une blessure.. une foulure...

(Mouvement de Cécile, réprimé par Tholosan.)

MAURICE.

Moi! rien!...

CAUSSADE.

Ah! comme tu la tenais là... je croyais...

MAURICE, montrant sa main avec affectation.

Heureusement non... comme vous pouvez voir!

CAUSSADE.

A propos de main... écris-moi donc sur cette enveloppe ton adresse à Paris... de ta plus belle écriture...

MAURICE.

Mon adresse?

CAUSSADE.

Oui.

MAURICE.

Vous la savez!

CAUSSADE.

Oui, mais ce n'est pas pour moi; c'est pour quelqu'un!

MAURICE.

Qui donc?

CAUSSADE.

Je te le dirai plus tard!

MAURICE.

Cette idée!...

* Cécile, Tholosan, Caussade, Maurice.

THOLOSAN *.

Mais écris donc!... Tu ne vas pas faire mystère de ton adresse ?

MAURICE, inquiet.

Non ! (Bas à Tholosan) Je ne peux pas !

THOLOSAN, bas.

Ecris ! Coûte que coûte !

(Il lui avance la chaise.)

MAURICE, haut.

Où est l'encre ?

CAUSSADE, assis à gauche de la table.

Voilà ! — Avec tous tes prénoms, n'est-ce pas ?

(Maurice s'assied à la table à droite.)

THOLOSAN.

Tiens ! Voilà une belle plume neuve !...

CAUSSADE, à Cécile qui s'est levée.

Tu veux le voir écrire ?...

CÉCILE, affectant de sourire.

Mais ce n'est pas bien curieux, je pense...

CAUSSADE, s'effaçant un peu avec son fauteuil.

Si, si ! Regarde !... Il est plein de grâce !

MAURICE, écrivant.

Maurice, Amédée, Gaston de Thérouane ! (Bas à Tholosan, en maîtrisant sa douleur.) Oh ! c'est atroce !...

THOLOSAN, lui serrant l'autre main.

Courage !...

CAUSSADE.

Rue ?...

MAURICE, se remettant à écrire.

Rue... rue de Grammont ! (Essuyant son front) Qu'il fait chaud !...

CAUSSADE.

Paresseux, va !... Il est en nage pour écrire une malheureuse adresse ! (A Cécile) Et toi aussi !...

CÉCILE.

Oui... cette attention... en se penchant !... vous ne trouvez pas que cela tourne la tête ?... (A part) Ah ! cela ne finira donc pas !...

* Cécile, Caussade, Maurice, Tholosan.

CAUSSADE, à Maurice.

Eh bien!... rue?...

MAURICE, achevant résolûment.

Rue de Grammont!... numéro!... quel numéro donc?... (A Tholosan) Je ne puis plus!

THOLOSAN, lui faisant respirer des sels, sans qu'on le voie.

Hardi! c'est fini!

CAUSSADE.

Eh bien! Numéro neuf!... (A Cécile) Neuf, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Mais je ne sais pas!...

CAUSSADE, très-naturellement.

Ah! tu n'es jamais allée chez lui?

CÉCILE.

Chez lui!... Mais vous le savez bien!...

CAUSSADE.

Il a oublié le numéro de sa maison depuis qu'il est ici!

MAURICE.

Numéro neuf!...

(La plume s'échappe de sa main.)

CAUSSADE, reprenant la plume et la lui tendant.

A Paris!

MAURICE, reprenant la plume après avoir réprimé un mouvement de douleur.

A Paris!...

(Il se lève et va tomber épuisé dans le fauteuil à droite.)

THOLOSAN, l'arrêtant et prenant l'enveloppe *.

Je crois inutile de mettre le département.

(Il la donne à Caussade.)

CAUSSADE, se levant.

Merci! (regardant l'écriture.) C'est un peu tremblé!...

(Il la montre à Cécile.)

CÉCILE, prête à s'évanouir.

Oui, c'est un peu tremblé!

CAUSSADE.

Mais enfin, c'est tout ce que je voulais!

(Il garde l'enveloppe à la main en remontant.)

CÉCILE, à part.

Ah! je suis morte!

* Cécile, Caussade, Tholosan, M-

MAURICE, à Tholosan.

S'il faut recommencer cela!

THOLOSAN.

Tais-toi et détournons la conversation! (Il prend un journal.) Ah! Ah! vous avez le même journal que moi... Voilà un feuilleton ridicule!...

CAUSSADE, soufflant sur l'enveloppe pour la faire sécher et l'agitant.

Vous le lisez?

THOLOSAN.

Jamais! C'est mon domestique qui me l'a dit!

CAUSSADE.

Je ne suis pas de l'avis de votre domestique. Le feuilleton de ce matin, surtout, est très-dramatique! Il y a là un mari!...

(Mouvement.)

THOLOSAN, toussant.

Hum!

CAUSSADE.

Un mari trompé par sa femme!...

THOLOSAN, à part, frappant sur le journal.

Sapristi! pas de chance!

CAUSSADE.

Et qui se tue de désespoir! C'est très-bien fait et très-vrai!...

(Silence.)

THOLOSAN.

Très-vrai!... Permettez-moi de vous faire remarquer, mon cher monsieur Caussade, que voilà un homme qui prend les choses bien tragiquement!

CAUSSADE.

Et comment voulez-vous qu'il les prenne? En gàieté? Ah! si vous étiez marié, monsieur, et si vous étiez seulement jaloux!... vous comprendriez à quel point de folie le plus petit soupçon... et quand, au lieu de soupçon, c'est une certitude... quand il n'y a plus à douter... que faire?... Tuer le séducteur... Et après?... Chasser la femme... Et après?... Rester seul avec sa douleur et sa honte... et son amour peut-être... tourment plus atroce... ou bien pardonner?... Quel pardon!... On fait grâce, oui, mais on n'oublie pas!... Et le souvenir est toujours là! Il ne vous pardonne pas, lui! Ah! décidément, ce mari raisonne bien; mourir en une seconde d'un coup de pistolet... ou d'une agonie qui dure toute la vie! Il n'y a pas à hésiter!... Je suis de trop... je me tue!...

(Mouvement.)

CÉCILE, à part, se levant.

Se tuer!...

CAUSSADE, sans l'entendre.

Et je laisse à ma mort le soin de les punir, comme à leur amour le soin de me venger!...

CÉCILE.

Sa mort! Que parle-t-il de mort?

(Tholosan l'arrête.)

CAUSSADE.

Vous dites?...

THOLOSAN, le détournant vivement.

Je dis... je dis que je ne trouve rien à dire!...

CAUSSADE.

Parbleu!... (Frappant sur le journal.) Lisez cela, Cécile... vous verrez si vous n'êtes pas de mon avis.

MAURICE, à part.

Ah! je ne puis plus tenir ici, moi!... j'étouffe!

CAUSSADE.

Eh bien! tu t'en vas?...

MAURICE *.

Oui!... Je vais à Paris ce matin! Si vous avez quelque commission...

CAUSSADE.

Tu vas à Paris aujourd'hui?

MAURICE.

Oui!... je me suis rappelé une affaire... (Il regarde l'heure à sa montre.) Il faut même que je parte tout de suite!

CAUSSADE.

Tu viendras ce soir?

MAURICE.

Probablement!

(Il fait quelques pas vers la première porte à gauche.)

CAUSSADE.

Dis sûrement!... J'aurai quelque chose à te dire!

MAURICE.

Soit! je reviendrai! Viens-tu, Tholosan?... Madame!...

(Il salue.)

* Cécile, Tholosan, Maurice, Caussade.

CAUSSADE.

Eh bien! Et moi?... Tu ne me tends pas la main.

MAURICE.

Si!

CAUSSADE, lui serrant la main droite, sans le regarder.

Bon voyage!

(Il va s'asseoir à la table.)

MAURICE, contenant sa douleur.

Merci! (A Tholosan.) Emmène-moi!!.. je vais me trouver mal!

THOLOSAN, le soutenant, bas.

Courage!...

(Il entraîne Maurice.)

SCÈNE VI

CAUSSADE, CÉCILE.

(Cécile fait un pas pour se retirer en regardant Caussade avec inquiétude; celui-ci tire son portefeuille et regarde l'écrit de Maurice avant de le serrer.)

CÉCILE.

Vous n'avez pas besoin de moi?

CAUSSADE, simplement.

Non!

CÉCILE.

Vous n'avez rien à me dire?

CAUSSADE, de même, serrant l'enveloppe.

Mais non!... Ah! si!... vois donc si mes lettres sont arrivées... (Les apercevant sur la table.) Non, les voilà!...

CÉCILE, à part, effrayée de son sang-froid.

Qu'est-ce qu'il veut faire?... Si j'avais le courage!... Si j'osais!... (Elle fait un mouvement pour parler, et aperçoit les amis au fond) Encore eux!...

CAUSSADE, se retournant.

Hé?..

CÉCILE.

Rien! Rien!... mon ami.

(Elle sort lentement par la porte de la bibliothèque, sans perdre Caussade de vue.)

SCÈNE VII

CAUSSADE, MARÉCAT, VIGNEUX, MADAME VIGNEUX, ABDALLAH.

(Vigneux entre du fond, et apercevant Caussade, il fait signe à Abdallah, à Marécat et à madame Vigneux d'entrer. — Puis il descend par la gauche et vient à Caussade lui prendre la main et la serrer d'un air de condoléance. Caussade, occupé de ses lettres, répond au serrement de main sans le regarder. — Même jeu d'Abdallah, qui secoue la main. — Puis de Marécat, qui le fait avec sentiment. — Tous l'entourent *.)

MADAME VIGNEUX, soupirant.

Mon bon monsieur Caussade !...

(Silence. — Ils le regardent avec mélancolie.)

CAUSSADE, repliant ses lettres et les serrant à mesure.

Comment avez-vous passé la nuit ?

(Les amis se regardent, surpris de sa tranquillité.)

VIGNEUX.

La nuit ?

CAUSSADE.

Oui !

MARÉCAT.

Pas mal, et toi ?

CAUSSADE.

Oh ! moi, comme un homme qui n'a pas fermé l'œil !...

MARÉCAT, mélancoliquement.

Naturellement !

CAUSSADE.

Mais non, ce n'est pas naturel du tout !

VIGNEUX.

Marécat veut dire qu'à la suite d'une nuit pareille...

(Ils secouent la tête avec intention.)

CAUSSADE, tranquillement.

On a envie de dormir, c'est vrai !... J'ai la tête lourde... Voulez-vous me permettre d'écrire deux mots de réponse ?...

(Il va à la table et écrit pendant ce qui suit. — Les intimes se rassemblent tous à gauche à l'avant-scène d'un air très-surpris.)

ABDALLAH, à Vigneux et à Marécat, à demi-voix **.

Ah çà ! qu'est-ce que vous me chantez, vous... que sa femme ?...

* Vigneux, Marécat, Caussade, madame Vigneux, Abdallah.

** Vigneux, Marécat, madame Vigneux, Abdallah.

VIGNEUX, stupéfait.

C'est inconcevable !...

MARÉCAT, de même.

Ce sang-froid !

MADAME VIGNEUX, d'un ton désolé.

Il n'y a donc rien eu ?

VIGNEUX.

Elle lui aura donné le change !...

MADAME VIGNEUX, à son mari.

Ces maris sont si bêtes !...

MARÉCAT.

A qui le dites-vous !...

ABDALLAH.

Sacrebleu ! Moi qui espérais qu'on allait se battre un peu !... Pas de chance !...

MARÉCAT.

Du moment qu'il accepte sa position ! Car c'est un homme qui accepte sa position !...

MADAME VIGNEUX.

Oui, c'est gentil !...

MARÉCAT.

On la subit... mais on ne l'accepte pas !... Moi je l'ai subie toute ma vie... mais je ne l'ai jamais acceptée !...

VIGNEUX.

C'est ignoble !

MADAME VIGNEUX.

Un ménage à trois !... Monsieur Vigneux, j'espère que nous n'allons pas rester longtemps dans une maison pareille !...

MARÉCAT, redescendant.

Et moi donc ! Quel exemple pour Raphaël !... Voyez donc Raphaël... A l'âge où le cœur se forme... se disant naïvement : « C'est comme cela ici !... »

ABDALLAH, à lui-même.

C'était comme ça chez papa !...

MARÉCAT, achevant, sans l'écouter.

C'est donc partout comme ça !...

VIGNEUX.

Seulement, cela nous apprendra à rendre service à nos amis !

MADAME VIGNEUX.

Oui! Ouvrez-leur donc les yeux!...

MARÉCAT.

On est toujours la dupe de son amitié!

TOUS QUATRE.

Toujours!

MARÉCAT.

Ah! les égoïstes sont bien heureux!... Que de fois je me suis dit : Je voudrais bien être égoïste!

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, entrant.

Monsieur!... Monsieur!

(Il va parler bas à Caussade, qui se lève.)

CAUSSADE, agité.

Sous le balcon!...

(Il sort vivement, suivi du jardinier. Vigneux, Marécat, Abdallah et madame Vigneux remontent et le regardent sortir.)

SCÈNE IX

MARÉCAT, VIGNEUX, ABDALLAH, MADAME VIGNEUX *.

MARÉCAT, haut.

Eh bien! Eh bien! Qu'est-ce qu'il a maintenant?... Le voilà tout émotionné!...

ABDALLAH, redescendant, après avoir suivi Caussade des yeux.

Comme il court!

MADAME VIGNEUX.

Moi, je crois qu'il a dissimulé, et qu'il va se passer quelque chose d'épouvantable!...

MARÉCAT.

Eh bien, croyez-moi, ne nous en mêlons pas!... Nous nous en sommes déjà trop mêlés!... Une méchante affaire!... La justice!... On n'aurait qu'à nous fourrer là-dedans!...

MADAME VIGNEUX.

Vous croyez?

* Vigneux, madame Vigneux, Marécat, Abdallah.

MARÉCAT.

Nous avons fait notre devoir d'amis, n'est-ce pas ? Notre devoir jusqu'au bout ? Eh bien, maintenant, nous n'avons rien vu et nous ne savons rien !...

VIGNEUX.

Oh ! moi, d'abord, je ne sais pas ce qu'on veut dire !

MADAME VIGNEUX.

Si nous nous dispersions ?...

MARÉCAT.

C'est ça !... Dispersons-nous !... afin de ne pas être appelés comme témoins !...

VIGNEUX et MADAME VIGNEUX.

Oui !...

(Ils s'éloignent sur la pointe du pied par le fond à gauche. Marécat gagne la porte, à droite.)

ABDALLAH.

Tas de... Rien du tout !... va !...

MARÉCAT, à moitié sorti, revenant à Abdallah.

Dites donc ! Si j'avais bien pensé !... Comme j'aurais filé ce matin, moi !...

(Il sort.)

ABDALLAH, seul, les regardant et haussant les épaules.

Nom d'un nom !... je ne reconnais plus mon Caussade, moi ;... mais c'est égal, je vais le rejoindre ! Si je pouvais donc placer un bon coup de sabre là !... Que ça me ferait donc plaisir, pour lui !...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE X

ABDALLAH, CÉCILE.

(Elle entre inquiète, après avoir paru un moment dans le jardin.)

CÉCILE, l'arrêtant.

Monsieur !

ABDALLAH, s'arrêtant court.

Madame !...

CÉCILE.

Mon mari ?...

* Abdallah, Cécile.

ABDALLAH,

Il vient de sortir, avec le jardinier !...

(Maurice paraît à la porte de gauche et écoute ; il a un paletot sur le bras, son chapeau, comme un homme prêt à partir.)

MAURICE, à part, s'arrêtant court.

Le jardinier !

CÉCILE, effrayée.

Oh ! je l'ai bien vu ! C'était le jardinier, n'est-ce pas ?

ABDALLAH.

Il est venu le chercher pour lui montrer je ne sais quoi..... sous le balcon... (Mouvement de Maurice.) Quelque fleur, probablement !

MAURICE, à part.

Ah ! ce que je craignais !...

ABDALLAH.

Et j'y cours aussi, comme vous voyez...

(Il sort par la droite du jardin.)

CÉCILE.

Ah ! des dangers et des menaces partout !

(Elle remonte et regarde dans le jardin, du côté où est sorti Abdallah.)

MAURICE, traversant.

C'est vrai ; partir dans un pareil moment c'est une lâcheté. Je reste !

(Il jette son paletot sur le fauteuil à droite.)

SCÈNE XI

CÉCILE, MAURICE.

CÉCILE, se retournant et l'apercevant.

Vous ? encore vous ?..

MAURICE.

Oui, vous l'avez dit, il n'y a que dangers et menaces ! Aussi je veux être là pour attirer sur moi toute sa colère, pour m'accuser, pour vous justifier, pour défendre...

CÉCILE.

Et vous croyez que je veux être défendue par vous ?

MAURICE.

Je vous supplie....

CÉCILE.

Ah ! Partez donc ! C'est tout ce que je vous demande.... Je saurai bien me justifier toute seule !

MAURICE.

Ah ! madame, vous oubliez !...

CÉCILE.

Oublier... Oh ! non, je n'oublie rien... Je n'oublierai pas que j'ai failli devenir, par vous, la plus vile et la plus méprisable des femmes ! Et je ne veux pas l'oublier.... car ce n'est pas assez de toute une vie de dévouement et d'honneur, pour que je consente à me pardonner moi-même !

MAURICE.

Du moins, madame...

CÉCILE.

Mais partez donc ! partez donc ! partez donc ! Je ne veux pas que l'on vous trouve avec moi !

MAURICE.

C'est vrai !

(Il va pour sortir.)

CÉCILE, effrayée.

Lui !

(Elle se laisse glisser dans le fauteuil, qui la dérobe à la vue de Caussade.— Maurice recule jusqu'à l'extrême droite.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, CAUSSADE.

(Caussade entre tout d'un trait sans les voir ; il descend vivement à la table du milieu, bouleverse les papiers et les albums en cherchant quelque chose. Il va au cabinet à gauche, dont il laisse les deux battants ouverts. Maurice et Cécile suivent tous ses mouvements avec anxiété.)

CÉCILE, à Maurice, qui est remonté pour voir.

Qu'est-ce qu'il cherche ?

MAURICE.

Je ne vois pas !

(Il recule en voyant rentrer Caussade, et ouvre derrière lui la porte de Marécat, qui retombe à demi et le cache. — Caussade entre en scène avec la boîte de pistolets qu'il pose sur la table, l'ouvre, et tire un pistolet de la boîte qu'il laisse ouverte ; il sort par la porte du jardin.— Maurice rentre.)

SCÈNE XIII

CÉCILE, MAURICE.

CÉCILE, courant à la table.

Qu'est-ce qu'il a pris? (Elle voit la boite.) Ici! (Elle l'ouvre et pousse un cri terrible.) Ah!

MAURICE, épouvanté.

Les armes!

CÉCILE.

Il a pris l'autre!

MAURICE.

Ah! venez vite!

CÉCILE, chancelant.

Où donc? Je ne sais plus!

MAURICE.

Par ici!

CÉCILE.

Non... par là!... (Elle veut courir et manque de force; elle ne peut plus ni parler ni avancer, et repousse Maurice qui veut la soutenir.) Appelez!... Criez!... Allez!... allez donc!... Je ne peux!... (Se redressant d'un bond.) Ah! pourtant, je le veux... (Elle s'élance pour sortir. — On entend une détonation lointaine. Ils s'arrêtent tous deux en poussant un cri. Cécile, près de la porte, chancelle et tombe contre le mur.) Ah! je l'ai tué!.. C'est moi qui l'ai tué!...

SCÈNE XIV

Les Précédents, VIGNEUX, Madame VIGNEUX, MARÉCAT, ABDALLAH, LAURENT, Domestiques, paraissant de tous côtés.

TOUS.

Mon Dieu! Ce bruit, qu'est-ce donc?...

THOLOSAN, de même.

Qu'y a t-il?

MAURICE, lui montre la boîte de pistolets.

Tiens, regarde!... Caussade!

THOLOSAN.

Caussade? Tué!

TOUS.

Tué !

(Mouvement général. — On se dirige vers la porte du fond. — On entend au loin rire Caussade.)

CAUSSADE, dans la coulisse, riant aux éclats.

Eh ! oui. Tué ! Ah ! ah !

SCÈNE XV

THOLOSAN, CÉCILE, MAURICE, MARÉCAT, VIGNEUX, MADAME VIGNEUX, CAUSSADE, LAURENT, BENJAMINE *.

(Caussade entre radieux, triomphant, tenant son pistolet d'une main et de l'autre un petit renard qu'il vient de tuer.)

CAUSSADE.

Tué?... et du premier coup encore !... Le voilà, le gredin !...

TOUS.

Un renard !

CAUSSADE, triomphant, tirant les oreilles du renard et lui donnant des calottes.

Ah ! scélérat !... m'as-tu fait faire assez de mauvais sang depuis hier au soir !...

THOLOSAN.

Depuis hier au soir ?...

CAUSSADE.

Mais certainement, c'était lui !... Je l'avais entendu sous le balcon !... je l'avais reconnu !... et quand je suis descendu... les pots de fleurs roulaient de tous les côtés ! : Je me dis ; il reviendra, il en veut à ma poule... c'est à ma poule qu'il en veut !... Et comme c'est le chemin du poulailler !... je passe la nuit blanche à le guetter de ma fenêtre !... Mais rien, pas de renard... j'étais vexé !... (A sa femme) Tu ne t'es pas aperçue ce matin que je n'étais pas dans mon assiette ordinaire ?

CÉCILE.

Si ! si !...

CAUSSADE.

Quand le jardinier vient me dire : J'ai vu flamber deux yeux dans le cellier, (A sa femme) sous tes fenêtres !... c'était lui !...

* Maurice, Vigneux, madame Vigneux, Tholosan, Maurice, Caussade, Cécile, Benjamine.

(Il tire les oreilles du renard.) C'était toi, Cartouche !... (Il le jette à Laurent.) Mais il me coûte cher !... ah ! il me coûte cher !...

MARÉCAT.

Comment cela ?

(Marécat, Vigneux et madame Vigneux forment un groupe à gauche.)

CAUSSADE, fouillant dans sa poche.

Regardez-moi ce qu'il a cassé hier !... (Il tire la fleur du cactus.) Mon *cactus Cécilia*, mon produit ! (Offrant la fleur à sa femme.) Tiens !... ma bonne amie !... Cela te rappellera une grande journée !...

CÉCILE, prenant la fleur.

Je ne l'oublierai pas !...

THOLOSAN, à part.

Oui, je crois que la leçon...

VIGNEUX.

Comment ! comment ! C'était le renard !...

CAUSSADE, montrant la bête.

Parbleu !... Le voilà !

MARÉCAT, à lui-même.

Hier ce n'était pourtant pas un renard qui... (Il montre Cécile. — A madame Vigneux.) Après ça, c'était peut-être un renard !

CAUSSADE, tirant une lettre.

Et comme un bonheur n'arrive jamais seul !... Voici une place pour toi, ami Maurice !... une bonne place que j'ai sollicitée hier, au refus de Vigneux... et qui m'est accordée ce matin par le retour du courrier !

MAURICE.

Quoi, vous pensiez ?...

CAUSSADE.

Parbleu !... Pourquoi t'aurais-je fait écrire ton adresse, tantôt ?... Je voulais voir ton écriture... Je l'avais déclarée superbe !... Entre nous, il faut en rabattre... mais, bah !... Seulement, il faut que tu partes tout de suite !... tout de suite !...

MAURICE, très-ému.

Ah ! monsieur Caussade !

CAUSSADE.

Eh bien ! eh bien ! Est-il enfant ? Il va pleurer !...

MAURICE.

Vous ne saurez jamais... non !... C'est vous... qui... pour moi... Ah ! monsieur !... monsieur !...

(Il tend sa main à Caussade, qui la presse avec effusion, puis remonte près de Tholosan.)

THOLOSAN, bas à Maurice.

Et la foulure?

MAURICE, de même.

Ah! je ne l'ai pas sentie!

(Il salue Benjamine et Cécile, puis serre la main à Tholosan qui l'accompagne, et sort par le fond.)

CAUSSADE, allant à Vigneux et lui frappant sur l'épaule.

Tu vois bien qu'en sollicitant!...

VIGNEUX, qui a déjà pris le bras de sa femme sèchement, l'interrompant.

Un reproche! Tu peux te l'épargner!... Et comme ma fierté se refuse absolument à la position d'inférieurs, que l'on voudrait nous faire ici, tu nous permettras de quitter ta maison et de secouer la poussière de nos sandales à ta porte!... Allons, madame Vigneux!

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

CAUSSADE, MARÉCAT, THOLOSAN, CÉCILE, BENJAMINE, puis ABDALLAH.

CAUSSADE.

Au diable! Bon débarras!

MARÉCAT.

Il te reste mon amitié et celle de Raphaël... Où est-il donc, Raphaël?

ABDALLAH, entrant.*

Votre fils!... Le voilà qui monte dans l'omnibus du chemin de fer avec mademoiselle Jenny!

MARÉCAT, sautant.

Avec mademoiselle Jenny!

ABDALLAH.

Il était gris! Il m'a crié de l'impériale : Dites à papa que je *m'embête* ici... et que je vais me dégourdir à Paris!... Et là-dessus, il a fait un geste... oh!

MARÉCAT, hors de lui.

Raphaël!... mon fils!... Enlever une femme de chambre!... Malheureux enfant!... elle va te déshonorer!...

CAUSSADE, voulant le contenir.

Voyons! Marécat!

* Marécat, Abdallah, Caussade, Tholosan, Cécile assise, Benjamine.

MARÉCAT.

Adieu ! Je vous maudis !... Je vous maudis !...

CAUSSADE.

Comment! Sapristi!... c'est notre faute si...

MARÉCAT.

Je l'écrirai sur la porte de cette maison : *Orgia! Orgia!*

Cf. Hugo Lucrèce Borgia

CAUSSADE.

Ah! mais dis donc! dis donc !...

MARÉCAT, descendant tragiquement.

Lucien! — Lucien! Tu n'es qu'un ingrat!...

ABDALLAH, surpris.

Lucien!

MARÉCAT, en s'en allant.

Raphaël!... mon fils!... ne l'écoute pas!... Défends-toi!... courage!... me voilà !...

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, moins MARÉCAT.

ABDALLAH.

Lucien! Ah! ça, vous vous appelez donc Lucien, vous ?

CAUSSADE.

Dame...

ABDALLAH.

Mais alors, vous n'êtes donc pas Evariste Caussade, ancien maréchal-des-logis aux zéphirs d'Afrique ?

CAUSSADE.

Jamais!...

ABDALLAH.

Ah! Cristi!... mais alors, qu'est-ce que je fais donc ici, moi?...

CAUSSADE.

Mais c'est ce que je me demande?

ABDALLAH, s'échauffant.

Mais je ne vous connais pas!...

CAUSSADE, de même.

Mais ni moi non plus!... sapristi!

ABDALLAH.

Mais est-ce assez bête, ça! Nom d'un nom! Voilà deux jours que je suis ici, que je mange, que je bois, que je dors... comme si j'étais chez un ami!... Vous croyez que ça m'amuse!...

CAUSSADE.

Et moi donc?...

ABDALLAH, lui serrant les mains.

Ah!... crr... Enfin! c'est égal!... vous êtes un bon homme!... je ne vous en veux pas!... *

THOLOSAN.

Il est bien bon!...

ABDALLAH.

Et si jamais vous avez besoin de moi!... Jérôme Abdallah Bonafous!... toute l'Afrique connaît ça!... (Il se retourne sur le seuil) Salut aux dames!... ah! mille noms d'un nom!...

SCÈNE XVIII

CAUSSADE, THOLOSAN, CÉCILE, BENJAMINE.

CAUSSADE.

Enfin! mille noms d'un nom! Je sais le sien! C'est toujours ça (Il se retourne et reste saisi.) Ah! voilà un fameux vide!

BENJAMINE, étourdiment.

Il n'y aura plus personne pour signer à notre contrat.

CAUSSADE.

Comment, comment! notre contrat?

BENJAMINE, à Tholosan.

Eh! bien, vous n'avez donc pas parlé, monsieur?... Mais qu'est-ce que vous faites donc depuis ce matin?.. Mais à quoi pensez-vous?

THOLOSAN, timidement.

Que voulez-vous? Je n'ai pas osé... M. Caussade veut absolument pour gendre un ami.

CÉCILE.

Et où en trouvera-t-il un meilleur... un plus dévoué?

CAUSSADE, lui tendant la main.

Ça, c'est vrai! (à part.) Il m'a sauvé la vie!

* Tholosan, Caussade, Cécile, Benjamine.

THOLOSAN.

A la bonne heure, donc !... Cette fois... vous êtes dans le vrai, monsieur mon beau-père.

CÉCILE, embrassant Benjamine.

Sois heureuse, chère enfant !...

BENJAMINE, bas.

Tu crois donc que c'est possible maintenant?

CÉCILE.

J'en suis sûre!...

CAUSSADE.

Eh bien! et moi!... je marie ma fille!... je tue une vilaine bête!... je me débarrasse des autres!... et on ne m'embrasse pas!... On ne m'aime donc pas?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Oh! de toute mon âme!...

THOLOSAN, à Caussade.

Et vous voyez bien que ma fable avait raison, et que nos intimes ne sont pas toujours nos amis!

FIN.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LA PERLE NOIRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 12 avril 1862.

DU MÊME AUTEUR

NOS INTIMES! comédie en quatre actes.

LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes.

PICCOLINO, comédie en trois actes.

LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes.

LA PAPILLONNE, comédie en trois actes.

LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes.

M. GARAT, comédie en deux actes.

L'ÉCUREUIL, comédie en un acte.

LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.

LA TAVERNE, comédie en trois actes.

LES PREMIÈRES ARMES DE FIGARO, comédie en trois actes.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

(3)

LA PERLE NOIRE

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

Tous droits réservés

PERSONNAGES

M. TRICAMP................	MM. LAFONT.
CORNÉLIUS................	LAFONTAINE.
BALTHAZAR................	LANDROL.
VANDERVEN................	FRANCISQUE
PÉTERSEN................	VICTORIN.
PREMIER AGENT...........	BLONDEL.
DEUXIÈME AGENT..........	LOUIS.
CHRISTIANE...............	Mmes VICTORIA.
SARA....................	ANTONINE.
GUDULE..................	MÉLANIE.
BOURGEOIS, BOURGEOISES, ETC.	

La scène est à Amsterdam, en 1825.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HEROLD, régisseur de la scène, au Gymnase.

LA PERLE NOIRE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une grande pièce de rez-de-chaussée dans la maison d'un riche bourgeois hollandais. — Au fond, à gauche (spectateur), la porte d'entrée. — A droite de cette porte, une fenêtre grillée, sur la rue. — Entre la porte et la fenêtre, un bahut. — Premier plan, à droite, une haute cheminée. — Au deuxième plan, du même côté, dans un pan coupé, un passage conduisant à un appartement, et un escalier de bois qui mène à l'étage supérieur. — A gauche, premier plan, la porte de la chambre de Christiane. — Au deuxième plan, pan coupé ; la porte du cabinet de Balthazar. — Une grande table vers la gauche ; bahuts, fauteuils, lampe de cuivre, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTIANE, GUDULE.

Vers la fin de l'ouverture, on entend gronder l'orage qui va croissant. — Au lever du rideau, Gudule est agenouillée à droite. — Christiane sort de sa chambre, un petit paquet à la main, et traverse pour aller à la fenêtre. — Elle va pour ouvrir : un éclair l'aveugle, et au même instant la foudre éclate sur la maison. — Christiane pousse un cri, et tombe assise.

GUDULE.

Ah ! mademoiselle Christiane !... ça vient d'éclater sur la maison !

CHRISTIANE.

Ah ! que j'ai eu peur !

GUDULE.

Je l'ai entendu, ce coup-là... moi qui suis sourde!... Mon Dieu!... je ne peux plus me relever, mon enfant!... c'est la fin du monde!...

CHRISTIANE, l'aidant à se relever.

Pas encore... ma bonne Gudule... Assieds-toi, là... tiens!

GUDULE.

Vous êtes toute pâle aussi... pauvre mignonne!...

CHRISTIANE.

Oui... j'ai le cœur qui bat d'une force!... (Elle remonte à la fenêtre, où elle reprend son petit paquet sur l'appui.)

GUDULE.

N'ouvrez pas la fenêtre!... mademoiselle Christiane... ça attire la foudre!... (Elle se bouche les oreilles avec son tablier. — On entend le tonnerre gronder plus loin et la pluie tomber avec violence. — Les éclairs continuent à briller.)

CHRISTIANE.

L'orage s'éloigne... et la pluie tombe à flots maintenant. (A elle-même, après avoir jeté un coup d'œil dans la rue à travers les vitres.) Il ne viendra pas par ce temps-là!... Comment faire?... (On frappe à la porte extérieure.)

GUDULE.

On frappe!

CHRISTIANE, troublée.

Oui!... C'est M. Balthazar! (Elle cherche à cacher le paquet. — On frappe à coups redoublés sans discontinuer.)

GUDULE.

Mademoiselle Christiane, je ne peux bouger, ouvrez donc!

BALTHAZAR, dehors, frappant.

Christiane!... Gudule!

CHRISTIANE, cachant le paquet dans le bahut.

Oui, oui... j'y vais!... j'y vais!... (Elle ouvre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BALTHAZAR, CORNÉLIUS.

BALTHAZAR, entrant en courant et se secouant.

Voilà une idée de nous faire attendre par un temps pareil!...

CORNÉLIUS, entrant de même, il a sur l'épaule un grand cerf-volant auquel pendent une foule de petits papiers de tournesol légèrement rougis.

Brou... ouh!... vite! vite! du feu, Gudule!

BALTHAZAR.

Des serviettes! des habits! des pantoufles!... (Christiane va et vient, allant prendre des vêtements dans l'appartement à droite.)

CORNÉLIUS.

Nous ruisselons!...

BALTHAZAR.

Essuie!... vite! vite!...

GUDULE, essuyant le parquet derrière eux.

Ah! mon Dieu! c'est vrai, mon pauvre parquet!

CORNÉLIUS.

Mais c'est nous qu'il faut essuyer... ce n'est pas le parquet.

BALTHAZAR, changeant de vêtements.

Ah! bien, oui, va... une Hollandaise!... et puis elle ne t'entend pas.

CHRISTIANE, s'approchant de Cornélius pour lui prendre son manteau.

Si vous voulez permettre, monsieur Cornélius...

CORNÉLIUS.

Ah! chère enfant!... je ne vous ai pas serré la main!... Ah mon Dieu, vous êtes glacée... Qu'avez-vous?

BALTHAZAR, se débarrassant du manteau.

C'est vrai, tu es livide!

CHRISTIANE.

C'est ce grand coup de tonnerre... Je tremble encore!...

BALTHAZAR.

Ah! vous l'avez entendu, hein?

CORNÉLIUS, frappant dans les mains de Christiane.

Pauvre enfant!

BALTHAZAR.

J'ai cru que toutes les vitres d'Amsterdam étaient en éclats.

CHRISTIANE.

Vous étiez dans la rue?

BALTHAZAR, se chauffant.

J'étais sur le quai de l'Amstel... sous un auvent... avec lui.

CHRISTIANE, emportant les effets mouillés qu'elle donne à Gudule, qui les porte au fond.

Sous un auvent!... Je crois bien que vous êtes mouillé!...

(Cornélius se débarrasse du cerf-volant, qu'il pose contre la table à gauche.)

BALTHAZAR.

Eh bien, et lui donc, qui était là, depuis une heure, assis sur une chaise, et occupé, tu ne devinerais jamais à quoi... à faire aller son cerf-volant sur l'Amstel!

CHRISTIANE.

Comment, son cerf-volant?

BALTHAZAR.

Oui... Cette idée de jouer au cerf-volant par ce temps-là!... Un homme grave, un savant... le premier chimiste d'Amsterdam!...

CORNÉLIUS.

Ne l'écoutez pas, chère enfant; il ne sait pas ce qu'il dit, ce vil commerçant! Je ne jouais pas au cerf-volant... Je constatais (il prend le cerf-volant) la présence de l'acide nitrique dans les nuages chargés d'électricité... témoin tous mes papiers de tournesol qui sont devenus roses.

BALTHAZAR.

C'est pour cela que tu étais là planté?

CORNÉLIUS, allant déposer le cerf-volant, au fond, près de la fenêtre.

Mais je crois bien! — Pas de maisons rapprochées; un bel

horizon, dix paratonnerres en vue, et tout en feu! — C'était fait pour moi!... Voilà assez longtemps que je le guette, ce scélérat d'orage... pour l'étudier de près!... (On entend gronder le tonnerre au loin. — Se frottant les mains.) Va, va, grogne maintenant, je connais ton fait, et je te le dirai quand tu voudras!... (Les deux femmes mettent le couvert.)

BALTHAZAR, se rapprochant de la fenêtre.

Que diable le tonnerre peut-il avoir de si intéressant?

CORNÉLIUS.

Pauvre homme!... Ce qu'il a d'intéressant?... Et qu'est-ce que c'est que ça? (Un éclair très-vif.)

BALTHAZAR, ébloui.

Parbleu! c'est un éclair! (Il redescend.)

CORNÉLIUS, redescendant aussi.

Oui, mais de quelle nature?

BALTHAZAR.

De la nature des éclairs!

CORNÉLIUS, s'asseyant devant le feu.

Tu ne m'entends pas! — Il y a éclair et éclair!... Nous avons l'éclair de *première classe*, en forme de sillon et de zigzag; l'éclair de *deuxième classe*, en forme de nappe très-étendue, et enfin celui de *troisième classe*, en forme de globe. Seulement, est-il réellement sphérique, ou n'est-ce qu'une illusion d'optique? Voilà ce qui me taquinait depuis longtemps... Tu me diras, il est vrai, que le globe a été parfaitement observé par Howard, par Schubler, par Kamtz...

BALTHAZAR.

Oh! je ne dis rien du tout!... Voilà le couvert mis, et si tu veux...

CORNÉLIUS, l'interrompant et le retenant par le bras.

Mais ils ne l'ont jamais observé aussi bien que moi, tout à l'heure... et il y a globe positivement.

BALTHAZAR.

Ah! — Alors tout va bien?

CORNÉLIUS.

Tout va bien.

BALTHAZAR.

Tu es heureux ?

CORNÉLIUS.

Je suis heureux.

BALTHAZAR.

Alors... soupons!

CORNÉLIUS, se levant.

Alors, soupons ! (Ils traversent pour aller à la table.)

BALTHAZAR [1].

Eh bien! deux couverts seulement! (A Christiane.) Et toi ?

CHRISTIANE.

Oh! moi, je n'ai pas faim, monsieur Balthazar. Excusez-moi... cet orage m'a tellement émue!...

CORNÉLIUS.

Raison de plus pour vous mettre à table, chère enfant.

CHRISTIANE.

Non!... Je vous en prie... laissez-moi aller et venir... je ne pourrais pas tenir en place!... Et puis Gudule a les jambes brisées... J'aime mieux vous servir. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III.

CORNÉLIUS, BALTHAZAR, CHRISTIANE, allant et venant.

CORNÉLIUS, suivant Christiane des yeux.

Qu'a-t-elle donc, ce soir?

BALTHAZAR, s'asseyant à table.

C'est l'orage. — Les femmes sont si peureuses!

1. Balthazar, Christiane, Cornélius.

CORNÉLIUS, de même [1].

Si elles ne l'étaient pas, ami Balthazar, nous n'aurions pas l'immense bonheur de les protéger comme des enfants... celle-là surtout qui est mignonne et frêle. — Je ne peux pas la regarder, vraiment, que les pleurs ne me viennent aux yeux... C'est si doux, si bon... si tendre!... Ah! la charmante enfant!...

BALTHAZAR, le servant.

Hé! là!... maître Cornélius!... vous êtes presque aussi enthousiaste de mademoiselle Christiane que du tonnerre!

CORNÉLIUS.

Ce n'est pas la même chose... quoique ses yeux aient aussi des éclairs!...

BALTHAZAR.

En te regardant. — Je l'ai bien vu.

CORNÉLIUS.

Comment, tu l'as vu?

BALTHAZAR.

Parbleu!... je...

CORNÉLIUS.

Chut! — C'est elle!

CHRISTIANE, du seuil de la porte.

Quelle bière voulez-vous?

BALTHAZAR.

Donne-nous du vin de France, chère petite!... La bière est moins bavarde, et je veux faire jaser Cornélius.

CHRISTIANE.

Tout de suite! (Elle disparaît.)

BALTHAZAR.

Partie!

CORNÉLIUS.

Tu dis donc que tu as vu?...

BALTHAZAR.

Mais j'ai vu, grand enfant de savant, que tu ne t'amuses pas

1. Cornélius, Balthazar.

seulement avec un cerf-volant sur l'Amstel... tu joues aussi à la raquette avec Christiane... et ce sont vos deux petits cœurs qui servent de volants!

CORNÉLIUS.

Comment, tu crois...

BALTHAZAR.

Mais voilà trois mois, ami Cornélius, et je ne pense pas que ce soit pour mes beaux yeux seulement... trois mois que tu viens ici deux fois par jour : à midi, en allant à tes cours du jardin zoologique, et à quatre heures, en en sortant.

CORNÉLIUS, *vivement.*

C'est le chemin le plus court.

BALTHAZAR.

Oui... pour te faire aimer.

CORNÉLIUS.

Mais enfin, Christiane...

BALTHAZAR, *l'interrompant.*

Voyons, là, raisonnons... Christiane n'est pas une jeune fille comme une autre, tu le sais bien... C'est une pauvre enfant recueillie, élevée par ma mère, et presque une sœur pour moi! Elle est intelligente, passablement instruite, et assez, je t'en réponds, pour admirer un savant tel que toi. — Or, tu lui serres les mains, tu t'inquiètes de sa santé; tu lui prêtes des livres qu'elle dévore; c'est un petit cours de chimie, à propos d'une tache sur sa robe; d'histoire naturelle, au sujet d'un pot de fleurs : ou de physique, à l'occasion du chat. Elle t'écoute de toutes ses oreilles... de tous ses yeux, et tu ne veux pas que l'amour se mette de la partie entre un professeur de vingt-cinq ans et une écolière de dix-huit!... Allons donc!

CORNÉLIUS, *résolûment.*

Eh! bien, je l'aime, quoi!... Que veux-tu y faire?

BALTHAZAR.

Eh! bien, et toi?...

CORNÉLIUS.

Eh! bien, je veux l'épouser!

BALTHAZAR, vivement.

Eh ! bien, alors, dis-le donc !

CORNÉLIUS, de même.

Mais je le dis !

BALTHAZAR.

Pourquoi me fais-tu des histoires ?

CORNÉLIUS.

Mais c'est toi qui m'en fais.

BALTHAZAR.

Mais...

CORNÉLIUS.

Chut !... c'est elle !

CHRISTIANE, rentrant avec une bouteille de vin.

Voici le meilleur vin, monsieur Balthazar.

BALTHAZAR, versant, puis s'arrêtant à regarder tristement un petit papier collé sur la bouteille.

Avec la date écrite...

CHRISTIANE, très-émue.

De sa main !

BALTHAZAR, soupirant.

C'était une vieille habitude, la pauvre femme.

CORNÉLIUS.

Qui donc ?

BALTHAZAR.

Ma mère, Cornélius.

CORNÉLIUS, vivement, lui prenant la main.

Ah ! pardonne-moi !

BALTHAZAR.

Ah ! quand on pense qu'il y a un an à peine, elle était là... Ne parlons pas de cela, tiens, Cornélius.

CORNÉLIUS.

Si tu n'espères plus la revoir, tu as raison, Balthazar ; ne prononce jamais son nom : ce ne serait que tristesse ; mais si tu crois avec moi à ce monde meilleur où l'on se retrouve, parlons d'elle ;

oublie que c'est là un triste souvenir pour te rappeler que c'est aussi une radieuse espérance... et pensons sans amertume à ces morts chéris qui sont plus vivants que nous, puisqu'ils sont plus près de Dieu !...

BALTHAZAR.

Tu as raison, Cornélius... mais, tu vois, l'enfant pleure.

CORNÉLIUS, se levant.

Christiane !... ma chère Christiane !... (Christiane se détourne, en cachant ses yeux sans répondre, puis sentant que les larmes vont déborder, elle entre vivement dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

CORNÉLIUS, BALTHAZAR.

BALTHAZAR.

Elle va pleurer dans sa chambre. Elle l'aimait tant ! (Se levant.) Aussi bien, je n'ai plus faim, tiens... et puisque la glace est rompue entre nous... veux-tu que je lui parle tout de suite de tes projets ?

CORNÉLIUS.

Oh ! non, pas maintenant.

BALTHAZAR.

C'est vrai ! Tu es sûr de ton bonheur, toi, tu peux attendre... (Soupirant.) tandis que moi ..

CORNÉLIUS.

Eh bien ?

BALTHAZAR.

Eh bien, j'aime aussi quelqu'un, moi, et sans aucune espérance !... Ah ! laissons cela. — D'ailleurs j'ai quelque chose à t'apprendre avant... que je n'aurais jamais dit à un étranger, mais que le futur mari de Christiane doit savoir.

CORNÉLIUS.

Quoi donc ?

BALTHAZAR, prenant sur la table le tabac et les pipes.

Est-ce que tu ne t'es pas souvent demandé, Cornélius, comment cette jeune fille avait été recueillie et adoptée dans notre maison?

CORNÉLIUS, bourrant sa pipe.

Oui dà! Mais je me suis répondu, comme tout le monde, que ton excellente mère... (Lui serrant la main.) On peut parler d'elle à présent, n'est-ce pas?... que ton excellente mère était la plus charitable des femmes, et de là à adopter une orpheline...

BALTHAZAR.

Oui, mais dans quelles circonstances, voilà ce que tu ignores et ce que je vais te dire.

CORNÉLIUS.

J'écoute.

BALTHAZAR.

C'était quelque temps après la mort de mon père, en 1812, il y aura donc treize ans à Noël... Ma mère était à la messe, un dimanche... Il y avait foule autour d'elle, et on la pressait un peu. Elle sentit tout à coup une légère secousse à sa robe... D'abord, elle n'y prit pas garde, mais la secousse se répétant une seconde fois, elle s'avisa qu'on pouvait bien en vouloir à sa bourse, et prit si bien son temps, qu'elle saisit sur le fait la main de son voleur... C'était une main de petite fille, toute mignonne, toute fraîche, toute rose!...

CORNÉLIUS, vivement.

Christiane?...

BALTHAZAR.

Tu l'as dit! Ma pauvre mère eut des larmes plein les yeux à la vue de ces petits doigts de chérubin qui s'exerçaient si vite à mal faire... La pitié l'invitait à relâcher l'enfant, mais la charité lui conseillait le contraire. Qui sait si le ciel ne lui envoyait pas tout exprès cette jeune âme à sauver! — Elle ramena chez elle la petite Christiane, qui pleurait, en criant que *sa tante* allait la battre. Ma mère la consola, la fit causer et en apprit assez pour

comprendre que le père et la mère de l'enfant étaient des bohémiens venus de la Frise, de ces gens qui courent les kermesses... que la petite fille avait été rompue dès son jeune âge à tous les exercices des saltimbanques, que le père s'était tué en exécutant un tour de force, que la mère était morte de chagrin et de misère, et que la prétendue *tante* était une mégère de même race, qui la rouait de coups et qui l'instruisait à voler, en attendant mieux. — Ma bonne mère garda l'enfant que la *tante* ne vint pas réclamer, comme bien tu penses; elle lui apprit à lire, à écrire, et d'abord à prier, ce dont elle ne se doutait pas; et Christiane fut bientôt un petit modèle de douceur et de décence... Et quelle ménagère !... Tu la connais, Cornélius... Avec cela, jolie, avenante et si bonne, que je suis obligé de me fâcher !... Elle veillerait toutes les nuits si je la laissais faire, tant pour coudre des vêtements aux pauvres gens que pour soigner telle ou telle voisine qui tombera malade... Et tout cela, Cornélius, sa jolie figure, ses vertus, son bon cœur, je sais un gré infini à ma bonne mère de me l'avoir laissé, en mourant, comme une belle part de son héritage !... puisque, grâce à elle, je puis te faire aujourd'hui le plus riche cadeau du monde !... celui d'une bonne, brave et honnête femme !

CORNÉLIUS.

Et je te remercie de tout mon cœur, Balthazar... A quand la noce ?

BALTHAZAR, vivement.

Tu n'as pas change d'avis ?...

CORNÉLIUS.

Sans doute ! Pourquoi changer d'avis ?

BALTHAZAR.

Ah ! je ne sais... J'avais peur... Une fille de saltimbanque !... une bohémienne !

CORNÉLIUS.

Eh bien !

BALTHAZAR.

Et surprise, comme je te l'ai dit !

CORNÉLIUS, vivement.

Quelle nature honnête ! puisqu'on ne lui avait appris que le mal, et qu'elle est revenue si vite à la vertu !

BALTHAZAR.

Ah ! tu as bien raison !... Mais, Cornélius... une enfant trouvée !... Pas de parents pour la conduire à l'autel !... Pas de famille !

CORNÉLIUS.

Raison de plus pour lui en donner une.

BALTHAZAR.

Pas même de nom !...

CORNÉLIUS.

Raison de plus pour lui donner celui d'un honnête homme.

BALTHAZAR.

Ah ! tu es un brave cœur, et je suis fier d'être ton ami !... Embrasse-moi, tiens ! (On entend frapper à la porte d'entrée.)

CORNÉLIUS.

On frappe !...

BALTHAZAR.

Oui.

CORNÉLIUS.

Je vais...

BALTHAZAR.

Non ! non ! ne bouge pas ! (Il ouvre ; Vanderven paraît. — A part.) Tiens !... quel est ce monsieur que je ne connais pas ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, VANDERVEN, SARA, puis GUDULE.

VANDERVEN, entrant le premier bien tranquillement.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer !... (Apercevant Cornélius.) Et monsieur également ! (Balthazar et Cornélius le regardent d'un air étonné. — Tranquillement, après avoir soufflé.) Ce n'est rien !... c'est un malheur qui vient d'arriver !

CORNÉLIUS ET BALTHAZAR.

Un malheur!

VANDERVEN, soufflant.

Oui!... Oh! ce n'est rien! — C'est ma nièce qui a voulu aller à pied au spectacle, et en sautant un ruisseau elle s'est donné une entorse.

BALTHAZAR.

Ah! mon Dieu, où est-elle? — Gudule!... (Gudule entre un moment après.)

VANDERVEN.

La voilà!... ce n'est rien!... Entrez donc, ma nièce!

BALTHAZAR, courant lui offrir le bras, sans la reconnaître.

Oh! mademoiselle!...

SARA, voilée.

Ne vous effrayez pas, monsieur!... Il y a plus de peur que de mal! (On la fait asseoir.) [1] Mais mon oncle est si ému qu'il exagère. (Elle soulève son voile; Gudule lui donne un verre d'eau.)

BALTHAZAR, à part, la reconnaissant.

Sara!

CORNÉLIUS.

Hein?...

BALTHAZAR, ému.

Ah! mon Dieu!... mon ami, c'est elle!...

CORNÉLIUS, surpris.

Elle?...

BALTHAZAR, lui fermant la bouche.

Chut!...

VANDERVEN.

Là! maintenant que vous voilà installée chez des amis, Sara! (A Balthazar.) Car j'ai beaucoup connu votre père, savez-vous? — Un homme que je regrette bien... (Il regarde l'heure à sa montre.) Je vais faire avancer la voiture! (Il remonte.)

1. Vanderven, Gudule, Sara, Balthazar, Cornélius.

CORNÉLIUS, de même [1].

Permettez-moi, monsieur, de vous épargner...

VANDERVEN, tranquillement.

Non!... non!... cela me fera du bien... J'ai toujours le sang à la tête : mon médecin me défend les émotions..., et celle-ci m'a tellement...

CORNÉLIUS.

Ah! bien! bien!...

VANDERVEN.

Attendez-moi, Sara!... (A la porte.) Ce n'est rien, savez-vous..., rien du tout, mon enfant.

SARA.

Oh! je suis déjà mieux, — mon oncle!

VANDERVEN, continuant.

Quand j'aurai un peu marché, il n'y paraîtra plus!...

CORNÉLIUS.

A l'entorse de mademoiselle?...

VANDERVEN.

Non! — je parle de moi.

CORNÉLIUS.

Ah! bien!...

VANDERVEN, sortant.

Oui!

CORNÉLIUS.

Bon! bon! (Fermant la porte.) Joli!... l'oncle.

SCÈNE VI.

CORNÉLIUS, SARA, BALTHAZAR, GUDULE.

BALTHAZAR.

Parti!... Ah! mademoiselle!... vous... chez moi!... je n'ose pas le croire!...

1. Vanderven, Cornélius, Sara, Balthazar.

SARA, gaiement.

Mais certainement, monsieur, c'est moi, puisqu'il faut se casser bras et jambes pour vous voir! (Balthazar fait signe à Gudule de se retirer.)

CORNÉLIUS, à part, redescendant et surprenant ce signe.

Ah! très-bien!... Je suis de trop aussi, moi! (Il remonte pour prendre son chapeau, son manteau et son cerf-volant.)

BALTHAZAR, à Sara.

Hélas! je n'ai jamais osé me présenter chez vous!

SARA.

Et pourquoi n'osez-vous pas, monsieur?

BALTHAZAR.

Ah! pourquoi?... Tout est si changé maintenant... que je n'ose même pas vous le dire!...

SARA, riant.

Enfin... osez quelque chose pourtant!

BALTHAZAR.

Eh bien! mademoiselle... (A Cornélius, qui gagne la porte.) Tu t'en vas?

CORNÉLIUS.

Oui... Je vais...

BALTHAZAR, vivement, le ramenant.

Non! non! — Reste!... Un ami, mademoiselle Sara, presque un frère, et devant lui j'aurai plus de courage...

SARA.

Oh! je connais bien monsieur Cornélius!... Je l'ai vu souvent ici!...

CORNÉLIUS, surpris.

Ici, mademoiselle?...

BALTHAZAR.

Mais oui!... Tu ne reconnais pas mademoiselle?

CORNÉLIUS, cherchant.

Mon Dieu, oui, il me semble bien..., mais...

SARA.

Comment, monsieur Cornélius, vous ne vous rappelez pas la

petite ouvrière qui venait quelquefois raccommoder les dentelles de cette bonne madame Vanderlys!

CORNÉLIUS.

Quoi! cette petite Sara, si charmante, si jolie!... si intéressante!...

SARA, *gaiement.*

Ah bien! arrêtez-vous, ou je n'oserai plus dire que c'est moi!

CORNÉLIUS.

C'est vous?...

BALTHAZAR.

Mais oui!

CORNÉLIUS, *s'asseyant, ainsi que Balthazar.*

Est-ce possible?... vous... mais comment?

SARA.

Ah! oui!... Comment la jeune fille si jolie, si... mais si pauvre, si délaissée, a-t-elle aujourd'hui un nom, un hôtel, des voitures... des chevaux...

CORNÉLIUS.

Un oncle que nous venons de voir!...

SARA.

Monsieur Balthazar ne vous a donc pas conté cela?... (*A Balthazar.*) Mais vous ne lui avez donc pas conté cela, monsieur?... Vous ne parlez donc jamais de moi?...

BALTHAZAR.

Oh!... J'en parle beaucoup... mais tout seul.

SARA.

Eh! bien, monsieur Cornélius... un matin que j'allais à mon ouvrage, mon oncle... que je ne connaissais pas encore,... vint me chercher dans un grand carrosse et me conduisit chez son frère, M. Vanderven le banquier, qui était au lit, bien malade, le pauvre monsieur!... et qui me tendit les bras tout de suite, en m'appelant sa fille!... Voilà par exemple ce que je n'ai jamais bien compris!... Comment ce vieux monsieur que je n'avais jamais vu pouvait être mon père. On m'a bien expliqué cela, mais avec

tant de réticences !... Enfin, c'est encore obscur !... Toujours est-il qu'il se mourait, le pauvre monsieur... il me prit la main, me regarda, et me dit : « Chère enfant, je veux réparer en mou- « rant la triste faute que j'ai commise de vous négliger si long- « temps... mais je suis le plus puni : je pouvais toute ma vie « avoir à mes côtés un ange comme vous, et je n'ai pas su le « vouloir, ni le mériter... » Là-dessus, il m'embrassait en pleurant, et je pleurais aussi, moi !... vous pensez !... On introduisit alors des hommes de loi qui lui firent signer des papiers, à moi aussi... et puis tout le monde m'appela mademoiselle Vanderven... Et le lendemain, j'étais seule... Il était mort... sans me laisser le temps de le connaître, de l'aimer, moi qui commençais déjà !... Et voilà, monsieur Cornélius, comment j'ai un hôtel, une voiture, des chevaux...

CORNÉLIUS.

Un oncle que nous venons de voir...

SARA.

Et auquel je me surprends à dire quelquefois... « Alors, décidément, vous êtes mon oncle ?... Vous en êtes bien sûr ?... »

CORNÉLIUS.

Et qui répond ?

SARA.

Oh ! il répond qu'il sera mieux que cela encore.

BALTHAZAR.

Quoi donc ?

SARA.

Mon mari !

CORNÉLIUS.

Oh ! miséricorde !

BALTHAZAR, troublé, se levant et faisant tomber sa chaise.

Votre mari !... lui !... (Ils se lèvent tous.)

SARA, le regardant [1].

Eh ! bien ?

1. Sara, Cornélius, Balthazar.

CORNÉLIUS, à Balthazar à part.

Veux-tu!...

BALTHAZAR, se contenant.

Rien! rien, je vous demande pardon, mademoiselle!.. En effet, pourquoi pas?

SARA, avec une fausse indifférence.

Mais je ne suis pas pressée, vous pensez bien! — J'ai tant de choix!

CORNÉLIUS.

Ah! vous avez beaucoup?...

SARA.

D'amis, mais certainement, tout le monde n'est pas comme monsieur Balthazar qui n'a pas mis les pieds chez moi une seule fois, depuis que je suis heureuse! — Lui qui montait si lestement mes six étages, quand madame Vanderlys avait du travail à m'offrir!

BALTHAZAR, tristement.

Oh! oui, en ce temps-là!... mais aujourd'hui... je ne sors jamais.

CORNÉLIUS, appuyant.

Il ne sort pas!...

SARA, à Balthazar.

Je vous ai pourtant aperçu dimanche dernier. Et vous avez détourné la tête... comme si vous ne m'aviez pas vue!

CORNÉLIUS, faisant passer Balthazar.

Ah! ah! réponds à cela [1]!

BALTHAZAR.

Mon Dieu! Vous étiez entourée d'une demi-douzaine de messieurs de tout âge, si empressés, si galants!...

SARA.

Eh! bien, monsieur Balthazar?..

BALTHAZAR.

Eh! bien, mademoiselle, je n'entends rien aux belles manières,

1. Sara, Balthazar, Cornélius.

moi!... Je suis un ours, et rien que la vue d'une jeune femme en toilette... même vous!...

CORNÉLIUS, reprenant le milieu [1].

Mais ne l'écoutez donc pas, mademoiselle!... Il ne sait plus ce qu'il dit!... Il mourait d'envie de vous aborder!...

BALTHAZAR.

Moi?...

CORNÉLIUS.

Mais oui, tu en mourais d'envie; et tu es rentré tout triste, et nous avons dîné ensemble, et j'ai même très-mal dîné, car il n'a fait que soupirer tout le temps!...

SARA.

Et pourquoi ces soupirs?

CORNÉLIUS.

Pourquoi? vous ne le devinez pas?... Mais parce que vous êtes riche, mademoiselle, riche à tonnes d'or!...

BALTHAZAR, voulant l'empêcher de parler.

Cornélius!...

CORNÉLIUS, parlant plus haut.

Et parce que sa fortune n'est rien au prix de la vôtre... et parce qu'il vous aime, mademoiselle!... Parce qu'il vous adore!

BALTHAZAR, même jeu.

Cornélius! veux-tu...

CORNÉLIUS, parlant plus fort.

Je te dis que tu l'adores!... moi!... (Bas.) Et ne t'en défends donc pas, grand enfant, puisque c'est moi qui fais ta déclaration!...

SARA, tranquillement.

Mais c'est un très-honnête scrupule, cela, monsieur Cornélius.

CORNÉLIUS, montrant Balthazar.

Oh! mais il est très-honnête!...

SARA.

Depuis que je suis riche, je vois tant de gens qui m'adorent,

1. Sara, Cornélius, Balthazar.

que je ne sais vraiment plus ce qu'il faut en prendre, et je vous jure que j'aimerais mieux jeter toute ma fortune dans l'Amstel que d'épouser un homme auquel je pourrais supposer un vilain calcul!...

BALTHAZAR, à Cornélius.

Ah! tu vois bien!... que j'ai raison.

CORNÉLIUS, à Sara.

Quoi! vous supposez que...

SARA, continuant.

Mais, voulez-vous savoir mon rêve?...

CORNÉLIUS, vivement.

Ah! oui!

SARA.

Ah! si je connaissais un homme qui m'eût aimée quand j'étais pauvre... celui-là ne serait point suspect!... Je serais sûre de son cœur... et le mien lui rendrait bien la pareille!

CORNÉLIUS, vivement, montrant Balthazar.

Mais le voilà, celui-là!... mademoiselle! un homme qui vous aime depuis six ans!...

SARA.

Peut-être!... oui!... un peu!...

BALTHAZAR.

Un peu!... tu vois bien!...

CORNÉLIUS, le contenant.

Mais reste donc tranquille!... Je soutiens que tu l'aimais, moi, et s'il faut des preuves...

SARA.

Oh! je n'en veux qu'une toute petite!

CORNÉLIUS.

Une petite?

SARA, passant devant lui [1].

Oui!... vous rappelez-vous, monsieur Balthazar, cette matinée

1. Cornélius, Sara, Balthazar.

où je travaillais chez vous et où l'on apporta des fleurs pour le jardin ?

BALTHAZAR.

Ah! si je me la rappelle!

SARA.

C'étaient des orchidées, qui commençaient à détrôner les tulipes!... Et l'on me permit d'aller les visiter avec vous!... Il y en avait de toutes les formes, et si singulières... l'une ressemblait à une guêpe, l'autre à un papillon! — Mais une surtout les effaçait toutes!... C'était comme un petit cœur tout rose, avec deux ailes bleues, et d'un si joli rose, d'un si joli bleu... je n'ai jamais vu la pareille... et alors...

BALTHAZAR, vivement.

Et alors... laissez-moi vous dire le reste, mademoiselle, — alors, en nous penchant tous deux pour voir la fleur de plus près, je ne sais comment il se fit que vos cheveux effleurèrent un peu les miens, et dans votre empressement à vous retirer, votre main qui tenait la fleur pour la mieux voir, la détacha de sa tige...

SARA.

Oui!..

BALTHAZAR.

J'entends encore votre cri... Je vous vois encore prête à pleurer de cet accident et à me demander pardon, quand ma mère vous appela de la fenêtre... et moi...

SARA, vivement.

Et vous?

BALTHAZAR.

Et moi, resté seul, je ramassai la fleur tombée!

SARA, avec joie.

Vous l'avez ramassée?

BALTHAZAR.

Et je l'ai gardée, en souvenir de ce petit moment de bonheur, si court, mais si doux!

SARA.

Vous l'avez gardée?

BALTHAZAR.

Précieusement! dans un petit médaillon, et je vais vous le montrer!...

SARA.

Oh! oui, tout de suite! — c'est tout ce que je voulais savoir, et je suis bien heureuse, — mon ami!... Si vous avez ramassé la fleur, en souvenir de moi, c'est que vous m'aimiez déjà... et si vous l'avez conservée jusqu'à ce jour, c'est que vous m'aimez encore!...

BALTHAZAR.

Enfin!...

SARA.

Allez la chercher, notre petite fleur aux ailes bleues!... allez, mon ami... c'est le plus joli cadeau que vous pourrez mettre dans notre corbeille de noce!

BALTHAZAR, radieux, courant à Cornélius [1].

La corbeille!... la noce!... Cornélius... tu l'entends!... Elle a dit *notre corbeille de noce!...*

CORNÉLIUS,

Elle l'a dit! (Bruit de voiture.) [2]

BALTHAZAR.

Ah! Sara!... Je pourrai donc l'avouer maintenant, que *je vous aime!...* Et vous le croirez donc!

SARA.

Franchement, mon ami, il fallait le croire un peu pour venir vous voir!

BALTHAZAR.

Ah! je vais la chercher, cette fleur bénie!

CORNÉLIUS, qui a remonté.

Alerte! alerte!... c est notre oncle qui monte le perron!...

1. Balthazar, Cornélius, Sara.
2. Cornélius, Balthazar, Sara.

SARA.

Ah! pas un mot devant lui!... Je veux lui ménager la nouvelle!

CORNÉLIUS, à la porte, veillant.

Oui, oui, épargnez-lui les émotions!...

SARA, à Balthazar.

Demain!... chez moi!... chez nous!

BALTHAZAR.

Oh! demain, toujours et toute la vie!

SARA.

Avec la fleur!...

BALTHAZAR.

Avec la fleur! oui! oui!... (Ils continuent à parler bas et vivement.)

CORNÉLIUS, ouvrant la porte et toussant pour les avertir.

Hem! hem! (La nuit commence.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VANDERVEN[1].

VANDERVEN, entrant.

Ah! ça va bien maintenant?

CORNÉLIUS, cachant les amoureux, et se retournant à dessein de leur côté.

Oui, ça ne va pas mal!... (A part.) Alors cette petite course? (Même jeu pour les cacher.)

VANDERVEN.

Oui! oui, ça m'a fait du bien!... La voiture est là, ma nièce... allons! (Cornélius tousse.)

SARA, se levant lestement et allant à lui.

Voilà mon oncle!

CORNÉLIUS, surpris[2].

Et l'entorse?

1. Vanderven, Cornélius, Sara, Balthazar.
2. Vanderven, Sara, Cornélius, Balthazar.

VANDERVEN.

Ah! oui, à propos, et l'entorse?

SARA, un peu embarrassée.

Eh bien!... je ne sais... mais la conversation... la distraction... Je ne sens plus rien!...

VANDERVEN.

Parbleu!... ce n'était rien!

CORNÉLIUS, à part[1].

Rien du tout, même!

BALTHAZAR, bas à Cornélius.

Ah! mon ami, quel esprit!... quelle finesse!

CORNÉLIUS, à part.

Ah! c'est charmant!... tant que c'est pour nous!...

BALTHAZAR, avec cérémonie.

Mademoiselle, me sera-t-il permis d'aller savoir demain de vos nouvelles?

SARA.

Comment donc, monsieur?... mais certainement!... Allons, mon oncle! (Elle sort lestement.)

VANDERVEN.

C'est ça!... venez nous voir!... je vous montrerai mes tableaux.

CORNÉLIUS, poussant Balthazar du côté de Sara, que l'on aperçoit encore dans l'antichambre, et retenant Vanderven.

Vous êtes amateur!

VANDERVEN.

Oh! non!... heureusement, je n'y connais rien... autrement, je me passionnerais.

CORNÉLIUS, ramenant Balthazar par le pan de son habit, tout en saluant Vanderven.

Évitons les émotions! (Vanderven sort.)

BALTHAZAR, arrêtant Cornélius qui va pour fermer la porte.

Oh! laisse-moi la voir encore!

1. Vanderven, Sara, Balthazar, Cornélius.

CORNÉLIUS, tendant le bras pour l'empêcher de sortir.

Regarde, regarde, heureux mortel! (On entend retomber la porte extérieure.)

SCÈNE VIII.

CORNÉLIUS, BALTHAZAR, PUIS CHRISTIANE[1].

CORNÉLIUS, fermant la porte.

Eh bien?...

BALTHAZAR, redescendant.

Ah! que je suis heureux, et que je te remercie!

CORNÉLIUS, descendant.

Oh! saints du paradis! Deux noces à la fois!... vive les mariés! vive madame Balthazar!... vive madame Cornélius!... vive les petits Balthazar! vive les petits Cornélius!

BALTHAZAR.

Mais veux-tu te taire! tu vas réveiller Christiane!

CORNÉLIUS.

Ah! ne réveillons pas Christiane! Et montre-la-moi, ta fleur aux ailes bleues, que je l'admire!

BALTHAZAR.

Ah! elle est bien serrée, va!... au fond de mon secrétaire, dans un petit coffre d'acier, avec tous les bijoux de ma pauvre mère... C'est un médaillon de verre entouré de perles noires, tu vas voir!... Où ai-je mis la clef de mon cabinet! (Il cherche dans ses poches.) Allume donc une bougie... voici la nuit. (Balthazar monte au fond pour chercher la clef de son cabinet dans la poche de son paletot. Cornélius passe à droite, à la cheminée, pour allumer une bougie.)

CHRISTIANE, sortant tout doucement de sa chambre, sans être vue, et les apercevant.

Encore ici!... mon Dieu!... Je ne pourrai pas sortir!... (Regar- [illegible] la fenêtre, où l'on aperçoit un homme, avec manteau et large chapeau.

[1] [illegible]zar, Cornélius.

CORNÉLIUS, à la cheminée.

Eh bien ! où diable sont donc les allumettes?

BALTHAZAR.

A droite.

CORNÉLIUS.

Ah ! oui.

CHRISTIANE.

Il est là !... (Elle traverse et va au bahut, où elle prend le petit paquet tandis que Balthazar ouvre la porte du cabinet et que Cornélius allume la bougie Arrivée à la fenêtre, elle l'ouvre, et on voit une ombre d'homme, enveloppé d'un grand manteau. Elle lui tend le paquet.) Prenez !... vite !... vite !... Je sortirai tout à l'heure !... (Elle ferme la fenêtre tout doucement, gagne l'escalier de Gudule à reculons et disparaît.)

BALTHAZAR, à Cornélius.

Éclaire donc !

CORNÉLIUS, marchant en abritant sa lumière.

Voilà ! voilà ! Je te suis !...

BALTHAZAR, dans le cabinet, poussant un cri

Ah !... Cornélius !...

CORNÉLIUS, s'arrêtant.

ein ?...

BALTHAZAR.

Cornélius !... Cornélius !... (Il reparaît sur le seuil, tout pâle et tout ému.)

CORNÉLIUS.

Eh bien !...

BALTHAZAR.

Ah ! mon Dieu !... ah ! mon ami !... on a volé !...

CORNÉLIUS, laissant tomber son flambeau.

Volé !...

BALTHAZAR.

Volé !... Tout volé ! (Ils cherchent la lumière à tâtons, la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Balthazar. A droite (spectateur) une cheminée. A gauche, une fenêtre fermée munie de barreaux. Plus haut, dans le pan coupé, une porte d'entrée ouverte sur la grande pièce du premier tableau. Au fond, un corps de bibliothèque. A droite, deuxième plan, pan coupé, un secrétaire à la Tronchin; entre le secrétaire et la bibliothèque, un cartonnier très-élevé, d'une dizaine de cartons. Une table à gauche devant la fenêtre, fauteuils, chaises, etc. Une vieille boiserie règne tout autour de la pièce à hauteur d'homme. Le reste est revêtu d'une tenture de cuir basané. Un fauteuil à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORNÉLIUS, BALTHAZAR, puis TRICAMP dans la coulisse.

Au lever du rideau, le cabinet est dans le plus grand désordre. Les deux cartons supérieurs du cartonnier sont gisants à terre, à demi brisés, et tous les papiers qu'ils contenaient se sont dispersés par toute la chambre. Sur la table, un gros portefeuille de maroquin est renversé, la serrure brisée, béant, et a versé sur le tapis et la table une foule de lettres de toutes dimensions. — Le secrétaire a été forcé. Toute la partie du couvercle adhérente à la serrure est déchiquetée, hachée, et la serrure pend, tout d'une pièce, le pène n'étant pas sorti de la gâche. Le couvercle arraché pend de côté, de manière à laisser voir l'intérieur du meuble et plusieurs tiroirs dont deux seulement sont sortis de leurs alvéoles. — Au-dessus du secrétaire, dans le mur, un peu plus haut que la boiserie, une sorte de couteau persan est fixé dans la cloison. Au plafond, le fil de fer de la sonnette dont le cordon se trouve à droite de la porte, et qui traverse au fond toute la décoration, est brisé au-dessus du secrétaire, les deux fragments du fil sont pendants, et l'un d'eux, le plus long, celui qui communique avec le cordon, paraît tordu à son extrémité, en forme d'anneau. — Balthazar et Cornélius, le flambeau à la main, contemplent ce dégât avec stupeur. — A terre, un petit coffret d'acier fermé.

CORNÉLIUS[1].

Ah! mon Dieu! — Mais qui a fait cela?

1. Balthazar, Cornélius.

BALTHAZAR, courant d'un objet à l'autre.

Et le portefeuille!... et le cartonnier!... et le secrétaire!...

CORNÉLIUS.

On a pris l'argent?

BALTHAZAR.

Trois cents florins, quinze cents ducats... Tout disparu!... Tout, et le coffret aux bijoux?...

CORNÉLIUS, vivement.

Cela? (Il ramasse le petit coffre d'acier.)

BALTHAZAR, l'ouvrant.

Vide!... On a tout pris, jusqu'au médaillon.

CORNÉLIUS.

Le médaillon aussi!...

BALTHAZAR.

Oh! le misérable. Il m'a pris mon médaillon!... Au voleur! (Il court à la fenêtre, qu'il ouvre, et crie dehors.) Au voleur!...

CORNÉLIUS.

Mais ne crie pas!...

BALTHAZAR.

On a pris mon médaillon, ma fleur, et tu ne veux pas que je crie!...

CORNÉLIUS, cherchant à le calmer.

Mais... voyons!...

BALTHAZAR, hors de lui.

Pardieu! Je me moque bien de l'argent! mais le médaillon!... C'est mon mariage, c'est mon bonheur. Je n'oserai plus me présenter devant Sara : j'aurais l'air d'avoir menti.

CORNÉLIUS.

Écoute!

BALTHAZAR, sans l'écouter.

Non!... Le bourgmestre monsieur Tricamp loge en face!... Je vais le réveiller, moi!... (A la fenêtre.) Monsieur Tricamp, réveillez-vous!... levez-vous!... Au voleur!...

TRICAMP, dehors.

Hé! là!... monsieur... Quel tapage!...

BALTHAZAR, à la fenêtre.

Ah! monsieur Tricamp... vous êtes dans la rue?... C'est le ciel qui vous envoie.

TRICAMP, dehors.

Prenons que c'est le ciel... je rentre du bal!... Qu'y a-t-il donc?

BALTHAZAR.

Je suis volé, monsieur Tricamp!... On a dévalisé mon cabinet, mon secrétaire!... Venez voir!...

TRICAMP.

Ah! diable!... Je vais voir en effet!... Le temps d'ôter ces habits de bal, et je suis à vous!

BALTHAZAR.

Non, non! monsieur le bourgmestre; tout de suite, s'il vous plaît!

TRICAMP.

Laissez-moi du moins le temps de mettre à sa porte cette aimable dame à qui je donne le bras! (On entend le marteau d'une porte.)

BALTHAZAR.

Mais, monsieur...

TRICAMP.

Mais je vous dis que je suis à vous!... Et voici justement trois agents qui accourent à vos cris!... Ouvrez-moi!

BALTHAZAR.

J'y vais! (Il sort par le fond. Cornélius, seul en scène, va d'un objet à l'autre.)

TRICAMP, dehors.

Chère madame, permettez-voi de baiser votre belle main.

LA VOIX DE LA DAME.

Bonne nuit, monsieur Tricamp.

TRICAMP.

Je tâcherai de penser à vous, belle dame.

BALTHAZAR, dehors.

Par ici, monsieur!

TRICAMP, de même.

Voilà!... voilà!...

CORNÉLIUS, contemplant le dégât.

Mais qui donc, qui a pu faire cela?

SCÈNE II.

BALTHAZAR, TRICAMP, CORNÉLIUS.

BALTHAZAR, précédant Tricamp sur la scène.

Par ici, monsieur, par ici!

TRICAMP, dehors à ses agents qui paraissent au fond.

Restez là, vous autres, et arrêtez quiconque fera mine d'entrer ou de sortir! (Il entre, la mine souriante, en tenue de soirée, pantalon collant, claque sous le bras, lorgnon à la main, etc.) Voilà pourtant ce que c'est! On a dansé toute la nuit... on ramène une jolie dame... on se figure!... Eh bien! pas du tout!...

BALTHAZAR, éclairant le désastre.

Regardez, monsieur, regardez!

TRICAMP.

Ah! ah!... c'est ici! Pardon! Je suis un peu myope!... (Il regarde avec son lorgnon.)

BALTHAZAR.

Et ici, monsieur!

CORNÉLIUS.

Et là!

BALTHAZAR.

Et le secrétaire!

CORNÉLIUS[1].

Et le portefeuille plein de lettres!

1. Cornélius, Tricamp, Balthazar.

BALTHAZAR.

Les cartons!

TRICAMP, lorgnant avec satisfaction.

Oui-da!... — Très-bien! très-bien!

BALTHAZAR.

Et on n'a rien entendu, monsieur, et on n'a rien vu!

TRICAMP, lorgnant.

Le secrétaire forcé!... Le portefeuille forcé!... Très-bien, parfait!...

BALTHAZAR.

Comment! parfait?

TRICAMP.

On a pris l'argent, n'est-ce pas?

BALTHAZAR.

Tout l'argent, monsieur.

TRICAMP.

Bon! très-bien!...

CORNÉLIUS.

Et les bijoux!...

BALTHAZAR.

Et mon médaillon!

TRICAMP.

Bon! — Bravo! — Vol avec effraction! dans une maison habitée! Au moins je ne me serai pas dérangé pour rien! (Cornélius et Balthazar se regardent surpris.) Et vous ne soupçonnez personne?

BALTHAZAR, désespéré.

Mais personne!

TRICAMP.

Tant mieux!... Tant mieux! — Nous aurons le plaisir de la découverte!

CORNÉLIUS, stupéfait.

Ah!

TRICAMP, lorgnant toujours en allant d'un objet à l'autre.

Je sors justement de chez l'ambassadeur de Suède qui mariait sa demoiselle!... Un charmant homme, le connaissez-vous?... Non! — Et sa femme! Voilà une jolie femme... Autrefois!... quand j'étais le plus beau garçon d'Amsterdam!... Il en reste bien quelque chose... je parle d'elle!... de moi aussi, du reste! — Enfin, cette chère dame me disait tout à l'heure : « Mais, mon Dieu! monsieur Tricamp, on ne vole donc plus à Amsterdam! — Pas le plus petit crime pour nous faire peur!... Tâchez donc de nous découvrir une jolie histoire de brigands... Eh bien! voilà l'affaire, tenez! comme cela se trouve!...

BALTHAZAR.

Mais ça se trouve mal!

TRICAMP, continuant son examen.

Bah! — laissez donc! Cela va nous occuper, nous distraire! — Vous n'imaginez pas comme c'est amusant de courir après un voleur!

CORNÉLIUS.

Quand on l'attrape tout de suite!

TRICAMP, de même.

Oh! bien, si on l'attrape tout de suite, il n'y a pas de charme! C'est comme à la chasse!... (A Balthazar.) Est-ce que vous chassez, vous?

BALTHAZAR.

Oui... non, je ne sais pas... mais vous...

TRICAMP, l'interrompant.

Oh! moi! quelquefois encore!... (Il remonte à la porte.)

BALTHAZAR, à Cornélius.

Ah! mais il me fait mourir!... cet homme-là!

CORNÉLIUS, à demi-voix.

Laisse-le faire!... En ma qualité de savant, je respecte tous les procédés... et toutes les manies!

TRICAMP, au fond.

Or ça, nous disions donc que voici la porte!

BALTHAZAR.

La seule, monsieur, je vous prie de le remarquer!

TRICAMP[1], *faisant jouer la clef dans la serrure.*

Une jolie serrure!... Parfaitement intacte, du reste! — Vous avez la clef sur vous?

BALTHAZAR.

Elle ne me quitte jamais, monsieur!... Et puis, il y a un secret!

TRICAMP, *regardant la clef.*

Oh!... les secrets de serrure!... c'est comme les secrets de femme!... (*Il tourne la clef dans la serrure.*) Voilà votre secret, tenez!

BALTHAZAR.

C'est vrai!

TRICAMP.

Il n'est pourtant pas probable qu'on ait la clef pareille, et la serrure n'a pas été travaillée! — C'est net, sonore et facile. Le voleur n'est pas entré par là! — Voyons la fenêtre!...

CORNÉLIUS.

La fenêtre était fermée, monsieur, et c'est mon ami qui vient de l'ouvrir pour vous appeler!

TRICAMP, *lorgnant.*

D'ailleurs je vois des barreaux, n'est-ce pas?

BALTHAZAR, *prenant la bougie pour éclairer.*

Très-rapprochés! — Un enfant ne passerait pas!

TRICAMP, *prenant une règle sur la table.*

Très-bien!... Voyons la cheminée!

BALTHAZAR[2], *le suivant, en l'éclairant.*

Ici, monsieur!

TRICAMP, *à genoux devant la cheminée, et frappant à l'intérieur sur un tambour de maçonnerie.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

1. Tricamp, Balthazar, Cornélius.
2. Cornélius, Balthazar, Tricamp.

BALTHAZAR.

C'est une maçonnerie que j'ai fait construire l'hiver dernier pour établir un poêle.

TRICAMP, à genoux et regardant.

Il n'y a donc que l'orifice du tuyau qui soit praticable?...

BALTHAZAR, éclairant.

Comme vous voyez!

CORNÉLIUS.

Et c'est large comme cela tout au plus!...

TRICAMP, à genoux.

Ah!... très-bien!... Le voleur n'est pas encore entré par là!

CORNÉLIUS[1], passant au coin de la cheminée.

Mais, monsieur, s'il n'est entré ni par la porte, ni par la fenêtre, ni par la cheminée... comment voulez-vous?...

TRICAMP, l'interrompant, toujours à genoux.

Eh bien! voilà le piquant du jeu, monsieur! — Si les voleurs entraient comme tout le monde, il n'y aurait plus de plaisir!... Il nous reste encore le plafond. — Voyons le plafond. (Il se relève.)

BALTHAZAR, levant la lumière.

Vous voulez qu'il soit descendu?...

TRICAMP, l'interrompant et lorgnant le couteau fiché dans la cloison.

Ah! ah! qu'est-ce que je vois briller là-bas?... — Un couteau!

CORNÉLIUS.

C'est vrai!... (Ils remontent.)

BALTHAZAR.

Oui!... — C'est une arme orientale qui est ordinairement placée sur la tablette du secrétaire.

TRICAMP.

Bon! nous brûlons! — Et plus haut, est-ce que je ne vois pas quelque chose qui pend?...

CORNÉLIUS, vivement.

Si!... un fil de fer!

1. Balthazar, Tricamp, Cornélius.

BALTHAZAR, de même.

Celui de la sonnette!

TRICAMP.

Nous brûlons! nous brûlons!... Votre secrétaire est solide?

BALTHAZAR.

Vous voulez?...

TRICAMP.

Ah! ah! j'en ai fait bien d'autres en mon jeune temps! (Il monte sur une chaise et de là sur la tablette supérieure du secrétaire.) C'est une cloison?... (Il frappe sur la cloison.)

BALTHAZAR.

Très-légère!

TRICAMP, lorgnant plus haut.

Eh bien! maintenant, si vous voulez voir par où il est entré, votre voleur, tenez! regardez! (Il soulève avec la règle un morceau de tenture parfaitement carré et décollé sur trois de ses bords, de manière à former soupape, — et l'on voit dessous un œil-de-bœuf assez grand pour laisser passer un homme.) Voici la porte!

BALTHAZAR ET CORNÉLIUS, stupéfaits.

Ah!

TRICAMP.

Vous voyez bien qu'on y arrive, sans se presser!

BALTHAZAR.

L'œil-de-bœuf!... Je l'avais oublié!... voilà dix ans qu'il est condamné!

TRICAMP, regardant.

Très-bien! très-bien! et voici le morceau de tenture rapporté qu'on a très-adroitement décollé, — C'est parfait! (S'asseyant sur la tablette supérieure du secrétaire.) Parbleu! cela me rappelle certaine aventure à Gand... quand j'avais vingt ans!... Il faudra que je vous raconte cela! C'est bien drôle!... (S'époussetant.) Ah! fi! — pouah!... la vilaine poussière!...

BALTHAZAR.

Mais comment l'a-t-on deviné?

TRICAMP.

L'œil-de-bœuf?... Tiens! — Quand vous voyez passer dans la rue un monsieur qui a une pièce dans le dos..., est-ce que vous ne devinez pas tout de suite qu'il y a eu déchirure à son habit?

BALTHAZAR.

C'est vrai.

TRICAMP, se levant et debout sur le secrétaire.

Maintenant, l'affaire est d'une simplicité parfaite!... Elle est même trop simple! — Le voleur est descendu par là, en se laissant glisser; et ce fil de fer, brisé dès le début, quand il était à portée de sa main, a pu lui servir de soutien : remarquez bien..., remarquez bien, messieurs..., que le fragment tordu pour l'usage de la main n'est pas celui qui aboutit à la sonnette dans l'autre chambre, et qui l'eût mise en branle, mais l'autre qui ne pouvait agiter que le cordon!... (Il montre le cordon, à gauche de la bibliothèque.)

BALTHAZAR.

C'est vrai!...

TRICAMP.

Seulement, la sortie n'était pas facile. Il a bien pu monter sur le secrétaire comme moi, mais il était encore loin de l'œil-de-bœuf. — C'est alors qu'il a dû prendre le couteau, le fixer fortement dans la cloison, et s'en faire un échelon pour le pied!... C'est primitif! c'est primitif!...

BALTHAZAR.

Évidemment!.. Mais les cartons?...

TRICAMP.

Ah! quant aux cartons, dont rien ne justifie le pillage, il est facile de comprendre que notre homme a pu trébucher en grimpant. Dès lors il s'est raccroché au premier objet à sa portée, c'est-à-dire au cartonnier. Or, suivez le mouvement, suivez-moi bien... Tandis que le pied droit porte sur le couteau (il fait le geste), le pied gauche, balancé dans le vide, va s'appuyer et peser un moment sur le cartonnier, qui bascule sous le poids, comme

ceci (il penche le cartonnier avec son pied), et les deux cartons supérieurs glissent et roulent sur le tapis où ils se brisent;... mais mon voleur, raffermi par ce léger appui, se cramponne au bord de l'ouverture! — Son pied se lève, et le cartonnier, soustrait à l'impulsion, reprend l'équilibre... (Il lâche le cartonnier, qui reprend sa position normale.) Comme cela!

BALTHAZAR.

C'est vrai!

TRICAMP, s'époussetant.

Est-ce clair, logique et rationnel? (Repoussant la main que lui tend Cornélius et descendant lestement.) Laissez donc, laissez donc! j'en ai fait bien d'autres...

BALTHAZAR.

Ah! monsieur le bourgmestre, c'est admirable! rien ne vous échappe!

TRICAMP, avec complaisance.

Rien.

CORNÉLIUS.

Excepté le voleur!...

BALTHAZAR.

C'est vrai, il a raison; le voleur nous échappe! — Courons!... (Il s'élance vers la porte.)

TRICAMP, s'asseyant dans le fauteuil et s'époussetant tranquillement.

Oh! courons! courons!... Mon Dieu! nous l'attraperons bien assez tôt!

BALTHAZAR.

Comment, assez tôt?

TRICAMP, se prélassant dans le fauteuil et savourant une prise.

Vous ne savez pas faire durer le plaisir, vous! — La belle avance, quand il sera pris; ce sera fini. Tandis que maintenant... c'est amusant de le regarder courir!... Je me dis : — Va! va! cours, trotte!... fourre-toi dans les entrailles de la terre. — Moi, de mon fauteuil, sans bouger, et par la seule force de l'induction et de la logique, je vais savoir qui tu es, d'où tu viens, où tu vas...,

et pour cela, je n'ai plus qu'une seule chose à faire! — m'assurer de ton tempérament!

BALTHAZAR, stupéfait.

Son tempérament?

TRICAMP.

Parfaitement.

BALTHAZAR.

Nous avons bien le temps de...

TRICAMP.

Oh! pardonnez-moi, nous ne saurions mieux aire!... Asseyez-vous donc. — L'application des connaissances physiologiques aux informations judiciaires est un fait désormais accompli. Elle a remplacé la torture, messieurs : c'est la gloire du dix-neuvième siècle. — Demandez plutôt à monsieur, qui est savant.

CORNÉLIUS, assis à droite.

Ah! vous avez deviné?...

TRICAMP, prisant tranquillement.

Parbleu! à ces deux bosses, là et là... Vous avez la *causalité* très-développée. Et puis, à tout ce que je disais tout à l'heure, monsieur s'écriait : C'est clair! c'est évident! c'est superbe! — Vous, rien! Voilà le savant!

BALTHAZAR, impatienté.

Mais, monsieur le bourgmestre, pendant que vous parlez...

TRICAMP.

Mais asseyez-vous donc là, vous; asseyez-vous donc! (Il fait asseoir Balthazar, qui se résigne.) Comment voulez-vous remonter à la source du crime, si vous vous privez volontairement des caractères par lesquels le criminel s'affirme et se dénonce lui-même? — Mais, mon cher monsieur, dans la façon dont le crime est commis; dans le plus ou moins de brutalité, de finesse, de précipitation, d'esprit, de propreté qui préside à son accomplissement, soyez sûr que le coupable se révèle tout entier : c'est sa signature. — Il ne s'agit que de la déchiffrer.

BALTHAZAR.

Eh bien, déchiffrons le nom du mien !... vite !

TRICAMP, sans bouger, avec complaisance.

Ainsi, on m'amène hier matin deux femmes... Je passe généralement pour connaître assez bien les femmes !... Je les ai tellement étudiées !... Celles-là étaient deux servantes également suspectes d'avoir volé un châle à leur maîtresse. — J'ai désigné la coupable à première vue ! — La voleuse avait le choix de deux cachemires, l'un bleu, l'autre jaune : elle avait pris le bleu. — Or, l'une des servantes était blonde et l'autre brune. J'étais sûr de ne me pas tromper en arrêtant la blonde. La brune eût évidemment pris le châle jaune.

CORNÉLIUS.

C'est du Salomon ! (Il se lève.)

TRICAMP.

C'ést de la physiologie !

BALTHAZAR, se levant.

Monsieur le bourgmestre, déchiffrons !... je vous en prie, déchiffrons le nom !

TRICAMP, se levant.

Le nom ?... Je ne vous le dirai pas tout de suite ; mais ce que je puis attester d'abord, malgré l'adresse apparente avec laquelle cette tenture est détachée du mur, c'est que le coupable en est à ses premières armes. — Regardez-moi ce portefeuille grossièrement éventré, ce secrétaire forcé d'une façon brutale et sauvage... Quel fouillis ! quel gâchis !... Est-ce *travaillé* sans grâce et sans goût ?... Et cette serrure qui pend !... C'est lamentable, monsieur !... Il n'a pas seulement su faire sauter le pêne de sa gâche ! Et ça ! et ça !... Aujourd'hui que l'industrie anglaise nous fabrique des *monseigneurs* et des *rossignols* d'une commodité, d'une souplesse !... (Avec chaleur.) Mais je vous ferai connaître, messieurs, quand vous voudrez, des artistes en ce genre, qui vous forceront votre secrétaire en trois minutes, montre en main... Et vous n'y verrez rien !... et vous serez enthousiasmés !...

BALTHAZAR.

Enfin, c'est un novice ?

TRICAMP.

Et un novice qui n'est ni grand, ni robuste ; car il a besoin d'un cordon de sonnette pour descendre, et d'un couteau pour monter... là où un homme de taille et de vigueur raisonnables grimperait facilement, par la seule force du poignet.

CORNÉLIUS.

Pourtant ce secrétaire dont le bois est en charpie ..

TRICAMP.

Eh ! monsieur, voilà justement où se révèle la faiblesse ! — La véritable force est sereine et calme, car elle est sûre d'elle-même (Avec force.) Elle donne un coup de poing, un seul ! sur un secrétaire arrondi qui ne demande qu'à sauter, et il saute !... Mais ceci est l'œuvre d'un impuissant qui s'acharne et qui perd la tête !... L'objet résiste, il frappe, il cogne à tort et à travers, il le met en fagot, en miettes, en bouillie !... Physiologie : des nerfs et pas de muscles !... Travail d'enfant ou de femme !

BALTHAZAR.

De femme ?

TRICAMP.

Mais depuis dix minutes, messieurs, je n'en doute plus; et pour me résumer, voici son signalement : C'est une femme jeune et souple, car elle escalade ; —petite, car elle a besoin d'échelons ; — brune, ardente et nerveuse, c'est assez visible ; — familière avec vos habitudes, car elle a profité de votre absence !... Et enfin, pour tout dire en un mot, si vous avez ici ou une jeune maîtresse ou une jeune servante... ne cherchez pas plus loin... c'est elle !

BALTHAZAR ET CORNÉLIUS.

Christiane !

TRICAMP.

Ah ! il y a une Christiane !... Eh ! bien, c'est Christiane

CORNÉLIUS.

Christiane !... Allons donc, Monsieur !... cherchez ailleurs !... mais celle-là... c'est impossible !...

BALTHAZAR.

Il a raison, monsieur le bourgmestre... Une jeune fille élevée ici ... une sœur !...

CORNÉLIUS.

Vous ne la connaissez pas, monsieur, et c'est trop de légèreté que d'accuser une enfant !...

TRICAMP, l'interrompant tranquillement.

Voulez-vous gager avec moi, monsieur... qu'elle n'est pas dans sa chambre ?

CORNÉLIUS.

Elle ?

BALTHAZAR.

Mais la voilà sa chambre !... c'est là, derrière. (Il montre la cloison où se trouve percé l'œil-de-bœuf.)

TRICAMP.

Là !... Et vous doutez encore ?

CORNÉLIUS, courant à la cloison et frappant en appelant.

Christiane !... Christiane !... (Silence.)

TRICAMP.

Vous voyez bien qu'elle n'y est pas. (Il s'assied dans le fauteuil.)

CORNÉLIUS.

Ah ! je vous dis que je vous l'amènerai, moi, et que vous n'oserez pas l'accuser en face !... (Christiane paraît sur le seuil, suivie de deux agents.)

BALTHAZAR.

La voilà !...

CORNÉLIUS.

Vous le voyez bien qu'elle ne songe pas à fuir !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHRISTIANE, DEUX AGENTS.

PREMIER AGENT [1].

Monsieur le bourgmestre, c'est une jeunesse que nous avons arrêtée, comme elle tirait les verrous pour sortir.

CORNÉLIUS ET BALTHAZAR.

Pour sortir?

CHRISTIANE, tranquillement, après avoir regardé M. Tricamp avec surprise.

Mais qu'est-ce que l'on me veut donc? Monsieur Balthazar, dites-donc à monsieur qui je suis.

BALTHAZAR.

D'où viens-tu?

CHRISTIANE.

De là-haut. Gudule a si peur du tonnerre, elle croit toujours que l'orage va recommencer; enfin elle s'est endormie; moi aussi, à côté d'elle, dans un fauteuil, et puis je suis descendue et j'allais tirer les verrous...

TRICAMP, assis, et la lorgnant.

Pour fuir.

CHRISTIANE, naïvement.

Pour fuir!... moi!... Comment, fuir?

TRICAMP, à lui-même.

Ah! nous ne manquons pas d'aplomb.

BALTHAZAR, attirant Christiane par la main, et lui montrant le secrétaire.

Regarde! et je te répondrai...

CHRISTIANE, se retournant et regardant sans comprendre.

Ah! mon Dieu! Qui est-ce qui a fait tout cela?

1. Balthazar, Christiane, Cornélius, Tricamp, assis.

TRICAMP, souriant.

C'est vous !

CHRISTIANE.

Moi ?... (Elle les regarde d'un air stupéfait, puis ramenant ses regards vers le secrétaire, elle aperçoit les tiroirs vides, se détourne vers les agents et pousse un cri déchirant.) Ah ! vous dites que je vous ai volé ?... (Elle regarde Balthazar, qui détourne les yeux, puis elle porte la main à son cœur comme si elle étouffait ; essaie de parler et ne peut dire que ces mots entrecoupés :) Volé ! moi !... volé !... moi.... volé !... (Elle tombe comme une morte dans les bras de Cornélius.)

CORNÉLIUS, la soutenant.

Oh !... quand je vous dis, moi, que cette enfant n'est pas coupable !..

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

La chambre de Christiane. — A droite, premier plan, une fenêtre ; à gauche de cette fenêtre, une sonnette. — Au deuxième plan, pan coupé, la porte d'entrée. — Au fond, alcôve et lit. — A gauche, premier plan, une cheminée. — Au deuxième plan, pan coupé, une commode, avec un tiroir ouvert. Au-dessus, l'œil-de-bœuf qui communique avec le cabinet de Balthazar. La tenture, décollée comme dans l'autre pièce, est rabattue à moitié. Entre la porte et la fenêtre, une table, une chaise. Une autre chaise, à gauche, devant la cheminée. Une autre encore, au fond, devant le lit. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRICAMP, DEUX AGENTS.

PREMIER AGENT, entrant, une lumière à la main.

Monsieur le bourgmestre, si vous voulez entrer, c'est la chambre de la demoiselle.

TRICAMP, entrant.

On ne peut pas obtenir d'elle trois paroles : laissons-la pleurer et ne perdons pas de temps ! Vous allez, tous les deux, vous poster dans la rue, entendez-vous ?...

DEUXIÈME AGENT[1].

Oui, monsieur le bourgmestre !

TRICAMP.

Et tout ce que vous observerez...

PREMIER AGENT.

Monsieur Tricamp, avec votre permission, il y a déjà un renseignement.

1. Tricamp, les agents.

TRICAMP.

Qu'est-ce que c'est ?...

PREMIER AGENT.

Le boulanger qui demeure en face m'a raconté que, vers le soir, il a vu mademoiselle Christiane à la fenêtre de la rue, celle de la grande pièce. Elle glissait un paquet à un homme avec manteau et grand chapeau... Il n'a pas vu sa figure ! Elle a crié à l'homme... Attendez-moi... tout à l'heure... Puis elle a fermé la fenêtre... L'homme s'est éloigné... et c'est une ou deux minutes après que monsieur Vanderlys a crié : Au voleur !

TRICAMP.

Très-bien ! (Au deuxième agent.) Prenez le nom du témoin, et rôdez tout autour de la maison ; le premier individu suspect qui paraît...

DEUXIÈME AGENT.

Arrêté ! Soyez tranquille, monsieur le bourgmestre. (Il sort.)

TRICAMP.

Vous, Brauwer, allez me quérir cette vieille Gudule, la gouvernante ! Elle couche au premier étage... frappez fort !... il paraît qu'elle est sourde !

PREMIER AGENT.

J'y vais, monsieur Tricamp. (Il sort.)

TRICAMP, seul, prisant.

Eh bien, cela commence à prendre une petite tournure ! Une jeune fille intéressante... un paquet... un complice avec un grand manteau ! Parfait !... Cette petite chambre me rappelle certaine aventure... à Louvain... quand j'étais jeune...

SCÈNE II.

TRICAMP, BALTHAZAR.

TRICAMP.

Eh bien, notre jeune fille ?...

BALTHAZAR.

Toujours dans le même état, monsieur. Cornélius cherche à la consoler! Elle ne répond que par des larmes et des sanglots.

TRICAMP.

Très-bien!

BALTHAZAR.

Ah! vous trouvez que c'est?...

TRICAMP.

Parfait! en voilà pour vingt minutes! c'est la crise nerveuse que j'attendais!... (Regardant sa montre.) Il est deux heures du matin : à deux heures et demie, réaction, abattement!... elle avouera tout d'elle-même, ce sera le moment de l'interroger!

BALTHAZAR.

Et vous pensez que ce moyen-là?...

TRICAMP.

C'est le seul, jeune homme! Je connais les femmes!... je les ai spécialement étudiées! — Beaucoup trop fines, les femmes, beaucoup trop fortes pour que je m'avise de lutter avec elles!... il n'y a qu'une seule façon de les battre : c'est de les laisser s'enferrer elles-mêmes! Ainsi, dans toutes mes petites explications, on a toujours de petites explications, n'est-ce pas?... Et vous savez comment la dame se défend... « Moi, vous tromper! moi! aimer un autre que vous, Frédéric! » — Je m'appelle Frédéric. — « Mais je ne l'ai jamais vu, cet homme, etc... » — Vous connaissez cela? très-bien! — Moi!... pas un mot! — La dame continue! « Eh bien, oui, j'ai peut-être fait semblant de l'aimer, parce que j'étais jalouse et parce que je voulais vous ramener à moi!... etc... » Vous connaissez encore cela! — Bon! — Moi, pas un mot! — « Et quand je l'aimerais après tout, j'aurais bien raison, car ce n'est pas lui qui me ferait une scène pareille! oh! non! vous ne m'aimez plus! » — Moi! pas un mot! « — Mais répondez donc!... mais c'est affreux!... mais on n'accuse pas ainsi une femme innocente!... mais parlez, parlez donc! » — Moi! pas un mot! — « Ah! tenez! vous m'exaspérez!... vous êtes un monstre!...

Eh bien, oui, je l'aime !... Et je vous exècre... entendez-vous... et je l'adore !... » — Eh bien, c'est tout ce que je voulais. Je prends mon chapeau, et le tour est joué ; mais si j'avais discuté, monsieur, je ne lui donnais pas dix minutes pour me faire tomber à ses pieds.

BALTHAZAR.

Et vous croyez que Christiane avouera ?. .

TRICAMP.

D'elle-même ! vous dis-je.

BALTHAZAR.

Non ! ce n'est pas possible !

TRICAMP.

Nous verrons bien ! — Voici sa chambre, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR.

Oui, monsieur.

TRICAMP.

Vous voyez que j'avais raison, et que le lit n'est pas défait.

BALTHAZAR.

C'est vrai ! et pourtant je ne peux pas croire...

TRICAMP, prenant une chaise près du lit, et la plaçant sur la commode.

Il faut tout croire !

BALTHAZAR.

Mais si vous vous trompez, monsieur !...

TRICAMP.

Ah ! voilà la seule chose qu'il ne faut pas croire ! Voyez cette chaise, et comme l'escalade est facile !

BALTHAZAR.

Non ! je ne veux rien voir ! c'est votre métier, à vous, de chercher des coupables partout ! Mais Cornélius a raison de la défendre ! Vous ne savez pas à quel point elle est honnête, et pure, et douce, et bonne, et dévouée !... c'est l'enfant de la maison, presque ma sœur !... une petite fille que ma mère a recueillie dans une église, au moment !... (Il s'arrête, frappé à cette pensée.) Ah ! (A lui-même.) Ah ! mon Dieu ! c'est vrai ! elle avait volé !

TRICAMP, qui a regardé dans le tiroir de la commode.

Ne parliez-vous pas de bijoux pris dans le secrétaire ?

BALTHAZAR, poursuivant sa pensée.

Ah ! surtout un médaillon qui a pour moi un prix inestimable.

TRICAMP, descendant.

Un médaillon d'or ?

BALTHAZAR.

Oui, entouré de perles noires.

TRICAMP, lui présentant une perle.

Comme celle-ci, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR.

Une perle ! une perle noire !

TRICAMP, la posant à terre et frappant sur la perle avec le talon.

C'est du bronze ! Croyez-vous que mademoiselle Christiane en ait à semer, de ces perles-là ?...

BALTHAZAR.

Où l'avez-vous trouvée ?...

TRICAMP, montrant le tiroir.

Là dedans ! c'est le chemin pour descendre.

BALTHAZAR.

Et le médaillon ?... (Il court à la commode et fouille partout.)

TRICAMP.

Non ! c'est une perle égarée ! voilà tout !

BALTHAZAR.

Qui sait ?

TRICAMP.

Je vous dis que vous ne trouverez rien !... Elle a fait paquet de tous les objets volés, et les a passés par la fenêtre à son complice, — on l'a vue...

BALTHAZAR, descendant.

On l'a vue ?

TRICAMP, regardant l'heure à sa montre.

On l'a vue.

BALTHAZAR, atterré.

Ah ! vous avez raison ! il faut tout croire maintenant ! tout est possible !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CORNÉLIUS.

TRICAMP, à Cornélius.

Eh bien ?

CORNÉLIUS.

Eh bien, rien !

TRICAMP.

Elle est seule ?

CORNÉLIUS.

Non ! j'ai laissé un de vos hommes avec elle... Je veux entendre ce que dira Gudule qui descend.

TRICAMP.

Monsieur le savant doute encore ?...

CORNÉLIUS.

Ah ! certes, je doute !

BALTHAZAR.

Tu as la fièvre !

CORNÉLIUS.

On l'aurait à moins... Mais voyons... cette Gudule... qu'on l'entende...

TRICAMP.

Patience, la voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUDULE.

PREMIER AGENT, au fond.

Allons, marchez, la bonne femme.

GUDULE[1].

Mon Dieu! mon bon maître! qu'est-ce qu'il y a donc?... ils m'ont réveillée si brusquement... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'on me veut donc?... (Tricamp fait signe aux agents qui sortent.)

BALTHAZAR.

Rassure-toi, ma bonne Gudule! ce n'est pas de toi qu'il s'agit... mais on a commis un crime ici... on m'a volé!

GUDULE.

On a volé?

BALTHAZAR.

Oui.

TRICAMP, prenant la chaise à gauche, et s'asseyant.

Oui, ma bonne femme! et nous cherchons le coupable.

GUDULE.

Ah! mon Dieu! mais jamais ce n'est arrivé, ça!... mais voilà trente ans, monsieur, que je suis ici... et il n'a jamais disparu une épingle!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! il fallait que ça arrivât avant que je fusse morte!

TRICAMP.

Voyons, ma brave femme, voyons!

BALTHAZAR.

Personne ne songe à t'accuser, entends-tu bien?

GUDULE.

Oh! je le pense bien, notre maître! mais si on a volé quand j'étais là, c'est donc ma faute aussi!

TRICAMP, assis.

Eh bien, voilà justement ce qu'il s'agit de savoir, ma bonne Gudule.

BALTHAZAR.

Parlez un peu plus haut, vous savez qu'elle est sourde.

TRICAMP.

Ah! oui, c'est juste!... (Élevant la voix.) Nous voulons savoir si vous étiez là, quand on a volé?..

1. Cornélius, Tricamp, Gudule, Balthazar.

GUDULE.

Mais je ne suis pas sortie, monsieur.

TRICAMP.

Du tout? du tout?...

GUDULE.

Non monsieur, parce que je sentais venir l'orage; et à cause de mon âge, voyez-vous, ces jours-là, je n'ai plus de jambes.

BALTHAZAR.

Alors tu étais dans ta chambre?

GUDULE.

Non, monsieur, je n'étais pas dans ma chambre... je n'aurais pas pu monter; — je suis restée toute l'après-dînée dans la grande pièce, à tricoter près du feu, et je n'ai pas bougé.

TRICAMP.

Avez-vous bonne vue, la femme?

GUDULE, qui n'entend pas.

Monsieur dit?

TRICAMP, plus haut.

Je demande si vous avez de bons yeux?

GUDULE.

Oh! pour cela oui! monsieur! l'oreille pas! c'est un peu dur! — Mais les yeux, c'est encore bon, comme la mémoire.

TRICAMP.

Ah! la mémoire est bonne! Eh bien, quelles personnes sont venues dans l'après-midi?

GUDULE.

Il est venu le facteur, monsieur! Et puis une voisine, pour emprunter un rouleau de pâtisserie... que Christiane lui a donné... et puis Pétersen.

TRICAMP.

Ah! Pétersen! — Qu'est-ce que c'est que Pétersen?...

GUDULE.

C'est un voisin, monsieur, un garde de nuit... monsieur le connaît bien.

BALTHAZAR.

Oui, c'est un pauvre diable qui a perdu sa femme, il y a un mois, et ses deux petits enfants sont malades! un brave homme auquel on rend ici quelques services.

TRICAMP, à Gudule.

Et ce Pétersen est donc entré?...

GUDULE.

Non, monsieur! il a seulement parlé à Christiane... par la fenêtre.

TRICAMP.

Pour lui dire?..

GUDULE.

Je n'ai pas entendu, monsieur.

TRICAMP, à Cornélius, en montrant son oreille, et bas.

Ah! oui, l'oreille!... (Haut.) Et après lui personne? (Gudule n'entend pas.)

BALTHAZAR.

Monsieur demande s'il n'est pas venu d'autre personne?...

GUDULE.

Non, monsieur.

TRICAMP.

Et Christiane, où était-elle pendant que vous tricotiez?

GUDULE.

Eh bien! monsieur, elle allait et venait, comme toujours, cette enfant; elle veillait à la cuisine pour moi, puisque je ne pouvais pas!... elle est si complaisante!

TRICAMP.

Mais enfin, elle n'était pas toujours à la cuisine?...

GUDULE.

Non, monsieur, elle est aussi entrée dans sa chambre.

TRICAMP, vivement.

Ah! elle est entrée ici, n'est-ce pas?...

GUDULE.

Oui, monsieur. Pour faire sa toilette à cause du souper.

TRICAMP.

Et... est-elle demeurée longtemps dans cette pièce?

GUDULE.

Une heure, monsieur.

TRICAMP.

Ah! elle est restée ici une heure?

GUDULE.

Oui, monsieur, une bonne heure.

TRICAMP.

Et vous n'avez rien entendu, pendant ce temps-là? — par exemple, comme des coups de marteau sur du bois?

GUDULE.

Non, monsieur.

TRICAMP, à Balthazar.

Oui!... l'oreille toujours! (A Gudule.) Et puis l'orage grondait déjà, n'est-ce pas?...

GUDULE.

Oh, oui, monsieur, j'entendais bien le tonnerre.

TRICAMP.

Elle a confondu les deux bruits. — Et enfin, ma bonne Gudule?...

GUDULE.

Et enfin, monsieur, l'orage éclatait... monsieur ne rentrait pas. J'ai eu bien peur! Je me suis mise à genoux et j'ai dit mes prières!... Et c'est alors que Christiane est sortie de sa chambre, toute tremblante, toute pâle!... et le tonnerre a éclaté d'une force!

TRICAMP, triomphant.

Ah! vous avez remarqué qu'elle était pâle et tremblante!

GUDULE.

Dame! comme moi, monsieur! cet orage, ça nous cassait bras et jambes... je ne pouvais plus me relever, moi! et c'est là-dessus que Monsieur a commencé à frapper à la porte, et Christiane a ouvert, et voilà (pleurant) tout ce que je sais... monsieur... aussi vrai que je suis chrétienne et honnête femme.

BALTHAZAR.

Ne pleure pas, ma bonne Gudule, tu vois bien que ce n'est pas toi qu'on accuse.

GUDULE.

Mais qui donc alors, monsieur?... Qui donc?... Sainte-Vierge!... est-ce que c'est Christiane!... (Silence.) Vous ne répondez pas! ah! monsieur, ce n'est pas possible!

CORNÉLIUS, vivement.

N'est-ce pas, ma bonne Gudule?...

GUDULE.

Christiane... monsieur! Cette enfant-là qui vient du bon Dieu! c'est le bon Dieu, monsieur, qui l'a fait venir dans notre maison! et c'est si bon, si doux, si pieux!... Ah! si vous la connaissiez!

TRICAMP, debout.

Mon Dieu oui.. ma bonne... mais voyons... puisque ce n'est pas vous!. .

GUDULE.

Ah! je l'aimerais mieux, monsieur... J'aime mieux qu'on m'accuse... accusez-moi! tenez! Une vieille comme moi, qui suis toute finie! Qu'est-ce que ça me fait?... J'irai bien rendre mes comptes là-haut, et ça ne tardera pas... mais celle-là?... je ne veux pas qu'on y touche, monsieur! — Monsieur Balthazar, n'y laissez pas toucher! c'est sacré cette enfant-là!

TRICAMP.

Voyons! voyons!... (Les agents reparaissent.)

GUDULE, à Balthazar.

Ne l'écoutez pas, monsieur, ce méchant homme-là! Je vous dis que c'est lui qui mène tout!

TRICAMP[1], aux agents.

Éloignez-la!

GUDULE, pendant qu'on l'emmène.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est la fin de la maison! Il n'y aura

1. Cornélius, Tricamp, Balthazar, Gudule.

plus que malédiction sur nous!... Et dire que je ne suis pas morte avec notre maîtresse!... avant de voir ça!... Oh! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour voir çà!... (Balthazar l'emmène jusqu'à la porte.)

SCÈNE V.

CORNÉLIUS, TRICAMP, BALTHAZAR.

TRICAMP.

Eh bien! vous le voyez? il n'est venu personne qu'on puisse soupçonner? — Ni le facteur, ni la voisine, ni Pétersen. — Donc, c'est la vieille qui a volé, ou c'est la jeune; et comme je ne crois pas la vieille en état de faire cette gymnastique, je prie monsieur le savant de tirer lui-même la conclusion.

CORNÉLIUS, assis près de la cheminée.

Oh! ne me demandez rien! Je ne sais plus que penser! il me semble que je rêve... et que tout cela est un horrible cauchemar.

TRICAMP.

Ah! diable! vous êtes plus entêté que vos confrères, vous! Je raisonne pourtant assez bien.

CORNÉLIUS.

Hélas! oui, trop bien!

TRICAMP.

Et ma logique est assez rigoureuse.

CORNÉLIUS.

Oui! malheureusement oui!

TRICAMP.

Et jusqu'ici les événements me donnent assez raison.

CORNÉLIUS.

Oui! tout vous donne raison, oui!

TRICAMP.

Eh bien! alors, avouez donc que la jeune fille est coupable.

CORNÉLIUS, se levant.

Eh bien! voilà ce que je ne croirai pas tant que je ne l'enten-

drai pas elle-même s'accuser et nous crier : « Oui ! c'est moi, c'est moi qui ai volé ! » Et Dieu sait !... tenez !... elle le dirait à l'instant, là, devant nous, que je ne sais pas encore si je voudrais y croire.

TRICAMP, regardant l'heure.

Ah ! vous croirez ce qu'il vous plaira !... mais je vais toujours l'interroger.

CORNÉLIUS.

Eh bien, oui, interrogeons-la !... mais c'est à moi de l'amener ici et de la défendre ! Et je ne permets à personne de porter la main sur celle qui doit être ma femme. (Il disparaît au fond.)

TRICAMP.

Ah çà ! il doit donc l'épouser !...

BALTHAZAR.

Hélas, oui !

TRICAMP.

Ah ! je comprends ; il a déjà des yeux de mari.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHRISTIANE.

CORNÉLIUS, soutenant Christiane.

Venez, venez, Christiane ! Et courage, mon enfant ! Je suis là, appuyez-vous sur moi ! (Il la conduit doucement vers un siége, à gauche.)

CHRISTIANE.

Ah ! monsieur Cornélius ! (Elle pleure.)

TRICAMP, à Balthazar.

Elle pleure !

BALTHAZAR.

Oui !

TRICAMP.

Très-bien ! c'est la fin de la crise ! (Il passe à gauche[1], s'assied près

1. Cornélius, Christiane, Tricamp, Balthazar.

de Christiane sur une chaise que lui tend Balthazar, et prend la main de la jeune fille.) Voyons, voyons, mon enfant, asseyez-vous là!... c'est ça, et causons un peu! Je ne suis pas bien effrayant, n'est-ce pas?... D'abord je n'ai jamais fait peur aux dames, — au contraire!... — regardez-moi donc! et tout ce qui se dira ne sortira pas d'ici... (Lui frappant dans les mains amicalement.) Là, là, pas de fausse honte! et un bon mouvement, mon enfant! Eh mon Dieu! qu'est-ce qui n'a pas de petites fredaines à se reprocher?... On n'est pas parfait! — Nous sommes donc un peu coquette!... hein?... Eh bien! c'est tout naturel... quand on est jeune... jolie!... et nous avons voulu nous faire belle?... et ma foi, sans y penser... nous avons donc pris, pour les rendre, bien entendu, nous avons pris les bijoux?...

CHRISTIANE, se dressant tout d'un coup.

Ah! tuez-moi, vous! — mais ne répétez pas cela! (Tricamp, ahuri, saute en arrière. — Cornélius cherche à calmer Christiane.)

TRICAMP[1].

Malepeste! quelle gaillarde!

BALTHAZAR.

Monsieur Tricamp!... ayez la bonté de nous laisser seuls avec elle!... (Protestation muette de Tricamp.) Votre présence l'irrite, et je crois que nous obtiendrons d'elle plus que vous. (Il lui fait signe de remonter seulement un peu.)

TRICAMP, faisant signe qu'il comprend.

Comme il vous plaira, messieurs! (Remontant.) Je me retire. (Il va fermer la porte, comme s'il sortait, et traverse au fond, de droite à gauche.)

BALTHAZAR.

Voyons, Christiane, mon enfant!

CHRISTIANE, repoussant sa main.

Laissez-moi!

CORNÉLIUS.

Ma chère Christiane!

1. Cornélius, Christiane, Balthazar, Tricamp.

CHRISTIANE.

Laissez-moi! laissez-moi!

BALTHAZAR.

Nous voilà seuls avec toi, il est parti.

CHRISTIANE, se levant.

Il est parti... moi aussi je ne veux pas rester ici! je veux m'en aller!... Laissez-moi! je veux m'en aller.

BALTHAZAR, la faisant asseoir doucement, avec l'aide de Cornélius.

Vous ne pouvez pas sortir, Christiane, vous ne le pouvez pas sans nous répondre. Voyons, dites la vérité, mon enfant, quelle qu'elle soit, je vous pardonne d'avance, personne n'en saura jamais rien, je vous le jure devant Dieu[1]! (Silence de la jeune fille, qui se couvre le visage de ses deux mains.) Est-ce que vous ne m'entendez pas?

CHRISTIANE.

Ah! je ne peux plus pleurer! si je pouvais pleurer! ah! faites-moi donc pleurer! (Elle cache sa figure sur le dos de la chaise.)

CORNÉLIUS, regardant Tricamp.

Elle a une fièvre terrible! Je n'ose pas!

TRICAMP, à part, à son oreille.

Si!... si!... faites-la pleurer! pauvre enfant! elle étouffe. (Il essuie son binocle.) Je commence à m'attendrir, moi! c'est ridicule! — un homme qui connaît pourtant bien les femmes! (Il remonte.)

CORNÉLIUS.

Christiane, voulez-vous m'écouter, moi, mon enfant?... (Il prend la main de Christiane.)

CHRISTIANE.

Oui!

CORNÉLIUS.

Eh bien! pourquoi détournez-vous la tête?... sans me répondre... pourquoi retirez-vous votre main?... est-ce que vous ne me reconnaissez pas?...

1. Tricamp, Cornélius, Christiane, Balthazar.

CHRISTIANE.

Si.

CORNÉLIUS.

Je vous aime, moi, vous le savez! Je vous aime, Christiane, de toutes les forces de mon âme.

CHRISTIANE, se retournant.

Ah! c'est vous qui dites que j'ai volé!... (Elle fond en larmes.)

TRICAMP, à part.

Bon! elle pleure.

CORNÉLIUS, avec force.

Mais non, Christiane, je ne le dis pas, non! je ne le crois pas... Mais, chère enfant, vous voyez bien qu'il faut m'aider à vous justifier, à vous défendre.

CHRISTIANE.

Oui!... vous êtes bon, vous! vous avez pitié de moi, défendez-moi! — Est-ce que vous ne voyez pas qu'ils sont stupides avec leur vol?... Et qu'est-ce qu'on veut que je vole ici?... Est-ce que ce n'est pas tout mon cœur, cette maison! Est-ce qu'il y a dans ces murs-là une seule pierre que je n'adore pas?... Est-ce qu'on vole sa propre vie et son propre sang?... Et dire que votre bonne mère est morte!... Ah! si elle était là, elle vous ferait rentrer sous terre, avec votre vol. Mais je suis seule, n'est-ce pas... et on m'accuse parce que je suis une bohémienne, et parce que j'ai volé quand j'étais petite, et l'on m'appelle voleuse!... voleuse, voleuse! On m'appelle voleuse! (Elle retombe en sanglotant.)

CORNÉLIUS, se levant.

Ah! j'y renonce! Parle, toi, si tu veux, je ne peux plus! (Il passe à droite.) [1]

BALTHAZAR, à genoux devant Christiane.

Christiane!... ma fille! ma sœur! regarde-moi! Je suis à tes genoux!... et je te demande pardon de tout le mal que je t'ai

1. Tricamp, Christiane, Balthazar, Cornélius.

fait!... C'est fini... on ne dira plus rien, on ne te demande rien. Mais puisque tu m'aimes! tu ne veux pas mon malheur, n'est-ce pas? Eh bien! je t'en supplie, si tu sais où est mon petit médaillon! — Je ne te demande pas où il est... entends-tu, je ne veux pas le savoir! — mais par le nom de ma mère, que tu appelais ta mère aussi, fais que je le retrouve et qu'on me le rende! Tout mon bonheur en dépend! Rends-moi mon médaillon!... Dis?... veux-tu me le rendre?...

CHRISTIANE, se tordant les mains avec désespoir.

Oh! s'il était dans le sang de mes veines, vous l'auriez déjà!

BALTHAZAR, insistant.

Christiane!...

CHRISTIANE.

Mais je ne l'ai pas!... Je ne l'ai pas!... Je ne l'ai pas!... (Elle se lève en parlant.)

BALTHAZAR, se redressant avec colère.

Mais, malheureuse!...

CORNÉLIUS, l'arrêtant.

Balthazar!...

CHRISTIANE, éperdue.

Quand vous m'aurez rendue folle, ce sera fini, n'est-ce pas? (Elle retombe sur le fauteuil et se détourne, la figure dans ses mains, comme décidée à ne plus répondre.)

BALTHAZAR, désespéré, d'une voix sourde.

Rien! nous ne saurons rien!

CORNÉLIUS[1].

C'est qu'il n'y a rien à savoir!

TRICAMP, essuyant ses yeux et son lorgnon, et à demi-voix.

Voyons, voyons, nous sommes là à nous attendrir! c'est ridicule! Ferme là! Redevenons bourgmestre! J'ai surpris un mot tout à l'heure au milieu de mon émotion : elle a parlé de bohémienne! hein?

1. Christiane, Cornélius, Tricamp, Balthazar.

BALTHAZAR, de même.

Oui! c'est une enfant de saltimbanques recueillie par ma mère!

TRICAMP, vivement.

De saltimbanques! (Montrant la chaise qui est restée sur la commode.) Je comprends maintenant!... je comprends!

CORNÉLIUS.

Quoi?... parce que...

TRICAMP, l'interrompant.

Elle a aussi parlé d'un vol?

BALTHAZAR.

Hélas, oui! c'est vrai! elle avait volé ma mère dans une église!...

TRICAMP.

Eh! allons donc!

CORNÉLIUS.

A cinq ans!

TRICAMP.

L'âge n'y fait rien! Le germe y était! — Et maintenant, monsieur le savant, je vous permets l'émotion et à moi aussi, quoique ce soit très-ridicule, mais je ne vous permets plus le doute, par exemple!

CORNÉLIUS.

Le doute! moi! Je vous ai dit que je l'en croirais à peine, si elle s'accusait elle-même! Et après ce que je viens de voir et d'entendre, devant ce désespoir et ces larmes, je douterais encore? — Oh non! Vous avez bien raison : je n'ai plus le droit de douter! Je ne doute plus!... je ne doute pas de son innocence!

TRICAMP.

De son innocence!

CORNÉLIUS.

Oui! oui! de son innocence! Oui! oui! mille fois oui! J'en mettrais maintenant cette main et cette tête à couper.

TRICAMP, stupéfait.

Mais en vérité! mais quel homme! mais quelle diable de preuve?...

CORNÉLIUS.

Oh! je n'en ai pas!... Oui, je le sais bien! Et je connais toutes celles que vous invoquez contre elle! Et ma raison est prête à les trouver évidentes, terribles, implacables

TRICAMP.

Eh bien?

CORNÉLIUS.

Mais ma conscience se révolte aussitôt contre ma raison! Mais mon cœur est là, qui me dit : non! ces paroles, ce visage, ce désespoir! non! tout cela n'est pas d'une coupable! Et je te le jure, elle est innocente. (Christiane se redresse.) Je ne peux pas te le prouver, moi, mais je le sens; mais j'en suis sûr! Et je te le crie de toutes mes forces, avec toutes mes angoisses, avec toutes mes larmes: ne les crois pas! — Ils mentent! Leur logique est celle de la terre, qui se trompe; — la mienne est celle du ciel, qui ne ment pas! — Elle s'appelle la Raison! je m'appelle la Foi!

« [1] TRICAMP.

Mais enfin!...

CORNÉLIUS.

Ne les écoute pas, et rappelle-toi que dans ces mauvais jours où ton orgueil de savant est prêt à nier Dieu lui-même, il suffit d'un tressaillement de ton cœur pour te l'affirmer, et comment veux-tu qu'il te trompe sur l'innocence d'un enfant, ce cœur qui ne ment pas quand il s'agit de Dieu?... »

CHRISTIANE, courant se réfugier dans ses bras.

Ah! je ne suis donc plus seule!

TRICAMP, à Balthazar.

Vous comprenez bien qu'il n'y a rien à répondre!... Si la police raisonnait comme cela...

1. Les parties de ce dialogue placées entre des guillemets sont supprimées à la représentation.

CORNÉLIUS.

Oh! je ne demande pas à vous convaincre, je ne parle plus en savant, je le sais bien.

TRICAMP.

Alors, vous trouverez bon que...

CORNÉLIUS.

Faites votre office, je ferai le mien!

BALTHAZAR.

Le tien?

CORNÉLIUS.

Oui! oui! cherchez, fouillez, furetez, raisonnez, entassez preuves sur preuves pour écraser cette malheureuse enfant! et de mon côté, je saurai bien ramasser toutes celles qui peuvent la sauver.

TRICAMP.

Alors, je ne vous conseille pas, monsieur, de compter parmi ces dernières ce que j'ai trouvé tout à l'heure dans le tiroir de mademoiselle...

CHRISTIANE.

Dans mon tiroir?

CORNÉLIUS.

Quoi donc?

TRICAMP.

Cette perle noire, détachée du médaillon.

CORNÉLIUS.

Vous avez trouvé?...

BALTHAZAR.

Oui... mon ami! là! devant moi! là! là dedans!

CORNÉLIUS[1], après être remonté à la commode.

Christiane, entendez-vous?

CHRISTIANE, égarée.

Oui! j'entends...

1. Balthazar, Cornélius, Christiane, Tricamp.

CORNÉLIUS.

Mais répondez donc! défendez-vous donc! dites-leur donc...

CHRISTIANE, désespérée.

Que voulez-vous que je dise?... Je ne sais plus... je ne sais pas...

CORNÉLIUS.

Mais enfin! cette perle!... chez vous!...

CHRISTIANE.

Ah! vous m'accusez aussi maintenant?

CORNÉLIUS.

Non! non! mais enfin... mais pourtant...

CHRISTIANE.

Ah! laissez-moi! (Elle remonte et va tomber à genoux près du lit.) Lui, lui aussi? (Silence. — Cornélius reste accablé, la perle à la main, puis il va tomber assis à gauche.)

TRICAMP, à demi-voix.

Monsieur Balthazar, voulez-vous me permettre de dire un mot à un de mes hommes?

BALTHAZAR.

Certainement, monsieur... je vais...

TRICAMP.

Non, non, ne bougez pas! je reviens tout de suite. (A part, en sortant.) Oh! les femmes! je les connais si bien!

SCÈNE VII.

CORNÉLIUS, BALTHAZAR, CHRISTIANE.

BALTHAZAR.

Mon pauvre Cornélius! (Cornélius, qui regarde la perle avec désespoir, s'arrête comme frappé d'une découverte subite.)

CORNÉLIUS, l'écartant.

Chut!

BALTHAZAR.

Quoi donc?

CORNÉLIUS, sans l'écouter, se lève pour regarder la perle de plus près à la lumière.

Une tache blanche... Oui ! une brûlure !... (Il se frappe le front.) Ah ! mon Dieu ! si c'était !... Oui, cet orage sur la maison... Cette nuit ! (Il jette un coup d'œil rapide sur l'œil-de-bœuf.) Tu as fermé ton cabinet?

BALTHAZAR, stupéfait.

Oui !

CORNÉLIUS.

La clef !... vite !

BALTHAZAR.

Mais...

CORNÉLIUS, lui arrachant la clef.

Mais donne donc ?... (Il s'élance au dehors.)

BALTHAZAR.

Il perd la tête !... Cornélius !... Il ne sait pas le secret !... il ne pourra pas ouvrir ! Cornélius ! Cornélius ! (Il sort derrière Cornélius en jetant un coup d'œil à Christiane agenouillée près du lit.)

SCÈNE VIII.

CHRISTIANE, seule, puis TRICAMP.

CHRISTIANE, courant à la fenêtre.

Personne !... Tous ces hommes sont dans la rue !... — Je puis sortir par le jardin ! Ah ! j'ai assez souffert ! je veux en finir !

TRICAMP, dehors.

C'est bon ! ne bougez pas !

CHRISTIANE.

Lui ! déjà ! Oh ! mon Dieu ! (Elle éteint la lampe.) Ah ! ici... (Elle se cache à droite derrière la porte. Tricamp entre sans la voir.)

TRICAMP.

Là !... voilà ! (Christiane sort.) Eh bien ! plus de lumière ?... Où sont-ils passés ?... (Il cherche. Cornélius paraît à l'œil-de-bœuf, une lumière à la main. La salle s'éclaire.)

SCÈNE IX.

CORNÉLIUS, TRICAMP. (Le jour vient pendant cette scène.)

TRICAMP, surpris.

Tiens!... là-haut!

CORNÉLIUS, désignant la chaise sur la commode

Pardon, monsieur Tricamp, voulez-vous être assez bon pour tenir un peu la chaise, que je descende?

TRICAMP.

Vous voulez descendre par là?

CORNÉLIUS, très-fiévreux pendant toute la scène.

Vous voyez.

TRICAMP.

Quelle diable d'idée avez-vous là?

CORNÉLIUS.

Ah! pardon! je ne vous ai rien demandé tantôt, quand vous faisiez votre examen de commissaire; permettez-moi de réclamer la même indulgence pour l'expertise du savant.

TRICAMP, railleur.

Ah! bon! bon! vous cherchez encore le voleur, vous?

CORNÉLIUS, examinant.

Toujours.

TRICAMP.

Un autre voleur que la demoiselle, hein?

CORNÉLIUS.

Un autre, justement.

TRICAMP.

Et vous êtes sur la trace, hein?

CORNÉLIUS.

Peut-être! (Il poursuit son examen.)

TRICAMP.

Allons, tant mieux! ((A part.) Il est amusant le savant! — Vou-

lez-vous me permettre, cher confrère, de vous offrir la main pour descendre ?

CORNÉLIUS.

Merci ! pas encore ! Mais puisque vous êtes si complaisant, veuillez me dire si vous voyez quelque part la sonnette ?

TRICAMP.

La sonnette ?... la sonnette du cabinet ?

CORNÉLIUS.

Oui.

TRICAMP.

Dont le fil est cassé ?...

CORNÉLIUS.

Oui ! le fil traverse la cloison ici, vous voyez ! dans un tube de fer blanc, gros comme le petit doigt, et je voudrais savoir si la sonnette est dans cette chambre ?

TRICAMP.

Voyons, c'est facile ! voici le jour... Permettez-moi de prendre mon lorgnon ; je vois ici d'abord le fil qui longe la corniche, et puis là... là... et là... voici la sonnette !

CORNÉLIUS.

Là-bas ?

TRICAMP.

Oui !

CORNÉLIUS.

Et rien d'extraordinaire ?

TRICAMP.

Ah ! si... tiens ! c'est curieux !

CORNÉLIUS.

Quoi donc ?

TRICAMP.

Elle est retournée, la bouche en l'air comme une tulipe, et toute roide.

CORNÉLIUS, vivement.

Ah !

TRICAMP.

C'est une précaution que la demoiselle aura prise avant l'escalade... de peur de vacarme! Je suis sûr que c'est bourré de papier là-dedans.

CORNÉLIUS.

Vous voyez du papier?

TRICAMP.

Non. Tirez donc le fil un peu.

CORNÉLIUS, tirant le fil dans l'autre pièce.

Bouge-t-elle?

TRICAMP.

Non.

CORNÉLIUS, avec joie.

Alors, le ressort est faussé, tordu?

TRICAMP.

On le dirait. Elle aura fourré là quelque morceau de bois. (Cornélius saute à terre vivement, traverse, et écarte Tricamp.)

CORNÉLIUS.

Pardon! (Il saute sur la table et regarde la sonnette.)

TRICAMP.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il lui prend?

CORNÉLIUS.

(Poussant un cri à la vue de l'intérieur de la sonnette.) Ah!... (Il saute à terre, puis écarte Tricamp.) Pardon!...

TRICAMP.

Vous tenez la piste?

CORNÉLIUS, à la cheminée, très-agité.

Oui! (Il regarde.)

TRICAMP, gouailleur.

Bon! empoignez-le-moi, ce gaillard-là! et ne le lâchez pas!... Il est sorti par la cheminée, par le petit tuyau... gros comme ça?

ORNÉLIUS.

Non! (Il va à la porte.)

TRICAMP.

Non! — alors par la porte?

CORNÉLIUS, après avoir examiné la porte.

Non!

TRICAMP.

Non plus! — alors, par la fenêtre!

CORNÉLIUS, y allant.

Peut-être! (Il écarte les rideaux; la fenêtre est grillée.)

TRICAMP.

Eh bien, je vous le donne pour un adroit coquin, celui-là! La fenêtre est condamnée, et voilà des grilles à travers lesquelles le bras ne passerait pas!

CORNÉLIUS, regardant attentivement les vitres.

Qu'importe! s'il y a un trou dans la vitre!

TRICAMP, stupéfait.

Un trou dans la vitre? Eh bien! quand il y aurait... (A lui-même.) Ah ça! est-ce qu'il se moquerait de la justice, ce gaillard-là?.. Mais voyons donc... (Lorgnant.) voyons donc... voyons donc... Il commence à me paraître suspect, ce monsieur... Il descend par l'œil-de-bœuf: il est amoureux de la demoiselle... et... Eh bien, où est-elle donc, la demoiselle? — Ah! mon Dieu! partie! (Cornélius continue son exploration, et prend une chaise pour voir les vitres d'en haut.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BALTHAZAR LES AGENTS.

BALTHAZAR, entrant, à demi-voix.

Monsieur Tricamp! monsieur Tricamp! elle s'est sauvée!

TRICAMP.

Elle s'est sauvée!

BALTHAZAR.

Par le jardin!

TRICAMP, très-agité.

Ah! maladroit! Je comprends tout maintenant. — (Montrant Cornélius; à demi-voix :) C'est l'homme au paquet! c'est le complice!

BALTHAZAR.

Comment?...

TRICAMP.

Oui! oui! voilà un quart d'heure qu'il m'amuse avec des sonnettes pour la faire évader! mais je la rattraperai. Ne le lâchez pas! c'est un homme dangereux! ne vous laissez pas prendre aux sonnettes! (Il se sauve.)

SCÈNE XI.

BALTHAZAR, CORNÉLIUS

BALTHAZAR, effaré.

Aux sonnettes!.. Dangereux!.. Cornélius!

CORNÉLIUS, regardant les vitres d'en haut, et poussant un cri de triomphe.

Ah!...

BALTHAZAR.

Oui! oui! Tu vois bien qu'elle est coupable, puisqu'elle se sauve!

CORNÉLIUS, se retournant, radieux, et sautant à terre.

Je vois!.. ah! je vois qu'elle est innocente!... et que c'est nous qui sommes coupables, et que c'est nous qui sommes stupides!

BALTHAZAR.

Es-tu fou!

CORNÉLIUS.

Et je le tiens, ton voleur! je le tiens! et si tu veux savoir son nom...

BALTHAZAR.

Eh bien?... (Musique en sourdine.)

CORNÉLIUS.

C'est la foudre! (Balthazar va se récrier; rumeur dans la rue.) Chut! écoute!

BALTHAZAR.

Ces cris!

CORNÉLIUS.

Oui! du côté de l'Amstel!

BALTHAZAR.

De l'Amstel! Ah! mon Dieu!

CORNÉLIUS.

Eh bien?

BALTHAZAR.

Christiane, qui s'est sauvée de ce côté!..

CORNÉLIUS, épouvanté.

Ah! tais-toi!.. quelle pensée!..

BALTHAZAR, courant à la fenêtre.

Rien! on s'arrête devant la porte!.. Ah!...

CORNÉLIUS.

Quoi donc?...

BALTHAZAR, l'arrêtant

Rien! ne regarde pas.

CORNÉLIUS, résistant.

Je veux voir!

BALTHAZAR, luttant.

Non! non! je te dis que tu ne verras pas!

CORNÉLIUS.

Je veux voir! je veux la voir! — (Il court au fond, on voit Christiane portée par Pétersen.) Ah!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TRICAMP, CHRISTIANE, GUDULE, SARA, VANDERVEN, PÉTERSEN, AGENTS, BOURGEOIS ET BOURGEOISES.

On place Christiane dans le fauteuil à droite, tout le monde l'entoure.

TRICAMP.

Elle allait se jeter dans l'Amstel!... Et sans ce brave homme! (Il montre Pétersen.)

CORNÉLIUS, à genoux.

Christiane !...

BALTHAZAR.

Christiane !

CORNÉLIUS.

Entends-moi ! réponds-moi ! c'est moi, Cornélius ! ton ami !... m'entends-tu ?... Christiane !.. reviens à toi !.. Je t'en supplie !.. Christiane ! je t'aime ! Tu ne peux pas mourir ! puisque je t'aime et que tu n'es pas coupable !

TRICAMP.

Monsieur Cornélius, il faudrait...

CORNÉLIUS.

Taisez-vous ! (silence.) Elle a tressailli !..

TOUS.

Ah !

CORNÉLIUS, à Christiane.

Un regard !... un seul ! pour me prouver que tu es bien vivante, et que tu me reconnais... (Christiane incline la tête.)

GUDULE.

Elle a bougé ! (Christiane fait un effort pour parler.)

CORNÉLIUS.

Oui ! oui ! tais-toi ! Ne parle pas !... Ah ! ma chère âme, tu es sauvée ! et je t'adore !...

TRICAMP.

Parfaitement, parfaitement !... Il ne faut plus que des soins... Je me retire avec mes gens, monsieur Vanderlys, car, dans cet état-là, vous pensez bien que je ne puis pas l'arrêter...

CORNÉLIUS, se redressant.

L'arrêter ! Mais vous ne pensez donc qu'à l'arrêter, vous !

TRICAMP.

Dame !

CORNÉLIUS.

Mais je le connais le voleur ! — Il ne vous l'a donc pas dit ?

TRICAMP.

Mais qui donc enfin, qui donc?

BALTHAZAR.

Mais c'est la foudre!... Monsieur Tricamp!

TOUS.

La foudre!

CORNÉLIUS.

Eh! oui, c'est la foudre! — la foudre qui est descendue par la cheminée du cabinet, pour s'en prendre, comme toujours, au métal, ramasser l'or et l'argent, tordre les clefs et les serrures, briser le fil de la sonnette, planter le poignard dans la cloison et s'échapper par la vitre en laissant tomber cette perle noire sur sa route.

TRICAMP.

Vous voulez me faire croire que c'est la foudre qui a détaché ce morceau de tenture sans le brûler?

CORNÉLIUS.

Ah! pardieu! elle en fait bien d'autres!... Mais vous ne lisez donc rien? Et les clous dorés du fauteuil qu'elle plante dans une glace sans la briser! Et l'argent qu'elle volatilise à travers les mailles de la bourse qui demeure intacte!... Et le pan de mur qu'elle déracine et qu'elle transporte à vingt pas de là tout d'une pièce!...

TRICAMP.

Le pan de mur, oui... le pan de mur, bon!... Mais l'or, les bijoux?

CORNÉLIUS, sautant sur la table et retournant violemment la sonnette.

Les bijoux... En lingot! (Il apporte un lingot d'or et de pierreries.)

TRICAMP, stupéfait.

Dans la sonnette!

CORNÉLIUS.

Naturellement. Le fil de fer a servi de conducteur.

BALTHAZAR, piteusement.

Alors mon médaillon est là-dedans?

CORNÉLIUS.

Ton médaillon! Et tes ducats; et ta fleur!

BALTHAZAR, ravi.

La fleur aussi?

TRICAMP.

Parfait! parfait! à la bonne heure! Mais le paquet... (à Christiane) le paquet que vous avez remis à un homme par la fenêtre?

PÉTERSEN.

Présent l'homme! — C'était moi!

BALTHAZAR.

Pétersen!

PÉTERSEN.

Et le paquet...

CHRISTIANE, continuant pour lui.

C'était du linge que j'avais préparé pour ses petits enfants!

TRICAMP, lorgnant Pétersen.

Il a encore des petits enfants?...

PÉTERSEN.

Oui, monsieur.

CHRISTIANE.

Ils sont malades, monsieur; le soir, il fait sa ronde! Il n'y a personne auprès d'eux, et voilà trois nuits que je les veille; mais je ne voulais pas le dire... parce que je ne suis pas forte, et monsieur Balthazar m'aurait grondée.

PÉTERSEN.

Quand je vous dis que je devais la sauver!

TRICAMP.

Très-bien! très-bien, Pétersen! Je suis content de Pétersen! (A Cornélius.) Mais dites-moi donc un peu, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie?

CORNÉLIUS.

Cette perle noire que vous m'avez remise vous-même, en me défiant d'y voir une preuve d'innocence!

TRICAMP.

La perle! eh bien?

CORNÉLIUS.

Eh bien! regardez ce petit point imperceptible! une brûlure! C'est la foudre!

TRICAMP, *s'inclinant.*

Évidemment, je ne peux pas arrêter la foudre! (*A Christiane.*) Ma chère enfant, je ne vous arrêterai pas non plus, mais je vous marierai. — J'aime mieux ça.

CHRISTIANE, *faiblement.*

Me marier... avec qui?

CORNÉLIUS.

Avec moi, Christiane, si vous m'aimez un peu, et si vous ne dites pas non!

CHRISTIANE, *se levant.*

Vous!... — C'est vous!... (*L'émotion lui coupe la parole.*)

CORNÉLIUS.

Ne parlez pas, Christiane! ah! ne parlez pas encore! (*Il lui ferme la bouche.*)

CHRISTIANE, *écartant sa main et souriant.*

Ah! il faut pourtant bien que je parle, mon ami, si vous voulez que je dise : Oui!

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

